

## DIGITHÈQUE

### Université libre de Bruxelles

---

*La Belgique artistique et littéraire*, tome 22 (n°64-66), Bruxelles, Janvier-Mars 1911.

---

**En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.**

*S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : [bibdir@ulb.ac.be](mailto:bibdir@ulb.ac.be))*

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron.

Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

# LA BELGIQUE

## ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

REVUE MENSUELLE NATIONALE  
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

### SOMMAIRE :

Albert Counson . . . . .	<i>Histoire littéraire</i> . . . . .	5
Léopold Courouble . . . . .	<i>Carnet de voyage</i> . . . . .	20
William Speth . . . . .	<i>De Tolstoï à Maeterlinck</i> . . . . .	27
F.-Charles Morisseaux . . . . .	<i>La Leçon aux Chevaliers</i> . . . . .	38
René Feibelman . . . . .	<i>Petites Lettres d'Allemagne</i> . . . . .	52
Léonide Andréiew . . . . .	<i>Le Géant</i> . . . . .	61
Adrien de Prémoré . . . . .	<i>Souvenir</i> . . . . .	63
J.-J. Van Dooren . . . . .	<i>Un Crépuscule</i> . . . . .	65
Henri Liebrecht . . . . .	<i>Un Cœur blessé</i> (roman) . . . . .	67
F.-Charles Morisseaux . . . . .	<i>Le Douzième provisoire</i> . . . . .	81
Bruscambille . . . . .	<i>La Revue</i> (prologue) . . . . .	91
	<i>Les Desiderata des Associations</i> <i>Scientifiques, Artistiques et</i> <i>Littéraires</i> . . . . .	95
Paul André . . . . .	<i>Les Théâtres</i> . . . . .	109
Arnold Goffin, André De Ridder . . . . .	<i>Les Salons</i> . . . . .	121
Eugène Georges . . . . .	<i>Les Concerts</i> . . . . .	123
*** . . . . .	Memento.	
*** . . . . .	Bibliographie.	

### PRIX DU NUMÉRO

Belgique . fr. 1.25 | Etranger . fr. 1.50

26-28, Rue des Minimes, 26-28

BRUXELLES

# LA BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Paraît le 1<sup>er</sup> de chaque mois en un fascicule de 150 pages

---

*DIRECTEURS :*

PAUL ANDRÉ. — FERNAND LARCIER



## CONDITIONS D'ABONNEMENT :

	Un an	Six mois	Trois mois
BELGIQUE . . . . .	12 fr.	7 fr.	4 fr.
ÉTRANGER. . . . .	15 fr.	9 fr.	5 fr.

---

Toutes Correspondances et Communications doivent être adressées :

*Pour la Rédaction :* 11, rue de la Banque, Bruxelles.

*Pour l'Administration :* 26-28, rue des Minimes, Id.

TÉLÉPHONE 712

**La Revue ne publie que de l'inédit**

Les manuscrits non insérés sont retournés sur demande des auteurs accompagnée du montant des frais d'affranchissement.

---

DÉPOSITAIRE GÉNÉRAL A PARIS :  
*Messageries Hachette et C<sup>ie</sup>, rue Réaumur, III*

---

# MAISON CLAESSENS-BAL

J. JONCRET-BAL, Successeur

27, Rue d'Edimbourg, IXELLES - BRUXELLES

Fournisseur de la Cour, de S. A.  
R. Mgr le Prince Albert de Belgique  
et de S. A. R. N<sup>me</sup> la Princesse  
Clémentine

— 0 —  
MAISON DE CONFIANCE  
fondée en 1870

— 0 —  
Téléphone 2727



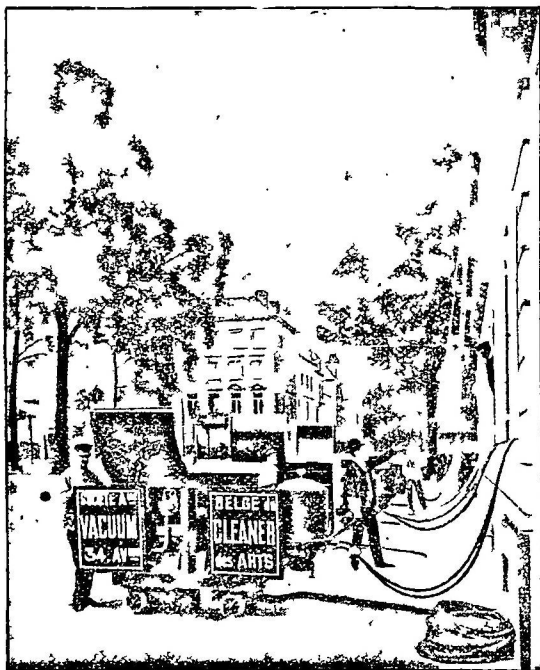
PARIS 1878

..... SPÉCIALITÉ .....

- pour Harnais de luxe, Selles
- de Cavaliers et de Dames,
- Brides, Mors, Étriers, Licols,
- Surfaix, Couvertures, -
- Caparaçons, Fouets et ustensiles
- ..... d'Écurie. ....

SELLERIE - - - HARNACHEMENTS

## VACUUM CLEANER



Le seul procédé  
efficace de  
NETTOYAGE  
par le vide.

— 0 —  
Renseignements et  
Devis gratuits sur  
demande.

— 0 —  
Nettoyage hygié-  
nique, sans dépla-  
cement, de tous  
tapis, tentures, ri-  
deaux, tapisseries,  
meubles, bibliothè-  
ques, murs, cor-  
niches, etc., etc.

— 0 —  
**RAPIDITÉ**  
**ÉCONOMIE**

— 0 —  
34, AVENUE DES ARTS  
**BRUXELLES**  
Téléphone 5973

## Commerce d'Avoinnes et Fourrages

### V<sup>VE</sup> J. LANNOY - PAIROUX

53, rue de l'Orient, 53. — ETTERBEEK-BRUXELLES

# **V**oyages **C**asier *illégiatures* *croisières*

Excursions confortables et économiques en tous pays

**83, Boulevard Anspach, BRUXELLES (Bourse)**

*Adresse télégraphique : Voyages Bruxelles*

TÉLÉPHONE 4550



Organisation particulière et sans concurrence

VOYAGES DE NOCES

VOYAGES DE FAMILLES

VOYAGES DE SOCIÉTÉS

**Projets, devis et tous renseignements  
gratits et sans engagement**

Seule l'Agence Casier, disposant de plusieurs sténodactylographes et de nombreuses machines à écrire, confectionne pour ses touristes des  **carnets-guides** avec tous les renseignements concernant les horaires, arrêts et escales, sites et endroits remarquables en cours de route, tout ce qui mérite d'être vu ou visité dans les diverses localités de l'itinéraire, la visite des douanes, etc., pour voyager sans préoccupation.

Une visite dans les bureaux des VOYAGES CASIER, ou une demande de renseignements, suffit pour se convaincre de la supériorité du système d'organisation et des réels avantages offerts aux touristes. **Pas d'imprévus ni de surprises.**

---

**LE SOUVENIR** Journal littéraire  
des familles

Paraissant mensuellement en 16 pages grand format

**Directeur-fondateur : X. CASIER**

**83, boulevard Anspach, BRUXELLES (Bourse).—Tél. 4550**

**ABONNEMENT : Belgique, 1 franc. Etranger, fr. 1.50**

# ELOI MENSIERS

== MARÉCHAL-FERRANT ==

*des Écuries de S. A. R. M<sup>me</sup> la Comtesse de Flandre*

Rue Jean Stas, 16, ST-GILLES-BRUXELLES

(QUARTIER LOUISE)

---

PHOTOGRAPHIE D'ART

---

## Benjamin COUPRIE

16, Rue Jean Stas

(QUARTIER LOUISE)

BRUXELLES

---

AU NABAB  
USINE ÉLECTRIQUE

FABRIQUE DE PIPES  
FONDÉE EN 1864

## J.-B. VINCHE & FILS

Fournisseurs de S. A. R. Mgr le Prince Albert de Belgique

85, Marché-aux-Herbes, 85, BRUXELLES — Téléphone 8332

---

Les plus hautes récompenses aux principales expositions internationales. — La Maison garantit tous les Objets portant sa marque. — Collections les plus complètes en tous genres. — Réparations instantanées. — Objets sur commande, Chiffres, Armoiries, Articles de luxe. — Sur demande, envoi du Catalogue illustré (plus de 900 modèles).

---

## Union du Crédit de Bruxelles

RUE MONTAGNE-AUX-HERBES-POTAGÈRES, 57

---

Location de Coffres-forts

A PARTIR DE 3 FRANCS PAR MOIS

**Avocats, Notaires, Juges, Ecrivains,  
n'employez que la plume  
Réservoir ROUGE et NOIR  
M. O. V.**

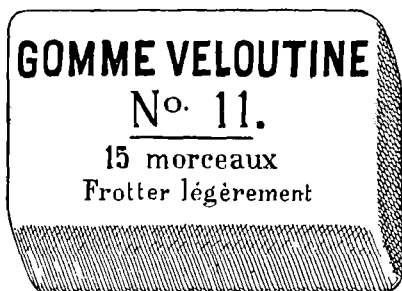
Exigez cette marque de préférence à toute autre.



*La meilleure, la plus sûre, la plus facile. Est toujours  
encree et ne coule jamais, quelle que soit la posi-  
tion qu'on lui donne.*

---

**Artistes, Architectes. Dessinateurs,  
n'employez que la**



**Gomme  
Veloutine**

**Laisse le papier intact.  
Enlève toute trace de  
crayon.**

---

**Ecoliers et Etudiants n'écrivez que  
sur le papier filigrane**

**L'ÉCOLIER**

*Pour vos Registres, Copies-de-lettres, etc., exiger  
« LES CLEFS » comme marque et pour votre  
papier à lettres d'affaires demandez la « NA-  
TIONAL MILL ».*

**En vente chez tous les papetiers et imprimeurs du pays.**

# L'EXPANSION BELGE

---

## CETTE REVUE

paraît tous les mois en un élégant fascicule in-4°, illustré de nombreux clichés tirés sur papier couché.

## LES ARTICLES VARIÉS

sont consacrés à tout à ce qui, dans le domaine économique, commercial, artistique, littéraire, industriel, sportif, peut favoriser l'expansion de la Belgique.

## SON CARACTÈRE ENCYCLOPÉDIQUE

lui assure une place au foyer de famille comme sur le bureau de l'homme d'affaires.

## LES ŒUVRES BELGES A L'ÉTRANGER

sont analysées et commentées, par le texte et par l'image dans ses divers numéros qui forment au bout de l'année un magnifique illustré d'un millier de pages environ où tous ceux qui s'intéressent

## AU CONGO BELGE

notamment trouveront une ample documentation.

## L'EXPANSION BELGE

est une œuvre créée en dehors de tout esprit de parti, et ses bénéfices doivent être affectés à la création de bourses d'études et de voyage.

## ON S'ABONNE

au prix de **12** francs l'an (**15** francs pour l'étranger)

à **Bruxelles, 4, rue de Berlaimont, 4**



# ACCUMULATEURS TUDOR

(SOCIÉTÉ ANONYME)

**CAPITAL : 1,200,000 FRANCS**

79, Rue Joseph II, BRUXELLES

---

Téléphones : Nos 1410 et 11,530. — Télégrammes : TUDOR-BRUXELLES

---

Spécialité de Découpage et Collage d'Échantillons d'Étoffes

ATELIERS DE BROCHAGE, SATINAGE, CARTONNAGE, PERFORAGE  
ET NUMÉROTAGE

PLIAGE ET MISE SOUS BANDES DE CIRCULAIRES ET JOURNAUX

---

## MAISON SAINTE-MARIE

FONDÉE EN 1836

12, RUE PACHÉCO, BRUXELLES — TÉLÉPH. 252

Médailles aux expositions de BRUXELLES, PARIS, LIÈGE et BORDEAUX

---

## PAPETERIES EN GROS

---

# E. VANDENHOVE

FOURNISSEUR DE L'ÉTAT BELGE

Dépositaire général de la Plume-Réservoir **CAW'S** perfectionnée

**Six avantages principaux distinguent les CAW'S de toutes les autres plumes-réservoir.**

1° La supériorité des matières premières employées et le fini du travail; —  
2° L'appareil d'alimentation « Cellulaire ». — 3° La plume en or (ou bec d'or) qui est la perfection. — 4° Le capuchon à vis (étanche et à clé) faisant rentrer et sortir la plume. — 5° La spirale métallique séparée de l'encre. — 6° La simplicité et la durée.

*Bureaux : rue de la Sablonnière, 11, BRUXELLES*

**TÉLÉPHONE 9452**



# LE MUSÉE DU LIVRE

Publication périodique de grand luxe

CONCERNANT la TYPOGRAPHIE, la LITHOGRAPHIE, la RELIURE,  
la LIBRAIRIE, la BIBLIOGRAPHIE, les APPLICATIONS PHOTOGRA-  
PHIQUES et les INDUSTRIES SE RATTACHANT A L'IMPRIMERIE

Elle consiste en un recueil de modèles, un portefeuille de fac-similés concernant les caractères, les articles de composition, le papier, la reliure, l'illustration, tout ce qui concerne la présentation du Livre, son ornementation et son habillement extérieur.

Paraissant trimestriellement

Prix de l'abonnement :

BELGIQUE ----- fr. 6.—  
ÉTRANGER ----- 7.50

LE NUMÉRO : fr. 1.75

S'adresser à la Librairie Vve F. LARCIER, 26-28, rue des Minimes, Bruxelles.

## CHAUSSURES DE LUXE

POUR MESSIEURS ET POUR DAMES

SOULIERS DE SOIR ASSORTIS AUX TOILETTES

*Bas de soie et de fil assortis aux bottines*

## ALPHONSE GOFFAUX

*Chausseur breveté de Leurs Majestés le Roi et la Reine des Belges  
de S. A. R. la Princesse Rupprecht de Bavière et de S. A. I. le Prince Napoléon*

Rue Royale, 118-120, BRUXELLES. — Téléphone 8451

## CH. DIEUDONNÉ

*10, Galerie de la Reine, BRUXELLES*

Écrins, Boîtes à bijoux, Coffres à argenteries

Gaïnes pour armes de luxe et autres



SUCCURSALES PARTOUT EN BELGIQUE

*Administration, Magasin central et Fabriques*  
RUE OSSEGHEM, BRUXELLES-OUEST

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS

---

MODES

MAISON PAUL LEFIZELIER

142, RUE ROYALE, 142

TÉLÉPHONE  
117.32

BRUXELLES

---

La Maison invite sa nombreuse clientèle élégante à visiter ses nouveaux salons de modes, où elle pourra admirer chaque jour les toutes dernières créations.

**LA BELGIQUE**  
ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

---

TOME VINGT-DEUXIÈME

Janvier — Février — Mars 1911

---



# LA BELGIQUE

ARTISTIQUE

& LITTÉRAIRE

REVUE MENSUELLE NATIONALE  
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

---

TOME VINGT-DEUXIÈME

JANVIER — FÉVRIER — MARS

1911



BRUXELLES

*26-28, Rue des Minimes, 26-28*



## HISTOIRE LITTÉRAIRE

---

Parmi les propos inconsiderés de Socrate, les hommes pensifs de notre siècle ont remarqué avec étonnement la réponse du maître à la légitime curiosité de Phèdre :

« — Dis-moi, Socrate : n'est-ce pas en quelque endroit près d'ici que Borée enleva Orithye de l'Illissus ? »

» — On le dit.

» — Mais, par Zeus, ô Socrate, crois-tu que ce mythe soit vrai ? »

» — ... Il faudrait de grands loisirs à un homme qui ne croirait pas à l'existence de ces créatures pour donner une explication plausible de chacune d'elles. Pour moi, je n'ai pas de temps à consacrer à ces questions, car je ne suis pas encore arrivé, selon le principe de l'oracle de Delphes, à me connaître moi-même, et il me semble ridicule qu'un homme qui s'ignore s'occupe de ce qui ne le concerne pas... »

Au lieu donc d'analyser l'humanité naissante dans les rêves mythiques qu'elle a laissés, le bonhomme aimait mieux se demander si lui-même « était un monstre plus compliqué et plus sauvage que Typhon... ». Voilà ce qu'il cherchait avec tant d'application en son âme ! Et qu'aurait-il pu y trouver d'autre ? Un fantôme moral changeant à tout moment, plus instable même que les cellules indéfiniment renouvelées de son corps.

Entre un passé révolu et un avenir problématique, la première conscience possible et saisissable est précisément celle des souvenirs. Supprimez la mémoire, et vous supprimez l'identité de l'individu : puisque notre personne antérieure est abolie, que notre personne future n'existe pas encore, le présent n'est que le point d'intersection de deux lignes qui fuient à l'infini, dans le néant.

La vraie manière de se connaître soi-même, c'est de savoir comment on s'est formé, d'où nous vien-



nent les sentiments, les paroles, les idées qui composent notre nature morale. L'un des ergoteurs les plus notoires de France n'a-t-il pas conclu que la seule science de l'esprit humain, c'est l'histoire de l'esprit humain? « La philosophie — remarquait déjà Bodin — mourrait d'inanition si elle ne vivifiait ses préceptes par l'histoire. »

Ce qui est vrai de la mémoire dans l'individu, ne l'est pas moins des souvenirs collectifs dans les sociétés familiales, nationales, religieuses. On a pu définir l'idée de patrie : le souvenir des grandes choses qu'on a faites ensemble, et le désir d'en accomplir de nouvelles. Aux projets et aux ambitions des hommes et des sociétés, les éléments essentiels sont fournis par tout le résidu du passé. Et le « traditionalisme » dont on fait tant de bruit, est une philosophie aussi sûre que la chanson de La Palisse, quand il se borne à considérer le présent et l'avenir comme le passé vivant et prolongé. La notion du perpétuel devenir des choses a pénétré désormais l'étude de l'homme et de la nature, l'histoire et la physique; depuis un siècle les sciences naturelles et les études d'histoire et de critique se montrent autrement fécondes et variées que l'ancienne introspection socratique ou cartésienne.

Aussi bien, les enfants et les peuples n'ont-ils pas attendu la permission des philosophes pour s'enquérir de leurs prédécesseurs sur la terre et pour se raconter leur histoire. Depuis plus de sept mille ans que des hommes pensent, cent littératures ont répondu à cette éternelle curiosité qui distingue notre espèce. L'Helène dont la fruste cervelle conçut le mythe de Borée et d'Orithye, l'aède homérique qui chante les dieux et les héros, Phèdre s'informant du sens des contes populaires, Evhémère qui les explique, Hérodote qui voyage et s'informe, Thucydide qui résume et critique, tous cherchent et veulent apporter la seule explication du monde environnant qui soit en leur pouvoir : l'interprétation de ce qui est par le récit de ce qui fut. Il y a sans doute plus de discernement dans Renan que dans Hésiode; mais tous deux sont mus par le même besoin : se faire une image précise

---

et colorée de la vie humaine. Entre les contes de nourrices et les monographies des exégètes, ce qui augmente dans l'humanité vieillissante, c'est le souci d'exactitude, la minutie de la précision. Comme les chefs-d'œuvre poétiques d'un temps sont les rhapsodies de l'autre, les récits explicatifs de jadis deviennent sonnettes pour un siècle trop vieux. Des narrateurs nouveaux surgissent, qui regardent de plus près, comme leur public. Le vieillard met plus de circonspection et de détails dans la rédaction de son testament qu'il n'en mettait, enfant, pour demander la lune ou l'histoire du petit Chaperon rouge. Il en arrive, à force d'âge, de déconvenues, de critique, à distinguer entre le *compte* de ses écus et le *conte* de ma mère l'oise, alors que le même mot, la même pensée, à l'origine, s'appliquait indifféremment à la computation des sous d'or ou des péripéties. La *légende* qui était d'abord une leçon à lire avec ferveur dans les couvents, finit par désigner des fictions amplifiées par le peuple. Les générations se déprennent successivement des croyances antérieures et des vieux récits ; mais elles ne se lassent pas de recommencer le rêve de leur vie et de cultiver le souvenir, qui leur permet de sortir d'elles-mêmes. Le même souci fait bégayer tour à tour leurs premiers mots aux littératures modernes dès qu'elles s'éveillent à l'aube de l'esprit. Les langues vulgaires servent à rappeler le passé avant d'exprimer des spéculations abstraites : et Ricordano Malaspina, au XIII<sup>e</sup> siècle, appelle « maîtres philosophes ceux qui ont fait les histoires ».

L'humanité donc, pour se connaître, se raconte, comme à toute époque, pour connaître le monde extérieur, elle récapitule les observations faites, en formulant certaines idées générales qui permettent des synthèses. Si la confession plénière que représentent les sciences humaines est si souvent reprise et retouchée, si la critique succède aux histoires, les télescopes et les éprouvettes aux mythes solaires et aux alchimies, c'est que d'abord l'humanité change, qu'elle a des expériences plus nombreuses et des exploits plus graves. C'est qu'aussi elle devient tatillon, se méfie de ses propres rêveries comme jadis

des forces obscures agitant les choses ; et elle voudrait abroger, ou du moins atténuer, le désaccord entre l'expression trouvée et la réalité insondable dont elle garde encore la hantise. Elle ne connaît rien de plus sûr et de plus large à la fois que les noms et explications qu'elle a donnés aux aspects du monde extérieur et aux fantômes de son propre rêve. Et s'il lui arrive de songer à un océan d'inconnu qui baigne tous les rivages, elle reconnaîtra que le seul portulan possible de cette mer sans voile ni rame, est la philologie des sciences ou langages parlés par les insulaires terrestres.

\* \* \*

La philologie, selon la définition classique du philologue Ernest Renan, a pour mission l'étude de l'esprit humain manifesté dans les langues et dans les littératures. Elle est historiquement la fille aînée de la théologie, puisque c'est à l'exégèse des textes sacrés qu'elle a appliqué sa première ferveur, et formé les méthodes précises qu'elle devait transmettre à l'historiographie moderne. Elle pourrait donc répéter, en y mettant un triple sens évocateur, le début de l'Évangile selon saint Jean :

« Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu.

» Il était au commencement avec Dieu.

» Toutes choses ont été faites par lui ; et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui. »

Comme la pensée humaine crée, anime et transforme les sociétés, comme elle modifie même la surface du globe habité, comme, d'autre part, elle n'a guère, depuis trois mille ans, d'efficacité générale sans répercussion en littérature, on peut soutenir que les phénomènes essentiels de la civilisation relèvent tous de l'histoire littéraire. La *Bible*, comme l'indique son nom, désigne « les livres » par excellence ; et les dogmes et récits religieux sont des productions littéraires accompagnées de croyance et d'adhésion. Les Codes et législations sont, de même, des productions littéraires accompagnées d'obser-

vance et de contrainte. Les publications scientifiques sont des productions littéraires accompagnées de connaissances réelles et précises.

Des *Évangiles* à la *Cité de Dieu*, de l'*Institution chrétienne* au *Génie du christianisme*, où est la démarcation entre la théologie et la littérature? Pareillement, combien de dégradations successives conduisent du *Contrat social* à la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen*, et de celle-ci au *Code civil*? ou bien de l'*Histoire naturelle* à la *Science expérimentale*, des *Dialogues* de Galilée au *Traité de mécanique céleste* de Laplace?

A ce compte, ne devient-il pas surprenant que l'histoire des littératures apparaisse si tard dans le mouvement intellectuel? Ne semble-t-elle pas, aux yeux des profanes, le corollaire minuscule de l'histoire politique et économique? Nous avons tous connu des manuels scolaires qui, après le récit des batailles, le nombre des tués, les généalogies de princes, les clauses des traités, mentionnaient rapidement les lettres et les beaux-arts. Les paragraphes consacrés aux choses de l'esprit étaient imprimés en caractères plus petits; en une phraséologie de jardinage, ils déclaraient que certains auteurs avaient fleuri à telle cour, et que d'autres avaient cultivé l'une ou l'autre science.

\*  
\* \*  
\*

Si l'histoire littéraire est restée si longtemps la Cendrillon dans le ménage des Muses, c'est, tout d'abord, que sa place est mesurée à l'intérêt du public ordinaire pour la pensée pure. Dans l'immense troupeau humain, la curiosité désintéressée, le savoir sans application pratique, la délicatesse même du goût, est toujours une exception tardive, subtile et précaire. Parmi les civilisations européennes, des esprits ornés ne peuvent se défendre d'une vague nostalgie de la vie épaisse et fruste: ils inventent, dans ce sentiment, les fables de l'âge d'or, du bon vieux temps, de la Bétique rustique et candide, de la perfection primitive; et tel de nos contemporains

préfère aux musées de Paris, de Florence et de Rome la sagesse de l'Arabe qui emploie les ruines de Palmyre à construire sa cabane. Si ces puérils sophismes, dignes de la légende d'Omar, atteignent l'histoire générale elle-même, comment le chapitre de celle-ci, qui a pour objet la littérature, ne serait-il pas relégué très loin, après des soucis autrement urgents et redoutables !

Que l'homme, capable de paroles mesurées, dise d'abord les démons qui peuvent nuire, et qu'il faut conjurer ; théogonie et litanies, récits des combats de l'Olympe et des géants vaincus, des héros apparentés aux dieux, voilà ce qui occupe les aèdes dans le temps où « l'épopée, c'est l'histoire avant les historiens ». Plus tard, quand les magiciens auront, par surcroît, appris les vertus des simples, les malices et l'utilité des animaux, les secrets mirifiques des pierres précieuses, pourra s'essayer l'« histoire naturelle » par des « bestiaires », des « lapidaires » et des récits de voyages merveilleux. Enfin, des moines qui veulent faire valoir les reliques de leur moutier ou s'assurer, en la justifiant, la possession de leur manse, pourront composer des chansons de geste, alléguer ou fabriquer des chartes. Après s'être inspirée d'une pensée aussi profitable que celle qui dicte aujourd'hui une lettre de change, la littérature devient une force morale, un luxe de l'esprit, un article de vanité. Et l'histoire, telle quelle, sert les désirs affinés des hommes qui l'écoutent, la paient, et la veulent à leur image et à leur éloge. Les anciennes villes grecques, les italiens de la Renaissance, les Etats de Hollande, dynasties et nations ont voulu être racontés. Les histoires ont naturellement changé de ton et de sujet en passant du rhapsode ambulante au lecteur des fêtes nationales, du jongleur des châteaux et des carrefours à l'indiciaire et historiographe des ducs et des rois.

Aujourd'hui que l'historien trouve dans le public un Mécène plus généreux et moins tyrannique, l'histoire elle-même n'a point perdu dans les sentiments tenaces du cœur humain les vieilles raisons de sa faveur. Le baron féodal aimait de voir sa lignée

rattachée aux combattants fameux. Aujourd'hui encore, la forme de l'historiographie la plus répandue, la plus populaire et la plus passionnément goûtée, c'est la généalogie. D'Hozier n'avait-il pas jadis plus d'acheteurs que Mézerai? J'ai vu des femmes qui, certainement, ignorent Montesquieu et Fustel de Coulanges, se transporter à la bibliothèque de l'Université pour consulter l'Annuaire de la Noblesse. Et n'avez-vous jamais remarqué, dans les conversations des petites gens, le soin et les détails avec lesquels on établit la parenté d'un personnage : il est le fils de Pierre, le frère de Paul, le neveu de Jean, et son frère a épousé la fille de Jacques. « Abraham engendra Isaac ; Isaac engendra Jacob ; Jacob engendra Judas et ses frères. » Souci généalogique, vanité nobiliaire, importance de la parenté dans la pensée du peuple et dans les idées religieuses, tout cela fait l'intérêt le plus généralement senti de l'historiographie ; et tout cela s'inspire d'un sentiment moral, d'une croyance traditionaliste. La douce admiration de M. Jourdain pour les usages aristocratiques, l'ascendance désœuvrée, les marquises ; le beaupérisme de M. Poirier ; la littérature plusieurs fois séculaire du déclassement, ce sont autant d'hommages que l'ignorance rend à l'histoire. Même sentiment encore d'historiographie subconsciente dans la firme commerciale qui imprime sur toutes ses factures l'année de sa fondation. Sentiment d'orgueil historico-moral particulièrement intense chez le parvenu. Quand un marchand de Chicago livre sa fille à un duc périgourdin, c'est qu'il subit le prestige des souvenirs ; du haut d'un blason redoré, plusieurs siècles le verront passer, ne fût-ce qu'une fois ; par ses milliards il peut se souder à un peu d'histoire. La foule innombrable qui n'a pas encore acquis cette fortune et cette ambition, aime tout autant l'histoire, parce que cette foule croit, obscurément, à la transmission familiale des vertus et des vices. Encore que nulle biologie n'ait prouvé l'hérédité des caractères acquis, le vulgaire agit, parle et pense comme s'il était sûr des péchés originels et des talents héréditaires. « Bon chien chasse de race » ;

« qui vient de poule, gratte » ; « bon sang ne peut mentir » ; « tel père, tel fils » : plusieurs proverbes affirment un traditionalisme de chenil, de basse-cour, de vie domestique ; les dictons, comme les pedigrees des sportsmen, donnent depuis très longtemps, en images rudes et sommaires, l'interprétation de l'histoire que Massillon amplifiera dans le siècle de Louis XV : « Le sang, l'éducation, *l'histoire des ancêtres* jette dans le cœur des grands et des princes des semences et comme une tradition naturelle de vertu. »

L'histoire est pour ce moraliste un instrument de vertu, un fauteur de dignité morale et de grandeur d'âme. Elle est pour les cités d'Athènes ou de Florence un élément de fierté civique. Elle est pour les nations modernes une forme active du patriotisme. La maturité mentale des individus et la finesse d'une civilisation peuvent se mesurer à l'amplitude et à l'intérêt de leurs souvenirs, de leur historiographie. Les adages populaires, formés parmi des gens simples, sont abondants, catégoriques et d'ailleurs contradictoires, sur les pères et les enfants ; ils ne mentionnent guère l'aïeul, ils se désintéressent de la troisième génération et confondent tous les siècles révolus dans la même pénombre « du temps passé ». Au contraire, des gouvernements occidentaux envoient à grands frais leurs savants fouiller le sol d'Olympie, de Delphes, de la Crète et de Babylone, pour rechercher ce qui pouvait se passer il y a trois mille ans. Des sciences historiques récentes et laborieuses s'appliquent à découvrir à Java ou dans les cavernes et les mines d'Europe et d'Amérique, et à interpréter de leur mieux, les vestiges de ce qui fut peut-être le squelette de nos aïeux quaternaires, ou la faune et la flore à la surface de l'écorce terrestre jurassique. Les travaux d'anatomie comparée, d'embryogénie, de géologie, sont des productions historiographiques aussi bien que l'Almanach de Gotha. Les céphalopodes du système silurien représentent, à coup sûr, des documents d'archives plus lointains, plus imposants, moins compliqués et moins précis qu'une chronique rimée du XIII<sup>e</sup> siècle. L'intérêt

des fossiles ne peut être senti que par suite d'une curiosité très longue et très perspicace éveillée tard chez des vertébrés supérieurs. L'assyriologie déjà réclame une conscience collective de la civilisation chez des peuples chrétiens qui retrouvent une ancienne patrie de leurs croyances. Mais en Chaldée ou en Californie, les hommes cherchent dans les débris, préhumains ou travaillés, des témoins du passé. « C'est la mission historique qui fait, à vrai dire, le principal intérêt de la géologie » (A. de Lapparent). Préjugés de bourgeois gentilhomme, discussions d'orientalistes, théories darwiniennes, reflètent inégalement, dans la cervelle des sots et des savants, l'idée de l'histoire. Celle-ci a pour objets successifs tout ce qui fait l'intérêt de la vie elle-même aux diverses époques. Plus l'homme s'élève et s'affine, plus il recule le champ de ses observations rétrospectives, la complexité de ses souvenirs et sa curiosité des origines. Aux époques d'instruction générale

*Il sent en lui un monde de confuses pensées,  
Il sent obscurément qu'il a vécu toujours,  
Qu'il a longtemps erré dans les forêts passées...*

Misérables les peuples qui n'ont pas d'histoire : c'est qu'ils n'ont encore eu ni arts, ni institutions, ni religion. Nus, faméliques, ignares, ils sont souvent anthropophages : dans le missionnaire porteur de la Bible, ils ne peuvent apercevoir qu'une proie comestible. Aussi, depuis que plusieurs nations ont pu étudier les sauvages dans des colonies mieux explorées, les littérateurs ont cessé de prôner la suave et raisonnable ingénuité des Hurons, des Siamois et même des Persans ; les neurasthéniques d'aujourd'hui n'oseraient plus, sans ridicule, écrire que « la nature a fait l'homme heureux et bon et que la société le déprave ». Au contraire, bonheur, bonté, vertu, science, art et vérité apparaissent comme les conquêtes lentes et indéfinies d'une société opiniâtre que vivifie la communauté d'intérêts et de souvenirs.

La plante-homme ne porte fleurs et fruits que dans



le parterre d'une organisation sociale; et pour organiser une société durable, c'est-à-dire pour déterminer des milliers ou des millions d'hommes à respecter les mêmes lois et à se rendre les uns aux autres la vie agréable, il faut un minimum d'idées communes, de traditions établies, de notions persuasives; il faut que beaucoup de cerveaux, servis par des bras forts, aient retenu des mots comme : *Rome, chrétien, droit, France, roi, liberté.*

\* \* \*

Comme il y a toujours corrélation entre notre vie, publique et privée, et la mémoire des efforts qui nous y ont amenés, les esprits méditatifs ont senti dans tous les siècles policés le prix de l'histoire universelle. « Il serait honteux — écrivait Bossuet précepteur — je ne dis pas à un prince, mais en général à tout honnête homme, d'ignorer le genre humain, et les changements mémorables que la suite des temps a faits dans le monde. »

Seulement, les révolutions littéraires ont été mises bien tard parmi les changements mémorables que doit connaître l'honnête homme. L'idée de littérature a trop longtemps été vidée de son contenu le plus important et de la gravité de ses premières productions; on l'a trop exclusivement associée à l'amusement, aux récits et représentations frivoles, au baladinage. Alors qu'on faisait l'histoire de la politique, de la religion, des découvertes géographiques, il fallait la clairvoyance exceptionnelle de Bacon pour songer à une histoire des littératures. La littérature, pour trop de gens, c'est encore ce qui, dans les œuvres écrites, n'a pas le sérieux de la science, de la législation, de la doctrine; c'est, enfin, le roman et le drame. Et fait-on l'histoire de ces frivolités? « On sait bien, disait Molière, que les comédies ne sont faites que pour être jouées; il serait à souhaiter que ces sortes d'ouvrages pussent toujours se montrer avec les ornements qui les accompagnent chez le Roy. » Le Roy lui-même, en ce temps-là, n'aime point les

auteurs doctes comme La Fontaine, dont la lecture exige des connaissances d'histoire littéraire :

*Cet auteur a, dit-on, besoin d'un commentaire ;  
Je vois bien qu'il a lu, mais ce n'est pas l'affaire.  
Qu'il cache son savoir et montre son esprit.*

Or, l'histoire littéraire apparaît d'abord comme un « commentaire » de la littérature elle-même. Elle sert surtout, pour le profane, à expliquer les œuvres. Voyez l'usage quotidien que nous en faisons. Quand nous parlons de « prendre le Pirée pour un homme », nous supposons à notre auditoire non seulement la connaissance géographique qui, pour le dauphin de la fable, distingue un homme d'un singe ; mais nous admettons surtout que la fable de La Fontaine est connue et expliquée. Pareillement, Escobar, les raisins trop verts, la fille muette, l'usage antique et solennel, le jardin à cultiver, les quarante siècles des Pyramides, l'éternel féminin, la faillite de la science, ne traversent pas les propos d'un homme éclairé sans que surgisse dans les esprits avertis la pensée des *Provinciales*, du fabuliste, de l'auteur comique, du tragique, de *Candide*, de Bonaparte, de Goethe, de Brunetière. Tous les échos qui s'éveillent aux allusions montrent que l'homme instruit fait de l'histoire littéraire comme M. Jourdain faisait de la prose et de l'histoire sociale. Ses connaissances, en ce point, nuancent son langage, diversifient l'expression de sa pensée, amusent les imaginations prévenues : « et l'on sait combien une façon de parler à la mode a de pouvoir, surtout en France, pour accréditer les opinions » (D'Alembert). L'histoire littéraire est donc aussi utile à l'écrivain persuasif que l'histoire nationale est nécessaire à un homme d'Etat sérieux. Ainsi l'entendait Bossuet quand il expliquait au cardinal de Bouillon les lectures importantes pour la formation d'un orateur sacré : « Ce qui est le plus nécessaire pour former le style, c'est de bien comprendre la chose, de pénétrer le fond et le fin de tout, et d'en savoir beaucoup, parce que c'est ce qui enrichit et qui forme le style qu'on nomme savant, qui consiste principalement dans des allusions et

rapports cachés, qui montrent que l'orateur sait beaucoup plus de choses qu'il n'en traite, et divertit l'auditeur par les diverses vues qu'on lui donne. »

Il y a plus et mieux : l'histoire littéraire peut devenir elle-même inspiratrice et féconde. Entrée au service de la littérature proprement dite, elle ne s'est pas bornée à porter et à rapetasser la traîne de sa patronne elle lui a souvent montré la voie et l'a éclairée. Comme l'historiographie est devenue une manifestation efficace de la vie publique, — car raconter c'est encore agir, et l'histoire de Rome, Rollin, Lhomond, conduisent à la *Constitution de l'an III*, — de même l'érudition littéraire a restauré et exhumé plus d'une fois des gloires et des œuvres capables d'exercer encore l'imagination des artistes.

Cette érudition a triomphé d'adversaires illustres, en faisant ses preuves d'efficacité. L'auteur du *Siècle de Louis XIV* et de l'*Histoire de Charles XII* n'admettait point qu'on exhumât la *Divine Comédie*, le *Roman de la Rose* ou tout le théâtre de Shakespeare. Frédéric de Prusse, chroniqueur et poète à ses heures, n'aurait pas donné une charge de poudre des *Nibelungen*, dont il renvoyait brutalement l'édition. Voltaire et son royal élève avaient des ancêtres cartésiens, et ils ont des descendants parmi nous, dans les ennemis de la « philologie ». Ces ennemis n'ont guère ajouté aux motifs des Encyclopédistes que la rancune de leur propre ignorance : « C'est un travail aussi ingrat que bizarre, écrivait Voltaire, de rechercher curieusement des cailloux dans de vieilles ruines, quand on a des palais modernes. » Il trouvait absurde qu'on pût se soucier de Dante quand on avait le bonheur définitif de posséder la *Henriade*. L'événement devait lui donner tort, comme au roi philosophe. Nous ne considérons plus la *Henriade* comme le chef-d'œuvre de l'esprit humain; et les rimes françaises de Frédéric, à la longue, se sont montrées moins inspiratrices que les contes barbares de Siegfried, de Brunhild, de Tristan et de Perceval.

A mesure même que persévère une littérature, elle s'alimente et s'inspire d'œuvres anciennes, de souvenirs précisés, de reconstructions laborieuses. Sans les

publications des médiévistes, par exemple, il n'y aurait ni drames wagnériens, ni *Aymerillot*, ni *Fille de Roland*, ni *Princesse Lointaine*, ni tableaux dantesques de Delacroix et d'Ary Scheffer. S'ils n'étaient nourris de fortes études, des poèmes comme *Les Trophées* de J.-M. de Heredia n'auraient pas cet éclat concentré où convergent les rayons venus de la Croix du Sud et du Soleil-Levant, de l'antique Orient et de la Trinacrie. Le charme complexe et évocateur de l'art savant, l'harmonie des souvenirs qui se font écho, caractérise surtout les œuvres des modernes, héritiers de très longues civilisations, soucieux de leurs ascendants, attentifs aux perspectives fuyantes du passé exploré comme aux impressions du présent univers. Nos classiques déjà sont inspirés de l'histoire littéraire. Dante salue en Virgile l'honneur et la lumière des autres poètes, la source d'éloquence à laquelle il a pris son beau style; Dante écrit le premier traité de philologie romane; et Dante est encore l'un des moins pénétrés de l'imitation antique! Racine cite Euripide et Heinsius; Racine est helléniste avant d'être historiographe de Louis XIV, et surtout avant d'être auteur dramatique. Rousseau s'est enivré de Plutarque. Lamartine est l'épigone de Pétrarque... De toutes parts, l'histoire des vieux auteurs chante aux oreilles des nouveaux. Et plus d'un pourrait répéter — s'ils étaient plus harmonieux — les vers de H.-Ch. Read :

*Je crois que Dieu, quand je suis né,  
Pour moi n'a pas fait de dépense,  
Et que le cœur qu'il m'a donné  
Était bien vieux dès mon enfance...*

Jusqu'aux types moraux créés par les littératures modernes révèlent une humanité pensive et liseuse : Francesca da Rimini, Don Quichotte, Madame Bovary, en Romagne, dans la Manche ou en Normandie, se laissent tourner la tête par des lectures romanesques. Si Faust est plus songeur que Prométhée, c'est qu'il ajoute, à la méditation du divin, l'inutile savoir des quatre Facultés. Le Pensieroso de Michel-Ange est penché sous des soucis qui n'ont

jamais plissé le front des Apollons et des Antinoüs.

Mais il ne suffit pas que l'histoire littéraire enrichisse notre sensibilité artistique et nos délassements spirituels — comme l'histoire tout court enrichissait notre être politique. On s'aperçoit encore, à la réflexion, que les manifestations importantes des pensées et sentiments collectifs sont toutes dans le cas des poèmes doctes et suggestifs : langue, idées abstraites, cadres et procédés des genres, tout provient de lointains héritages et de transmissions ininterrompues. Les morts parlent à qui sait les entendre, les paroles répercutent la voix de quarante générations qui les ont répétées depuis Rome; et les significations dont elles se sont chargées en route prennent nom et forme de nation, de lois, d'institutions, de doctrines, qui sont les ferments de la vie morale dans le monde comme dans les livres. La pensée à la longue vainc le sabre : les hommes civilisés s'organisent d'après des idées et des souvenirs dont la littérature les a longtemps entretenus.

Pour parler avec plus de précision, c'est l'histoire littéraire qui a fait l'Italie, l'hellénisme qui a fait la Grèce moderne, et c'est grâce à l'œuvre écrite de César, de Guichardin, des Jésuites, que 1790 et 1830 ont pu rendre à la Belgique son nom et ses traditions. C'est l'humanisme qui a préparé la Révolution française. C'est la légende napoléonienne qui a fait le second Empire. Et ce sont des souvenirs littéraires et des solidarités linguistiques qui déterminent ou influencent le vocabulaire politique et la forme républicaine au Brésil comme en France, et même l'unification nationale en Allemagne et en Roumanie. Un cri de ralliement aide à grouper les hommes, les souvenirs communs éclairent les peuples; et ils réussissent parfois à transformer en nation indépendante la prosopopée passionnée de Dante et de Pétrarque, l'expression géographique des diplomates.

Enfin et surtout l'histoire linguistique et littéraire rend compte avec le plus de précision des « changements mémorables que la suite des temps a faits dans l'esprit humain ».

Dans la succession innombrable et confuse d'actes

---

individuels que le passé présente à première vue, un esprit perspicace parvient à démêler des traits communs, des mouvements généraux, des centres d'intérêt. L'historien remarque, de lieu en lieu, une même évangélisation, des Croisades répétées, des convergences de faits vers l'Ile-de-France, la Castille, l'Angleterre. Il entrevoit une histoire de l'Europe, et des histoires nationales qui ne sont plus l'énumération bout à bout de quelques millions de faits divers. Tout pareillement, dans le pullulement de livres latins, de chroniques castillanes ou françaises, de poèmes et de drames, de traités didactiques, de pamphlets, de dictionnaires, l'histoire littéraire distingue les diverses langues qui s'entendent dans le concert universel; elle reconnaît à quel public s'adressent les œuvres les plus goûtées; elle entend revenir les mots d'ordre écoutés, les idées efficaces; elle s'aperçoit de l'empreinte laissée par certaines œuvres sur les esprits consécutifs, de l'adoption de certaines formes rythmiques, narratives ou scéniques, c'est-à-dire de la constitution de genres littéraires. Et à trier ainsi les circonstances linguistiques, sociales, intellectuelles, techniques, quelle histoire de la pensée européenne voyons-nous se dessiner?

ALBERT COUNSON.

*(La fin dans la prochaine livraison.)*

---

## CARNET DE VOYAGE

---

### MILAN.

J'arrivai à Milan au mois de septembre, comme on célébrait le troisième centenaire de la canonisation de saint Charles Borromée.

J'avais passé quelques jours dans cette ville il y a tantôt quinze ans, mais c'est à peine si je la reconnaissais, tant elle m'apparut cette fois tumultueuse et riante.

L'Exposition universelle de 1906 l'a considérablement embellie, et surtout peuplée, il me semble; c'est aujourd'hui comme le Paris de l'Italie; il y règne la même fièvre, on y respire les mêmes odeurs; la circulation y est presque aussi embarrassée, tant à cause du nombre des véhicules que des travaux souterrains qui élèvent leurs palissades, foncent des trous, ouvrent des tranchées dans la plupart des grandes rues.

Taxi-fiacres, auto-taxis, tramways roulent en torrent dans le *corso* et les *strade*, où cochers, chauffeurs et wattmen se prennent de gueule comme sur le boulevard Poissonnière, mais dans une langue encore plus verte peut-être et bien plus sonore que celle des auriges parisiens.

Au fond, j'éprouvais une grande surprise, et, je l'avoue, un vif contentement à me promener enfin dans une ville pittoresque, joyeusement fébrile et bruyante, surtout après ma longue errance à travers cet immense Turin rempli de statues équestres et pédestres — toutes insupportables — aux quartiers solennels et froids, tranchés de rues droites comme un coup de fusil.

Ici, à la bonne heure! Les jolies rues resserrées, sinueuses! Les belles façades d'un style capricieux, imprévu! Et quelle animation spirituelle! Il y avait un sourire, de l'entrain, de l'allégresse chez les passants et dans toutes les choses. La bonhomie milanaise n'est pas un vain mot.

Je n'avais pas gardé un souvenir bien rappelant des fameuses galeries Victor-Emmanuel, dont les Milanais sont si fiers. Je m'en étonne beaucoup, car elles sont dignes de retenir les pas nonchalants du flâneur ; l'ouvrage a de la grandeur : il impose par ses belles proportions et sa haute coupole.

A vrai dire, je retrouvais ce « passage » dans un état de splendeur qu'il n'avait peut-être pas connu autrefois. A droite et à gauche s'alignent aujourd'hui des magasins de grand luxe, des restaurants achalandés et de vastes maisons d'édition étalant au-dessus des nouveautés littéraires les photographies des chefs-d'œuvre de l'art italien.

Une foule nombreuse circule sur le pavé de luisante mosaïque ; le public va et vient, s'arrête, forme des groupes turbulents, se disperse, pénètre dans les opulentes boutiques, principalement dans les papeteries où, sans relâche, il feuillette les volumineux albums de cartes reproduisant les tableaux des musées. Car, en dépit de la médiocrité de l'art contemporain dans la péninsule, ou peut-être bien à cause de cela, l'Italien, même d'une classe inférieure, montre un goût très vif pour les chefs-d'œuvre de la Renaissance. Il sent naturellement les beaux-arts ; en tout cas, il s'y intéresse bien moins par éducation que par instinct. Aussi, les librairies où se vendent les reproductions des fresques du Vinci, de Raphaël, de Bernardo Luini et des maîtres du XVI<sup>e</sup> siècle ne désespèrent guère.

Il était sept heures du soir, une heure particulièrement harmonieuse au début de septembre ; un instant après, les lampes électriques venaient encore ajouter à l'animation par la soudaine gaité de leur éclat, leur miroitement sur les glaces et les marbres.

Cette première impression m'enchantait : elle était parfaite, cordiale ; et, un peu plus tard, dans la trattoria renommée, un chianti que je connaissais bien, et qui vaut certainement tous les Cécubes *consule Manlio* du poète de Tibur, ne fit qu'exalter le plaisir que j'en éprouvais — mais sans lui faire rien perdre de son élégance, cela s'entend.



Le lendemain matin je me rendis sur la place du Dôme. Elle était toute retentissante des sonneries des tramways qui « bouclent » autour de la statue en haute école de Victor-Emmanuel et des clameurs enragées des camelots sommant les badauds d'acheter leur pacotille d'objets bénits.

On a tout dit de cette cathédrale de Milan et qu'elle est comme une gigantesque concrétion de stalagmites. On n'est pas saisi devant elle d'une grosse émotion respectueuse comme en face de la sombre cathédrale de Strasbourg. Elle ne s'élance pas vers le ciel et s'étale en largeur; elle est claire et d'aspect riant dans sa superbe matière. Pourtant, l'œil a de la peine à se poser; ébloui, il hésite tout d'abord entre cet immense amas de marbre et l'infini des ciselures.

La façade, dont les très jolis détails ne font pas oublier les lignes un peu bien géométriques, était en partie masquée et déparée aujourd'hui par d'affreux velums blancs et rouges et de grandes pancartes votives célébrant en lourdes lettres la gloire de saint Charles Borromée.

A grand-peine, je me frayai passage à travers les petits marchands apostés sur toutes les marches du perron et pénétrai dans l'église.

Ici, l'impression est formidable. En levant la tête on éprouve d'en bas une sensation de vertige; la voûte est si haute que l'œil n'y atteint pas d'un élan, doit s'y reprendre, faire comme une étape dans l'espace.

Et quels piliers d'une énormité svelte! Quelle lumière farouche, dramatique! C'est l'ombre sacrée des antiques forêts de hêtres.

Cependant, j'avais dans la nef centrale décorée, pour la circonstance, de vastes toiles — la plupart médiocres — représentant la vie et les miracles du grand prélat de Milan. De tous côtés, les fidèles accouraient en groupes compacts, se hâtant vers le chœur où l'on distinguait un moutonnement de foule. J'appris, en effet, qu'une messe solennelle devait se célébrer à onze heures avec un appareil inaccoutumé, et cela m'expliqua en même temps la quantité de *monsignori* que j'avais aperçus la veille en joyeuse promenade à travers la ville, ren-

versés et ballotés dans de confortables berlines sacerdotales.

A mesure que je me rapprochais du transept, la foule s'épaississait à tel point qu'il me parut un moment que je devais abandonner tout espoir de visiter l'abside où je comptais examiner des vitraux fameux.

Cette multitude semblait d'autant plus « intraversable » qu'elle se renforçait de méchantes petites chaises de paille, dont les réserves se dressaient là-bas en pyramide dans les bras de la croix : elles solidifiaient la cohue et en faisaient comme une sorte de béton armé humain.

Il y avait de tout dans cette foule, hauts et petits bourgeois, dames et damoiselles de toutes classes, artisans, gueux et loqueteux fiers comme Anthisthène dans leurs guenilles, et jusqu'à des femmes dépoitraillées qui allaitaient librement, telle la Madone, des mioches goûlument agrippés à leurs seins.

Toutefois, l'élément populaire était en majorité ; on s'en apercevait aux relents poivrés, phosphoriques qui s'en dégageaient. Aussi, quand des fontainiers s'avancèrent militairement et parcoururent l'église en agitant, de droite et de gauche, des lances vaporisantes qui répandaient dans les nefs une odeur très douce, ils m'étonnèrent à peine par l'imprévu de leurs fonctions, et je les approuvai tout de suite de prendre une précaution qui n'était pas inutile.

Je remarquai aussi des bandes serrées de jeunes prêtres et de séminaristes qui remuaient comme des fourmis noires, se fauflaient partout, allaient quérir des chaises sur lesquelles ils montaient et se haussaient tant qu'ils pouvaient en allongeant le cou, encore qu'il n'y eût rien à voir pour le moment. Quelques-uns, hissés sur les saillies des piliers, s'y maintenaient en équilibre tout en ajustant de grosses jumelles.

Tout ce monde parlait, gesticulait sans la moindre retenue comme sur la place publique ; mais le bruit qu'il faisait se délayait aussitôt sous les voûtes et ne produisait dans l'immense édifice qu'une rumeur affaiblie et comme lointaine.

A force d'obstination, je parvins à traverser ce bloc humain et me trouvai enfin derrière le chœur où je pus respirer.

Ici, les fidèles se faisaient plus rares, bien que le spectacle ne manquât pas d'originalité. En effet, dans la vaste rotonde située juste au dessous du maître-autel et qui mène, je pense, à la crypte de saint Charles Borromée, on assistait à la toilette de certains figurants en vue de la cérémonie prochaine; ils revêtaient des aubes, des chasubles et des étoles de gala, aidés par de nombreux sacristins. Au travers des glaces, on les voyait s'agiter, sourire et même rire quand, par exemple, ils avaient manqué la manche tuyautée ou se trompaient de coiffure; c'était un amusant tableau de coulisse comme en brossent volontiers quelques humoristes de ce pays.

En même temps que je les observais avec toute l'indiscrétion du touriste, de grandes dames se présentaient à la porte du jubé et, après une profonde salutation de l'huissier, s'engageaient majestueusement dans l'escalier qui conduit aux loges. Car il y a des loges pour quelques privilégiés, des avant-scènes tendues de velours qui surplombent le chœur.

En Italie, la grand'messe est presque toujours un spectacle.

\* \* \*

Tout à coup, les campanes s'ébranlèrent et retentirent à toute volée.

Aussitôt, la rumeur se renforça dans l'église; mes figurants, éperdus, s'enfuirent par une porte dérobée tandis que je me dépêchais moi-même de contourner le chœur pour regagner la grande nef. Mais la foule, massée devant les portes de la sacristie, m'obligea à revenir sur mes pas et force me fut de reprendre le difficile chemin que j'avais déjà suivi.

Comme tout le monde avait escaladé les chaises et les rebords des colonnes, je risquais d'être étouffé au fond de cette multitude, sans compter qu'il m'était interdit de rien voir. Je me dépêtrai cependant au prix d'efforts surhumains et quand j'arrivai dans la nef centrale, la cérémonie venait seulement de commencer.

Là-bas, tout au fond, par-dessus la foule innombrable, dans le flamboiement des lampes et des cierges, le cortège pénétrait et se déployait à travers le chœur. C'était, après la troupe des petits desservants et la menuaille ecclésiastique, les archidiacres, les chanoines, les évêques, les archevêques, les *porporati* éminentissimes remorquant des manteaux de toutes couleurs, entremêlant les mitres dorées et les chapeaux rouges...

La foule était tombée maintenant à une contemplation extatique que ne parvenait pas à troubler le petit grognement intermittent des *bambini* à la mamelle.

Et j'observais les jeunes prêtres juchés sur les perchoirs : leurs physionomies traduisaient des sentiments divers. Les uns, à la figure placide, regardaient bonnement et sans malice, avec des yeux écarquillés et ravis. Certes, ils étaient pourvus, ceux-là, d'une âme simple qui n'aspirait pas aux honneurs.

Mais les autres, au visage aminci, volontaire, fixaient sur le spectacle des prunelles voraces où l'on devinait comme une sorte de convoitise concentrée, palpitante. L'espoir, la volonté d'être quelque chose, même quelqu'un, dans un cortège pareil et sur une telle scène qui est comme une Scala ecclésiastique, soutiendrait leur foi en alimentant leur ambition d'atteindre à la prélature. Et, de fait, rien sans doute ne peut mieux exalter une jeune vocation que la perspective de remplir quelque jour un grand rôle dans une si belle et sainte mascarade.

Le somptueux défilé durait depuis un quart d'heure, quand parut enfin, grand, majestueux, appuyé sur sa crosse, l'archevêque de Milan, le dernier successeur de saint Charles Borromée.

Alors, comme le prélat montait à son trône et répandait ses bénédictions, les orgues tonnèrent et des chants d'une allégresse emballée s'élançèrent des deux jubés emplissant toute l'église d'une sonorité prodigieuse et céleste !

J'ai vu tout cela, à distance, comme d'un parterre lointain. Certains détails pittoresques ont pu m'échapper sans doute, mais qu'importe ! si j'ai osé

les imaginer sans leur faire tort — je l'espère du moins!

Non, je n'eusse pas voulu siéger là-bas dans ces avant-scènes de velours. J'ai mieux vu ; j'ai vu à travers la magique illusion et j'ai savouré jusqu'au frémissement dans l'échine, jusqu'aux larmes presque! toutes les harmonies d'attitudes, de gestes et de couleurs de cette parade religieuse, de cette pompe italienne que Véronèse, le plus grand des coloristes, sut transposer d'une façon si magistrale et vivante dans ses toiles gigantesques.

Oui, ce fut sublime et je ne me rappelle pas une église où j'aie été plus empoigné par l'ordonnance pathétique des rites romains.

.....

\* \* \*

Je ne quittai pas Milan sans retourner au Palais Brera. Voilà un musée agréable! Il ne regorge pas de tableaux; on le visite sans fatigue ni satiété.

Bernardo Luini y abrite quelques-unes de ses divines madones; il y a le farouche saint Jérôme de Ribera, un magnifique Van Dyck, un beau portrait de Rembrandt, des Fyt, une assez médiocre Cène de Rubens, les fameux Amants Vénitiens de Paris Bordone...

Et il y a la merveille : le Sposalizio, chef-d'œuvre de la jeunesse de Raphaël. Le printemps, la matinée du génie sorti des langes gothiques! On a l'envie de s'agenouiller aux pieds de cette vierge adorable. C'est l'Aphrodite vêtue et sainte, l'idéal de la beauté chrétienne.

Elle est si pure qu'elle n'est plus humaine et que l'on craint presque de l'offenser en fixant sur sa candeur un regard trop insistant, tout rempli d'un amour profane. Devant elle, la foi attiédie et même refroidie pour toujours se réchauffe presque, un moment. On se ressouvient d'une enfance révérente et l'on se laisse bercer, attendrir par le doux rêve mystique, confiant du reste dans la Vénus de Milo qui, à Paris, remettra le païen d'aplomb!

LÉOPOLD COURouble.

## DE TOLSTOI A MAETERLINCK

---

Une lumière s'est éteinte. Depuis cinquante ans, des milliers d'hommes avaient les yeux fixés sur la retraite patriarcale d'Iasnaïa-Poliana, où le dernier apôtre du XIX<sup>e</sup> siècle vivait, travaillait et songeait à nous rendre heureux. Tolstoï n'est plus. Le monde qui a vu s'éteindre le phare de cette pensée gigantesque, cherche maintenant dans la brume, au milieu des lueurs vacillantes, une étoile nouvelle.

Parmi les penseurs contemporains, plusieurs sont dignes de reprendre la lourde tâche abandonnée, au seuil de la mort, par le grand vieillard mystique. Qui choisirons-nous? Les disciples, Gorki et Mikhaïlowitsch qui nous transmettraient, en les accentuant, sans doute, les pensées du maître? Ou bien l'élu des hommes sera-t-il d'Annunzio, le poète mélomane, dont la sensualité malade transporterait ici-bas les cercles de l'enfer dantesque? Ou bien, nous confierons-nous à la sagesse des théoriciens de la métaphysique, aux Bergson, aux Ribot, aux Hartmann?

Ces écrivains, quels que soient leur clairvoyance ou leur génie, ne sont pas des meneurs d'hommes. Aux uns, il manque la pondération, le goût de l'ordre, le désir indispensable de moraliser les peuples. Les autres ne joignent pas à leurs préceptes la parcelle de poésie que nous cherchons tous dans nos livres de chevet, quand la médiocrité de la vie quotidienne nous étouffe.

Dans la phalange d'hommes d'élite de notre XX<sup>e</sup> siècle, je ne vois qu'un penseur qui possède à la fois le sens de la vie réelle et l'intuition de l'Au-delà, qu'un seul écrivain qui, en dehors des lois mesquines de la tradition, travaille à notre bonheur et cherche à nous rendre forts. Ce poète philosophe a pris sa retraite à l'abbaye désaffectée de Saint-Wandrille, comme Tolstoï s'isolait dans sa propriété familiale. Pareil à l'apôtre d'*Ultimes paroles*, l'auteur du *Trésor des humbles* s'incline vers les déshérités.

Après la disparition du grand philosophe russe, Maeterlinck est aujourd'hui l'homme le plus capable de nous guider vers un idéal nouveau. Entre le patriarche d'hier et le berger de demain, la comparaison s'impose.

## I

Les écrivains de tous les temps se divisent en deux catégories : les uns vivent parmi les hommes, observent, étudient, peignent les mœurs de leur époque, notent l'évolution des idées et des habitudes. Les autres fuient le monde, se retirent à l'écart, dans l'isolement d'une retraite paisible. Ils envisagent les grands problèmes de l'humanité. De loin, ils voient les hommes qui s'agitent, se querellent, détruisent de leurs propres mains l'édifice fragile du bonheur. Ces penseurs solitaires n'entrevoient pas les passions qui nous font agir ; ils ne comprennent pas toujours le combat sanglant qu'est la vie.

Les auteurs qui s'agitent parmi les hommes peuvent traiter mille et un sujets ; leurs observations varient selon les époques. Une mode qui se transforme, un scandale qui éclate, un régime qui meurt ou qui naît, un mouvement imperceptible de l'humanité grouillante leur fournissent des sujets toujours nouveaux. L'homme qui vit dans la solitude, loin de nos luttes et de nos hésitations, dirige forcément son esprit vers les problèmes immuables qui hantent, depuis des siècles, les esprits sages et pensants.

Après avoir passé par la vie, Tolstoï et Maeterlinck se confinent dans leur retraite. Comme Racine, comme Pascal, comme le Goethe olympien des dernières années, ils cherchent à dégager quelques vérités absolues du chaos de nos hésitations et de nos incertitudes. Le problème qui les angoisse est invariable : Ils veulent connaître les fins du monde, les raisons de la vie et le secret des forces mystérieuses qui nous dominent. Depuis Descartes, les solutions auxquelles aboutissent les grands initiés sont identiques. Ils voient la vie, non pas seulement dans la minute présente, dans le vertige de la course acharnée, mais l'existence leur apparaît

comme une évolution infinie, qui se poursuit lentement et nous mène, en une marche inexorable, vers un but ignoré et lointain. Ce monde inconnu, qui s'étend jusqu'aux confins de l'imagination, est si vaste, sa sérénité immuable est tellement écrasante, que les philosophes, plongés dans leur rêve silencieux, ont peur, hésitent et doutent. Montaigne ne veut rien affirmer; Pascal n'ose pas regarder le ciel face à face.

Les penseurs contemporains, contraints par l'exactitude des sciences à des solutions plus précises, résolvent ces problèmes angoissants par des mots qui déplacent la difficulté sans la vaincre. Tolstoï croit à Dieu; Maeterlinck sent peser sur le monde la puissance de la fatalité. Ces conclusions, dissemblables en apparence sont cependant identiques : la fatalité de Maeterlinck est une force mystérieuse, dont les lois éternelles répondent à un besoin d'ordre et de protection. La personnification divine, telle que se l'imagina Tolstoï, est un être lointain qui dirige le monde dans le même esprit de bonté, dans le même but de rénovation et de progrès.

Maeterlinck se contente d'une solution imprécise, tandis que l'imagination plus puissante de Tolstoï a besoin de concrétiser, d'animer, de représenter une force certaine, mais indéfinie.

Et cependant, l'évolution de ces deux meneurs d'hommes a été modifiée par les chocs de la vie extérieure : Tolstoï a vu les massacres de la guerre, sous les murs de Sébastopol; il a passé des nuits haletantes à la table de baccara; il a connu le clinquant, les dangers et toutes les séductions de la vie mondaine, plus brillante, plus exaspérée et plus déréglée à Saint-Petersbourg que partout ailleurs.

C'est à cause de cela, à cause des souvenirs qui s'imposent que le croyant ascétique ne peut pas planer toujours dans les sphères isolées du rêve.

Sans tenir compte des nécessités de la vie moderne, avec une ingénue confiance dans sa mission de moralisateur, Tolstoï a énuméré les conditions indispensables au bonheur terrestre : « Une des premières conditions du bonheur, écrit-il, généralement admise



par le monde est une existence qui ne rompe pas les liens de l'homme avec la nature. Une autre condition indubitable du bonheur, c'est le travail, premièrement le travail que l'on a librement choisi et que l'on aime, secondement le travail physique; la troisième condition du bonheur c'est la famille; la quatrième c'est le commerce libre et affectueux avec les hommes dont le monde est rempli; enfin, la cinquième condition du bonheur est la santé et une mort sans maladie. »

Les dons d'observation que Tolstoï ne peut utiliser dans la solitude, entravent sa mission de patriarche et d'apôtre. Avec minutie, il cite les obligations religieuses, et, dans le christianisme, dont l'influence est encore prédominante malgré les schismes, les querelles et l'athéisme envahissant, il retient surtout les détails primitifs, les préceptes de la vie quotidienne.

Le Dieu de Tolstoï est descendu parmi nous. Par contre, les forces mystérieuses dont Maeterlinck sent la présence ne sont pas de ce monde.

L'auteur de *Sagesse et Destinée* ne veut pas nous astreindre à une discipline invariable. Il a moins souffert, plus jeune il s'est échappé dans le pays du rêve et du mystère. Il s'est confiné de bonne heure dans sa bibliothèque, parmi les penseurs de jadis, qui lui ont enseigné ce que la misère des moujiks et les désastres de la guerre ont appris à Tolstoï : l'indulgence pour nos fautes et la pitié pour nos faiblesses.

Ainsi, l'expérience de la vie et la réflexion dans le rêve ont mené les deux intelligences vers la bonté et vers l'amour du prochain.

## II

Le tempérament et la vie n'ont pas guidé seuls les pensées de l'apôtre russe et de l'essayiste belge. Tous les philosophes se rattachent, malgré eux, aux idées d'une autre époque. Tolstoï se complait aux descriptions détaillées, aux portraits tracés avec minutie jusque dans les détails les plus infimes; il se sent attiré

vers les écrivains qui, dans le passé, ont le mieux disséqué le cœur et fouillé les profondeurs de notre âme. Malgré sa claustration et sa solitude, il aime l'action ; ce goût de l'activité et de la psychologie explique ses attirances littéraires. L'auteur d'*Anna Karénine* s'inspire de Dickens, de Stendhal et de Rousseau ; dans le nombre restreint des romanciers philosophes, il a choisi ceux qui ont le mieux compris les nuances de l'amour et le raffinement de la pensée.

Maeterlinck s'inspire de préférence des purs métaphysiciens, qui englobent en un système les phénomènes de notre activité et visent surtout à composer une théorie complète, sans défaillances et sans lacunes.

L'auteur du *Temple enseveli* se rattache aujourd'hui aux conceptions panthéistes de Spinoza. A ces théories, niant le libre arbitre et l'ordre moral il ajoute des idées indépendantes, qui rappellent souvent les maximes et les pensées d'Emerson. Toutes ses réflexions sont enveloppées d'une buée lumineuse, que nous retrouvons seulement chez le plus harmonieux des poètes modernes, dans les immortelles ballades de Tennyson. Sans subterfuge, Maeterlinck nous révèle ses auteurs préférés et nous donne ainsi, lui-même, la clef de sa personnalité et le secret de ses conceptions.

Cependant, la plus récente transformation de l'auteur de *Pelléas et Mélisande* ne peut être attribuée à aucune influence littéraire. L'énergie prêchée par Maeterlinck dans ses derniers livres paraît en contradiction avec sa théorie primitive du fatalisme, qui aurait dû aboutir logiquement à la formule simple et décevante du Coran : « Advienne que pourra ». Le moralisateur s'est ressaisi ; il a craint l'effet déprimant de ses conclusions, et dans le désir de relever et de conseiller ses semblables, il exalte la beauté de la confiance et de l'effort.

Comme Tolstoï, dans sa vieillesse, reniait la *Guerre et la Paix* et *Anna Karénine*, Maeterlinck dédaigne maintenant le théâtre symboliste de ses débuts. Les forces inexorables dont il nous révélait

l'empreinte sur la terre, toutes les puissances mystérieuses qui rôdaient autour du château de la princesse Maleine, l'effrayent aujourd'hui. Sans doute, est-il lui-même capable de résister à leur puissance, mais il craint que les hommes moins bien trempés ne soient démoralisés, désarmés, abattus par ces forces inexorables. Et c'est pour cela, pour nous rendre plus vaillants, qu'il proclame la nécessité du combat et de la volonté. Personne n'échappe à la mort, à l'amour, aux mille et une causes qui s'enchevêtrent et nous étreignent, mais en luttant sans trêve nous pouvons avoir l'illusion de la liberté et cela doit nous suffire. Nous sommes de pauvres fourmis qui travaillent sans relâche dans une fourmillière en désordre, lézardée de toutes parts et minée par les siècles. Et malgré tout, nous dit Maeterlinck, il faut avoir confiance; même si la vie n'est qu'un jeu, nous devons secourir nos semblables pour éviter les souffrances et les désillusions.

Le penseur nous donne ses préceptes d'énergie et de confiance, non seulement en philosophe, mais aussi en poète, car, pour être durable, pour séduire les hommes, toute doctrine doit recéler une parcelle de poésie. Cet élément indispensable, dont la plupart des livres philosophiques sont exempts, nous le retrouvons, à dose à peu près égale, dans les essais de Maeterlinck et dans les écrits religieux de Tolstoï. La poésie de l'écrivain belge me paraît cependant plus concentrée, plus profonde, plus intime. La vie, telle qu'il la conçoit, est comme un hymne harmonieux, dont les notes se succèdent à intervalles inégaux, en une mélodie parfois incohérente et bruyante, puis effacée et très douce. Maeterlinck est né poète; toutes ses œuvres, ses pages de rêve et de doute, ses idées humanitaires, ses conseils les plus terre-à-terre même, portent l'empreinte profonde de l'idéal.

Les élans lyriques de Tolstoï sont provoqués par des circonstances tout extérieures; ils ne viennent pas du cœur. L'auteur d'*Anna Karénine* n'a pas l'âme d'un poète; mais, avec son sens critique très aiguisé, il a compris les trésors poétiques de la Bible. Depuis vingt siècles, les préceptes du Christ ont été

transformés, falsifiés; sa vie a été disséquée, les hommes ont faussé ses intentions et, d'un poème superbe comparable aux envolées des plus purs génies, des Schiller, des Lamartine, ils ont fait une doctrine rigide et sévère comme les articles d'un Code. Après bien d'autres, après Klopstock et Renan, Tolstoï a ressuscité cette étincelle de poésie qui menaçait de s'éteindre dans notre XX<sup>e</sup> siècle, incrédule et matérialiste. Cette résurrection seule n'eût pas immortalisé le grand penseur russe, si sa franchise, ses gestes, son abnégation, sa conviction d'apôtre, n'avaient accompli le miracle de transformer en poète un écrivain dont le talent était fait surtout de réalisme et de précision.

Ici, encore une fois, dans ce royaume idéal ouvert à quelques rares privilégiés, Tolstoï et Maeterlinck se sont rencontrés.

### III

Si nous voulons définir la personnalité des deux philosophes contemporains, si nous voulons déterminer exactement leur degré de parenté, leurs ressemblances et leurs divergences, nous devons glaner, dans leur œuvre touffue, les idées prédominantes et envisager quelques problèmes particuliers qu'ils ont solutionnés, chacun selon son tempérament et son idéal.

Dès qu'il s'agit de la solitude, des notions vagues du bonheur, les conclusions de Tolstoï et de Maeterlinck sont identiques. Ils préconisent tous deux la vie intérieure; ils affirment que nous gaspillons le meilleur de nous-même en nous prodiguant inutilement, en menant une existence confuse et indéterminée. Pour améliorer notre sort, Maeterlinck a confiance dans notre volonté, dans notre élan naturel vers le bien; Tolstoï, par contre, nous dit de prendre le Christ pour guide, d'appliquer à la lettre les préceptes de l'Évangile, et de renoncer à jamais à toutes les ambitions et à toutes les vanités humaines.

Il n'admet pas le principe bienfaisant de l'amour; il n'a pas foi dans ce guide suprême de l'humanité, qui, plus que les religions et les philosophies, domine

le monde. Il repousse l'influence de la femme, la juge néfaste et avilissante. Maeterlinck, en revanche, a choisi les termes les plus vigoureux de sa langue riche en bijoux, pour nous décrire les séductions charnelles de la passion et toute la puissance bienfaisante et révélatrice d'une compagne loyale. Il admet l'élan vers le bien ; il comprend que l'attrait de deux êtres n'est pas toujours régi par un instinct sensuel, ou par des calculs pécuniaires. Moins orgueilleux, moins grand peut-être que l'apôtre qui vient de mourir, il s'incline volontiers devant la femme intelligente, qui est souvent pour nous un soutien et une consolation. Malgré son rêve, il doit avouer que l'amour n'est pas toujours élevé et beau ; mais il a confiance en nous ; il nous croit aptes à juger nous-même si l'amour doit nous relever ou nous ramener trop près de la terre. Maeterlinck est individualiste ; il tient compte de nos besoins et de nos désirs

Tolstoï, lui, se préoccupe exclusivement du bien de la masse. Ses convictions semblent s'être élaborées par à-coups successifs ; les événements de la vie ont modifié peu à peu ses idées et l'ont amené de plus en plus près de l'existence de bonté et d'abnégation qu'il nous conseille. Pendant sa longue carrière, cet adepte des mœurs simples et paysannes, a cultivé avec excès son intelligence affamée.

Son livre de chevet recueil de pensées extraites des principaux auteurs de tous temps et de tous pays, dévoile les doutes, les incohérences et les contradictions de cet esprit qui, dans l'amas des idées profondes et neuves, nous conseille de suivre la route la plus humble et la plus rocailleuse. Tolstoï ne semble pas avoir toujours appliqué à la lettre l'avis de Locke qu'il inscrit en tête de ses « Lectures ».

« C'est surtout lorsqu'il s'agit du savoir, qu'il est » de haute importance de préférer une petite quantité de bonnes choses à une grande quantité non seulement de choses mauvaises, mais de choses médiocres. »

Les théories et les préceptes de Maeterlinck sont infiniment plus pondérés et plus harmonieux. Sa vie

est plus égale, mieux organisée dans la solitude active de Saint-Wandrille. Cette évolution lente et régulière nous privera sans doute d'un grand geste sublime, comme la fuite du vieillard mystique à l'approche de la mort; mais cette régularité dans la réflexion et dans le travail nous inspire confiance et nous soulage mieux que les exagérations ascétiques de Tolstoï. Et cependant, Maeterlinck est au fond de lui-même mystique et ascète comme le grand patriarche disparu.

Mais, si Tolstoï est un mystique exalté, Maeterlinck est un mystique discipliné qui revient sans cesse sur la terre pour y chercher un appui et un point de comparaison. Ses théories de bonté, de charité et de bonheur sont difficiles à réaliser, elles ne sont pas impossibles. Le penseur se borne à nous communiquer le résultat de ses réflexions, il nous donne des conseils et nous laisse libre de choisir la voie que nous préférons.

Tolstoï ne saurait admettre que l'on doutât de sa parole; cet apôtre de l'abnégation est né pour dominer ses semblables. Il a fondé une caste de disciples qui vivent selon les principes du maître. Né dans un siècle moins incrédule, sous un régime moins autoritaire, il eût été le plus génial des prédicateurs; il serait allé de village en village porter la bonne parole aux foules dociles. C'est d'ailleurs dans cet esprit de propagande que furent conçus les nombreux articles, les pamphlets et livres religieux dont ses adeptes ont distribué des milliers d'exemplaires. Tolstoï n'a pas écrit pour une élite; il voulait être populaire. Malgré son autorité, malgré ses hautes qualités de bonté et de sincérité, il a fait sans cesse de nouvelles concessions à la foule. Sa vision de l'humanité et de la vie, qui, au début, était large et sereine, s'est rétrécie, de plus en plus, jusqu'à s'incliner vers les moujiks et les van-pieds de la Russie ignorante. Le romancier génial d'*Anna Karénine* a commis le suicide de sa personnalité d'artiste. L'a-t-il fait par amour-propre ou par amour de ses semblables? Était-ce orgueil ou bonté?

Maeterlinck n'est pas orgueilleux.

## IV

Malgré leur effort d'internalisation, malgré leur préoccupation constante de dégager dans ce monde instable une parcelle d'éternité, Maeterlinck et Tolstoï se rattachent, par des liens visibles, à leur pays d'origine.

Comme les pauvres mortels qu'ils guident, ces meneurs d'hommes et ces semeurs d'idéal sont influencés, malgré eux, par le passé de leurs ancêtres et par les circonstances fortuites de la vie. Leurs pensées sont originales, mais les sujets qu'ils traitent, les problèmes qu'ils examinent leur sont suggérés par les crises politiques, par les soubresauts et les cas de conscience de leur entourage immédiat. Les solitaires de Iasnaïa-Poliana et de Saint-Wandrille sont curieux de connaître les pulsations du monde, ses accès de fièvre, ses troubles et ses désespérances. Sans discerner les sources de leur inspiration, ils traitent les sujets qui flottent dans l'air. En 1877, dans *Anna Karénine*, Tolstoï a étudié l'adultère, parce qu'à cette époque le monde, enthousiasmé des succès de Dumas fils, se préoccupait surtout des égarements et du naufrage des ménages mondains. Maeterlinck n'ignore pas que les sports nous passionnent; aussi interrompt-il souvent ses discussions profondes sur le bonheur ou sur la vie future, pour nous parler des rouages de son automobile ou pour faire l'éloge de la boxe.

Ces mêmes tendances guident les deux penseurs dans leurs conceptions personnelles de l'art. La civilisation russe n'admet pas encore la recherche de la forme harmonieuse et du rythme musical. Les Slaves demandent à la littérature, comme au commerce, comme à la culture du sol, de produire un résultat palpable et immédiat. La formule de l'art pour l'art est inconnue à Tolstoï; d'accord avec la plupart des écrivains de son pays, il affirme que l'art doit être subordonné à la morale; elle seule doit guider l'écrivain.

Les convictions de Maeterlinck sont plus nobles, plus désintéressées, plus conformes aux idées de notre

XX<sup>e</sup> siècle. Selon lui, la littérature doit, avant tout, nous faire sentir et comprendre l'ambiance de la vie. Les plus longues descriptions n'ajoutent rien à l'idée initiale de *l'Intelligence des fleurs*, mais elles rendent la pensée plus attrayante et plus colorée. Dans *Pelléas et Mélisande*, la scène capitale où le mari soulève son enfant pour lui faire épier Mélisande qui s'est enfermée avec son amant, n'est pas précisément édifiante. Maeterlinck sacrifie la morale à l'art; l'harmonie seule le guide dans son style et lui dicte le choix de ses symboles et l'ordonnance de ses idées.

## V

Personne comme Maeterlinck n'a compris l'esprit du superbe croyant russe. « Tolstoï, écrit-il, est le plus grand artiste de la civilisation actuelle. Aucun, je crois, n'exerça une influence morale plus réelle, plus profonde. Et par influence morale il faut moins entendre l'action sensible sur les mœurs, les sentiments et les pensées des hommes, que cette puissance assez obscure qui va plus loin que la pensée, touche directement, d'une façon pénétrante et diffuse le point central et mystérieux de chaque vie, introduit dans l'atmosphère spirituelle et sentimentale un élément nouveau qui échappe à toute analyse. »

Tolstoï et Maeterlinck recherchent tous deux le bonheur; comme Rousseau, ils croient le trouver dans l'admiration de la nature et dans la simplicité de la vie. Maeterlinck reprend la philosophie humaine au point où Tolstoï vient de l'abandonner. Quant parut la traduction commentée des *Noces spirituelles de Ruysbroek l'Amirable*, le monde a supposé que le jeune philosophe gantois allait consacrer ses jours à servir le Christ et à commenter les mystères de la Bible. Depuis, il a élargi son horizon. il complète et développe l'œuvre de l'immortel penseur dont le cercueil vient de se fermer, couvert de quelques fleurs et d'une pelletée de terre.

WILLIAM SPETH.

---



## LA LEÇON AUX CHEVALIERS

---

Lorsque, par un bristol aux armes, le chevalier de Clare fut prié chez le duc de Fauvigny-Belleuse, il ne témoigna ni d'un goût excessif, ni d'une répulsion particulière à accepter cette invitation. Il ne comprit point sur-le-champ les mobiles qui conduisaient le duc à meubler soudainement, par la présence d'un ami de jadis, l'isolement à quoi il se complaisait depuis plusieurs années, en son château de la Touraine. Il s'inquiéta seulement du vêtement qu'il emporterait et de savoir s'il convenait qu'en la solitude campagnarde l'habillement fût rustique ou élégant. Il ne s'attarda point à étudier la question, les mœurs du temps lui enseignant à suffisance que les champs exigent désormais le smoking et les escarpins. Il n'hésita pas davantage à connaître qu'il acceptait de venir ; car une récente aventure amoureuse lui avait laissé quelque fiel au cœur et un certain dégoût des intrigues où l'appelaient son rang, sa fortune et son inclination. Mais il se demanda quelle compagnie il trouverait là-bas, et si M. de Fauvigny lui réservait un tête-à-tête, ou de n'être que comparse. Sans prendre le temps de motiver sa résolution, il accueillit avec plaisir qu'elle fût un dérivatif à son ennui et partit.

Le voyage lui fut fatigant. Dès la première minute, ainsi qu'y avait accoutumé son esprit blasé, il regretta d'avoir pris une résolution qui le contraignait au mouvement, mais constata non sans plaisir que, cette résolution étant prise, mieux valait n'y apporter aucun changement.

Une victoria soigneusement attelée l'attendait au débarcadère. Un valet bien stylé s'informa de son bagage et de savoir s'il n'avait point eu trop grande lassitude. Au trot exact de deux rouans vifs et admirablement mis, il arriva à la grille du château. Cette grille s'ouvrait sur un délicieux parc à la Française, aux frondaisons luxuriantes et aux pe-

louses scrupuleusement ratissées. Le chevalier ordonna aux laquais de regagner les communs, pendant que lui-même se dirigerait seul, par les allées, vers le corps principal du logis. On lui montra avec déférence quel chemin était le plus direct, de quoi il ne se préoccupait que peu, mettant précisément son soin à prendre la route des écoliers.

Il était de ces gens qui, devant prendre une décision ou se préparer une attitude, n'y attachent d'importance qu'au tout dernier moment. Il ne devenait homme d'action que quand il était déjà trop tard pour ne le point être. Il se demanda donc, non sans quelque angoisse, dans quel état il retrouverait M. le duc de Fauvigny-Belleuse, son ami. Jadis, il avait comme lui fréquenté chez ceux du Faubourg, contempteur, comme lui, des élégances factices de notre temps. Tous deux ils semblaient un peu des gens d'une autre époque, qu'une malignité de la Providence eût fait naître trop tard.

Certain jour, M. de Fauvigny s'était bonnement retiré dans ses terres et oncques n'en avait plus entendu parler. Son invitation pouvait donc provoquer la surprise, même chez le chevalier, qui avait été pour lui un ami fort cher. Mais, vivant malgré soi dans une époque antérieure, M. de Clare s'imaginait avec aisance que M. l'abbé Dubois avait pu prier Philippe d'Orléans d'envoyer en exil M. de Fauvigny. Ayant lu et passionnément étudié le XVIII<sup>e</sup> siècle, les deux amis se piquaient d'y vivre dans le courant du XX<sup>e</sup>.

M. de Clare ne manqua point d'admirer l'ordonnance du parc, encore qu'elle fût la conséquence d'un artifice. La nature y avait été quelque peu violentée : la preuve en est qu'avant de pénétrer dans le jardin proprement dit on traversait d'abord une sorte de petit bois qui, entourant l'agencement des allées rectilignes, mettait comme une ceinture de rusticité et de sauvagerie au plan rigoureux de ce parc à la Lenôtre. Comme M. de Clare vaguait, curieux de ce mélange de styles, il se trouva dans une sorte de bosquet dont la solitude était peuplée par une jolie statue blanche de Diane. Il prenait soin d'en goûter les pro-

portions et le galbe, quand son attention fut attirée par un bruit de voix. Il hésita s'il manifesterait sa présence ou demeurerait coi, et s'en tint d'ailleurs à ce dernier parti, les propos que malgré lui il saisit au vol lui enseignant qu'il eût été malséant d'intervenir. Une voix de femme, harmonieuse et comme mouillée de tendresse, répondait coquettement à une galanterie assez vive prononcée par une voix d'homme énamouré. M. de Clare ne put se garder de sourire, satisfait d'ailleurs qu'une présence féminine fût le garant de son désennui. A ce moment il oublia sans restriction que l'amour venait de lui être cruel et s'embarrassa du soin d'une intrigue possible. Le dialogue qu'il avait surpris se termina sur un rire éclatant et une fuite vive à travers le taillis. Et M. de Clare, entre deux arbrisseaux, aperçut le vol léger d'une jupe rose.

M. de Fauvigny accueillit avec courtoisie, mais sans manifester une joie hors de propos, son ami le chevalier. Après les compliments d'usage, il pria qu'on le conduisît à son appartement afin qu'il pût s'y rafraîchir et revêtir la toilette de soir. Le duc se montra peu disert et n'expliqua point la raison pour quoi il avait souhaité de traiter M. de Clare. Celui-ci n'eut pas le mauvais goût de s'en enquérir, ni des personnes dont il serait pendant un certain temps le compagnon. Pendant qu'un valet adroit et silencieux l'aidait à défaire son bagage, il ne put, néanmoins, se garder d'un certain malaise. Il s'étonnait de l'allure bizarre de M. de Fauvigny. On n'eût pu dire si ce dernier avait vieilli ou rajeuni. Il avait une figure étrange, celle d'un homme qui, à la fois, a beaucoup souffert et s'est beaucoup diverti. M. de Clare ne savait pas qu'un chagrin eût incité son hôte au désir de la solitude ; d'autre part, il s'inquiétait de savoir quel divertissement, en ce lieu champêtre, avait bien pu conduire M. de Fauvigny à présenter un visage de coureur de ruelles. Il avait aussi constaté que le duc avait encore raffiné sa coquetterie. Il était d'une élégance sobre et selon le goût, mais avec cet on ne sait quoi qui témoigne d'un scrupule attentif et continué dans le soin de la personne.

Ayant procédé aux ablutions et éprouvé cette satisfaction que donne à l'épiderme, après un voyage trop long, le contact du linge frais, M. de Clare descendit au fumoir, où M. de Fauvigny l'attendait. Celui-ci, d'un coup d'œil, fit l'examen de la toilette du chevalier. Et, constatant sa correction élégante, à peu près semblable à la sienne il eut dans le regard comme une sorte de satisfaction ironique, ce qui ne manqua pas de frapper l'esprit de M. de Clare.

Une conversation banale retint un moment les deux gentilshommes. Certes, il y avait entre eux une gêne, d'autant moins explicable que M. de Clare n'était point là en intrus, ayant été expressément prié. Décidément cette visite prenait le tour d'un mystère. Volontairement, M. de Fauvigny restreignait la conversation à des sujets qui ne pouvaient en aucune sorte provoquer de sa part quelque confiance. Ce qui rendait cet entretien fort étrange, c'est que le duc, jadis d'un esprit exquis et vif, semblait se morfondre dans une banalité à quoi il n'avait point accoutumé.

La cloche résonna, suspendant le malaise de M. de Clare. Mais il ne tarda pas à éprouver une surprise extrême lorsque le maître d'hôtel annonça confidentiellement :

— *Madame* est servie.

Comme le duc n'expliquait rien, le chevalier se garda d'interroger. En arrivant dans la chambre à manger il aperçut la plus jolie femme qu'il eût vue de sa vie. Ce fut pour lui un éblouissement. Jamais il n'avait eu la faveur de contempler une aussi admirable créature. Merveilleusement faite, elle avait un corps qui se devinait parfait de modèle et de proportions sous la mousseline de soie fleur de pêcher de la robe. Imposante et souple, elle paraissait un peu une Vénus qui eût consenti à vivre de nos jours et à s'affubler des oripeaux contemporains. Une chevelure d'un blond très doré semblait lui faire un diadème. Le nez était droit, d'une perfection de lignes étonnante. Le teint avait une vivacité extraordinairement tendre. Mais ce qui frappait davantage, c'était l'éclat inquiétant de deux yeux d'un bleu très foncé,

presque couleur de saphir. M. de Clare, dans une seconde, remarqua tout cela. Et quand cette déesse égarée vint vers lui, le sourire aux lèvres, il ressentit une commotion indéfinissable, où il y avait comme de la crainte mêlée d'un vif plaisir. C'est alors que le visage de M. de Fauvigny-Belleuse sembla se transformer. Son sourire, où le plus scrupuleux observateur n'eût pu trouver la moindre amertume, alla vers les yeux de la femme et il dit, jarret tendu et corps mi-courbé :

— Je vous dois ma félicitation, ma chère amie. Vous produisez une impression considérable sur M. de Clare. Et mon ami se connaît en beauté.

L'interlocutrice ne regarda point M. de Fauvigny, mais elle regarda M. de Clare.

Le duc dit alors :

— Monsieur le chevalier de Clare, mon ami. Madame de Fauvigny, ma femme.

C'était assez inattendu ; et le chevalier, en adressant son compliment, ne put se garder de bredouiller. Il bredouilla d'autant plus que les yeux de M<sup>me</sup> de Fauvigny avaient, posant leur regard sur lui, une terrible douceur. Elle dit :

— J'espère, chevalier, que l'ennui ne vous accablera pas trop vite. Nous sommes un peu des rustres pour vous qui êtes mêlé à une vie de mouvement, de succès et d'amours.

Elle riait, dans un épanouissement prodigieux. Et tout, dans ses paroles, avait la couleur d'un subterfuge. Elle ajouta :

— Ce fou de Georges nous fait encore attendre...

Un jeune homme entra. Et quand fut présenté le chevalier d'Armosiny, qu'il eut dit quelques mots, M. de Clare connut qu'il avait déjà entendu cette voix-là dans le parc, mais qu'il était sans doute préférable de ne le point révéler. Il sut aussi, pour ainsi dire instantanément, qu'il détestait déjà de tout son cœur M. le chevalier d'Armosiny, cousin, comme on le lui enseigna, de M<sup>me</sup> de Fauvigny.

Le repas fut d'un soin extraordinaire. Jamais il n'avait été donné à M. de Clare de manger des choses aussi bonnes. Le raffinement du menu et le

luxe du couvert dépassaient l'imagination. Il fallait bien que le chevalier y dût mener son attention, tant on sentait là la préoccupation des maîtres du logis. Mais son attention fut néanmoins attirée davantage par la façon des dîneurs que par les mets qui les délectaient. M. de Clare, qui avait un esprit précis, se demanda pourquoi de prime abord il avait détesté M. d'Armosiny ; et il ne fut pas long à se répondre que la raison en était le penchant que M. d'Armosiny semblait avoir pour sa cousine. La conséquence de cet état d'âme était si singulière, qu'il dut, à la logique, sourire intérieurement.

M. d'Armosiny était un beau garçon, aux yeux d'un bleu fort clair, presque des yeux de marin. Si son élégance était parfaite et ses réparties fort spirituelles, il semblait cependant mettre une certaine application à être élégant et à être pétri d'esprit. A de certains moments, ses gestes et son langage témoignaient d'une sorte de brusquerie plus populaire qu'aristocratique. Il rachetait ces courts écarts de style par une pétulance imprévue et irrésistible qu'avait assez exactement définie M<sup>me</sup> de Fauvigny-Belleuse en disant : « Ce fou de Georges... »

Il eût été absolument inadmissible que le duc donnât quelque explication, au cours du repas, sur son mariage inattendu. D'ailleurs, à défaut de cette courtoisie qui interdit le récit d'affaires intimes devant un nombreux domestique, l'ordonnance du repas, si scrupuleusement réglée, commandait la variété des propos et qu'ils fussent aimables sans être absorbants. Ce à quoi ne manquèrent point les quatre convives. Pendant qu'ils dégustait des aiguillettes de canard au sang, qui étaient un miracle d'exquis, M. de Fauvigny-Belleuse dit :

— Je pense que dans l'heure actuelle où la noblesse ne présente plus rien d'utile à l'endroit de la chose publique, il convient que nous gardions d'autres prérogatives. La beauté extérieure doit être le signe de la beauté des sentiments : car c'est seulement dans l'assemblage de ces deux beautés que peut résider l'harmonie et, par conséquent, la perfection.

M. d'Armosiny dit en riant qu'il était déplorable

pour un bossu d'être encore, par la théorie du duc, un être de moralité douteuse. A quoi M. de Clare riposta que le plus déplorable pour un bossu est de devoir être un bossu. M<sup>me</sup> de Fauvigny rit avec éclat, ce qui pénétra le chevalier d'une aise trouble. Le duc regardait, en plissant un peu les paupières, la joie de sa femme, et il semblait y prendre un goût assez bizarre.

Comme M. de Clare vantait la délectation que lui procurait sur-le-champ de déguster un Romanée très dépouillé, mais encore bouqueté à souhait, M. d'Armosiny vanta la chaleur des Hermitage et conclut que les vins un peu durs, mais incomparablement plus parfumés du Midi, avaient la palme pour le vrai gourmet. M. de Clare dit que cela dépendait des palais et que ceux de qui les papilles sont un peu brûlées préfèrent nécessairement le vin du Rhône au bourgogne. A quoi M. d'Armosiny riposta du tac au tac, qu'un estomac fatigué s'accommoderait mieux encore de lait sucré ou de tisane aux fleurs. Tout cela était dit avec une courtoisie exquise et avec de petits mouvements extrêmement spirituels, de la tête et des mains, que la plume la plus experte ne peut indiquer avec précision. Il ressortait uniment de cette joute gastronomique que M. de Clare aurait, sans déplaisir, giflé M. d'Armosiny et que M. d'Armosiny n'eût vu que peu d'inconvénients à donner un coup d'épée à M. de Clare. On le voit, ces jeunes gens ne manquaient point d'une certaine pétulance, ni d'avoir dans le cœur cette activité véhémement qui n'est guère contemporaine. Et pendant leur duel courtois, les yeux de la duchesse, toujours plus lumineux, s'entouraient de plus en plus de cernes violâtres.

La conversation dévia avec brusquerie. M<sup>me</sup> de Fauvigny, qui jusque-là, en hôtesse experte, s'était contentée d'amorcer la conversation, sans y prendre une part plus active, parla du soin de la toilette chez les hommes et les femmes et émit quelques réflexions qui prouvaient un bon goût parfait. Mais elle était de ces créatures que l'on regarde parler plus qu'on ne les écoute. Toute sa physionomie vivait d'une vie

intense et prenait un éclat étrangement suggestif. Parlant de l'esthétique du vêtement, elle parlait surtout de la perfection du corps. Et rien n'est plus émoustillant que cette sorte de conversation chez une femme qui prouve ainsi être sûre d'elle-même. Pendant qu'elle émettait ainsi des idées fort amusantes, tout en mordant au bout d'une fourchette de vermeil à deux branches des carrés de pêche, elle semblait réaliser la perfection esthétique du duc, à savoir une spiritualité maligne dans un corps imperfectible.

Un grand salon, situé à côté du fumoir, donnait sur une terrasse dominant le parc. On avait, à dessein, baissé les lampes, en sorte qu'il régnait là une ombre fort propice aux conversations d'après le dîner. Un vent rafraîchissant, apportant le bruit chuchoteur des arbres des quinconces, entraît par les baies largement ouvertes. M<sup>me</sup> de Fauvigny s'assit devant un piano à longue queue, tout historié de sujets à la Pompadour. Elle joua, avec sentiment, des gavottes menues et des airs vieillots. Puis elle interpréta des airs de Schumann et des « printemps » modernes. Les trois hommes étaient au fumoir, dont la portière était relevée. M. de Clare était envahi par un malaise croissant. Une fumée grisante lui montait au cerveau, où l'arôme du cigare ni le fumet des vins n'étaient pour rien.

M. de Fauvigny dit :

— Vous pouvez trouver bizarre, chevalier, que je ne vous aie point averti de mon mariage; celui-ci eut lieu il y a quelque deux ans. Dégoûté de la vie de Paris, à quoi je ne trouvais qu'une élégance fort factice, je suis venu m'enterrer au fond de ce pays. J'y savourais mon exil volontaire; car j'estime que toutes les jouissances intellectuelles de la vie, comme tous ses plaisirs matériels, doivent nous venir de nous-mêmes, sans le concours des contingences. Je passais mon temps à la lecture de quelques philosophes. Et je coupais cette récréation par la recherche et la dégustation de vins choisis, ainsi que par le soin égoïste de ma personne. C'est là le pire travers du siècle ridicule où nous vivons que de



n'avoir le luxe de l'esprit, de la bonne chère et du vêtement que pour les autres. L'ostentation a détruit la jouissance. Combien il est plus subtil de se réserver tout cela à soi-même et à soi-même uniquement. Vous ne pouvez imaginer, chevalier, à quel point j'avais de joie en me vêtant de toiles finement tissées, de soies à couleurs tendres, d'étoffes au grain onctueux, et tout cela uniquement pour me plaire à moi et en me disant que je n'y mettais aucune coquetterie répréhensible et surtout aucune émulation. J'ai eu des plaisirs inouïs à choisir tel vêtement ou à déguster tel vin rare, comme j'ai eu de vrais transports à démonter, sans en rien dire, tel ressort d'un caractère philosophe. Me targuant d'arriver à la perfection, je n'y suis cependant point arrivé. Le plaisir amoureux est de ceux que ce souci de perfection personnelle m'instruisait de négliger. Vous savez au surplus, chevalier, que j'eus à Paris quelques aventures assez flatteuses et que ce sont elles précisément qui étaient ma meilleure cuirasse contre la flèche de l'Enfant-Nu, ainsi qu'eussent dit les gens du siècle de la Régence. L'homme ne serait parfait que s'il n'avait point de cœur. Si partisan que l'on soit de réfréner les appels de ce fantasque, on finit par y répondre. Chassant un jour le sanglier, je fus témoin d'un accident cruel : un de mes compagnons, M. de Monderouge, de qui vous vous rappelez sans doute le nom...

En une seconde, M. de Clare se souvint de toute cette histoire qui avait défrayé la chronique. Le vieux de Monderouge, sorte de hobereau brutal et haut en verbe, passant sa vie à chasser, à boire et à taquiner les filles, forban noble comme l'or et gueux comme un charbonnier, accusé des pires excès et capable des extravagances les plus insensées, avait sur le tard épousé une fille de ferme. Il en avait eu un enfant. Et, un peu plus tard, on l'avait accusé d'avoir, dans un accès d'alcoolisme, tué sa femme. Comme rien ne le pouvait prouver et que la Justice restreint ses préoccupations à la politique, on laissa le hobereau tranquille.

— C'est bien cela, dit M. de Fauvigny, comme

s'il avait lu dans les yeux de M. de Clare le souvenir que lui-même venait d'évoquer. Et comme M. de Monderouge venait d'être éventré par un sanglier, il me pria de prendre soin de sa fille : je l'ai donc épousée, ce qui est, à coup sûr, le meilleur moyen de prendre soin d'une femme. Sans doute était-ce là agir à l'encontre de mes principes. Mais, outre que j'avais été pris par la pitié, je ne tardai pas à être saisi par l'amour. M<sup>lle</sup> de Monderouge, sorte de Diane chasseresse, un peu farouche et fort belle, me plaisait. J'eus, je l'avoue, quelque difficulté à lui plaire. Je finis par lui faire comprendre qu'elle était pour moi une sorte de legs sacré. Et comme la vie lui était difficile, son père ne lui ayant laissé qu'un patrimoine de famine, elle m'épousa, plus peut-être que moi-même je ne l'épousai. Sans doute, ma vie en fut-elle quelque peu bouleversée. Je croyais consacrer désormais mes jours à la contemplation de ma propre personnalité et à mes satisfactions égoïstes. L'amour, précisément, est de ces avatars qui détruisent le mieux la solitude. Cependant, l'on peut aussi le considérer à travers le prisme de sa propre personnalité. Et je m'y ingénciai. M<sup>lle</sup> de Monderouge — et c'est là le plus beau compliment que je puisse faire à ma femme — était d'une culture médiocre et cela va de soi : son père s'occupait plus de ses chiens que du système de Descartes et n'avait avec les arts que des rapports lointains. En deux ans, M<sup>me</sup> de Fauvigny, douée d'une inouïe facilité d'assimilation, est devenue ce que vous la voyez. Nous formons donc le plus heureux des couples...

A ce moment, M. le duc de Fauvigny-Belleuse eut une sorte de tremblement dans la main, et le cigare qu'il tenait laissa se détacher la cendre blanche. En même temps, le front de l'hôte sembla se plisser par le fait d'une atroce morsure intérieure. Et le chevalier d'Armosiny, qui avait suivi tout ce soliloque en fumant par petites bouffées indifférentes, eut dans les yeux comme un rire cruel. Pendant ce temps, la duchesse jouait la huitième polonaise de Chopin. Et son jeu semblait glisser, dans la trame rêveuse du poème, l'écho vague d'éclats de rire métalliques...

M. de Clare vivait dans un rêve. Tourmenté par une obsession inexplicable, il souffrait d'une torpeur cuisante et délicieuse. Il n'avait aucune force pour répondre à M. de Fauvigny et, pourtant, il éprouvait le besoin de dire longuement son admiration sur un sujet que son esprit n'arrivait point à percevoir.

M. de Fauvigny continua :

— J'eus le souci de ne point avertir mes amis de mon mariage. Poursuivi par mon désir de solitude, persuadé d'ailleurs que l'oubli s'était fait sur mon nom, je me consacrai à mon amour, sans quitter mon exil. Le fait de l'égoïsme est surtout l'amour-propre. Ma femme prétendit un jour en riant que je la cloîtrais parce que j'étais jaloux. Et rien n'est, à mon sens, plus ridicule que la jalousie. Aussi pris-je le soin d'inviter M. d'Armosiny, qui est un cousin de ma femme, et vous-même, chevalier, qui êtes un ami cher. Vous me pardonneriez ce récit un peu long ; je tenais à vous montrer qu'il n'y a ici rien de miraculeux.

Il y eut un grand silence pendant quoi l'on entendait seulement les accords du piano. Et c'était comme quand un chanteur s'est tu : le silence paraissait plus complet, précisément à cause de la musique.

M. de Clare, dont l'esprit était plus troublé que jamais, s'étonnait de la façon indiscreète avec laquelle M. de Fauvigny avait parlé de sa femme. Cela était d'un tact au moins discutable. Et aussi il était angoissé, parce qu'il sentait bien que le duc avait exposé les faits sans prendre soin d'en définir toute la portée.

M. d'Armosiny se leva négligemment et fut rejoindre M<sup>me</sup> de Fauvigny. Celle-ci continua de jouer. Mais le chevalier de Clare crut entendre, à un moment donné, la duchesse dire d'une voix rauque : « Non, non, non ! » Et ce, avec un tel accent de despotisme, qu'il en crut défaillir. Mais il mit rapidement cela sur le compte d'une hallucination. Car M<sup>me</sup> de Fauvigny entra dans le fumoir et, le sourire aux lèvres, dit :

— Messieurs, vous me pardonneriez, je suis un peu lasse.

Une fois encore, M. de Clare pensa qu'on regardait parler cette femme plutôt qu'on ne l'écoutait.

La duchesse s'étant retirée, M. de Fauvigny dit, d'une voix qui n'était plus du tout sa voix de tout à l'heure :

— L'amour est le plus étrange et le plus complexe des sentiments. J'ai dû finir par reconnaître qu'il ne peut se passer d'émulation. Pour que nous aimions vraiment une femme, il faut inévitablement que nous sentions que d'autres la peuvent, que dis-je ! la doivent aimer. C'est là, d'ailleurs, que se trouve le plus grand attrait de l'amour. La sympathie des autres nous rend plus précieux l'être que nous chérissons, comme la convoitise des autres augmente la valeur de notre bien. Considérer qu'une femme, la vôtre, eût pu être celle d'un autre et que cet autre eût mis toute son ardeur à être aimé d'elle, est une satisfaction subtile et inouïe. Sans doute, ce disant, ai-je l'air de concevoir une philosophie assez cruelle ; mais ce que j'avoue là, je pense que tous les amoureux l'ont dans l'esprit, sans oser le formuler. Ha ! ha ! aimer une femme, *être absolument certain que cette femme vous aime*, et voir deux êtres jeunes et beaux, doués des mêmes qualités que vous et peut-être de plus de qualités que vous, se disputer cette femme qui, en fin de compte, vous restera certainement fidèle, — je crois, messieurs, qu'il n'y a pas au monde de plus divine sensation !

Les yeux du duc de Fauvigny-Belleuse brillaient extraordinairement. Ses pommettes étaient d'un rouge ardent. M. d'Armosiny souriait de son sourire cruel, la lèvre supérieure retroussée sur des dents éclatantes.

Après quelques instants de dissertations imprécises, les trois hommes se retirèrent dans leurs appartements. M. de Clare, étourdi par tout ce qu'il avait vu et entendu, s'endormit pesamment, anéanti par la fatigue du voyage et de la veille.

Il fut tiré de son sommeil par un frôlement contre la muraille et perçut distinctement une forme blanche qui entr'ouvrait une tenture. Engourdi par la torpeur du lit, il se sentit incapable de faire un

mouvement, ou de préférer une parole. Comme un rayon de lune passait à travers une fenêtre de laquelle il avait négligé de tirer les rideaux, M. de Clare reconnut avec stupéfaction que l'apparition était M<sup>me</sup> de Fauvigny, plus incroyablement belle que jamais, dans une sorte de peignoir de dentelles blanches. Instinctivement, sans savoir vraiment à quel mobile il obéissait, M. de Clare ferma les yeux à demi. L'apparition approcha, resta un moment immobile, comme si elle entendait un bruit insolite. Puis elle fit un brusque mouvement ; et le chevalier, ayant ouvert les yeux, constata qu'elle avait disparu. Le sommeil, à nouveau, l'envahit. Puis, il sursauta encore : la porte de sa chambre venait de s'ouvrir. Une terreur invincible l'envahit : là s'en venait M. de Fauvigny. Dans la lumière, ce dernier avait un visage effrayant. M. de Clare ne bougea point.

En son esprit troublé, comme hypnotisé, il se demanda si ce n'était point là un cauchemar qui continuait. Puis tout à coup, une voix rauque, une atroce voix de souffrance, dit :

— Non, non ! Pas vous, je vous en prie, pas vous ! Je vous tuerais, voyez-vous, je vous tuerais ! Jamais à moi, elle ne sera jamais à moi : mais à personne, alors, à personne... J'ai mal ! J'ai mal !

Quand le gai soleil éclatant, le matin, entra par les croisées, M. de Clare ne put manquer de rire en soi du cauchemar qu'il avait eu pendant le cours de la nuit. Il s'en amusa d'autant plus qu'il aperçut de loin, dans le parc, M. et M<sup>me</sup> de Fauvigny, qui bras-dessus bras-dessous se promenaient amoureusement en riant et en devisant. Devant eux, M. d'Armosiny s'amusait aux ébats d'un grand dogue qui gambadait. M. de Clare imagina volontiers, que son hallucination nocturne provenait de la fatigue et aussi d'une trop grande absorption de crûs généreux. Il se promit d'être prudent à l'avenir. Et il vit que la vie allait lui être charmante, chez des hôtes aussi singuliers. Même, parce que la lumière du matin était éclatante, il se reprocha d'avoir nourri quelque animosité contre M. d'Armosiny et se jura de lui témoigner des sentiments affectueux.

Pendant plusieurs jours, la vie fut charmante. Puis M. de Clare comprit qu'il aimait M<sup>me</sup> de Fauvigny. Il en eut comme un éblouissement qui d'ailleurs fut passager. Comme c'était un homme honnête, il se crut obligé d'avertir son hôte du départ qu'il projetait. M. de Clare dut prétexter quelque affaire le rappelant à Paris. M. de Fauvigny s'en affligea avec une amertume un peu désordonnée qui fit pénible impression sur le chevalier. Au moment des adieux, M<sup>me</sup> de Fauvigny dit à mi-voix à M. de Clare :

— Mon cher, vous êtes un imbécile.

— Madame, répondit le chevalier avec une courtoisie exquise, je n'en puis douter, puisque vous-même prenez le soin de m'y instruire. J'ajouterai, si vous le permettez, quoique vous n'en souffliez mot, que je suis aussi un honnête homme ; de cela vous ne vous êtes point doutée.

A quelque temps de là, la chronique scandaleuse enregistra ceci qui, rétrospectivement, provoqua quelque émoi chez le chevalier de Clare : M. de Fauvigny, sujet à des hallucinations, venait de poignarder sa femme et le chevalier d'Armosiny et lui-même était devenu fou, état vers quoi ses appréciations de la vie l'avaient toujours incliné. M. de Clare apprit également ces choses assez déconcertantes : le duc de Fauvigny avait épousé par amour M<sup>lle</sup> Monde-rouge, qui lui avait fait jurer qu'il n'exigerait jamais rien d'elle, car elle aimait M. d'Armosiny, qui était pauvre, et en était aimée. Affolé d'amour, le duc avait consenti à tout, même à recevoir M. d'Armosiny. Peu à peu, la jalousie le dévorant, il avait fait venir chez lui M. de Clare, avec l'espoir que celui-ci s'amouracherait de la duchesse, que les deux chevaliers en arriveraient à s'entr'égorger et que lui-même finirait par tirer parti de cette aventure. Par malheur, M. de Clare était honnête et avait cru de son devoir de ne point trahir son hôte, ce à quoi la duchesse l'eût aidé de tout son cœur et de tout le reste, ayant sur-le-champ compris qu'elle le préférait à M. d'Armosiny.

F.-CHARLES MORISSEAU.

## PETITES LETTRES D'ALLEMAGNE (1)

---

V

*Berlin.*

Enfin, je trouve le temps de vous écrire de cette ville-ci, où tout est organisé à merveille et pour toutes choses, sauf, précisément, pour écrire. On n'a pas le temps. On est sollicité par mille objets. On est renvoyé de curiosité en curiosité, d'attraction en attraction, de beautés en laideurs. On passe sa journée à courir, à admirer, à s'indigner, et à manger. A manger surtout... Est-ce l'air berlinois qui a des vertus apéritives imprévues, et que les plus sagaces historiens de cette ville mondiale, ou mieux, du monde qu'est cette ville, ont négligé de noter? Je ne sais. Mais vous seriez surprise en voyant les gens d'ici déjeuner ou dîner.

... Je suis arrivé à Berlin, l'autre soir. Il pleuvait, et Berlin, la nuit, et lorsqu'il pleut, ressemble à une grande ville de province. D'ailleurs, toutes les grandes villes — ou presque, et excepté Paris, — se ressemblent sous la pluie et c'est, pour elles, une manière d'égalité inattendue que l'égalité devant l'averse... Par les vitres de l'auto je n'ai pas vu grand'chose ce soir-là : de grandes rues, tristes, noires, vides; à l'angle de chacune d'elle un réverbère étincelant et un *Schutzman* énorme. Puissance des symboles! Je vois dans ce tableau — un policier adossé à un réverbère, la nuit, à Berlin, — comme un symbole de l'ordre allemand. Vous souriez? Mais écoutez-moi donc avant de sourire. Le réverbère, qui brille comme un phare (ou, pour être galant, comme deux beaux yeux que je sais!) est pour les Berlinoises une sauvegarde, une sécurité, une protection, et l'agent, grand et haut seigneur — haut, surtout! — des rues berli-

(1) Voir *La Belgique Artistique et Littéraire*, de mars 1910.

noises, en est une autre. Les Berlinois attardés, qui voient le policier debout et le réverbère allumé peuvent s'aller coucher tranquilles. L'ordre règnera dans leur capitale, cette nuit.

Arrivée à l'hôtel, un de ces hôtels modernes, confortables, mais odieux par son énormité et par le coude-à-coude constant qu'il oblige avec d'étranges étrangers, Valaques douteux, Boliviens suspects, fâcheux Mexicains et autres. Malgré l'heure avancée le vestibule est encombré et tout le monde passe, crie, parle devant le bureau, où une dizaine d'employés, pâles et obséquieux dans leurs redingotes officielles, inscrivent des noms, distribuent des lettres et des sourires, rendent des clés, avec une politesse résignée d'automates. J'ai une chambre dont le numéro me donne à réfléchir sur l'immensité de cette bâtisse. 628 ! Une caserne, un hangar, un paquebot, mais non point l'hôtellerie, ou l'on est chez soi. Ici, dès l'entrée, on a perdu son nom et, moi-même, je ne suis qu'un numéro : je suis le 628, et mon voisin, quel qu'il soit, n'est que le 629, à moins qu'il ne soit que le 627. Un fonctionnaire, galonné comme un amiral chilien, me conduit vers ma chambre par d'innombrables détours, par des ascenseurs, des corridors, des paliers mi-obscur. A chaque porte, je vois des paires de souliers, une ou deux, et quels souliers, révélateurs de quels pieds ! Fâcheuses extrémités ! Il n'y a donc que des hommes dans cet hôtel ?

Non, car ces bottes, ces lourdes chaussures aux semelles montagnardes, appartiennent aussi à des femmes, d'imposantes Mecklembourgeoises, opulentes Poméraniennes ou pesantes Wurtembergeoises ! Le pied menu, pointu, cambré, ambré est une chose rare ici ! Hommes et femmes ont des pattes. Le mot, le joli mot « Füßchen » (petit pied) trouve rarement son emploi dans cet hôtel. Il n'y a que des *Pfoten*. Et ces dames, solides, sur leurs bases considérables, n'en rougissent pas. On aime tout ce qui est colossal, ici : les gares, les palais, les dirigeables, les pieds !...

Je vous entends d'ici me taxer de frivolité... Juger Berlin sur les pieds de ses habitants ! Quel enfantil-



lage ! Rassurez-vous. D'abord, je ne juge pas Berlin. Qui peut avoir l'impertinence de juger Berlin en n'y faisant point un séjour prolongé ? Car Berlin est un monde, et qu'il faut étudier avec soin, avec sagacité, avec loisir. Et ce n'est pas là, vous le voyez de reste, mon dessein en vous écrivant...

## VI

... Comme bien vous pensez, mon premier soin, le lendemain de mon arrivée, fut de m'enquérir de l'âme de Berlin. Je venais en droite ligne de Bruxelles, où il y a une « question des âmes », où l'on discute encore sérieusement de l'âme belge et d'un certain nombre d'autres âmes plus ou moins locales. J'ai donc voulu voir l'âme berlinoise. J'ai cherché, je me suis informé, j'ai même interrogé des personnes compétentes et elles m'ont regardé, qui avec indulgence, qui avec stupéfaction : « Une âme berlinoise ? mais, mon bon monsieur, voilà vingt-cinq ans que j'habite ici, et je ne m'en suis point soucié ! » J'ai continué de chercher et je ne suis arrivé qu'à cette conclusion : Berlin n'a point d'âme ; il n'y a point d'âme berlinoise. J'avoue que cette découverte, que je vous révèle pour ce qu'elle vaut, c'est-à-dire pour rien du tout, m'a mortifié.

Non, Berlin n'a point de caractéristique dominante et prédominante, essentielle et qui s'impose dès l'abord ; non, Berlin n'a point d'âme, si vous voulez, puisqu'aussi bien ce mot, si vague, si grand à la fois et si petit, est à la mode. On a dit que c'était une caserne. C'est faux. On y voit peu de soldats, et surtout peu de soldats en service, et, à part quelques officiers corsetés, frisés, fringants, on voit peu d'uniformes militaires ici. On a dit que c'était un musée. Non ; les musées y sont fort admirables, mais la ville elle-même est trop neuve, infiniment, pour pouvoir passer pour un musée. Ni caserne, ni musée, mais, je crois, une organisation gigantesque, moderne, large et ample, à la fois fébrile et placide, un monde, une infinité de mondes, taillés tous en pleine terre, largement, superbement, librement, en

plein espace. Ce qui me frappe surtout ici, c'est, me semble-t-il, qu'il y a de la place, beaucoup de place et partout, à telle enseigne qu'on en perd beaucoup, et de la plus chère, et qu'on en gaspille. Ce n'est plus ici l'encombrement, la « congestion » des quartiers commerciaux de Londres ou de New-York, ni le fouillis pittoresque et tourmenté de Paris. Non, les rues sont larges, neuves, riantes. Il y a de l'air et de la lumière partout. Il y a de la place ! Il y a de l'argent ! Et le désir un peu puéril, un peu glorieux, un peu indiscret de le montrer. Et c'est ce qui fait, précisément, que Berlin, qui est encore une ville neuve, aura encore l'aspect d'une ville neuve lorsque ce sera une très vieille ville. Tout a l'air d'avoir été bâti, construit, érigé, verni hier. Les palais, les églises, les monuments, tout cela est neuf, terriblement neuf et récent. Tout cela brille, luit, étincelle. « Rein und sauber. » Tout cela est terriblement conforme aux derniers procédés, aux dernières méthodes. Les statues sont elles-mêmes (ou le paraissent) rectilignes, méthodiques. Aucun laisser-aller, aucune fantaisie, aucun esprit. De la richesse énorme, pesante, compacte, aveuglante, teutonique...

Il y a, vous pensez bien, des exceptions. Vous ne voudriez pas qu'il n'y en eût pas. Il y a des coins du Tiergarten qui sont adorables, parce que simples, enfin ! Mais ailleurs et dans la ville neuve, qui est presque tout Berlin, vous apercevrez ce goût, qui est le goût public ici, du faste épais et massif, de la parade architecturale, de l'ostentation, tranchons le mot, du mauvais goût germain.

— C'est le style Opitz, dit un de mes amis, qui a beaucoup d'esprit. Et cette comparaison, un peu paradoxale, ne manque pas d'exactitude. Ah ! comme nous sommes loin « Unter den Linden », des poétiques ombrages de Hildesheim ou des rues si nobles à la fois et si pittoresques de Munich et de Nuremberg !...

...Cet amour du net, du rectiligne, cette haine ou du moins cette impuissance devant la fantaisie et la légèreté, voilà qui facilite dans une ville comme Berlin, le maintien de l'ordre. Et l'ordre est partout

ici, comme d'ailleurs dans tout le territoire de l'empire. Il est parfois invisible; le plus souvent il est visible, et même un peu trop. Il est dans les rues où la circulation, intense cependant, s'établit sans cris, sans heurts. Il est à la porte des édifices, où tout est réglé, presque protocolairement, pour la visite; il est dans les gares, il est partout, je vous dis. *Ordnung!* *Ordnung!* C'est un peu comme le « Liberté, Egalité, Fraternité » de la France. Seulement, ici cela veut dire : « Obéissance, Servilité, Respect! » Naturellement, de tout ceci se dégage une impression de sécurité, de confort, de facilité d'existence. L'ordre obligatoire simplifie la vie à Berlin. Mais, sapisti, il ne l'enjolive pas!

## VII

« Mon guide à la main, j'ai visité les musées. Ils sont superbes. Ils sont très dignes de votre visite, croyez-moi, et vous les admirerez, je pense, comme ils méritent de l'être. Une surprise vous y attend. Ce sera de voir tout ce que l'école allemande a produit de bons peintres. J'avoue, avec une humilité absolue, que jusqu'à présent je m'étais fié à une documentation purement livresque, au sujet de la peinture allemande. Quelle erreur était la mienne! Mais il y a des peintres allemands véritablement étonnants dans les musées d'ici, depuis Menzel jusqu'à Hans von Marées. C'en est fait de la légende qui dit qu'en art pictural les Allemands sont et restent des tributaires. Allez-y voir vous-même. Vous m'en direz des nouvelles..

Je n'insiste pas sur ce point. Je n'ignore pas que vous êtes très « calée » en matière de peinture et aussi que c'est devant un tableau que se disent les plus grandes sottises. Devant un seul tableau! Combien alors n'en dirait-on pas sur tout un musée?...

Tout proche des musées, qui sont situés tout près les uns des autres, se trouve le Dom — la Cathédrale. Voilà bien l'édifice le moins religieux que je sache. Rien de divin dans ce temple de Dieu. Tout y est destiné à réduire les cérémonies du culte au rang

d'un grand opéra à grand spectacle. C'est un décor de théâtre, où tout est fait pour l'effet, l'ostension, l'œil. Prier Dieu là-dedans ? Ceux qui croient en Dieu ne le pourraient : le cadre est trop notoirement profane, avec ses stalles cirées, ses ornements neufs, ses candélabres et son or qui aveugle ! Admirable décor pour le *Prophète*. J'entends sous ces voûtes Rose Caron ou Delna chanter : « Ah ! mon fils ! » plutôt que les chants liturgiques. Le Dom, au total, est une des plus vilaines choses qu'il y ait à Berlin. Mais je dois dire que, très évidemment, il a dû coûter beaucoup d'argent. Et, quand un de leurs édifices n'est pas beau, c'est sans doute une consolation pour les Allemands de penser qu'il a coûté très cher.

A l'autre extrémité de l'allée des Tilleuls, — oh ! cette allée plantée d'arbres malingres et comme neufs, eux aussi, comme elle paraît nue et pauvre et mesquine à côté des Champs-Élysées, à quoi les Berlinoïses ne craignent pas de la comparer, les imprudents ! — au bout donc des « Linden », après qu'on a passé sous la porte de Brandebourg, voilà l'autre « Dom », le « Dom » législatif, le Reichstag. Même impression que vers la Sprée. Ce Reichstag, si grand, si imposant par sa masse, n'a pas l'air du tout de ce qu'il est. Son apparence est celle d'un théâtre et je n'ose soupçonner l'architecte d'avoir mis là une intention pleine d'une innocente malice. Tout ce qu'on peut dire du Reichstag, c'est qu'il est pratique. Mais il n'a point d'allure. Encore un coup, il est trop neuf, et je crains bien qu'il ne le demeure à travers les siècles à venir... Il n'a pas l'air d'une « forge aux lois », comme le Parlement de Paris, tout bruissant et tout vivant ; il n'a pas la raideur toute imprégnée d'une tradition centenaire de celui de Londres. C'est un palais tel qu'on n'en voit plus qu'à Berlin, avec électricité, chauffage, hydrothérapie, marbres surabondants, ascenseurs, etc., etc., — mais sans âme, sans caractère, sans beauté.

... Aussi bien, j'ai tort de vous parler de tous ces palais. Ce n'est pas là ce qui est remarquable à Berlin. Les jardins le sont bien davantage. Voyez le

Tiergarten. C'est une merveille de beauté, de tranquillité, de noblesse. C'est à la fois un parc anglais, au dessin rigoureux et ferme, et, d'autre part, il évoque je ne sais quel Paradou — oh ! un Paradou relatif, un Paradou.. allemand, où l'on rencontre bien des *Schutzmann* encore, mais d'où le marbre et le bronze et les statues équestres de Guillaume Ier sont enfin exclues. Ah ! chère amie, vous qui n'avez pas voyagé ici, vous ne connaîtrez jamais la volupté trois fois délicieuse de respirer, enfin, sous les arbres, loin des palais de marbre et des statues en bronze ! De la verdure — sans plus. Enfin ! je sais bien. Vous allez me dire :

— Et la Siegesallee ?

J'attendais cette remarque. Evidemment, cette allée, dont on doit l'ingénieuse idée à l'Empereur actuel, n'est pas le triomphe du bon goût ou de la discrétion. Mais, enfin, je ne trouve pas cela si abominable. Ces statues sont bien modelées, et l'ensemble n'a rien d'odieux. C'est en jouant là que le petit Berlinois apprendra son histoire et se pénétrera de cette idée que les Hohenzollern ont un passé historique qui n'est pas dans une musette. Bonne idée que celle de l'éducation par la statue. Mais rudement allemande tout de même ! En été, lorsque le Tiergarten est tout vert, ces statues de marbre blanc ne font pas un très mauvais effet. Mais, en hiver, elles doivent ressembler à des bonshommes de neige qu'un rayon de soleil ne peut malheureusement pas fondre... Excellente mise en scène — car tout ce que Guillaume II a ordonné dans sa capitale sent toujours, et fâcheusement, le théâtre — pour le 3<sup>e</sup> acte de *Hernani*. La scène des portraits deviendrait ainsi la scène des statues... « Celui-là, c'est mon père!... »

... Il est 5 heures. C'est l'heure où l'on va au théâtre à Berlin. Au revoir. A tout à l'heure...

## VIII

Nous sommes en été. L'Opéra impérial et royal, le grand, celui où va l'Empereur, est fermé. Du

dehors, c'est un bâtiment triste et qui a l'air d'un corps de garde exproprié ; étrange ville, où les églises et les palais ont l'air de théâtres et où les théâtres ont l'air de casernes désaffectées. . Je suis donc allé à l'Opéra « Kroll », — l'Opéra d'été — situé dans un des coins adorables du Tiergarten. J'ai vu les *Maîtres Chanteurs*. Je tenais à voir en Allemagne ce chef-d'œuvre allemand et, il n'y a pas à dire, ces représentations attestent une compréhension... éblouissante de cette œuvre extraordinaire. Les chanteurs de Berlin sont souvent inférieurs à ceux qu'on entend à Bruxelles et à Paris. Leurs voix sont fortes mais dures, cruellement ; le *bel canto* leur est étranger. Ils chantent rarement ; le plus souvent, ils crient. Mais, tудieu ! qu'ils crient fort ! Dehmut (1) chantait Sachs — et fort bien. Que nous voilà loin du Sachs français, représenté par M. Delmas, que nous entendîmes naguère, et dont l'accent montmartrois donnait une si drôle de complexion au personnage du cordonnier-poète. Le Sachs de Dehmut a une autre sincérité, une autre profondeur. Mais passons sur les chanteurs. L'orchestre, lui, s'est comporté à merveille. Il était dirigé par un chef peu connu, M. Gille, et ce n'est que sous sa direction, je crois, que j'ai trouvé l'admirable équilibre qui doit exister entre la sonorité de l'orchestre et celles des voix humaines. Ici — ce soir — jamais l'orchestre n'a fait tort aux chanteurs ; et jamais le contraire ne s'est produit non plus. Mérite exceptionnel. La mise en scène est extraordinairement vivante, grouillante. Les figurants ont l'air de croire qu'ils sont tous des habitants de Nuremberg, et la scène finale du deuxième acquiert par là une vie extraordinaire et un relief tout à fait amusant. Les décors, eux, sont médiocres. Ils sont peinturlurés et non peints. Ils feraient sourire Maurice Kufferath. J'espère même qu'ils le feraient bondir !...

J'ai vu aussi *Tannhäuser*, au même théâtre. Orchestre toujours superbe d'équilibre, mais voix fâcheuses et mise en scène rudimentaire. Et vous ne

(1) Mort depuis que ces lignes furent écrites.

sauriez croire, chère amie, à quel mauvais goût atteignent les artistes allemands dans l'ajustement de leurs costumes. Le Wolfram de la troupe, — chanteur fort agréable, — était costumé d'une façon extraordinaire, rappelant tour à tour Don César de Bazan et l'apôtre Iokonaan!... Remarque générale, et qui s'applique particulièrement aux femmes; elles s'habillent de la façon la plus ridicule. Le public berlinois se moque de ces misères et, sans doute, a-t-il raison. Il ne voit que l'œuvre, que la musique. A l'Opéra, il voit, si j'ose le dire, avec ses oreilles. Nous autres, étrangers frivoles, nous ne consentons à écouter les chanteurs que s'ils sont... vraisemblables. Or, le mauvais goût de ceux que je viens d'entendre ne l'est pas, lui, vraisemblable et je ne sais pas si vous êtes comme moi mais, pour que je croie à l'amour de Lohengrin et d'Elsa, il faut que Lohengrin n'ait pas l'air d'un commis de nouveautés ou Elsa d'une harengère. J'ai eu la témérité d'exposer ces humbles considérations à un Berlinois de mes amis. Il m'a ri au nez — pesamment.

Enfin, je n'ai pas voulu quitter Berlin sans y avoir vu *Carmen*. Si du haut de l'Olympe, ô Georges Bizet, tu as pu voir ce que les barbares font de ton œuvre immortelle, tu as dû rudement souffrir! J'ai eu, ce soir-là, l'impression d'assister, impuissant, à un hideux massacre. Ah! oui. croyez-moi, *Carmen* est exécuté à Berlin. Et c'est une exécution... capitale...

Ça m'a dégoûté. Je suis parti!

RENÉ FEIBELMAN.

---

## LE GÉANT

---

... Voilà le géant qui vient, un grand, grand géant. Il est si grand, si grand. Le voilà, oui, il est venu. Il est si drôle ! Ses bras sont grands, gros et ses doigts sont écartés, ses jambes sont aussi grandes, grosses, grosses... comme des arbres, oui, oui, toutes grosses, toutes grosses. Voilà qu'il est venu et... il est tombé ! Buta du pied sur la marche et tomba ! Il est si sot, le géant, si drôle, buta et tomba ! Ouvrit la bouche et resta couché ; resta couché si drôlement, si drôlement... comme un ramoneur. Pourquoi es-tu venu ici, géant ? Va-t-en, sors d'ici, géant ! Dodik est si gentil, si bon, si bon ; il se serre si doucement contre sa maman, contre son cœur, — si gentil, si bon. Il a de si beaux petits yeux, ... de gentils petits yeux, si clairs, si purs et tout le monde l'aime tant. Et il ne folâtre pas. C'est auparavant qu'il folâtrait, courait, criait, allait sur le cheval... Tu sais, géant, Dodik a un cheval, un beau cheval, grand et avec une queue. Dodik s'assoit sur lui et voyage loin, loin ; vers le ruisseau, dans le bois. Et dans le ruisseau il y a de petits poissons, tu sais, géant, quels petits poissons il y a ? Non, tu ne sais pas, géant, tu es sot, mais Dodik sait : de si petits et si jolis poissons. Le soleil éclaire l'eau, et ils jouent, ils sont si petits, si beaux, si vifs. Oui, sot géant, tu ne sais pas, toi...

— Quel drôle de géant ! Il arrive et tout-à-coup il tombe. Voilà un drôle ! Il montait l'escalier, buta et tomba. Un si sot géant ! Ne viens donc pas chez nous, personne ne t'a appelé, sot géant. C'est auparavant que Dodik jouait comme un petit fou, — mais maintenant il est si gentil, si charmant, et maman l'aime si tendrement, si tendrement. Elle l'aime plus que le monde entier, plus qu'elle-même, plus que la vie. Il est son bonheur, son soleil, sa joie. Maintenant il est petit, tout petit, et sa vie est petite, mais il deviendra grand... comme un géant, il aura une grande barbe, des moustaches longues, longues, et sa vie sera grande, brillante, belle. Il sera bon et intelligent et fort... comme un géant, si fort, si intelligent, et tout le monde l'aimera, on le regardera et on se réjouira. Il y aura des douleurs dans sa vie, tous les hommes ont des



douleurs, mais il y aura aussi de grandes joies claires. Il entrera dans la vie beau et intelligent, le ciel bleu brillera sur sa tête, les oiseaux lui chanteront leurs chants, l'eau murmurerait doucement. Il regardera et dira : « Comme le monde est beau, comme il est beau ! »

Voilà... voilà... voilà... Ce n'est pas possible. Je te tiens fort et tendrement, mon enfant. Il fait sombre ici, tu n'as pas peur? Regarde, voilà la lumière dans la fenêtre. C'est la lanterne dans la rue, elle reste là et éclaire, comme elle est drôle! Et chez nous aussi elle éclaire un peu, la gentille lanterne. Elle s'est dit : il faut y éclairer aussi un peu, il fait si sombre, si sombre chez eux. Quelle longue et drôle de lanterne? Et demain elle éclairera aussi, demain... Mon Dieu, demain!

— Oui, oui. Le géant. Certes, certes. Un géant si grand, si grand. Plus grand que la lanterne, que le clocher, et si drôle, il est venu et tout à coup il est tombé! Ah! le sot géant, mais comment n'as-tu donc pas remarqué la marche? — Je regardais en haut, je ne voyais pas la marche, dit le géant d'une voix basse, tu comprends, d'une voix grosse, grosse. Je regardais en haut! Mais regarde donc en bas, sot géant, et tu verras. Voilà Dodik, il est gentil, gentil et intelligent, et il grandira encore plus que toi. Et il marchera à grands pas à travers la ville, à travers les forêts et les montagnes. Il sera si grand, si courageux, qu'il n'aura peur de rien. Le voilà qui s'approche d'un ruisseau... et il l'enjambe, tout simplement. Tout le monde reste bouche bée et lui, il passe tranquillement. Et sa vie sera si grande, elle sera brillante et belle et le soleil brillera, le gentil, cher soleil. Sort le matin et éclaire... Mon Dieu!

— Voilà... oui, oui. Le géant... il vient et il tombe. Il est si drôle, drôle, oui, si drôle...

Ainsi, dans la nuit profonde, la mère parlait à son enfant mourant. Elle le portait par la chambre obscure et parlait; la lanterne jetait sa faible lumière par la fenêtre — tandis que dans la chambre voisine le père écoutait et pleurait.

LÉONIDE ANDRÉIEW.

*Traduit du russe par B. Clepner.*

## SOUVENIR

---

*Vous souvient-il du soir que nous avons passé  
Devant l'âtre où flambait une bûche de chêne?...  
J'étais le marcheur gris que la route a lassé,  
Vous étiez une halte douce qui enchaîne.*

*Vous étiez la chanson des mots que je disais,  
La musique berceuse et triste des poèmes  
Et le songe emplissait vos yeux quand je lisais  
Mes vers sombres ou gais, tels des airs de bohèmes...*

*Par la fenêtre ouverte, il se glissait du soir  
Avec de la fraîcheur et du calme, et du rêve,  
Nous sentions doucement nos âmes s'émouvoir  
Et vivre ce qui meurt quand le soleil se lève.*

*Nous écoutions le bois pleurer dans le foyer...  
La flamme dessinait de folles arabesques  
Dont l'éclair vernissait un vieux meuble en noyer.  
Les ombres, sur le mur, agrandissaient leurs fresques.*

*L'horloge, dans un coin, mesurait gravement  
Avec un bruit profond, les minutes pensives  
Et parfois résonnait, lugubre, lentement,  
L'heure morte à jamais sous les notes massives...*

*Comme au hasard, ma main rencontra votre main...  
Nous restâmes ainsi longtemps sans nous rien dire,  
Pourquoi faut-il, hélas ! qu'il y ait un demain  
Quand on pourrait mourir à deux, dans un sourire. .*

*Peu à peu, brin par brin s'éteignit le feu clair  
Et l'ombre s'avança par bonds, comme une vague,  
Et puis, ce ne fut plus qu'un renaissant éclair  
Dont la lueur courait sur votre forme vague.*

*Et quand il n'y eut plus même un reflet de feu,  
Nous nous sommes levés très tristement ensemble,  
Mes lèvres ont cherché votre front pour l'adieu...  
Reviendra-t-il jamais ce soir qui nous assemble ?*

*Et puis je suis parti, maudissant le destin  
Qui n'adoucit, hélas ! le poids de son bras rude  
Que pour nous replonger d'un geste plus certain  
Après un rêve d'or, en notre solitude.*

ADRIEN DE PRÉMOREL

---

## UN CRÉPUSCULE

---

Il faut murmurer quelque chose  
Pour se bien consoler...

HENRY BATAILLE.

*Un crépuscule étrange envahit l'air tranquille.  
Il fait tiède dehors, et la grande douceur  
De ce soir anormal descendu sur la ville  
Endolorie et calme a pénétré mon cœur.*

*Écoute... Approche-toi... N'allume pas la lampe.  
Laisse l'ombre voiler les meubles et les murs  
Où j'ai pendu pour toi quelques vieilles estampes :  
Les petits cadres noirs te paraîtront moins durs  
Quand la nuit les aura touchés de ses doigts souples...*

*Tantôt j'ai lu, sans y penser, des vers d'amour...  
Ne vois-tu pas sur le trottoir d'en face un couple ?  
Elle est propice aussi pour eux la fin du jour.  
Mais peut-être se disent-ils des mots sans suite,  
Banaux comme des pas et comme leurs regards...*

*Et pourtant l'heure est douce et tout, ce soir, invite  
A rêver aux apprêts de prestigieux départs  
Dans la splendeur miraculeuse des aurores...*

*Laisse, ne trouble pas le silence nocturne,  
Ami des dieux païens, qui coule au longs des stores  
Ainsi que le vin pur de l'argile des urnes...  
Entr'ouvre la fenêtre, afin que la fraîcheur  
De la nuit colle un peu ses lèvres à mes tempes,  
Car il est bon, vois-tu, que l'air baigne les cœurs  
Où le rêve bleu-gris s'est introduit et rampe...*

*Parfois, l'on a besoin d'un immense repos  
Après la fièvre émolliente des caresses...*

*Les choses, dirait-on, ont un aspect nouveau  
Et je porte la joie en mes bras de jeunesse...  
J'ai vu neiger tantôt des pétales fragiles...  
Les vieux pommiers tordus et penchés vers la terre,  
Pour la messe d'amour des dimanches d'avril,  
Ont mis la robe des communiantes claires...*

*Et voici que je songe aux matins lumineux,  
Au réveil triomphal des œillets et des roses...  
Mets tes doigts alanguis doucement sur mes yeux,  
Las d'avoir regardé trop de banales choses...  
La vie intérieure est si belle, ce soir,  
Si nostalgique aussi, qu'un soupir l'inquiète...*

*Un grand désir me prend de ne plus rien savoir,  
D'ignorer quels baisers font chavirer ma tête,  
De n'être plus qu'un peu du frisson éternel  
— Confusion universelle et magnifique —  
Que l'été, palpitant de rythmes fraternels,  
Met au cœur ébloui des pavots symboliques...*

*Je comprendrais la voix cajoleuse du vent  
Et je vivrais la même vie harmonieuse  
Que les oiseaux qui se gargarisent de chant...*

*Puis, je clorais mes yeux dans la nature heureuse,  
L'âme légère ainsi qu'un accord musical,  
Fleurant bon le parfum mystérieux des landes,  
Pour voir encore, au clair de lune des légendes,  
Un soir d'avril pareil à ce soir anormal...*

J.-J. VAN DOOREN.

# UN CŒUR BLESSÉ

*Roman*

*(Suite et fin.)*

---

## XXVII

Deux mois après, par une froide et claire journée de janvier, le mariage d'Yvonne avec Marco Reni réunissait un grand nombre d'invités à l'hôtel de l'avenue Louise. La jeune fille à présent était presque heureuse. Ses fiançailles avaient été pour elle un temps de joie tranquille, traversée encore de quelques regrets et parfois d'un sentiment trouble où il y avait peut-être un peu de jalousie, surtout les jours, devenus rares à présent, où François d'Arvant paraissait aux réceptions de Sabine. En effet, le comte s'abstenait autant que possible de ces visites cérémonieuses dont il ne pouvait s'habituer à supporter la réserve... Sabine ne s'en plaignait jamais, mais elle souffrait de cette froideur de son amant. Combien elle était loin à présent du bel amour qu'elle avait rêvé ! La vie mondaine lui marchandait de rares heures de tête-à-tête avec François. Elle se voyait obligée, malgré elle et malgré le blâme qu'elle avait toujours eu pour celles qui agissaient ainsi, de jouer cette comédie de l'adultère, si douloureuse quand elle n'est pas odieuse. Le prochain mariage de sa sœur lui prenait beaucoup de temps. Et quand elle arrivait au rendez-vous qu'elle avait fixé à son amant, c'était souvent avec des retards longs et involontaires, ce qui rendait François taciturne. Elle avait beau s'en défendre, il voyait dans ces détails des preuves que leur amour allait s'affaiblissant. Sabine, qui venait pourtant à lui le cœur gonflé de tendresse et anxieuse de recevoir ses baisers, supportait ces paroles de François avec une douleur qui parfois lui arrachait des larmes. Lui à la voir pleurer trouvait une joie mauvaise. A recommencer avec elle cet éternel et

banal roman d'amour, il en arrivait à ne plus l'aimer autant.

Le jour du mariage il se leva de méchante humeur. Il aurait préféré ne pas assister à la cérémonie où il sentait que sa présence serait ambiguë au moins pour Yvonne. Mais Reni, pour prouver à celle qui allait devenir sa femme qu'aucune jalousie ne subsistait en lui contre l'homme qu'elle avait aimé, n'avait pas hésité à demander à François d'Arvant d'être un de ses témoins, et François n'avait pu refuser.

Maintenant tout était fini. Un bal terminait cette journée fatigante. Dans un coin du fumoir, faisant cap à cause d'une verrière, sur le salon où l'on dansait, François causait avec le mari de Sabine. Il avait toujours éprouvé une invincible antipathie pour cet homme un peu vulgaire, au caractère positif, aux soucis d'argent que rien ne venait distraire, sinon quelques soirs de « noce » dans les pires débauches dont il ne se cachait plus à présent. Et Jean Réveil, à voir l'apparence hautaine du comte dont il jugeait la froideur empreinte d'une nuance de mépris, n'avait pour le gentilhomme qu'une estime sans sympathie.

D'ailleurs incapable de saisir de pareilles nuances de sentiment, le banquier proclamait son contentement de mariage de sa belle-sœur, tandis que François regrettait pour elle l'arrière-pensée qu'Yvonne avait dû avoir en voyant à côté de sa sœur un homme qui ne pouvait déjà lui être indifférent.

On vint, à ce moment, prévenir François et Jean que les jeunes mariés quittaient l'hôtel. Dans le corridor, orné de plantes vertes, Yvonne, en toilette de voyage, embrassait sa sœur. Ce fut une étreinte profonde, fraternelle, qui fondit en elles toutes les rancunes, tous les regrets, toutes les jalousies. Un instant Yvonne posa la tête sur l'épaule de « sa grande ». Elle pleura doucement, et elle entendit à peine la voix émue de sa sœur lui dire plusieurs fois, en mettant tout son amour pour elle dans ce vœu : « Sois heureuse, petite, sois tout à fait heureuse... sois plus heureuse que moi ».

Quelques poignées de mains, un dernier au revoir

crié par la portière, un roulement de voiture qui emportait le jeune couple, et ce fut tout.

Jean Réveil remonta, en causant avec un cousin de Marco venu d'Italie pour assister au mariage. Leurs voix se perdirent sur le palier supérieur. Et François se trouva seul avec Sabine dans le grand corridor vide. Un vent froid venait de la porte ouverte. Elle frissonna toute. On entendait la musique monotone de l'orchestre jouer la ritournelle d'une valse. Sabine se sentit lasse et si triste que des larmes lui vinrent aux yeux. Elle tourna la tête vers son amant et cherchant la consolation d'une caresse, elle lui posa la main sur le bras et lui tendit sa bouche. Très vite il l'embrassa. Sabine eut à peine la sensation du baiser que déjà il se détachait d'elle.

Et pourtant, la brève étreinte avait été surprise par Jean Réveil ressorti à ce moment du fumoir pour donner un ordre à un valet. Mais il ne laissa rien paraître de la colère qui sursauta en lui à cette découverte.

## XXVIII

Deux jours après, Sabine, vers le soir rentra avenue Louise. Elle venait de passer deux heures avec François et elle avait quitté son amant avec un sentiment de lourde angoisse. Il avait paru si réservé, si lointain ! Leurs étreintes n'avaient eu aucune ferveur et dans les yeux de François Sabine avait cru distinguer une tristesse dont elle avait en vain cherché la cause. Impossible pour elle d'arriver à croire que François ne l'aimait plus. Cette idée ne pouvait lui venir tant elle était contraire à la passion profonde de Sabine, qui croyait trouver chez son amant un amour non moins exclusif.

Cette angoisse subsista chez la jeune femme quand elle se retrouva seule dans la rue. Elle avait voulu rentrer à pied. Il pleuvait assez fort et, revenue chez elle, son premier soin fut d'écrire à François pour lui faire part de ses appréhensions. Des mots lui venaient aux lèvres qu'elle aurait voulu dire et qu'elle avait hâte de lui écrire.

Entrée dans sa chambre, elle fut surprise d'y trou-



ver un désordre inaccoutumé. Son regard alla au secrétaire, un petit meuble de Boule placé entre deux fenêtres dans la largeur d'un trumeau. La serrure forcée avait été à peine refermée. Sabine pesa dessus : elle céda. Avec une hâte fébrile, la jeune femme ouvrit le tiroir où elle avait enfermé le mince paquet de lettres de François ; le tiroir, comme les autres, avait été bouleversé et le paquet n'était plus là.

Sabine eut un sursaut instinctif. Jean, pris de soupçons ou peut-être poussé par une certitude, avait tenté d'avoir des preuves. Le second mouvement de Sabine fut d'aller au-devant de l'explication dont l'imminence était à prévoir. Elle ne prit aucune décision, elle ne savait ce qui allait advenir, mais elle préféra la catastrophe à l'indécision d'une attente. Elle sonna.

— Monsieur est-il à l'hôtel ?

— Oui, madame. Monsieur n'est pas sorti de l'après-midi et Monsieur a donné ordre qu'on le prévienne du retour de madame.

— Faites-lui dire que je suis ici... Dites-moi... Est-ce que ?... Non... allez.

— Bien, madame.

Machinalement, elle retira ses gants, rétablit le désordre de sa coiffure et attendit en se mirant dans l'eau morte d'une grande psyché. Le dos tourné à la porte, elle la vit s'ouvrir et dans la glace, elle aperçut Jean debout au seuil de la chambre... Elle se retourna, très pâle. Il vint à elle et, comme elle faisait un pas en avant, un guéridon se trouva entre eux : il y jeta le paquet de lettres.

— C'est vous qui avez pris ces papiers ?

— Oui, c'est moi qui les ai pris. Je voulais savoir.

— Eh bien, vous savez à présent.

— Oui, je sais. Je sais que vous êtes une gueuse.

— Vous dites !

— Je dis que votre audace est grande de me parler sur ce ton-là. Donc, vous avez un amant ?

— Oui ! Cela vous étonne !

— Non ! rien ne m'étonne de votre part, mais je suis surpris de votre hypocrisie.

— Je suis bien plus surprise de votre inconscience.

Vous me connaissez peu, mon cher — vous ne m'avez d'ailleurs jamais connue — pour croire qu'ayant un amant ce soit par fantaisie ou par vice, et que, dès lors, je vais implorer mon pardon pour une faute que je n'ai pas commise.

La colère empourpra le visage de Jean :

— Votre pardon — une faute que vous n'avez pas commise — vous oubliez sans doute que je suis votre mari et que je saurai vous contraindre.

— A quoi donc ?

— A abaisser votre orgueil et votre morgue. Vous avez un amant et j'ai le droit...

— Vous avez le droit de briser le lien qui nous unit et je compte bien que ce droit-là vous l'exercerez. Oui, j'ai un amant. Et je me suis donnée à lui de tout mon corps, de toute mon âme, parce qu'il a compris combien j'aime quand j'aime.

— Vous êtes folle, vous êtes une folle !

— Je suis une femme qui vous déteste.

— Des mots tout cela ! Ce sont des mots !

— Oui, ce sont des mots qui disent tout mon dégoût d'être votre femme.

— Vous avez vraiment le droit d'être dégoûtée.

— Vous êtes la cause de ma vie manquée, de ma tristesse, de mon immense détresse morale. Vous avez un caractère brutal, vous n'aimez que la vie matérielle, vous n'aimez rien de ce que j'aime, et vous m'êtes odieux depuis les années que nous vivons ensemble, sans jamais nous être aimés une heure.

— Vraiment, vous découvrez cela maintenant ! N'empêche que vous avez un amant et que vous vous en cachez.

— Je m'en suis cachée pour ma sœur, mais, à présent, bas le masque. Et si vous voulez un scandale vous l'aurez !

— Qu'est-ce que vous me chantez-là. Vous allez me faire le plaisir de rester parfaitement tranquille et de m'obéir dans tout ce qu'il me plaira de vous ordonner ! Un scandale à présent ! Ah ! vraiment ! il ne manquerait plus que cela !

— Vous obéir ! Non, non, mon maître ! Puisque nous en sommes là, allons jusqu'au bout et sépa-

rons-nous tout à fait. J'entends bien reprendre ma liberté et je saurai vous y contraindre.

— Que voulez-vous dire ?

— Que je réclame notre divorce.

Cette rébellion irrita Jean Réveil. Depuis qu'il avait découvert ce qu'il considérait comme la trahison de Sabine, il était résolu à en tirer vengeance. Et le premier acte de cette vengeance était l'humiliation de sa femme. Il était venu trouver Sabine dans sa chambre, bien résolu à l'accabler de sa colère, mais ne s'attendant point de la trouver si altière. Preuve nouvelle que ces deux êtres, qui avaient vécu côte à côte durant plusieurs années, ne s'étaient jamais compris. A voir la résistance volontaire de sa femme, Jean Réveil eut un sursaut de colère et marcha sur elle, les mains tendues. Elle l'attendit, les lèvres blanches et les yeux fixes.

— Vous obéirez, vous dis-je !

— Jamais... entendez-vous, jamais.

Il leva la main et le coup tomba lourdement, atteignant Sabine à l'épaule. Elle fléchit, mais elle répétait toujours :

— Jamais, jamais.

Et ce mot qui le bravait exaspérait Jean qui frappa de nouveau, criant :

— Je saurai vous faire obéir. Vous êtes une gueuse.

A présent Sabine était écroulée aux pieds de son mari, tête rentrée dans les épaules, les mains protégeant le visage et muette sous les coups qui lui meurtrissaient le corps.

Tout à coup Jean s'arrêta de frapper. Il se recula d'un pas, les yeux cruels, le visage rouge et, en titubant, il marcha vers la porte. Du seuil il regarda une dernière fois Sabine, accroupie et inerte, puis il sortit.

D'abord Sabine ne bougea pas. Puis elle se releva lentement et dut s'appuyer à un meuble pour ne pas tomber. Elle se vit dans la psyché, les lèvres meurtries et les joues pâles.

Assise dans un fauteuil, elle réfléchit un instant. Le corps endolori elle se passa un linge sur la figure, avala quelques gorgées d'eau, puis elle mit machina-

lement son chapeau qu'elle avisa sur le lit. Elle n'avait qu'une idée, devenue depuis un moment fixe et machinale, celle de fuir de l'hôtel et d'aller chercher protection auprès de François.

Elle voulut sortir de la chambre mais la porte était fermée à clé. Elle eut la présence d'esprit de se diriger vers son cabinet de toilette dont une porte qu'on n'employait jamais donnait sur le palier. Elle descendit péniblement l'escalier en se cramponnant à la rampe. Quelques minutes après elle se trouva seule, sous la pluie qui fouettait le pavé, et dans le soir navrant elle se dirigea vers la demeure de François d'Arvant.

## XXIX

Il était neuf heures du soir quand elle sonna. Le domestique annonça que son maître s'habillait pour aller en soirée. Elle le pria d'insister : introduite dans le petit salon arabe qui servait de fumoir à François elle tomba dans un fauteuil, les jambes molles, la tête bourdonnante et les yeux sans regards.

Elle était ainsi quand il entra. D'une poussée des mains sur les bras du fauteuil elle se leva et courut à lui.

— Vous ici, Sabine...

— Oui, moi. Mon doux François, c'est bien moi, garde-moi, protège-moi, je suis si malheureuse...

Elle pleurait dans ses bras, la tête au creux de l'épaule. Il la fit asseoir et la calma.

— Voyons, voyons, que se passe-t-il ?

— Je ne sais plus. C'est un vilain cauchemar. Mais à présent je suis près de toi. C'est fini.

François pressentit un malheur. Sabine dans cet état d'exaltation arrivant chez lui à cette heure tardive. Il eut peur et répéta sa question.

— Raconte-moi donc ce qu'il y a. Quelqu'un est-il mort ? Ta sœur ?

— Non, non. Yvonne n'a rien. Je ne sais plus.

— Ton mari ?

— Ah, mon mari. Le goujat ! regarde...

Elle tendit sa main qui était blanche. Au dessus le poignet bleu était tuméfié.

— Qu'est-ce que c'est que cela ?

— C'est mon mari qui m'a battue...

— Il t'a battue...

— Oui, il sait notre amour, il a trouvé tes lettres. Il m'a battue... je me suis sauvée de chez moi et me voici.

— Voyons, ça n'est pas sérieux ?

— Si, si.

— Pauvre petite !

Il dit le mot à mi-voix, d'un ton navré et tendre. Une pitié consolante sonna dans cette exclamation. Sabine perçut cette pitié... Elle en fut choquée.

— Je ne suis pas très à plaindre. Après tout cela vaut mieux ainsi. Je vais quitter mon mari et nous pourrons après nous aimer librement. Nous partirons... nous irons très loin. Nous retournerons en Italie.

— Tu te grises, ma chérie. Tout cela n'est possible qu'au prix d'un scandale que tu me reprocherais plus tard d'avoir laissé s'accomplir.

— Je veux partir. Non, je ne veux plus retourner auprès de mon mari.

— Il te pardonnera, je me battrai avec lui, et tout sera dit : la morale du monde n'en demande pas plus.

— Te battre avec lui ! Pour qu'il te tue. Ah ! François !

Elle se cramponnait à lui. Il eut un geste instinctif de mauvaise humeur : retrouver à plusieurs années de distance les mêmes sentiments chez Sabine que chez Germaine Valcreuse, lui fit redouter les tristes chances à courir d'une aventure semblable. C'est ainsi que finirait ce dernier amour ! Quelle dérision !

— Je ne suis pas de ceux qu'on tue... Et puis, la vie pour toi deviendrait impossible à Bruxelles.

— Mais je ne veux plus vivre à Bruxelles.

— Tu parles comme une enfant !

Sabine se sentait triste et découragée. François ne prononçait aucun des mots réconfortants qu'elle attendait. Ses paroles n'avaient pas la tendresse accueillante et profonde qu'elle demandait, il n'avait pas le geste spontané de protection et de consolation qu'elle était venue chercher. Il ne l'aimait plus ! Il ne

l'aimait plus fortement, uniquement, comme elle voulait être aimée ! Il la plaignait, il ne l'aimait plus ! Rien ne subsistait de l'enchantement que ses vœux avait créé. Et que restait-il : de la pitié !... Elle eut un sursaut d'orgueil et, dans cet instant, elle détesta François.

— Alors, que faut-il faire ?

— Il faut rentrer chez toi. Ton mari aura eu le temps de réfléchir. Je le connais. La jalousie ne l'aveugle pas et cela s'arrangera mieux que tu ne le penses.

— Ah !

— Je t'assure. C'est le mieux qu'il y ait à faire.

Il s'approcha de Sabine. Elle avait un visage blanc et douloureux ; les yeux prirent une expression dure et, en regardant son amant, elle n'eut plus de larmes sous les paupières. La vie bête venait de séparer leurs cœurs.

François était convaincu qu'elle obéirait à son conseil. Toute autre solution lui paraissait pénible. Ce n'était point par égoïsme ou par cruauté, c'était par expérience des malheurs qui adviendraient s'il laissait Sabine se perdre et s'il se perdait avec elle.

Sabine marcha vers la porte. Ils échangèrent un baiser sans âme. Il dit :

— A demain !

Et elle répondit sans savoir...

— Oui c'est cela, à demain.

L'instant d'après elle descendit l'escalier. Elle eut la sensation d'une immense détresse qui montait en elle, d'une solitude absolue qui l'enveloppait et elle eut besoin de s'arrêter et de s'appuyer un instant contre la muraille pour ne pas s'affaisser sur les marches.

Quand elle se retrouva seule pour la seconde fois dans la rue, elle marcha droit devant elle sans but. Quand elle était sortie de l'hôtel de l'avenue Louise, elle savait où réfugier sa douleur. François n'avait pas su la garder ; à présent, où aller ? La nuit était autour d'elle. Inattentive à son chemin elle était coudeoyée par les passants. Des hommes, voyant une femme seule, errant ainsi à l'aventure, lui dirent des

mots dont elle ne comprit même pas le sens ignoble.

Tout à coup elle eut une pensée. Un nom lui vint aux lèvres : Bruges !... Elle se représenta la vieille maison de grand'mère, le calme qu'elle y trouverait ! Sa volonté lui fit faire un effort. Avisant une voiture, elle se fit conduire à la gare. Désormais, s'interdisant de penser, elle n'eut plus que cette préoccupation d'aller à Bruges chercher un peu de repos dans la maison aux chambres fraîches dont les fenêtres donnent sur la petite place déserte aux pavés verdis de mousse.

### XXX

Elle arriva au milieu de la nuit. La gare était lugubre et glacée. Les rafales de vent et de pluie soufflaient sur les quais déserts. Sabine frissonna toute. La maison familiale était laissée depuis des années à la garde d'une vieille servante, qui avait été la nourrice de Sabine. Quand celle-ci eut tiré l'anneau de fer de la sonnette, il se passa un long temps, puis un pas traîna des pantouffles derrière la porte et un judas s'ouvrit. Quand elle entendit la voix de sa maîtresse, Trinette fit jouer le loquet de la porte aussi vite que le lui permettaient ses mains engourdies. C'étaient des exclamations de surprise, des questions pas achevées, des « Bonté divine » et des « Jesus Maria » qui n'en finissaient pas.

Pourtant elle alluma un feu de bois dans la chambre à coucher, apporta une lampe, enleva elle-même les chaussures mouillées de Sabine, qui grelottait à présent la fièvre et qui n'avait plus la force de parler.

— C'est y Dieu possible de se mettre dans un état pareil... au risque d'attraper un mal de poitrine. Y a-t-il un malheur d'arrivé ! Allons, tendez vos pieds à la flamme ! Va falloir prendre quelque chose de chaud ! j'ai là à ma cuisine du bouillon qui fera l'affaire.

Et la vieille trottait, maugréant sans discontinuer. Sabine se laissait soigner, lasse et sans énergie.

Quand elle fut seule, une heure après, dans son lit bordé par Trinette, lampe éteinte, elle se sentit

envahir par une douceur tiède et consolante. Et là, dans sa chambre de jeune fille et de fillette, elle pleura dans l'ombre, elle pleura éperdument des larmes qui lui brûlaient les joues et qui disaient sa vie finie, son amour brisé, l'enchantement disparu.

C'était fini, c'était bien fini. C'en était fait de sa vie de femme, de ses espérances, de ses ivresses. Elle ne connaîtrait plus les baisers, la volupté, les caresses. Elle ne sentirait plus la forte étreinte de François la prendre toute et la dominer ! Tout cela, qu'elle avait attendu durant tant d'années, ne serait plus après avoir été durant si peu de temps !

Car elle le sentait : François ne l'aimait plus. Il avait eu pour elle de la pitié ; ce serait bientôt de la lassitude ; elle ne voulait pas ruiner ainsi leur amour, elle avait préféré se séparer tout de suite de lui. Si souvent elle lui avait entendu regretter la tristesse lamentable de ces fins d'amour. Il avait dit son dégoût des ruptures douteuses et des heures troubles où le cœur n'ose pas faire l'aveu d'une passion morte. Elle avait senti venir une de ces heures pour François. Et instinctivement, sans réfléchir à sa douleur, au moment où elle-même traversait une heure tragique de sa vie, elle était partie, elle avait fui, et elle était venue dans le cadre familial de ses joies passées et de sa jeunesse morte, abriter son amour meurtri et son bonheur défunt.

Elle resta pendant deux jours dans sa chambre, assise dans un fauteuil ; vers le soir elle errait dans la maison, l'âme en peine, le corps sans forces. Tous les souvenirs qui remontaient en elle à la vue des objets chers à ses jeunes années l'emplissaient d'une immense mélancolie. Une détresse l'accablait, elle se sentait si lasse et si fatiguée de vivre qu'une envie lui prenait de se coucher là, dans son lit étroit de vierge, pour ne plus se relever jamais !

Et l'idée de la mort entra en elle...

Le jardin, lugubre dans sa robe triste d'hiver, ne lui offrait pas l'accueil de sa retraite jadis si connue ! Elle regardait de longues heures, le front collé aux vitres, la pluie rayer le paysage, détremper les allées et de l'autre côté de la maison crépiter sur le pavé désert de la place.



Le soir du second jour elle alla à Saint-Jacques ! Oh ! la messe du dimanche quand elle était enfant, où elle se rendait en compagnie de sa grand-mère, tenant dans sa menotte le petit paroissien relié de cuir blanc qu'on protégeait avec un mouchoir plié dans la main ! Et à la sortie de l'office, le gâteau mangé chez le pâtissier et qu'elle pouvait choisir, dressée sur la pointe des pieds et les mains au bord du comptoir de marbre !

Elle entra. L'odeur de l'encens la grisa, tant elle était faible. La douceur fraîche de la vieille église mit une caresse à ses tempes qui bourdonnaient. Elle s'agenouilla dans un coin et sa prière fut longue. Elle désira le calme, elle demanda la force de vivre.

En sortant elle vit un corbillard des pauvres arrêté devant le portail. Cette vision lui fut douloureuse et sa prière fut impuissante à lui rendre son énergie.

La nuit vint peu à peu. La maison, de nouveau, était pleine de ténèbres. Et Sabine se sentait étrangement calme. Dans sa chambre silencieuse, elle dit à mi-voix : Je souffre trop. Je ne suis plus rien. Je voudrais mourir.

Et cette idée ne la quitta plus.

Elle y songea d'abord avec terreur, puis avec une immense tristesse. Elle se reprit à pleurer, elle pleura sur elle-même, sur sa vie manquée, elle pensait à sa sœur dont le bonheur n'était pas total, elle pensait à François qu'elle ne reverrait jamais !

Elle n'eut pas la pensée de résister à cet attrait de la mort, de retourner à Bruxelles, de lutter, de vivre. Sa mort à présent lui paraissait nécessaire et bonne. Elle se laissa prendre par l'attrance de son mystère.

Vers le matin, après une nuit d'insomnie, elle se leva et se mit à une table. Elle voulait, avant de mourir, dire adieu à sa sœur en lui demandant pardon, envoyer à François sa dernière pensée.

Très lentement, elle écrivit.

*Mon cher Amour,*

Je vais mourir. Cela me paraît doux. Ce sera un long sommeil sans cauchemar et en m'endormant je croirai que je suis dans vos bras comme jadis.

Je meurs à cause de votre amour. Et cet adieu vous portera mon cœur. Quand vous recevrez cette lettre, un poison lent et qui ne fait pas souffrir aura tué votre Sabine. Je vous ai bien aimé, mon cher Amant. Je vous ai donné tout moi et vous avez été tout mon bonheur.

Adieu, adieu, ne vous reprochez rien. C'est la vie banale. Gardez-moi pour plus tard un souvenir attendri. Et quand vous serez un vieillard à cheveux blancs, vous penserez à la chère morte dont votre amour aura été le doux linceul. Vous ne saurez jamais comment et combien je vous ai aimé. Pourtant, je n'ai pas pu me faire aimer jusqu'à toujours. Et c'est de cela que je meurs. Adieu! adieu! je meurs avec le goût de vos baisers sur mes lèvres déjà froides.

## XXXI

Deux mois après ces événements, un matin, Fabio Salviati trouva dans son courrier la lettre suivante :

Signor Fabio Salviati,  
14, Via Garibaldi,  
Firenze.

De Gênes, le 12 avril 19...  
A bord du paquebot *Italia*.

*Mon cher Fabio,*

Quand tu liras cette lettre je serai en mer, voguant vers le canal de Suez, vers les Indes. Je quitte l'Europe et ne compte pas y revenir avant bien des années. Tu sais, par ma dernière lettre, comment Sabine est morte, dans un coup de tête à Bruges. Depuis lors je ne sais plus vivre là-bas; son image me hante, ce suicide m'accable. Je vais courir le monde pour tâcher d'oublier. Et je me suis fait le serment de ne plus aimer jamais: on souffre trop, on fait trop souffrir.

Pauvre Yvonne! Sera-t-elle heureuse? Il y a une fatalité qui a mis en moi quelque chose de néfaste. Pourtant je suis bon. J'aurais voulu que les choses

arrivent autrement, que cela finisse bien, comme dans les mélodrames. La vie est une pièce mal faite. Je quitte le spectacle. C'est une manière à moi de me suicider. C'est une expiation. Et puis, je n'aurais pas supporté de revoir les objets familiers aux dernières heures de notre amour, de croiser les gens qui la connaissaient, ni ce mari absurde qui a été jusqu'au ridicule de vouloir se battre quand même. Je l'aurais tué froidement. Mais des amis intempestifs ont arrangé l'affaire.

Maintenant, au revoir, peut-être adieu. Je vais vivre avec son souvenir. Sa mort a rendu plus vivant notre amour. Bizarre chose que le cœur humain ! J'allais ne plus l'aimer, elle se tue. Je vais l'aimer jusqu'à en mourir. Sous des cieux inconnus, aux Indes, au Japon, à Madagascar, je vais promener ce cœur qui a voulu connaître toute la passion et qui n'a connu que toute la triste volupté.

Adieu Fabio, Dieu te garde et nous fasse miséricorde.

*François d'Arvant.*

HENRI LIEBRECHT.

Menaggio, avril 1907.  
Bruxelles, mai 1908.

FIN

---

## LE DOUZIÈME PROVISoire

---

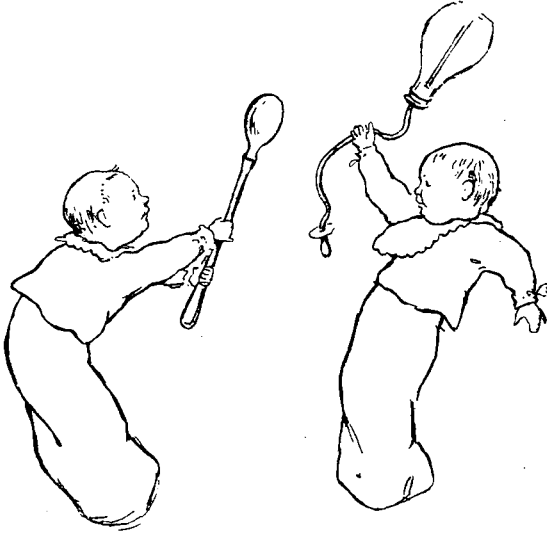
Les derniers bulletins relatant l'état de santé, de la Reine ont, enfin, rassuré le pays. L'affection que l'on porte à la gracieuse souveraine était angoissée. Et il semble qu'à l'heure présente, tous les cœurs poussent un grand soupir de soulagement, toutes les bouches murmurent des paroles d'allégresse. Sympathie émue, affection profonde, tout cela si délicieusement mérité par la bonne grâce et le charme de celle que nous appelons — peut-être pas très protocolairement — « notre petite reine ».

C'est ainsi qu'à une fort jolie conférence qu'il donna récemment au Théâtre Flamand et qui avait pour sujet un captivant voyage au Congo, M. Paul Renaux de Boubers souleva l'enthousiasme d'une salle en délire, en appelant « notre petite reine » — la Reine des Belges. Le Roi était là. La conférence a paru l'intéresser beaucoup. Mais je gage que l'accueil réservé au nom et au souvenir de la convalescente n'aura pas été pour lui le moindre attrait de cette séance. Et puis, voyez comme c'était bien : sans doute, le compliment fut-il fait en langue française ; mais c'était au Théâtre Flamand ! Et nous avons, une fois encore, échappé aux fureurs de ceux pour qui le : *Leve de Koningin !* est la seule façon de dire convenablement son patriotisme et son affection.

\* \* \*

Tout le monde sait que quand, dans une famille, naît un septième fils, celui-ci est de droit le filleul du Roi. Je ne sais pas si s'est jamais présenté le cas amusant dont nous parle un quotidien. Un septième fils vient de naître chez des personnes qui aiment bien la famille : cela vaut mieux que d'aller au café. Seulement, ce septième fils *est deux*. Avoir un fils, c'est bien ; en avoir deux, c'est mieux. Mais comment va-t-on faire ? Le Roi sera-t-il parrain de l'un et de l'autre ? En ce cas, il ne sera pour

chacun des jumeaux qu'un demi-parrain. Et s'il a une préférence, cela va créer une de ces bonnes haines fraternelles auprès desquelles les fureurs de Camille, — ce n'est pas de ma bonne qu'il s'agit, — ne sont que des



rondelles de *kip-kap*, comme l'a si ingénieusement prouvé M. Hector Denis. Et alors ? Alors, je sou mets le problème à votre appréciation, tout en vous prévenant que mon opinion à moi est définitive, dans la question : ça m'est absolument égal.

\* \* \*

Le *Thyrse*, trouvant que la littérature ne nourrit pas son homme — ni même sa femme — en Belgique, estime que néanmoins il convient de se nourrir à propos de littérature. Aussi l'active et vaillante revue, qui paraît presque toujours à date fixe depuis que je n'en suis plus directeur, organise-t-elle des soupers, afin de resserrer l'amitié entre les littérateurs, — ah ! mes belles chéries ! — afin de dire du bien des présents et du mal des absents, afin d'émettre

entre la poire et le fromage — à l'heure où presque tout le monde est saouï, — des considérations élevées sur la philosophie de l'art, afin aussi de manger — et de boire. Le premier de ces soupers a eu lieu à la fin de novembre. C'était très bien. Rosy, qui est un organisateur aussi aimable que prévoyant, avait le sourire, — un sourire bleu. Et Maurice Wilmotte, qui présidait — il préside toujours, je vous l'ai dit ! — avait aussi le sourire, — un sourire vert. Il y avait là le gros Omer De Vuyst, qui murmure toujours ce qu'il dit, même quand il vous annonce qu'il reprendrait volontiers du roastbeef, et qui a conspiré toute la soirée — chut ! chut ! — avec François Léonard, surnommé Ursus — depuis *Quo Vadis*? Il y avait Prosper-Henri Devos, vêtu de velours marron et chantant des choses qui firent rougir les dames. Il y avait Gailliard qui est doux, qui est bon, qui est content parce qu'il a du talent et qu'on a fini par s'en apercevoir ; il y avait Max Deauville, qui dit des roseries d'un air triste et montre des dents presque aussi éblouissantes que celles de Paul André — mais dans un visage plus délibérément espagnol. Pourvu qu'il ne grandisse pas, Max Deauville ; il faudrait monter à la hauteur d'un premier étage, pour lui parler à l'oreille ! Il y avait Fürstenhoff, qui m'a beaucoup grondé d'avoir blagué M. l'instituteur Van Gils (P.), et à qui je n'ai pas dit que je ne le ferais plus. Il y avait... il y avait, enfin, beaucoup d'autres personnes. Même, avec un peu de soin, on apercevait Oscar Liedel qui, à un bout de la table, juché sur une pile de dictionnaires Larousse, dont on avait dû exhausser sa chaise, disait des petites méchancetés d'un air tout content. Et, à l'autre bout de la table, M. Buisseret, qui écrit des tragédies, regardait, amer et glabre, les cheveux de M. Debouck, qui a vraiment de fort beaux cheveux et qui, aussi, écrit.

\*  
\* \*

On n'a pas fait que souper, dans le monde littéraire belge. On a fait toutes sortes d'autres choses. On a donné

des conférences. On donne toujours des conférences — auxquelles assistent quelques amis éprouvés du conférencier et les membres de sa famille : c'est une sorte de petit enterrement périodique qui, condoléances comprises, dure une heure, corps présent. Seulement, c'est le conférencier qui distribue les fleurs et couronnes — et les épines. M. Henry Carton de Wiart, qui est sympathique et qui a beaucoup de talent — ainsi que des redingotes miraculeuses — a parlé du bourgeois



belge. Joli sujet, beaucoup de monde, par hasard, — les *Amis de la littérature* savent leurs devoirs et puis, en somme, ces conférences-là sont les rares intéressantes ; — personnalités, gros bonnets, légumes importants. Je ne parlerai pas de la conférence de M. Henry Carton de Wiart. Il y a Paul André qui fera ça beaucoup mieux que moi — ou aussi bien. Mais je raconterai un des petits à-côté de la cérémonie. Elle se passait, comme de coutume, dans la salle de milice de l'Hôtel de Ville de Bruxelles. Au fond, à côté de l'estrade où se juchent les membres du bureau, il existe une sorte de grande cabine : c'est là que les conscrits se montrent tout nus aux membres du conseil de revision. Les jours où

il n'y a pas de conférence, bien entendu. Or, avant que la conférence commençât, on entendit, derrière la cloison, des rires sonores. Et le public, stupéfait, se demandait si par hasard la conférence allait être une conférence amusante, — ce qui n'est pas du tout l'habitude des conférences —. Or, voici ce qui se passait : les petits facétieux du bureau

avaient découvert là une toise et une balance. Paul André, devant ces instruments évocateurs, avait senti surgir son âme de capitaine. Il toisait et pesait les membres du bureau. Voici le... palmarès : M. Beernaert accusa 103 kilogs; Fierens-Geevaert, 84; E. Picard, 74; Franz Mahutte, 73; Carton de Wiart, 72; Max, bourgmestre, 69, et Rency terminait la série avec 63 pauvres petits kilogs. Quant à Paul André lui-même, qui ne veut jamais faire de peine à qui que ce soit, il pesait — moyennement, 71 kilogs. J'ignore si, pour cette opération, ces Messieurs s'étaient mis tout nus. J'espère que oui. Mais quel programme, hein, tout de même ! La littérature jugée au poids ! Plus ne sera besoin de critique. Pour apprécier les productions — ou plutôt les producteurs — littéraires, un boucher suffira. Et on dira de tel écrivain à qui la nature malicieuse n'octroya que peu de graisse : « Du talent, lui ! Il ne pèse que 49 kilogs, ma chère ! » — Et c'est François-Charles le Bêcheur — qui lutte en ce moment à la Scala — qui sera proclamé vainqueur de ce tournoi dont le poids est le prix : on sait que ce François-Charles avoue 130 ... livres !

Tout de même, M. Beernaert a dû rire un peu en se voyant pesé par Paul André !

\* \* \*

Je pense que c'est à la suite de cette conférence des *Amis de la littérature* que M. Brouette, le fastueux directeur de la Scala, a corsé l'intérêt de la revue du bon Enthoven, en y ajoutant un peu de lutte gréco-romaine. Ces luttes sont passionnantes, pour ceux qui aiment cela. Les dames se montrent particulièrement frénétiques. Il y a quelques jours, un des lutteurs, un peu brutal — dame ! ces gens-là ne peuvent tout de même pas passer leur vie à faire de la dentelle ! — renversa son adversaire assez malencontreusement pour lui procurer un évanouissement de quelques secondes. Vociférations, hurlements : le lutteur brutal n'avait pas l'oreille — ou l'œil — du public. Et



une dame élégante s'écria, comme vous et moi nous l'aurions fait : « C'est un cochon ! »

Oh ! duchesse !

Ces spectacles sportifs sont fort à la mode dans nos



théâtres. Le *Quo Vadis?* de Nougès, que l'on joue en ce moment avec un succès triomphal, en est une preuve. J'ai déjà parlé plus haut d'Ursus — qui, depuis Néron, est devenu sergent aux grenadiers. Mais il y a aussi M. Saldou qui, pour être ténor, ne manque néanmoins pas de biceps et transporte allègrement les 82 kilogs — encore une pesée ! — de M<sup>lle</sup> Béral. Ce sont d'ailleurs là 82 kilogs qui ne sont pas désagréables à contempler...

M. Nougès a une famille soucieuse de sa santé, c'est certain. Elle veut bien qu'il écrive de la musique. Mais elle s'oppose à ce qu'il attrape une méningite. En écrivant la musique de *Quo Vadis?* M. Nougès a rassuré sa famille. C'est d'ailleurs très gentil, cette petite musique-là. Cela ne fait de tort à personne. Et cela permet de se rappeler les thèmes de Delibes, de Puccini, de Thomas, de

quelques autres. Il y a même au premier acte un chant d'amour, vaillamment lancé par Vinicius, qui pourrait avoir quelque parenté avec le *Preislied* des *Maitres-Chanteurs*. D'ailleurs, *Quo Vadis?* est monté à merveille. La mise en scène est somptueuse, selon la coutume de MM. Kufferath et Guidé. Et l'œuvre fait des salles combles. Que pourrait-on demander de plus? Sans compter què M. de Cléry, qui est un grand artiste, a joué et chanté de saisissante façon le rôle de Chilon Chilonidès.

Le seul inconvénient de l'affaire, c'est que ce *Quo Vadis* qui donne son titre à l'œuvre n'apparaît pas. N'aurait-on pas trouvé d'interprète?

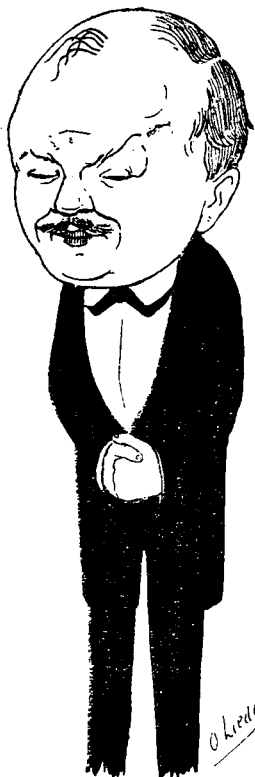
\* \* \*

J'ai pu constater à différentes reprises que le public des premières représentations n'est pas très intelligent. Passe encore. Il faudrait aussi qu'il ne fût pas méchant. Mais il l'est. Ainsi en était-il aux Galeries, à la première représentation de *Son Excellence Monsieur le Ministre*, la nouvelle pièce de Fonson et Wicheler. Je me garderai de vous donner mon appréciation — d'abord parce que ce n'est pas mon rôle ici, ensuite parce qu'elle n'a pas d'importance. Et puis, si je dis que je n'aime pas la pièce, on m'accusera peut-être de jalousie. et, si je la goûte, on me dira que je veux « rester bien » avec le directeur des Galeries, afin que celui-ci, peut-être, me demande un jour une de mes meilleures pièces, l'*Ejfrénée*, par exemple. Mais ce qui m'écœure, c'est de voir les spectateurs, avec cette sotte manie que nous avons en Belgique d'éreinter et de déprécier tout ce qui vient de chez nous, dire du mal d'une pièce avant même que le rideau soit levé. Les manigances des crapauds n'ont pas empêché *Son Excellence Monsieur le Ministre* de remporter un triomphe. Je me borne à le constater, non sans un certain plaisir : d'abord, parce que cela fait enrager les baveurs des premières...

\* \* \*

Il serait difficile, à quiconque se pique de relater quelques menus faits bruxellois, de ne pas parler un peu

de Paris. Paris qui était déjà presque belge, l'est devenu tout à fait depuis sa conquête par M<sup>lle</sup> Beulemans — qui va se marier, là-bas, bientôt, pour la trois centième fois. Par politesse, Bruxelles, qui ne veut pas rester en arrière, a adopté la Comédie-Française, dont les artistes jouent de temps en temps à Paris — quand les exigences du public bruxellois leur en laissent le loisir. Nous avons, je vous



l'ai déjà fait remarquer, — et, au fait, vous l'auriez peut-être remarqué sans mon précieux concours — quelques compatriotes notoires. Notamment Henry Enthoven dont les chansons font la joie des boulevards. Nous avons bien manqué n'avoir plus de chansons. Tout comme un Parisien pur-sang, notre barde a été la victime d'un grave accident d'auto. Il m'écrivait, il y a quelques jours, qu'il avait failli y laisser sa peau et ses os, c'est-à-dire toute sa personne, y compris les quelques cheveux qu'hospitalise encore son crâne pointu. Heureusement il s'en est tiré. Nous aurons encore des chansons. Et ce n'est pas à dédaigner en ces temps funèbres où la gaieté est aussi rare que les spectateurs au théâtre... Chut! pas de personnalités!

Un autre Belge, qui n'a pas trop mal « fait son chemin », et qui continue, Francis de Croisset — on joue de lui pour le moment *Le Feu du Voisin*, au Théâtre-Michel, et cette petite comédie, où l'un des personnages, un Anglais, parle français avec l'accent belge (entente cordiale et

sacrifice à la mode Beulemans!) est un chef-d'œuvre de grâce et d'esprit — Francis de Croisset veut s'appeler Francis de Croisset ; le ministère français lui a accordé cette satisfaction. Tout le monde sait que Croisset est un pseudonyme. Un pseudonyme plus illustre, peut-être, que celui de Coco Lulu — ou même d'Anicet Le Noir. Francis de Croisset prévoit qu'il pourrait bien avoir un fils. Cela peut arriver aux meilleurs ménages : il n'y a pas que le feu du voisin.... Ce qui fait que le fils de Francis de Croisset — qui deviendra auteur dramatique — s'appellera probablement aussi Francis de Croisset. A l'heure où quelques familles royales se font expulser vivement, il convenait que les écrivains fondassent des dynasties. En attendant la dynastie Bonmariage — évidemment! — nous aurons la dynastie de Croisset.

\* \* \*

Pendant que les catholiques d'outre-Atlantique poussent des hurlements parce que Sarah Bernhardt joue *La Samaritaine* après avoir joué *La Dame aux Camélias*, et qu'ils trouvent indécent de voir une actrice, après avoir joué un rôle de courtisane, parler en scène à une *personnalité galiléenne*, comme dit le président de la Libre-Pensée dans *Son Excellence M. le Ministre*, le comité de lecture de la Comédie-Française, tout fier d'avoir été rétabli, montre qu'il est là, et comment ! Il a refusé toutes les pièces qui lui ont été soumises : c'est un vrai jeu de massacre. Successivement Saint-Pol Roux, Brieux, Paul Ferrier, Berr de Turrique ont été *kiekebich* ! Ça leur fera du succès dans un autre théâtre. Toutes les pièces ne peuvent pas avoir l'heureux sort de *La Courtisane*, de M. Arnyvelde qui, elle, fut reçue à la Comédie-Française. Elle ne s'en trouva pas mieux. Et puis, on se demande si la compétence d'acteurs, si illustres qu'ils soient, peut être suffisante pour établir un critérium bien déterminé ? A moi personnellement, ces messieurs ont promis — je ne puis plus suffire aux commandes ! — de jouer une œuvre de moi ; mais ils préfèrent attendre que je sois mort. J'espère donc

que quand ma pièce sera jouée, on aura eu tout le loisir de la répéter avec soin...

\* \* \*

Je ne suis pas pudibond. Mais il y a des choses qui me dégoûtent. Je ne suis pas hargneux — j'ai déjà assez de défauts comme cela, grâce au ciel! — mais il y a des choses qui me fâchent. Il y a au boulevard Anspach une affiche écœurante. L'imprésario du spectacle répugnant qu'elle annonce ne s'en est pas contenté : il fait distribuer des prospectus reproduisant l'affiche! Cela tombe entre les mains d'enfants et de jeunes filles, et c'est ignoble. Je demande qu'on réserve aux charcutiers les étalages de cochonneries.

\* \* \*

Je dois, pour sacrifier à une mode aussi ennuyeuse que dispendieuse, offrir quelques étrennes aux écrivains et artistes d'ici. Je vous citerai seulement quelques-uns des cadeaux que j'offre cette année : Willy vient d'écrire un livre avec la jolie Meg Villars (qui danse à la Scala) et est par le fait plus souvent à Bruxelles qu'à



Paris : il recevra donc une boîte de chichis; Valère Gille aura un gilet; Giraud, un manuel de charité chrétienne; Rosy, un subsidé... à distribuer; Max Deauville, des échasses; Théo Hannon, des sourcils à ressort; Liedel, son buste par Collard et Collard, son croquis par Liedel; le peintre Watelet, un lion; Fonson, le portrait de Wicheler et Wicheler, le portrait de Fonson; Debouck, un coiffeur; Wilmotte, une boîte de pâte de guimauve; Ramaeckers, un rasoir; Des Ombiaux, une couronne de lauriers... Enfin, André aura un boulet; Gauchez, une boulette, et M. l'instituteur Van Gils (P.), une botte de foin...

F.-CHARLES MORISSEAUX.

(Illustrations d'Oscar Liedel.)

# LA REVUE

---

## PROLOGUE

La scène représente n'importe quel five o'clock-bar (de n'importe lequel de nos grands magasins), où MM. Woeste, Hymans et Vandervelde se sont rencontrés après avoir choisi au rayon de lustrage, les pâtes, brillants, vernis pour l'entretien et la remise à neuf de nos partis. C'est le moment pour l'an prochain et ils en ont rudement besoin.

M. Woeste absorbe un citron nature. M. Hymans un minuscule manhattan cocktail (recette Janson) et M. Vandervelde un verre d'eau végétale (des Moines socialistes templiers). Pendant que les tziganes fonctionnent, la cartomancienne attachée à l'établissement s'approche de ces Messieurs, tire ses cartes, et propose la bonne aventure de l'année politique 1911.

TOUS LES TROIS

Merci !

M. WOESTE (ne parle qu'en vert)

Air : *Grincheux.*

*Moi, je n'ai pas la moindre peur  
Nous resterons ce que nous sommes  
Et nous conserverons nos hommes  
Car nous sommes conservateurs.*

M. HYMANS

*Plus qu'hymanses, mais colossales,  
Cher Monsieur, sont nos prévisions  
Aujourd'hui que les professions  
Sont presque toutes libérales.*

M. VANDERVELDE

*Espérez tous deux, chers Messieurs,  
Vous n'avez plus que l'espérance.  
Le Peuple, las de sa souffrance  
Voit l'aube rouge luire aux cieux.*

LE GARÇON

Ça, c'est idiot!

TOUS LES TROIS

Comment?

LE GARÇON

Mais oui, moi je trouve ça idiot, les vers d'abord et puis tout et le reste.

Vous, qui défendez le Peuple, ça ne vous empêche pas de le faire vendre tous les jours pour un sou dans la rue! Et vous qui vous dites libéral, est-ce vrai que vous êtes pingres comme tous vos pareils?

Puis, en fait de conservateurs, vous savez, vous, qu'est-ce que vous conservez? L'assiette au beurre!

TOUS LES TROIS (indignés)

De quoi vous mêlez-vous? Qui êtes-vous?

LE GARÇON

Moi, je suis celui qui s'en fout, comme il commence à y en avoir beaucoup, vous savez, devant votre sacrée boutique politique. Et puis, d'ailleurs, je suis le compère de la revue.

WOESTE, HYMANS, VANDERVELDE

Quelle revue?

LE GARÇON

La revue politique sans politique que nous allons avoir l'honneur de vous représenter, Mesdames et Messieurs (je dis Mesdames pour nos charmantes lectrices), dans chaque numéro de notre chère *Belgique Artistique, non politique et littéraire*, avec la collaboration de caricaturistes en renom, du corps de ballet du Sénat et des interpellateurs de la Chambre des députés.

TOUS LES TROIS

Et quelle est votre opinion?

LE GARÇON

Je n'en ai pas. Je n'en ai plus. Quand ça m'a dégoûté, je suis parti et sans parti! Si, j'en ai une d'opinion, mais

je l'ai déjà dite : je m'en fous. Du reste, puisque nous  
avons des tziganes, je vais vous la chanter.

Air : *On n'sait pas!*

*Pour qui me faut-il voter?*

*Je n'sais pas.*

*Qui faudrait-il consulter?*

*Je n'sais pas.*

*Faut-il lire les journaux*

*Ou courir écouter nos*

*Meetinguistes nationaux?*

*On n'sait pas.*

*Êtes-vous blanc, rouge ou bleu?*

*Je n'sais pas.*

*Vous en fichez-vous un peu?*

*Je n'sais pas.*

*Êtes-vous pour le cartel,*

*Voterez-vous pour un tel,*

*Pour Marianne ou pour l'autel?*

*Je n'sais pas.*

*On voudrait bien cependant*

*S'informer en attendant*

*De quelques bons favoris*

*On tiendrait quelques paris,*

*Ce serait plus amusant*

*Que de bâiller en lisant*

*Leurs programmes belliqueux*

*Trop pleins de poudre... pour les yeux.*

*Quel est le meilleur parti?*

*On n'sait pas.*

*Lequel a le moins menti?*

*On n'sait pas.*

*Le socialiste enragé,*

*Le catholique rangé,*

*Le libéral mélangé?*

*On n'sait pas.*



*Avez-vous plus d'une voix?*

*Je n'sais pas.*

*Une ou deux, peut-être trois?*

*Je n'sais pas.*

*Arrivé dans l'isoloir*

*Et déjà dans le couloir,*

*Quel trac allez-vous avoir?*

*Je n'sais pas!*

*Moi je trouve les drapeaux*

*Et les programmes si beaux,*

*Que je n'ai qu'un seul désir,*

*C'est les voir tous réussir.*

*Ce qu'on devrait exiger*

*C'est ... de les réaliser*

*Pour s'épargner des regrets*

*Et ne jamais voter... qu'après!*

LE PUBLIC (massé à la porte du bar)

Bravo!

LES TROIS

Qui ose applaudir?

LE GARÇON

L'auteur est dans la salle. Il fait sa claque lui-même.

LE GÉRANT

Pardon, Messieurs, il est sept heures, et il y a un attrouplement à la porte.

UN CHASSEUR

Par ici la sortie!

LE GROUPE DES FÊTARDS (attendant la sortie  
des employées)

Par ici!

La diseuse de bonne aventure laisse tomber son masque et sa robe de bohémienne et apparaît en commère de revue, vêtue d'un calendrier (à détacher.) Le corps de ballet de la Chambre et du Sénat entre en scène, armé de sonnettes, de pupitres et d'encriers et mime une

---

séance mouvementée au Palais de la Nation. Le punch des fêtards flambe. Apothéose.

La musique joue l'Air des *Gueux*, la *Brabançonne* et la *Marseillaise*.

Rideau.

BRUSCAMBILLE.

(*La première scène de la Revue  
paraîtra le mois prochain,  
les autres les mois suivants.*)

---

# LES DESIDERATA

des Associations Scientifiques, Artistiques  
et Littéraires (1)

---

## PRÉAMBULE

---

Le 25 avril 1907, une Réunion de délégués d'associations artistiques, scientifiques et littéraires se réunissait à la Maison du Livre, au cours de la crise ministérielle alors ouverte, et votait à l'unanimité le vœu suivant :

« La création d'un Ministère des sciences et arts constituerait en ce moment une mesure opportune répondant aux besoins du pays.

» Un tel ministère aurait pour but de grouper, de la manière la plus utile, les services administratifs répartis aujourd'hui entre plusieurs départements ministériels : les sciences, les lettres, les beaux-arts, l'enseignement spécial et professionnel. Ces divers services ont entre eux les connexions les plus étroites. Réunis sous une même direction, leur action aurait l'homogénéité nécessaire pour poursuivre les grandes réformes commencées.

» Au développement des intérêts matériels, qui s'est produit sous l'empire d'institutions adéquates au but poursuivi, à la prospérité matérielle, doit correspondre un développement parallèle des intérêts intellectuels de la nation, un essor des sciences, des arts.

» L'outillage économique du pays doit être complété par un outillage scientifique, capable de développer davantage la culture des sciences, dont les applications, à leur tour, alimentent nos industries, et de procéder à la formation d'hommes adaptés aux nécessités devenues pressantes de la concurrence mondiale.

» Un ministère des sciences et des arts constituerait véritablement un organe approprié aux nouveaux besoins qui se développeront chaque jour davantage, à mesure que se réalisera le programme d'expansion

(1) Réunion plénière annuelle des Associations provoquée par la Libre Académie de Belgique en vue de la discussion du budget du Ministère des Sciences et des Arts (2 décembre).

dans tous les domaines que Sa Majesté le Roi elle-même traçait à l'activité des Belges lors des cérémonies mémorables du jubilé national. »

Ce vœu fut transmis au Roi et au Gouvernement et obtint satisfaction. La déclaration ministérielle du 18 mai en fit part en ces termes :

« La culture intellectuelle du peuple est souhaitée » par tous ceux qui veulent la patrie grande et forte.  
 » Le gouvernement a l'intention de développer encore » l'enseignement à tous les degrés, qu'il soit officiel » ou libre; il veut aussi encourager le remarquable » mouvement scientifique, littéraire et artistique, » dont la nation est justement fière. *C'est pour réaliser ce but élevé qu'il a créé le Ministère des sciences et des arts.* »

Le nouveau Ministre des sciences et des arts, dans son premier discours au Sénat, le 20 mai, caractérisa ainsi l'origine et la tendance désirable du département ministériel :

« L'idée de la création d'un Ministère des sciences » et des arts et celle du nom qui lui a été donné ne » sont pas précisément d'origine gouvernementale.  
 » Vous le savez tous, messieurs, un grand nombre de » *sociétés savantes* se sont adressées au gouvernement » pour obtenir la création de ce ministère avec la » dénomination qu'il porte... Occupons-nous du » remarquable mouvement littéraire, scientifique, » artistique et éducatif qui s'est développé dans notre » pays. *Travaillons de concert*, si possible, à le » développer largement et efficacement. »

Les Associations qui venaient d'obtenir la réalisation de leur vœu, estimèrent qu'elles devaient, de toute manière, seconder l'action du nouveau ministère et maintenir dans tous les domaines des contacts étroits avec son administration. Une première tâche s'imposait : formuler un programme général. Des enquêtes et des rapports généraux y préludèrent.

Pour en examiner et en préciser les différents points, il fut décidé de tenir une « Réunion plénière annuelle des associations scientifiques, artistiques et littéraires pour la discussion du budget du ministère des sciences et des arts ». La réunion a eu lieu

en 1908, en 1909 et en 1910. Elle a été exclusivement réservée aux membres des associations ou institutions ayant pour objet les sciences, les lettres, les arts et l'enseignement. Appel est fait aux dirigeants de ces associations et aussi à ceux de leurs membres qui, sans avoir de fonction dans les comités et les conseils, s'occupent de questions d'organisation.

Dans les discussions, on s'est efforcé de faire connaître les vœux et l'opinion des intéressés, sous la forme concise de motions, visant en chaque cas l'un des articles du budget. C'est le moyen pratique d'apporter une contribution à l'étude de celui-ci et de permettre au gouvernement, aux rapporteurs du budget à la Chambre et au Sénat, ainsi qu'aux membres du Parlement, qui prennent à cœur le progrès et la défense des intérêts intellectuels du pays, d'utiliser le travail de la Réunion. On a spécialement demandé aux Associations dont les comités directeurs, au cours de l'année, ont généralement eu à s'occuper de quelque question touchant à l'administration publique, de bien vouloir transmettre leurs desiderata à la Réunion plénière, afin de leur donner la force d'un vœu général et d'être assuré qu'ils ne vont pas à l'encontre des desiderata d'autres associations. Il en est de même des vœux émis, au cours de l'année, dans les congrès et les groupes particuliers.

En 1910 la résolution a été prise de convoquer une séance trimestrielle afin de maintenir un contact plus étroit entre les associations, de procéder par voie d'enquête écrite auprès d'elles et de provoquer des réunions où les artistes d'une part, les littérateurs d'autre part, les scientistes de troisième part, discuteraient séparément de leurs intérêts particuliers pour venir ensuite apporter leurs vœux à la Réunion plénière.

Toutes les résolutions prises sont consignées en un « Cahier des desiderata ». Ce cahier est complété et développé chaque année. Il sert ainsi de guide aux discussions, permet d'éviter les répétitions et constitue

(1) Le programme du Ministère des sciences et des arts. — Bruxelles, Edition de la *Belgique Artistique et Littéraire*, 1907.

un instrument pratique pour la transmission des vœux et la propagande en leur faveur.

La Réunion plénière n'a aucun caractère politique. Des députés et des sénateurs l'honorent de leur présence et prennent part éventuellement aux discussions. Les hauts fonctionnaires attachés aux établissements de l'Etat sont invités à y assister et à y prendre la parole. Ils peuvent éclairer les discussions par des explications sur le fonctionnement de leurs services. Ainsi s'établit une première coopération entre l'Administration et le Public, dont les intérêts sont représentés ici par les Associations.

La Réunion plénière, sur une base de libre initiative, est donc appelée à fonctionner à l'avenir comme une sorte de Conseil supérieur des Sciences, des Lettres et des Arts, à l'instar des Conseils supérieurs consultatifs qui fonctionnent auprès du Ministère de l'Agriculture et du Ministère de l'Industrie et du Travail.

\* \* \*

**1. — Publications.** — *Souscription aux publications.* — Vœu de voir le gouvernement donner une organisation bien définie au service des souscriptions aux publications périodiques. Cette organisation devrait s'inspirer notamment des idées suivantes, dont certaines ont déjà reçu application : établissement des conditions d'impartialité philosophique et politique auxquelles les souscriptions peuvent être obtenues ; large publicité donnée à ces conditions ; distribution des abonnements souscrits aux bibliothèques du pays.

Vœu de voir augmenter le crédit dont le gouvernement peut disposer pour les souscriptions aux revues et de le voir mettre le service central de souscription en corrélation plus étroites avec le service des bibliothèques publiques.

[Art. 11A du budget.] (Vœu du Congrès de la Presse Périodique belge, septembre 1907, présenté par l'Union de la Presse Périodique à la Réunion plénière de 1908.)

**2. — Encouragements aux beaux livres.** — Il y a lieu d'inviter les pouvoirs publics à se servir des moyens dont ils disposent pour améliorer, au point de vue du bon goût et de l'aspect esthétique, les publications officielles et les livres sco-

lares. Le Ministre des Sciences et des Arts pourrait exercer à cet égard une action efficace dans les écoles, et en attirant sur ce point l'attention des autres ministres. L'encouragement aux « beaux livres » est aussi un moyen utile. Il est désirable à cet égard de voir continuer la publication de *Notre Pays*, monument jubilaire dû à la collaboration de nos artistes et écrivains nationaux.

(Vœu transmis par le Musée du Livre à la Réunion plénière de 1908.)

**3. — Ouvrages approuvés par le Conseil de perfectionnement.** — La disposition réglementaire qui rend révocable tous les quatre ans les décisions du Conseil de perfectionnement de l'enseignement, relatives aux achats d'ouvrages scolaires, est fort préjudiciable à nos écrivains.

(Réunion plénière de 1908.)

**4. — Associations.** — I. Il est désirable de voir voter dans le plus bref délai une loi accordant la personnification civile aux associations scientifiques, artistiques et littéraires. Les études poursuivies à l'Institut de sociologie Solvay, à la Fédération des Avocats belges et dans diverses revues, ont démontré qu'il existait à cet égard un accord réel entre toutes les opinions. (Art. 11c)

II. Il y a lieu de voir diviser les articles du budget qui confondent aujourd'hui en une même allocation les subsides destinés aux publications et aux sociétés scientifiques et littéraires. La catégorie « scientifique » doit être distincte de la catégorie « artistique ».

III. Il y a lieu d'augmenter les subsides accordés aux sociétés scientifiques. Le nombre de ces sociétés s'est accru et leurs services se sont étendus. (Art. 11A et 11C.)

(Réunion plénière de 1908.)

**5. — Institutions internationales.** — I. Les associations internationales, ayant leur siège à Bruxelles, expriment toute leur satisfaction pour les déclarations qu'a faites, au nom du gouvernement, le baron Descamps, Ministre des Sciences et des Arts, relativement au patronage du gouvernement et à la mise à la disposition, dans les futurs palais du Mont-des-Arts, des locaux destinés aux Instituts internationaux.

(Résolutions de l'assemblée générale des associations inter-

nationales du 29 janvier 1908, transmis à la Réunion plénière de 1908.)

II. La personnification civile à donner aux associations internationales (projet de loi déposé par MM. Tibbaut et consorts) est ardemment désirée par les associations qui se voient aux prises avec des difficultés spéciales provenant de leurs relations avec les pays étrangers. (Art. 11 F.)

(Réunion plénière de 1908.)

**6. — Missions belges à l'étranger.** — I. Il est désirable de voir multiplier les missions scientifiques ou artistiques belges à l'étranger.

II. Il est désirable aussi de voir le gouvernement prendre des mesures en vue de continuer à entretenir la culture nationale (langue, sentiments, idées) parmi les Belges ayant formé des agglomérations à l'étranger.

(Réunion plénière de 1908.)

**7. — Échanges internationaux.** — Considérant l'intérêt puissant qui s'attache à une large diffusion des périodiques de toute espèce et spécialement à l'échange de ces périodiques entre eux, ainsi qu'à leur envoi aux bibliothèques et aux associations scientifiques du pays et de l'étranger; considérant le rôle qui peut être assumé à ce point de vue par le Service international des échanges; considérant qu'une réorganisation de ce service s'impose à divers points de vue; la célérité plus grande des expéditions, l'extension du réseau des échanges, l'extension à toutes les catégories des périodiques de la faculté d'y recourir, l'extension des services à l'intérieur des frontières de la Belgique en réalisant les principes de franchise de port qui sont sa base; vœu de voir le gouvernement procéder sans retard à la réorganisation du Service des échanges internationaux (art. 25).

(Vœux du Congrès de la Presse Périodique belge, septembre 1907, présenté par l'Union de la Presse Périodique à la Réunion plénière de 1908.)

**8. — Bibliographie.** — I. Il est désirable de voir le gouvernement mettre les subsides qu'il accorde à l'*Office international de Bibliographie* en harmonie avec la tâche nouvelle que cet Office a assumée en organisant la Bibliothèque collective des sociétés savantes, et un Répertoire central de documentation établi en coopération avec les associations scientifiques natio-



nales et internationales. Il est désirable aussi de voir l'Office disposer de locaux permettant au public un accès plus facile aux collections déjà réunies.

II. Vœu de voir prendre des mesures en vue du prompt achèvement de la *Bibliographie nationale* commencée en 1880, dont le dernier fascicule a paru il y a trois ans et dont tous les membres de la commission sont décédés, sauf un seul.

(Vœu présenté par l'Institut International de Bibliographie à la Réunion plénière de 1908.)

**9. — Bibliothèque royale.** — Des mesures urgentes doivent être prises en vue d'accroître les collections de la Bibliothèque royale et de mettre son catalogue à la disposition du public.

Les crédits alloués au cabinet des estampes doivent être augmentés de telle sorte que les œuvres des artistes belges puissent être acquises pour les collections de l'État. (Art. 17.)

(Réunion plénière de 1908.)

**10. — Bibliothèques populaires.** — *a)* Il y a lieu d'encourager le gouvernement dans la voie où il est entré de venir en aide aux bibliothèques populaires, tant libres qu'officielles, par l'envoi d'ouvrages au lieu de subsides en nature ;

*b)* Les bibliothèques populaires doivent devenir un instrument de culture pour la nation tout entière. Leur réorganisation doit être étudiée suivant un plan d'ensemble, impliquant le concours de l'État, des provinces et des communes. Leurs relations avec les grandes bibliothèques d'une part, avec les établissements d'enseignement d'autre part, doivent être définis dans le sens d'une coopération ;

*c)* Il y aurait utilité à créer une bibliothèque populaire-salle de lecture modèle ;

*d)* Il serait désirable de voir soumettre à une enquête les questions qui se rattachent au développement et à la multiplication des bibliothèques populaires ;

*e)* L'inspection des bibliothèques et la constitution d'une commission centrale officielle des bibliothèques est désirable. (Art. 11E.)

(Réunion plénière de 1908.)

**11. — Académie.** — I. Il y a lieu de signaler spécialement à l'attention de M. le Ministre des Sciences et des Arts la ques-

tion de l'Académie qui devrait être solutionnée dans le plus bref délai.

(Vœu présenté par l'Association des Ecrivains belges à la Réunion plénière de 1908.)

II. Vœu que l'Académie Royale Flamande soit complétée par la création d'une classe des Sciences et une classe des Beaux-Arts. Il est à souhaiter aussi qu'une subdivision de la classe des lettres existante soit réservée aux vrais écrivains, insuffisamment représentés dans ce corps savant. L'Académie Flamande synthétiserait ainsi l'activité scientifique, artistique et littéraire de la partie flamande du pays.

(Vœu présenté par la *Vereeniging van Vlaamsche Letterkundigen* à la Réunion plénière de 1908.)

**12. — Conservatoire.** — Vœu de voir organiser au Conservatoire de Bruxelles un cours d'histoire de la musique.

(Réunion plénière de 1908.)

**13. — Musées.** — I. Il y a lieu d'attirer l'attention des diverses directions de nos musées, sur l'opportunité d'ajouter une utilité éducative à l'utilité scientifique ou artistique de nos musées. Il y a lieu notamment de veiller à un étiquetage plus explicite et à la publication de catalogues et de guides descriptifs.

II. Il y a lieu de voir développer et ouvrir au public la section d'art décoratif moderne du Musée du Cinquantenaire.

III. Il y a lieu de signaler à l'attention du gouvernement le vœu du Congrès International de Marseille 1906 en faveur de la formation de collections systématiques de photographies documentaires. L'Institut International de Photographie a commencé de telles collections à Bruxelles. Il est désirable de les voir mettre à la disposition du public.

IV. Tous les efforts doivent être faits pour activer la construction du Mont des Arts et mettre ainsi nos collections nationales à même de disposer des locaux indispensables à leur développement. Les collections anciennes doivent être augmentées et des sections nouvelles doivent être créées, afin de représenter toutes les classes d'objets dans nos musées nationaux, à l'instar des grands musées de l'étranger.

(Réunion plénière de 1908.)

**14. — Œuvres postcolaires.** — L'heureuse influence des œuvres postcolaires sur la vulgarisation des connaissances et la

diffusion de la culture dans la classe ouvrière et dans la classe bourgeoise est désormais démontrée par le succès qu'a fait le public à ces utiles institutions. Elles devraient être admises par le Ministère des Sciences et des Arts au nombre des œuvres qu'il encourage et subsidie.

(Vœu présenté par la *Vereeniging van Vlaamsche Letterkundigen* à la Réunion plénière de 1908.)

**15. — Littérature.** — M. le Ministre des Sciences et des Arts a bien voulu faire spontanément aux organisateurs de l'Exposition du Livre belge d'expression française et flamande, faite à Ostende en 1906 et 1907, la promesse d'encourager la publication d'une édition nouvelle, revue et augmentée des catalogues des œuvres belges publiés à l'occasion de l'Exposition.

Il est désirable de voir prendre des mesures en vue de la réalisation de cette promesse.

(Réunion plénière de 1908.)

**16. — Théâtre.** — I. Il y a lieu de signaler à l'étude bienveillante du Ministre des Sciences et des Arts les desiderata formulés par le Congrès de l'Art dramatique tenu à Schaerbeek, en 1907.

(Vœu présenté par le Bureau du Congrès de l'Art dramatique à la Réunion plénière de 1908.)

II. Vœu de voir prendre sérieusement en main par le gouvernement l'examen des moyens à mettre en œuvre, pendant une période transitoire, mais avec persistance et ténacité, en vue de susciter le goût du public belge pour notre théâtre national. Utilité à ce point de vue d'un cycle annuel de représentations d'œuvres belges, tant à Bruxelles qu'en province.

(Réunion plénière de 1908.)

III. Il y a lieu de contrôler l'emploi des subsides accordés au Théâtre.

(Réunion plénière de 1910.)

**17. — Dépenses exceptionnelles. Fondation de la Couronne.** — Considérant que dans la pensée du Roi, exprimée dans le rapport des Secrétaires généraux de l'Etat Indépendant du Congo, la Fondation de la Couronne n'avait pas seulement pour objet la réalisation d'entreprises économiques et coloniales et de grands travaux se rattachant à l'embellissement et à l'hygiène des villes belges. La fondation devait

aussi être affectée en partie à des œuvres de science, d'art et d'enseignement. Elle devait contribuer ainsi au développement intégral des forces de la Belgique et la mettre à même, au lendemain du jour où son territoire serait agrandi de tout celui du Congo, d'assurer toutes les charges et les devoirs moraux qui dériveront de sa situation nouvelle dans le monde.

Les représentants des associations scientifiques, artistiques et littéraires émettent le vœu unanime que des œuvres de science, d'art et de littérature soient inscrites au nombre des bénéficiaires du fonds Léopold II, qui serait éventuellement substitué à la Fondation de la Couronne.

(Réunion plénière de 1908.)

\* \* \*

### Vœux émis à la Réunion du 2 décembre 1910

La Réunion plénière annuelle des Associations scientifiques, artistiques et littéraires pour la discussion du budget du Ministère des sciences et des arts a eu lieu vendredi soir, à la Maison du Livre. Au cours d'une réunion très animée de deux heures, les motions suivantes ont été votées.

Ces diverses motions seront inscrites au Cahier des desiderata des Associations intellectuelles, à la suite des résolutions discutées et votées en 1908 et en 1909; ce cahier constituera ainsi un instrument pratique pour la transmission des vœux et la propagande en leur faveur. Le but poursuivi par les Associations unies est d'agir auprès du Ministère des sciences et des arts comme les conseils supérieurs, élus ou nommés, agissent auprès du Ministère de l'agriculture et du Ministère de l'industrie et du travail.

**Bâtiments et locaux.** — Il y a urgence à arrêter un programme général pour la construction et l'agrandissement des bâtiments et locaux destinés à Bruxelles aux collections, aux services et aux manifestations collectives de la vie intellectuelle (musées, bibliothèques, enseignement, instituts, expositions temporaires, salles de concerts et de fêtes, etc.).

Ce programme doit être élaboré et poursuivi à l'instar de ce qui a été fait pour les grands travaux publics destinés à doter la Nation de l'outillage nécessaire à sa vie économique. Il doit coordonner, suivant des vues d'ensemble, les desiderata particuliers et les projets fragmentaires présentés jusqu'à ce jour;

il doit aussi prévoir les nécessités de l'avenir prochain. Il est nécessaire que le programme arrêté soit porté largement à la connaissance de tous les intéressés; son exécution doit être sériée en plusieurs années (programme de dix ans) en procédant méthodiquement et en commençant par les travaux les plus urgents.

Le plan général doit embrasser les quatre centres autour desquels on a groupé, ou l'on projette de grouper, les institutions intellectuelles : les Musées royaux (Mont des Arts), le Cinquantenaire, le Parc Léopold, Tervueren. Il doit tenir compte aussi de la nécessité de déplacer le Jardin Botanique et de la possibilité de créer au Solbosch un cinquième centre, spécialement affecté aux expositions temporaires et aux fêtes sportives.

**Le feu et les collections nationales.** — Des mesures urgentes doivent être prises pour protéger efficacement les collections nationales contre les dangers d'incendie et éviter des désastres dont le dommage irréparable pour le pays serait autrement grave encore que celui de l'incendie de l'Exposition.

Ces mesures doivent être concertées entre toutes les administrations intéressées : Ministère des sciences et des arts, Administration des bâtiments civils, Administrations communales (service des eaux, du gaz, de l'électricité, des pompes et de la police), direction des divers établissements. Ces mesures doivent être préventives et viser à la fois les installations premières, les moyens de combattre le feu quand il s'est déclaré, les opérations de sauvetage des collections. Leur exécution doit être surveillée et des manœuvres d'incendie doivent être faites périodiquement; les mesures prises doivent être constamment revisées pour être tenues à hauteur des progrès de la technique. A cet effet, doit agir un Comité permanent spécial et les fonctions des agents et des délégués de l'administration doivent être bien définies afin de rendre les responsabilités effectives.

(Réunion plénière 1910.)

**Les donations aux collections publiques.** — Des mesures doivent être prises pour encourager de toutes manières les donations et les legs aux collections publiques. Ils ne constituent pas seulement un moyen puissant d'accroître celles-ci, sans charges pour les finances publiques. Quand ils sont faits en espèces et avec une affectation répondant à des

nécessités spéciales dont les donateurs ont pu se rendre compte, ils accroissent l'utilité générale des collections et élargissent heureusement le cadre des institutions qui en sont bénéficiaires. Quand ils sont faits en nature, ils consistent généralement en objets, dont la réunion a provoqué des recherches laborieuses poursuivies avec persévérance et suivant des idées systématiques, et leur ensemble vient combler en une fois les lacunes des collections nationales.

Il faut mettre fin aux condamnables lenteurs et aux regrettables hésitations dont les pouvoirs publics ont donné, à maintes reprises, le spectacle irritant et décourageant, soit qu'un accueil froid et indifférent a été fait aux collectionneurs et aux mécènes qui ont fait part de leur intention de donner, soit même qu'après avoir accepté des libéralités, et souvent au mépris d'engagements formels et précis, aucune mesure n'ait été prise pour assurer la mise en place des collections et leur accessibilité au public.

L'attribution du titre honorifique de « collaborateur scientifique » est un moyen à préconiser pour assurer aux collections publiques le concours permanent de personnes compétentes en des matières spéciales, qui ont fait des donations et des prêts ou qui ont manifesté l'intention d'en faire.

Il importe que les Associations s'intéressent aux collections publiques, proposent des améliorations, entretiennent parmi leurs membres l'esprit de collectionnement et de donation et, le cas échéant, prennent l'initiative de former des « fonds » leur appartenant en propre, mais déposés dans les établissements publics.

**Bruxelles, Capitale intellectuelle.** — Bruxelles n'est pas seulement la capitale politique et administrative de la Belgique et le centre où se coordonne sa vie économique, c'est aussi la Capitale intellectuelle de la Nation. Comme telle, elle doit posséder un outillage complet pour l'avancement des sciences et la vulgarisation de leurs résultats; elle doit réunir toutes les conditions propres à favoriser la production littéraire et sa culture; la cité tout entière doit être constamment soucieuse de la beauté de son décor et manifester l'art sous toutes les formes, en même temps que susciter les créations des artistes.

Parmi les mesures propres à réaliser ces desiderata il y a lieu de signaler :

a) La coordination, sinon la fusion, des services communaux

de l'agglomération. Leur fractionnement actuel, entre un grand nombre de petites administrations communales autonomes et rivales, qui toutes cependant constituent la Capitale, empêche de donner aux services d'ordre intellectuel l'ampleur et le développement désirable;

b) L'établissement suivant des vues d'ensemble d'un plan-programme du Grand Bruxelles. Ce plan doit embrasser les transformations et développements des quartiers anciens et nouveaux, des parcs et parties plantées, de la voirie et des moyens de communication, des monuments et des bâtiments d'administration publique. Il doit s'étendre jusqu'à la campagne environnante comprise dans la sphère d'influence de la Capitale et doit respecter les aspects des diverses époques architecturales;

L'organisation au Palais du Cinquantenaire, en connexion avec les Musées actuels, d'un « Musée du futur Bruxelles » destiné à réunir et à présenter au public tous les projets relatifs à la capitale : plans, maquettes, photographies et documents explicatifs. Le Musée aurait à établir, pour la cité tout entière, un plan-relief de grande dimension, dont les éléments seraient mobiles et qui serviraient à l'étude, dans les relations avec l'ensemble, de tous les nouveaux projets, lesquels, à leur tour, devraient être présentés à l'échelle uniforme de la maquette générale.

**Annuaire des Institutions Intellectuelles.** — Il est désirable de voir publier une édition nouvelle de l'*Annuaire de la Belgique scientifique, artistique et littéraire* et tenir à jour cet utile recueil.

---

## LES THÉÂTRES

---

MONNAIE : Reprises de *La Tosca* (5 déc.) et de *Katharina* (12 déc.). — *Quo Vadis?* opéra en 5 actes, de M. Cain, d'après le roman de M. Sienkiewicz, musique de M. J. Nougès (26 nov.).

PARC : *Les Forces ennemies*, pièce en 3 actes, de M. Gustave Abel (13 déc.). — *Hedda Gabler*, d'H. Ibsen (6 déc.). — *Sire*, com. en 5 actes, de M. H. Lavedan (17 déc.).

GALERIES : *Son Excellence Monsieur le Ministre*, com. en 3 actes, de MM. Fonson et F. Wicheler (16 déc.).

ALCAZAR : *La Vierge folle*, pièce en 4 actes, de M. H. Bataille (10 déc.).

OLYMPIA : *Papillon, dit Lyonnais le Juste*, com. en 3 actes, de M. L. Bénétières (14 déc.).

VARIÉTÉS : *Le Chauffeur*, 1 acte de M. Max Maurey (2 déc.) ; *Feu la mère de Madame*, 1 acte de M. G. Feydeau (13 déc.) ; *Monsieur Méxian*, 1 acte de M. P. Véber (21 déc.).

MATINÉES LITTÉRAIRES DU PARC : *Le Barbier de Séville* (15 déc.).

MATINÉES CLASSIQUES DES GALERIES : *Le Grillon*, de M. de Francmesnil, d'après Ch. Dickens (20 déc.).

**La Tosca ; Katharina.** — Il y avait une certaine crânerie de la part de MM. Kufferath et Guidé, à présenter au public une *Tosca* confiée aux soins uniques de leurs pensionnaires, alors que les plus illustres chanteurs d'Italie venaient de se produire ici au cours de représentations de gala dont le souvenir ne s'est point encore perdu.

Je me hâte de dire que l'épreuve a été tout à l'honneur de Mlle Friché, de MM. Lestelly et Zocchi. Le prestige de la musique frémissante et passionnée, l'intérêt haletant d'une action savamment conduite ont conquis tout le monde, grâce à la superbe cohésion, à l'intensité dramatique, à la puissance et à la sûreté vocales de ce trio, magnifiquement disposé. Cette reprise de *La Tosca* fut une des meilleures de la saison ; on n'y put trouver ni une erreur, ni une faiblesse. Chacun, au contraire, sembla tenir à s'y montrer supérieur à soi-même, et l'on comprend que, dans de pareilles conditions, le résultat fut remarquable.



De même, la sereine et majestueuse splendeur de l'opéra religieux de M. Tinel a retrouvé son noble succès de beauté solennelle et d'émouvante grandeur. M<sup>me</sup> Croiza est la sainte extasiée, d'une si mystique et prenante conviction, dont nous admirâmes, l'an dernier, la création parfaite. M. Lestelly est toujours l'imposant *Imperator*, et l'ampleur de son chant garde sa tenue digne et sévère. La merveille décorative de l'œuvre fait toujours son effet somptueux, et M. Sylvain Dupuis fait exprimer par son orchestre toute la suggestive éloquence de cette partition savante et lumineuse.

**Quo Vadis ?** — Mais c'est *Quo Vadis ?* qui fut évidemment la nouveauté sensationnelle du mois. Il serait banal de railler la musique de M. Nougues, d'exalter le luxe de la mise en scène réalisée à la Monnaie, de vanter la réussite de la plupart des créations de personnages, de célébrer les exploits athlétiques de quelques autres. Tout cela a été fait à loisir et à profusion.

Il serait original peut-être, mais injuste et inexact, de prendre le contre-pied de ces opinions; certains qui aiment à se signaler par de bruyants paradoxes n'ont, cependant, pas manqué de le faire.

N'y a-t-il pas dans ce concert d'appréciations une place encore peu occupée : celle que prendrait le brave homme d'opinion moyenne, lequel n'écouterait que son bon sens, n'obéirait aux conseils excessifs d'aucun préjugé et se bornerait très loyalement — ou très naïvement, si vous préférez — à se faire l'écho des impressions, pas compliquées du tout, qui sont les siennes au moment où, Pétrone venant de mourir et l'orchestre ayant lancé l'accord final, il quitte son fauteuil et gagne le vestiaire.

Eh ! bien, ce monsieur, qui n'écoute aucun avis ni conseil préconçu, a passé, soyez-en sûr, ce qu'il appelle « une bonne soirée ». Son oreille n'est ni lasse, ni torturée; ses yeux sont éblouis; son esprit est satisfait; son cœur a connu quelques émotions pas trop rudes, mais suffisamment étreignantes.

Car il faut en convenir : partout où les ressources des directeurs permettront de réaliser en décors, en costumes, en mouvements de foules les intentions des auteurs, le public sera ravi. Ne lui aura-t-on pas fait assister aux péripéties attachantes et nombreuses d'une action habile et tumultueuse ? Ne l'aura-t-on pas fait rire, pleurer, craindre, admirer et s'enthousiasmer ? Ne l'aura-t-on pas transporté parmi une ville, un peuple, une civilisation, des fêtes, des horreurs, des exploits où l'Art, la Reli-

gion, la Force, la Tyrannie, le Vice, l'Amour, la Foi, la Cruauté, la Poésie se bousculent en un formidable, mais prestigieux chaos ?

Et si, à tant de raisons d'intérêt et de satisfaction, un musicien a prétendu ajouter celle de l'ornement que devait assurer le commentaire orchestral de ces événements, de ces idées, de ces sentiments, rendons-lui cette justice qu'à défaut de génie il a apporté à sa tâche de la conscience, à défaut de nouveauté de l'adresse et à défaut de fidélité, souvent un goût séduisant, sinon très personnel.

Le début et le final de l'œuvre, les deux scènes poétiquement attendries qui mettent en présence Pétrone et la douce Eunice aimante, sont délicieuses, à ce titre, personne n'en disconviendra. Le reste, c'est du mouvement chatoyant, de l'agitation sonore, du pittoresque, du clinquant, mettons même du bruit, si vous voulez. C'est le triomphe du coffre-fort de MM. Kufferath et Guidé, prodigues, mais avisés ; c'est le triomphe de l'ingéniosité des décorateurs, des électriciens, des costumiers, des armuriers, des danseuses et des grenadiers géants.

On a dépensé une fortune pour que *Quo Vadis ?* en rapporte une autre.

Quant à l'interprétation, disons, sans rien détailler, qu'elle met à contribution presque tout le personnel des chanteurs et chanteuses de la Monnaie et que, si l'on excepte M. Lheureux aussi loin que possible plastiquement et vocalement du Néron qu'il est censé représenter, tout le monde a fait des créations originales ou brillantes. M<sup>lles</sup> Béral, de Georgis et Heldy, MM. Lestelly, Saldou, Billot, Ponzio, La Taste et surtout M. De Cléry, un impressionnant Chilon, méritent des mentions spéciales tout à fait honorables.

**Sire.** — Avant de donner la pièce de H. Lavedan, le Théâtre du Parc a, selon sa très heureuse habitude, accueilli diverses troupes ou des artistes de passage venus présenter des œuvres d'exception ou se produire dans leur répertoire à succès.

J'ai dit ici-même il y a deux mois mon sentiment sur les *Forces ennemies* que M. Gustave Abel a fait paraître en librairie avant que les comédiens du Théâtre-Français, qui les ont créées à Gand, l'an dernier, vissent les faire connaître aux Bruxellois. Cette représentation n'a pu que confirmer mon jugement : M. Abel s'est montré intransigeant à l'égard des

complaisances adroites que les auteurs ne marchandent généralement pas au goût d'amusement du public; il s'est préoccupé uniquement d'affirmer une idée, d'envelopper dans de spécieux mais austères raisonnements un paradoxe de morale; il a indiqué avec une sobriété qui va jusqu'à la sécheresse des psychologies de personnages que ses confrères en vogue se plaisent, au contraire, à parer de séduisants ou d'irrésistibles attraits, qu'ils fignoient ou qu'ils pénétraient avec un soin minutieux.

Je n'analyserai donc pas à nouveau les *Forces ennemies*; je me bornerai à enregistrer l'accueil sympathique qu'on fit à cette pièce noblement ambitieuse et à ses consciencieux interprètes.

M. Ligné-Poé, qui fut le truchement incessamment dévoué des dramaturges scandinaves auprès du public de France, continue à ne manquer aucune occasion de servir la gloire de ses idoles. N'ayant plus à révéler les œuvres d'Ibsen, par exemple, il cherche à leur trouver des interprètes compréhensifs et fervents. M. Ligné-Poé croit en avoir découvert une en Mlle Greta Prozor, la fille précisément de ce diplomate lettré qui traduisit et commenta l'illustre Norvégien. Il nous a pris pour juges et nous a amené cette jeune tragédienne au jeu fébrile, à la voix haletante, à la nerveuse sensibilité, à l'impressionnante conviction. La *Hedda Gabler* incarnée par Mlle Prozor est une étrange névrosée, une femme de nerfs et d'autosuggestion; elle indique les moindres nuances de sa sentimentalité morbide; elle nous tient dans une perpétuelle angoisse; elle nous fait évader avec elle bien loin de toute réalité. Ibsen, ou plutôt ses personnages deviennent ainsi tout symbole, toute brume, tout mystère. Hedda Gabler, notamment, serait à ce compte un « cas » pathologique et non pas une femme qui s'ennuie, qui ne raffole pas de son mari et se trouve vexée le jour où, remise en présence d'un « flirt » d'autrefois, elle découvre que celui-ci s'est consolé avec une autre bonne amie.

M. de Féraudy entretemps, fit son annuel séjour à Bruxelles et offrit à ses fidèles admirateurs du Parc les pièces de résistance de son répertoire toujours très couru : *L'Anglais*, *M. Perrichon*, *Les Affaires*. Il ajouta cette fois *Mlle de la Séglère*, ce qui fut une nouveauté, le souvenir des deux Coquelins étant celui que nous avons uniquement gardé des notoires interprétations du rôle de Destournelles. La bonne vieille comédie savamment charpentée par Sandeau, avec tous les matériaux en vogue au siècle passé, parut toute rajeunie; la bonhomie malicieuse, la

cautéle amusante, le naturel si vivant de M. de Féraudy, réalisèrent ce prodige; avec l'aide d'une interprétation fort soignée de la part de Mme Angèle Renard, d'une distinction séduisante et d'un grand air impressionnant, de la part de Mlle Mary Le Roy, toute gracieuse, de celle de MM. Gournac, Scott, Séran, etc.

Puis, enfin, *Sire* parut. Le succès fut complet. Beaucoup ont le droit d'en revendiquer une part. L'auteur lui-même y est pour quelque chose; il me paraît généreux de ne le point oublier et de le dire, en ce temps où, après le talent tapageur des vedettes, les falbalas de l'étoile, la contribution du tapissier, du décorateur, de l'accessoiriste, la collaboration du perruquier, de l'électricien, du marchand de phonographe et du loueur de pianos et de panoplies, il ne reste plus de place ni de loisir pour s'inquiéter de l'apport de l'auteur.

Mais je dois vous raconter *Sire*. C'est une aventure héroï-comique. Elle commence en plaisanterie; elle finit dans le sang. Nous y voyons mêlés des gens bien disparates, et il fallut toute l'habileté et l'expérience d'un écrivain de théâtre de l'envergure de M. Lavedan pour que l'intérêt ne se dissiminât point à l'excès et que notre attention ne s'égarât point.

Mlle de Saint-Salbi a une marotte. Elle prétend que Louis XVII n'est pas mort et que, malgré qu'on soit en 48, elle reverra un jour celui que seul elle tient pour son vrai Roy, celui surtout qu'elle a approché naguère, pendant un instant, sur la terrasse de l'Orangerie, quand tous deux ils étaient tout enfants.

Sans que nous découvriions à cette supercherie d'autre mobile que celui de contenter une manie, le docteur et l'abbé complotent de faire jouer à un pauvre diable, à la fois horloger, comédien et enrôlé, sans conviction d'ailleurs, dans une farouche société secrète de révolutionnaires, le rôle du royal exilé revenu en France. Dans le roman qui a fourni le scénario des cinq actes d'aujourd'hui, M. Lavedan avait su rendre beaucoup plus acceptables ces prémices. L'idée fixe de Mlle de Saint-Salbi conduisait la bonne vieille au seuil de la folie; en échafaudant leur intrigue, ses amis venaient à son secours. D'être ainsi moralement obligés à leur mensonge, le prêtre et le médecin faisaient œuvre noble et nécessaire; Denis Roulette lui-même, leur instrument, qu'un hasard de ressemblance leur avait désigné, en même temps que sa roublardise et son absence de scrupules, nous semblait plus excusable...

Mais le dramaturge n'a pas épousé toutes les idées du romancier; il a peut-être eu tort.

Voilà donc Denis Roulette grîmé en roi sans trône qui s'installe chez la vieille demoiselle et y joue admirablement sa comédie, de complicité avec tout l'entourage. Il y est aidé surtout pas Léonie Bouquet, qui fut probablement grisette, mais est devenue, sans cesser d'être espiègle et jolie, la lectrice et la confidente de M<sup>lle</sup> de Saint-Salbi.

Roulette et Léonie se lutinent dans les coins. Celle qui, moins que tout autre, n'en devait jamais rien savoir, les surprend. Une soubrette dans les bras du Roy! .. C'est un jour de guigne pour le faux Louis XVII. Sa retraite a en effet été découverte par les affiliés de la « Main Rouge »; on le tient pour traître et, comme la révolution gronde dans Paris, on ne lui laissera la vie sauve que s'il va tuer Louis-Philippe lui-même aux Tuileries.

Tuer l'usurpateur, mais c'est presque venger la mort de Louis XVI, aux yeux de M<sup>lle</sup> de Saint-Salbi. Roulette, en obéissant à l'ordre de ses compagnons révolutionnaires, se réhabilitera peut-être un peu dans l'estime de l'infortunée au rêve saccagé? Car Roulette n'est pas un méchant homme au fond; et surtout il n'est pas un malhonnête homme.

Il va. Il est tué au seuil du Palais. Un jeune officier accourt, selon le vœu suprême du mourant, faire à M<sup>lle</sup> de Saint-Salbi le récit de cette fin tragique dont quelques-uns seuls soupçonnent l'héroïsme...

C'est dans ce mélange du douloureux et du plaisant, dans ce balancement continuél auquel les péripéties nous obligent, dans cette hésitation où ne cessent de nous plonger ces personnages tantôt sympathiques, tantôt antipathiques ou bien comiques un instant après avoir été touchants, que *Sire* aurait pu trouver des raisons d'échec. Il y a peut-être puisé le meilleur de sa réussite, et cela parce qu'il a été conçu, bâti, écrit par un maître rompu à toutes les adresses de la scène. Car, au lieu d'incohérence, c'est de la variété que nous trouvons; au lieu de disparate, c'est une opposition riche en relief; au lieu d'in vraisemblance, c'est presque de la logique...

Je m'empresse de dire que M. Krauss a beaucoup aidé à l'heureux résultat; je ne crois pas qu'un autre comédien que lui fût parvenu à caractériser aussi nettement les deux aspects du rôle sans pourtant les séparer; à faire que nous voyions deux personnages — Roulette et le Roy — sans oublier un instant que c'est le même M. Krauss qui les incarne avec une vie, une originalité, une ampleur remarquables.

Mlle Suzanne Demay fut la grâce et la gaieté mêmes en Léonie Bouquet constamment rieuse. Le grand art de Mme Angèle Renard fut de ne pas tomber un instant dans le péril de la charge; cette artiste charmante, toujours si attentive aux moindres détails de composition de ses rôles, exprima, avec une solennelle élégance, la conviction autoritaire de la fanatique Mlle de Saint-Salbi. MM. Richard et Carpentier jouèrent avec une habile discrétion le docteur et l'abbé. Les nombreux rôles épisodiques trouvèrent dans l'excellente troupe du Parc des titulaires parfaits.

**Son Excellence M. le Ministre.** — Le héros de la comédie nouvelle de MM. Fonson et Wicheler ne paraît qu'au premier et au troisième acte. Chaque fois nous le voyons chez lui entouré des siens, de ses amis, de ses familiers. Au début il est député radical de Bruxelles. A la fin il est chef du cabinet. A l'un comme à l'autre moment, il nous donne l'impression d'un mâle puissant, d'un ambitieux, d'un autoritaire, d'un égoïste aussi, d'un politicien sans grande conviction, d'un mari sans fidélité, d'un amant sans sincérité, d'un écervelé sensuel qui se jette sur la première petite bonne appétissante qui trotte à sa portée.

En somme, un assez vilain monsieur.

Par deux fois donc nous le voyons à l'œuvre dans des circonstances solennelles où non seulement sa destinée est engagée, mais aussi le succès d'une cause et d'un parti dont il a accepté d'être le champion. Or, l'attitude de Portal n'a rien de bien édifiant; il paraît, au contraire, s'occuper d'amours, d'amourettes et d'intrigues avec un autre empressement que celui qu'il met au service de ses électeurs et du pays.

Pauvre Belgique, je te plains si tels doivent jamais être tes grands hommes!

Mais entre ces deux actes tout occupés par Portal et par ce qui évolue dans son orbite, un acte se déroule chez Mme Englebert, la mère de l'épouse trahie, de cette Hélène douloureuse qui s'est enfuie de l'enfer conjugal. Nous assistons, dans le jardin du château provincial, au débat qui se livre entre Hélène, sa mère, le vieux curé de l'endroit et des amis diversement intéressés, à propos des décisions d'hostilité irrévocable ou de rapprochement possible.

C'est le devoir qui l'emporte au moment où l'annonce du choix de Portal comme Ministre affirme à tous qu'un scandale

en ce moment serait impie. Et puis, en secret, Hélène s'avoue que les honneurs qui l'attendent auprès d'un mari pareillement en vedette ne lui déplaisent pas, tandis que Mme Englebert se flatte d'obtenir d'un gendre tout-puissant quelques travaux utiles autour de son domaine.

Mais il est malaisé de raconter une pièce comme celle-ci, qui est faite surtout de tableautins, de croquis, de scènes prises sur le vif; qui est le prétexte aussi à présenter une galerie de types choisis dans le monde de la politique et des bureaux. Les auteurs semblent avoir réussi la composition de cet amusant cinématographe et il m'a paru que le public prenait plaisir à goûter le pittoresque de leur adroite observation. Peut-être certaines charges sont-elles parfois excessives; ce général en uniforme, qui jure et sacre dans un salon, devant des dames et devant ses collègues du ministère, et cela tout en gardant son képi enfoncé jusqu'à la nuque, est moins qu'un Ramollot d'opérette; le hors-d'œuvre du ménage Jordanet semble d'autant plus laborieux qu'il est inutile au développement de l'action; la caricature de l'huissier prétentieux et maniaque est évidemment outrancière...

Mais je crois bien que l'interprétation — à force peut-être de conscience? — a contribué, en exagérant les travers et en voulant forcer la satire, à pousser en évidence ces erreurs de détail.

Elles ne suffisent pas, bien entendu, à mettre en échec l'esprit, la puissance aussi par moment, et surtout, je l'ai déjà dit, la finesse d'observation, la verve très alerte de cette pièce nouvelle des heureux et sympathiques auteurs du *Mariage de Mlle Beulemans*.

C'est M. Candé qui donne au ministre Portal son exacte physionomie; la robustesse, la faconde, l'énergie, la vanité, l'égoïsme, le cynisme même, mais surtout l'illusoire prestige de l'attitude et de l'éloquence sont le lot de ce personnage fidèlement compris. Mlle Jane Delmar a trouvé, une fois de plus, l'occasion de faire valoir ses précieuses qualités de sensibilité délicate. de spirituel enjouement, en prêtant toute sa gracieuse vivacité à la jeune maîtresse étourdie, mais si sincère, du tribun. Mlle J. Clarel lui oppose avec gravité la hautaine dignité, l'amertume et le froid dédain de l'épouse méprisée et trompée. Mme Daynes-Grassot fait la joie, avec un tact et une finesse délicieux, du deuxième acte, dans ses amusants pourparlers avec le vieux curé concillant représenté, tout en simplicité et en

bonhomie, par l'excellent Gildès. M. Jacque a fait une rentrée acclamée ; il a croqué sur le vif un désopilant « président de la Libre-Pensée », et une foule d'autres, enfin, contribuent, avec ensemble, à donner de l'animation et de l'originalité à ces trois actes très vivants.

**La Vierge folle.** — Chaque fois qu'une pièce de M. H. Bataille remporte ce succès unanime et durable qui semble réservé à toutes les créations de ce plus artiste de tous les dramaturges de l'heure présente, la critique s'en va louant le sens scénique merveilleux de l'auteur, son écriture de si noble tenue, la qualité de l'émotion qu'il sait provoquer, sa vision si aiguë et personnelle de la réalité, la logique de ses psychologies... Est-ce pourtant bien à tout cela que le public fait fête ; — j'entends le vrai public, celui qui paye et que, pour cela, Sarcey tenait pour le juge le meilleur parce que le plus impartial ?

Je crois plutôt que ce qui importe à cette foule conquise par les œuvres de Bataille, c'est le tragique intense dégagé d'une situation excessivement simple, dégagé surtout d'une douleur de femme amoureuse, trahie ou délaissée.

L'essentiel du secret de la vogue de Bataille n'est-il pas dans l'habileté à tirer parti de notre pitié sympathique à l'adresse d'une pauvre créature pantelante dans l'abandon ?

Fanny Armaury n'est que cela : une amante que son homme laisse toute éprise, et douloureusement fidèle, qu'il laisse dans l'angoisse plus que dans la colère pour fuir, après huit ans de mariage, avec une fillette étourdie, passionnée, affolée par ses premiers baisers.

Mais aussi de quelles séductions l'auteur a su parer son héroïne ! Sa lâcheté elle-même, quand elle vient s'humilier, mendier à son mari, dans la chambre d'hôtel anglais où il cache sa jeune maîtresse traquée, l'aumône de pouvoir, plus tard, consoler sa solitude et panser la plaie inévitable de la séparation, — sa lâcheté est sympathique. Les larmes savantes nous préparent en effet à l'accepter, les paroles poignantes l'excusent, l'adresse, enfin, du dramaturge, servi par une interprète frémissante, et qui vit, et qui souffre, et qui sanglote *réellement* sous nos yeux, dupe notre logique et bouleverse tous les préjugés de nos raisons, de nos habitudes et de nos sentiments.

A Bruxelles comme à Paris, tout cela a porté, tout cela a provoqué l'enthousiasme et M<sup>lle</sup> Berthe Bady a fait supporter triomphalement les situations et les caractères les plus en contradic-



tion avec la morale courante et même avec l'héroïsme dont peut être, je crois, dans la vie, capable un cœur de femme.

Je ne raconterai pas le sujet de la *Vierge folle* ; tout le monde le connaît aujourd'hui, puisque tout le monde a été voir comment la technique irrésistiblement habile d'un maître de la scène, servie par une tenue littéraire d'un charme et d'une vigueur sans défaillance, est à même de présenter avec tant de puissance, de netteté, de logique, de mouvement et de séduction tout ensemble un banal fait-divers. Que peut-on, en vérité, découvrir de rare, de grand, de poignant surtout, dans ce drame bourgeois de tous les jours : un avocat lâche sa femme pour enlever une toute jeune fille du monde. Le frère de la « vierge folle » court après l'écervelée, la rattrape, provoque le ravisseur qui se dérobe, et va le tuer comme un chien quand il trouve au bout du canon de son revolver l'épouse trahie elle-même. Pour que tout le monde puisse sortir de cette impasse, la jeune fille se tue. Le couple rentrera vraisemblablement au foyer et, petit à petit, les blessures de chacun se cicatriseront.

Mais ce n'est pas cela qu'il y a dans les quatre actes de la *Vierge folle* ; c'est l'idéalisation, l'extériorisation si vous voulez, de la beauté et de l'héroïsme, du tragique et de l'amertume d'une situation. Voilà ce que M. Bataille a dégagé prestigieusement ; a « chanté » oserai-je presque dire. Voilà ce que l'art de M<sup>lle</sup> Berthe Bady exprime et précise avec une intensité, une vibration, un paroxysme inégalables.

M<sup>lle</sup> Carèze et M. Escoffier font excellente figure auprès de leur brillante camarade ; l'une est le charme en personne, l'autre a de l'autorité avec naturel et distinction.

**Papillon, dit Lyonnais le Juste.** — Vous rappelez-vous l'intrigue de *M<sup>lle</sup> de la Séglère* ? La représentation qu'on venait de donner au Parc en l'honneur de M. de Féraudy avait, à ce sujet, rafraîchi mes souvenirs lorsque, le lendemain, j'allai à l'Olympia entendre *Papillon* qu'on montait pour M. Huguenet. Et l'analogie est frappante. M. Bénériers a modernisé Jules Sandeau, tout simplement.

Oh ! ceci n'est ni un blâme ni une critique. Bien au contraire ; je suis certain qu'une coïncidence seule a provoqué pareille similitude de scénario. L'analogie ne serait même pas fortuite que je n'en louerais pas moins l'auteur actuel d'avoir si habilement rajeuni, si pittoresquement transposé surtout la pièce illustre d'autrefois.

De même que le bon Bernard tombe un beau jour sans crier gare dans le château de son père occupé par les de la Séglière qui en ont hérité sans droits très formels, Papillon, dit Lyonnais le Juste, tailleur de pierres et fruste compagnon du tour de France, débarque, inattendu, chez les Vérillac, lesquels se gobergeaient, avec quiétude, dans un domaine et parmi du luxe contestables. La baronne de Vaubert avait conseillé au vieux marquis d'être diplomate et d'amadouer, de cajoler, d'enjôler le funeste intrus. M<sup>me</sup> Vérillac mène une semblable diplomatique campagne et voilà Papillon qui se dégrasse, qui se dégourdit, installé et choyé au milieu des Vérillac et de leurs amis. Tout irait pour le mieux si le notaire Pathe, procédurier sans scrupules qui tient ici lieu du retors avocat Destournelles de Sandeau, ne brouillait les cartes afin de mieux pêcher en eau trouble. Et puis, il y a la jolie M<sup>lle</sup> Vérillac, fiancée à un jeune benêt de marquis, comme il y avait M<sup>lle</sup> de la Séglière, fiancée au fade Raoul de Vaubert. Et Papillon et M<sup>lle</sup> Vérillac, tout comme Bernard et M<sup>lle</sup> de la Séglière, ... oui, parfaitement...

Toutefois Papillon, lui, a une bonne amie et un gosse; il les a fait venir au château sans prévenir personne. Et, brave homme jusqu'au bout, il provoque un dénouement plus imprévu peut-être, mais plus agréable à tous.

Il paraît que M. Bénérières, qui fut ouvrier sur tous les chantiers où se taille et se sculpte la belle pierre de France, a mis beaucoup de sa propre histoire dans cette pièce. C'est probablement pour cela qu'elle prend ces airs de réalisme très caractérisé qui ne sont pas la moindre cause de son intérêt. J'y ai surtout goûté le mélange adroit de la drôlerie, de l'observation plaisante et d'une vigueur un peu brutale, d'un cynisme même parfois qui ne manque pas d'être impressionnant.

M. Huguenet a évidemment mis en relief plutôt le côté joyeux du personnage de Papillon; mais cela il l'a fait avec une maîtrise admirable. C'est, du reste, aux autres protagonistes de ce drame de laide intimité âpre, égoïste, haineuse, sournoise que revient la part d'amère satire que l'auteur a largement mise dans son œuvre. M<sup>me</sup> Josset, MM. Darcey et Pellot se sont chargés de ne rien laisser dans l'ombre de ces traits de mordante caricature.

**Aux Variétés.** — Justifiant bien son enseigne et réalisant exactement sa destinée, le coquet théâtre des Variétés renou-

velle constamment son programme, mais ne manque jamais d'y faire figurer les genres les plus divers, les attractions de toutes espèces, à condition qu'ils soient amusants et neufs.

Ce mois-ci trois petites pièces en un acte d'une irrésistible et spirituelle drôlerie eurent l'une après l'autre, mais avec un égal succès, les honneurs de ces spectacles très courus. MM. Max Maurey, Georges Feydeau et Pierre Véber possèdent, on le sait, le secret de dérider les plus moroses; leur humour a toujours de la finesse et leurs trouvailles sont neuves; la grossièreté n'est pas de leur ressort, et ceci seul leur vaudrait notre estime; en un mot des œuvrettes comme *Le Chauffeur*, *Feu la mère de Madame* et *Monsieur Méxian* parviendraient à amadouer les plus intransigeants adversaires du vaudeville.

A condition, bien entendu, que la réconciliation fût faite avec le concours d'une interprétation endiablée et pittoresque comme celle que MM. Meer et Dhaemers réunissent sur la scène des Variétés.

**Le Barbier de Séville; Le Grillon.** — M. Jean Bernard revient ponctuellement chaque hiver amuser pendant une heure les fidèles abonées — il y a si peu d'hommes dans ces assemblées qu'on peut les tenir pour négligeables — des Matinées littéraires du Parc. J'ai déjà dit cinq ou six fois ici de quoi était fait le joyeux succès qui accueille invariablement la causerie à bâtons rompus de ce jovial et roublard conteur d'anecdotes. Je n'y reviendrai donc plus, me bornant à noter qu'à propos de Beaumarchais il a parlé, cette année comme les précédentes, de tout et de rien, avec bonhomie, avec une verve un peu grosse, mais abondante, avec une faconde jamais en défaillance.

La représentation du *Barbier* a été enlevée dans un mouvement plein d'entrain, avec la pétulante gaité qui donne à ce chef-d'œuvre toute son allure et sa portée. M. Rousseau, notamment, s'est affirmé acteur comique de la meilleure école en Figaro très enjoué; M. Carpentier a fait un Basile caractéristique; M. de Gravone un sympathique Almaviva; M. Gournac un Bartholo dans la bonne tradition et Mlle de Bedts fut gentille, vive et malicieuse en Rosine.

*Le Grillon*, que des artistes de la Comédie-Française et de l'Odéon sont venus jouer aux Matinées classiques des Galeries, est une adaptation scénique de la nouvelle très connue de Dickens: *Le Grillon du Foyer*. M. de Francmesnil a tiré trois

actes aimables de cette touchante et poétique histoire où le grillon chante dans la cheminée des humbles maisons campagnardes et y remplit le rôle de messager du bonheur. Le romanque en est évidemment conventionnel, l'intrigue d'un arrangement trop prévu, les sentiments d'une artificielle psychologie; mais tout cela dégage un charme et possède un intérêt attachant auxquels on ne reste pas insensible.

L'interprétation du *Grillon* était bien faite d'ailleurs pour donner à l'œuvre toute sa valeur. M<sup>lle</sup> Sylvie y est apparue délicieuse de grâce légère, de spirituelle jeunesse et M. Janvier fut un comédien profondément émouvant par la simplicité de son jeu naturel et sobre. M<sup>lle</sup> Revonne remplit un rôle d'aveugle touchante, M. Esquier celui d'un brave homme de mari amoureux, jaloux, rude, fruste, pittoresquement campé.

PAUL ANDRÉ.

## LES SALONS

**51<sup>e</sup> Exposition de la Société royale belge des aquarellistes. — Au Cercle artistique : M. HUBERT GLANSORFF.**  
— **A la Salle Boute : M. ARDEN.**

Les aquarellistes avaient appelé à la rescousse, cette année-ci, un contingent assez considérable, tant par le nombre que par la qualité, d'étrangers. En quoi ils ont eu raison. Car leurs salons annuels, encore qu'excellents, l'étaient trop uniformément, et d'une excellence que, parfois, l'on aurait aimée plus variée. On ne peut pas attendre de tous les artistes qu'ils nous présentent sans cesse des aspects nouveaux de leur personnalité, qu'ils nous surprennent constamment par des combinaisons inattendues de leur sensibilité avec la réalité. Après un long effort, la plupart d'entre eux se sont créés les moyens d'expression de leur originalité, le langage propre à leur permettre de donner forme complète à leurs conceptions. Alors, étant en pleine possession d'eux-mêmes, ils produisent quelques œuvres où cette plénitude se marque d'une façon magnifique. La perfection de son art, le maître l'a dans les mains, à présent; il ne doit plus lutter pour l'acquérir, il n'a plus qu'à en user. Et il en

use, en effet; mais s'il s'en tient là, elle l'use, lui aussi, et elle s'use elle-même aux yeux de ses admirateurs.

Il va sans dire que ces réflexions ne nous sont pas inspirées par les œuvres de maîtres tels que MM. Uytterschaut, Hannon, Cassiers, Marcette, Smits, Baeseleer, Delaunois, dont les ouvrages si accomplis qu'ils soient signalent toujours non un arrêt, mais une activité nouvelle de l'auteur. La manière, par exemple, de M. Cassiers se fait de plus en plus large et énergique en des pages comme la *Grande église*; M. Hannon, à côté de paysages fins comme d'ordinaire, expose un *Chapeau empire*, une femme vue de dos, les épaules nues, coiffée d'un vaste cabriolet rose, qui est d'une touche et d'une couleur ravissantes; M. Alfred-Napoléon Delaunois, en même temps que des intérieurs d'église, tout pénétrés du mystère des prières chuchotées, a envoyé un *Paysage* d'une vision intense.

Le principal intérêt de la participation étrangère allait, surtout, à M. M. Bartlett, qui avait un *Chantier de vaisseaux* et deux impressionnantes figures dans un paysage : *Mère et enfant*; Lanquetin, pour sa belle *Porte du Mesnil*; Gaston Latouche, la *Copiste*, une jeune femme occupée à peindre dans un coin d'intérieur, toute en éclats assourdis et fins; Fernand-J. Luigini, avec un beau site : *Canal en Bourgogne*, de la vision la plus pénétrante; Gaston Prunier et Guillaume Roger avec des évocations, l'un, de Londres; le second, de Venise. C'est à Venise, également, que nous transporte M. Paul Signac, à Venise ou à Marseille. Quant à M. Besnard, dans la grande page décorative : *Jeu de nymphes*, c'est dans la mythologie qu'il nous emmène, au fond de bois luxuriants et frais, sur le bord du torrent où s'ébattent les nymphes et où se baignent les chevaux fougueux d'Apollon.

\* \* \*

A la Salle Boute, M. H. Arden a réuni une quarantaine de marines très attrayantes. Toutes ces toiles, peintes sur nos plages, sur celles de France ou de Hollande, nous montrent la mer, l'Escaut, des coins de port, des bassins, des quais, rendus d'un pinceau habile et alerte. M. Hubert Glansdorff, qui exposait au *Cercle artistique*, aborde tous les genres, lui, le paysage comme la figure, le portrait comme la nature morte. La division du travail ne peut exister en matière d'art, et l'artiste, qui veut être complet, doit explorer toutes les régions qui rentrent dans

le domaine de sa spécialité. L'exemple de ceux qui font ainsi et, notamment, de M. Glansdorff, est, d'ailleurs, pour encourager des initiatives de cette sorte. On trouve dans l'exposition du jeune artiste des ouvrages de tonalité et de teneur (fort différentes, par exemple des nus bien construits, mais assez froids, voisinant avec des paysages exécutés à Boitsfort (n<sup>os</sup> 7, 11, 13), d'un coloris très chaud et d'une belle vibration, qui prouvent le bénéfice qu'a entraîné pour M. Glansdorff la fréquentation du plein air. Il était plutôt attiré, en effet, par la composition et le portrait, et l'excellent *Portrait de M. De Sèze*, la *Petite Georgette*, le délicieux *Portrait d'Alex*, un petit garçon à la tête nerveuse et fine, vêtu d'un costume marin bleu et blanc, de même que les têtes d'expression : *Songeuse*, *Pensive*, *Sainte Cécile*, prouvent que cette préférence n'était pas sans raison. Mais les progrès dont ces œuvres manifestent dans le coloris et dans l'expression de la vie, sont dus, certainement, en partie, au fait que l'artiste, au lieu de se restreindre, n'a pas craint de se proposer des ambitions nouvelles.

ARNOLD GOFFIN.

## LES CONCERTS

RÉCITAL WATERMAN (23 novembre). — RÉCITAL WYBAUW-DETELLEUX (24 novembre). — SÉANCE DE SONATES : *Mlle Gabrielle Tambuyser et M. Marcel Jorez* (25 novembre). — RÉCITAL PAUL PERRACHIO (28 novembre). — ACADEMIE DE MUSIQUE (15, rue Mercelis) *Troisième séance de musique de chambre : Ecole allemande* (5 décembre). — CONCERT DERU ET CROIZA (9 décembre). — DEUXIÈME CONCERT YSAÏE : *Otto Lohse et Henri Hensel* (11 décembre). — PREMIER CONCERT DU CONSERVATOIRE (18 décembre).

M. ADOLF WATERMAN est un pianiste consciencieux ayant l'âme artiste et dont on ne peut dire du mal. Cependant, son jeu est parfois empreint de mollesse et flotte alors, indécis et confus. M. Waterman embarrasse le critique, car sans avoir de défaut évident et grave, il n'a pas fait preuve de qualités d'interprétation et de personnalité qu'un juge plus sévère que nous serait en droit d'exiger.

Qu'il me soit permis de déranger quelque peu l'ordre du sommaire pour réunir en un seul lot les pianistes de ce mois et arriver à M. PAUL PERACCHIO. Si celui-ci ne possède pas beaucoup d'éclat, il a en revanche une très belle homogénéité de son, de la chaleur et du velouté. Sa caractéristique est l'infinie variété des « touchers » donnant à son interprétation beaucoup de couleur et de poésie. A remarquer aussi le sens de la valeur respective de l'accompagnement et du thème jamais étouffé ni noyé. Enfin, le souci de la nouveauté : M. Peracchio nous présenta quelques *paysages bretons* de Rhené-Baton, reflet du pays, obtenu par un mélange de thèmes et de rythmes terriens. Le compositeur a fondu ces divers éléments en leur donnant une teinture moderne et en les développant d'après les dernières données de la science musicale. L'ensemble est original, plein de fraîcheur et d'intérêt.

\* \* \*

Après le piano, le chant. Mme G. WYBAUW-DETILLEUX a fait valoir, dans un copieux récital, sa voix étoffée, bien posée, souple et travaillée.

J'ai goûté tout particulièrement les mélodies italiennes de Luigi Rossi, Antonio Lotti, Giacomo Carissimi, petits bijoux nous ramenant au temps béni du « bel canto » où le chant était un plaisir sensuel plutôt qu'une jouissance de l'esprit. Mais je m'arrête : un dilettante du XXe siècle doit restreindre son admiration pour l'art italien ancien, s'il ne veut se faire passer pour... vieille perruque.

Vive la *Habanera* ou l'*Elektra* de Strauss ! Ceci pour être aussi éclectique que Mme Wybauw-Detilleux qui interprète avec beaucoup de souplesse la *Chanson Vénitienne* de Schumann et des morceaux de Franck, de Tinel, de du Bois... J'en passe, et des meilleurs. Un mot pour le parfait accompagnateur. M. G. Minet.

\* \* \*

L'an dernier déjà, nous signalions au public le talent du violoniste MARCEL JOREZ, qu'un travail sans défaillance a rendu plus apte encore à l'interprétation des œuvres modernes. Les deux séances de sonates, où figuraient les noms de MM. Gade, Sjögren, Brahms, Fauré, Grovlez et auxquelles Mlle G. Tambuyser prêtait son concours de pianiste délicate ont trouvé chez les auditeurs tout le succès mérité.

L'*Académie de musique* d'Ixelles a donné sa troisième séance de musique de chambre consacrée à l'École allemande. La causerie préliminaire était faite, cette fois, par M. G. SYSTEMANS, dont le principal mérite fut de tracer, dans le cadre restreint d'une conférence de trente minutes, le tableau de la production énorme de la littérature musicale allemande. Des exemples appuyaient la théorie : MM. T. Ysaye, Chaumont, Van Hout et Doehaerd ont apporté dans le quatuor leur précision coutumière. Sans entrer dans l'analyse des œuvres, ce qui nous entraînerait trop loin, nous pouvons dire que le *quatuor op. 13* de R. Strauss est un essai de jeunesse où l'on voit déjà à l'état embryonnaire la force dramatique, l'action, le mouvement qui sont déployés dans tout le théâtre du maître.

La *sonate* de Thuille, sous l'archet de M. Chaumont, enleva à tous la vilaine envie de risquer un jeu de mots fâcheux. Le *quatuor (sol mineur)* de Brahms complétait parfaitement cette soirée consacrée à la musique pure.

\* \* \*

Cette année encore, M. Edouard Deru inscrit au programme de son concert une vedette de valeur. M<sup>me</sup> Claire Croiza, une des meilleures pensionnaires de MM. Kufferath et Guidé, et qui fit au Théâtre royal de la Monnaie des créations dont tout le monde se souvient, fut vivement ovationnée dans la *Vision* de Schubert, l'*Air de Paris* et *Hélène* de Gluck, ainsi que dans des mélodies de Huberti et de l'auteur de *Hopjes et Hopjes*.

M. E. Deru n'a pas perdu la belle sonorité que l'on connaît ; toujours la même ampleur, de la solidité et du velouté. Ces qualités lui assurèrent la faveur de l'auditoire.

Une remarque peut-être : un peu plus d'aisance dans les traits pourra parfaire le talent de ce sympathique artiste.

\* \* \*

*Deuxième Concert Ysaye.* — M. Eugène Ysaye cède sa baguette à M. Otto Lohse de l'Opéra de Cologne. Ce dernier donne de l'*Ouverture d'Obéron* une audition fouillée, d'une mise au point irréprochable.

M. Otto Lohse apporte en tout ce souci du détail. Cela peut nuire à certaines œuvres, telle la *symphonie no 7* de Anton Bruckner, d'une longueur et d'une prolixité éreintantes. Les thèmes naissent, se développent, meurent, puis renaissent tout



à coup : j'ai songé à un reptile se reproduisant par scissiparité. Mon impression est que cette symphonie est excessivement indigeste et mériterait l'injure du sabotage...

En ces temps de grève... n'est-ce pas?

M. Henri Hensel est le type parfait du ténor d'outre-Rhin. Sa voix est généreuse, mâle et bien timbrée. Le récit du Graal fut exposé avec une gravité probe et forte, une fermeté imposante dans sa simplicité.

Dans le *Preislied des Maîtres-Chanteurs de Nuremberg*, M. Hensel s'abandonna, fougueux comme il convenait à Walther revendiquant la liberté dans l'art du chant.

Beaucoup de douceur, de fraîcheur dans le chant d'amour de la *Walkyrie*. Le succès fut enthousiaste.

\* \* \*

Et puis voici... *Le Concert du Conservatoire*. Du Schumann : *Le Paradis et la Péri*. Le tout Bruxelles élégant, friand de belle musique, s'était empilé dans la belle salle de la rue de la Régence. Hélas ! le flacon fut supérieur à son contenu. M. Tinel, d'ailleurs avait mis parfaitement au point l'œuvre de Schumann, chœurs et orchestre furent excellents. Mais les solistes ? N'en parlons pas. Je voudrais croire à ma trop grande sévérité, à une mauvaise humeur. Certainement je voyais... ou plutôt j'entendais noir, ce jour-là. Je n'ose rappeler mes souvenirs. Et, pourtant, je rencontrai des remarques peu flatteuses de la part d'autres auditeurs. Alors je ne me suis peut-être pas trompé. Et cependant ! En cette occurrence si nous observions le silence... J'ai toujours cru que le Conservatoire devait être un modèle et viser au plus de perfection possible... Et, ma foi, de l'idéal à la réalité... Qu'en pensez-vous ?

EUG. GEORGES.





# MEMENTO

**Les Salons.** — Notre distingué collaborateur M. Arnold Goffin, devant se consacrer à d'autres travaux absorbants, nous a manifesté le désir de ne plus nous donner les chroniques mensuelles des Salons auxquelles son talent et sa compétence assuraient une très haute valeur.

Nous avons fait appel à la bonne volonté d'un autre critique. M. Ray Nyst assurera désormais à *La Belgique* le service de la rubrique que M. Arnold Goffin signa pendant deux ans avec une conscience et une ponctualité dont nous voulions lui témoigner publiquement une profonde reconnaissance.

\* \* \*

**Les livres belges.** — Nous sommes forcés de remettre au mois prochain les comptes rendus des ouvrages que les auteurs ou les éditeurs nous ont fait parvenir.

\* \* \*

**Le Soir-Noël.** — Aucune publication illustrée du genre de celle-ci n'a atteint encore en Belgique le luxe et l'intérêt du superbe numéro de Noël édité par le *Soir*. Pour un prix modique ce magazine magnifique offre des planches en couleurs de toute beauté et un texte inédit abondant et varié.

Ce qu'il faut surtout louer, c'est la volonté de ne faire appel qu'à des écrivains belges pour cette brillante collaboration. Le numéro du *Soir-Noël* de 1911 contient des nouvelles ou des poèmes inédits de MM. Camille Lemonnier, Georges Eckhoud, Émile Verhaeren et de M<sup>lle</sup> M. Van de Wiele, ainsi que les œuvres primées au Concours littéraire dont nous avons publié les résultats le mois dernier.

\* \* \*

**Le Musée du Livre.** — C'est aussi une admirable publication de grand luxe, un véritable modèle des plus remarquables et artistiques résultats auxquels permettent d'arriver les procédés perfectionnés de l'illustration et de la typographie modernes.

Réunissant les quatre fascicules de 1910 en

un considérable album, le *Musée du Livre* nous présente des planches de toute beauté sorties des presses de nos premières maisons belges. Il publie également les textes, abondamment illustrés, de quelques-unes des intéressantes conférences qui ont été données à la *Maison du Livre* par des techniciens ou des littérateurs réputés.

\* \* \*

**La Belgique illustrée.** — La Librairie Larousse de Paris, qui s'est fait une spécialité universellement connue des publications d'art et de documentation, a demandé à M. Dumont-Wilden d'écrire un vaste ouvrage sur notre pays.

Elle ne pouvait mieux s'adresser et l'on devine quel mérite littéraire s'ajoutera à la valeur documentaire de cette étude. Nous reviendrons à loisir sur l'un et l'autre quand l'ouvrage aura complètement paru. Il est, en effet, publié en vingt-cinq fascicules hebdomadaires, grand in-8<sup>o</sup>, abondamment illustrés. Le prix de chaque fascicule est de 80 centimes ; l'ouvrage complet coûtera 18 francs, broché et 24 francs, relié.

Dans une enthousiaste préface, Émile Verhaeren a dit en quelle estime il convient de tenir *La Belgique illustrée*, de M. Dumont-Wilden.

\* \* \*

**Concerts populaires.** — Le deuxième concert d'abonnement aura lieu au théâtre de la Monnaie, le 22 janvier, à 2 heures, sous la direction de M. Sylvain Dupuis et avec le concours de M<sup>lle</sup> Clara Sansoni, pianiste, qui exécutera le concert Schumann ainsi que *Iberia*, l'étréscillante fantaisie d'Isaac Albeniz, son maître. Au programme symphonique : le *Faust-Symphonie*, de Liszt, tableaux symphoniques d'après Goethe, qui constituent l'une des œuvres les plus caractéristiques du maître hongrois, puis une symphonie pour flûte et orchestre à cordes, de Friedemann Bach, inconnue à Bruxelles, enfin l'ouverture de *Benvenuto Cellini*, de Berlioz.

Répétition générale le samedi 21 janvier, à 2 heures. La location est ouverte, dès à

présent, chez MM. Schott frères, 20, rue Coudeberg.

\* \* \*

**Concerts Durant.** — Quatre grands concerts, Salle de la Madeleine.

1. 28-29 janvier 1911: Musique russe, avec le concours de M. Ricardo Vinès, pianiste.

2. 25-26 février. Musique française, avec le concours de M. Édouard Deru, violoniste de LL. MM. le Roi et la Reine.

3. 18-19 mars. Musique allemande, avec le concours de M. Florizel Von Reuter, violoniste.

4. 29-30 avril. Œuvres de César Franck, avec le concours de M. Arthur De Greef, pianiste, professeur au Conservatoire royal.

Les concerts ont lieu les dimanches, à 2 h. 1/2 et les répétitions générales les samedis, à 8 h. 1/2 du soir.

\* \* \*

**M<sup>me</sup> Paul Lefizelier**, retour de Paris, a l'honneur d'inviter sa nombreuse clientèle élégante à visiter ses Salons de Modes, 142, rue Royale.

\* \* \*

**La Gazette Belge de Paris.** — Les premiers numéros parus de la gazette hebdomadaire de notre collaborateur M. Oscar Thiry tiennent toutes les promesses qui avaient été fondées sur cette heureuse entreprise.

Cette publication d'information, de littérature et d'art constituera le meilleur des liens entre nos compatriotes séjournant en France et

le pays auquel ils ne cessent de réserver toute leur sympathie.

On s'abonne à *La Gazette Belge de Paris*, au prix de 8 francs, 161, rue Montmartre.

\* \* \*

**Un concours littéraire** doté de 500 francs de prix et comprenant deux sections : 1<sup>o</sup> poèmes, 2<sup>o</sup> contes et nouvelles, est organisé par la revue mensuelle *L'Oasis*. Le programme de ce concours est envoyé franco sur demande adressée à *L'Oasis*, 14, rue de Falisolle, à Tamines (Belgique).

\* \* \*

**Le Cercle royal « Euterpe »**, poursuivant son œuvre de diffusion du théâtre belge, nous annonce pour le samedi 21 janvier, à 8 heures du soir, au théâtre communal de Bruxelles, une nouvelle première d'auteur et compositeur nationaux.

Il interprétera *Perkin Warbeck (l'Imposteur magnanime)*, de M. Georges Eekhoud.

M. Paul Lagye a composé spécialement pour cette représentation une partition dont il dirigera lui-même l'exécution.

Le bureau de location est ouvert les jours ouvrables, de 9 heures du matin à 8 heures du soir, 1, rue Van Moer, et les mardis, jeudis et samedis, de 8 à 10 heures du soir, au local du Cercle *Euterpe*, 21, rue des Poissonniers.

\* \* \*

**M. H. Seguin**, du *Théâtre royal de la Monnaie*, professeur de chant et de déclamation lyrique, 29, rue de l'Évêque, à Bruxelles.

# BIBLIOGRAPHIE

## Chez Fasquelle :

ANDRÉ GEIGER : *La Reine amoureuse* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Dans le prestigieux paysage corfiote, à côté de l'Akilleion d'Elisabeth d'Autriche, une autre souveraine, Eulalie de Macédoine, a bâti l'Odysseion où, séparée de son mari, elle vit en Mécène, en Reine des artistes, des savants et des poètes. Mais elle est femme aussi et qu'est-ce qu'une femme sans Amour?... Eulalie s'éprend donc pour Laurent Moulin, son bibliothécaire, d'une affection, vivement partagée du reste. Malheureusement ces relations, vite connues, font scandale. Elle est traitée de Messaline et le jeune homme est tenu pour un vilain monsieur. Malgré leur passion profonde, ces amants, si parfaitement heureux, seraient contraints de se séparer si la mort de Laurent ne venait simplifier les choses. La Reine reste seule, dolente et meurtrie.

Ainsi se vérifie cette phrase de Mme de Staël, que Mme André Geiger a développée de façon fort attachante : « La gloire pour une femme » ne saurait être que le deuil éclatant du bonheur. »

\* \* \*

UNE CIRCASSIENNE ET VICTOR BARRUCAUD : *Adilé Sultane* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — L'Orientale voilée et M. Victor Barrucaud à la collaboration desquels nous devons ce livre, fort bien écrit, et dont le sérieux s'éclaire de plus d'une pointe d'humour, plaident avec une conviction chaleureuse la cause de la civilisation musulmane qui tend à disparaître. A la femme « jeune turque », habillée par Doucet, qui flirte avec les infâmes ghiaours, ils opposent l'altière sultane Adilé, la sœur d'Abdul Hamid, une vraie musulmane, que toutes ces nouveautés horrifient, et qui, pour remonter le courant, emploie des moyens à donner froid dans le dos : Prendre Nazimé, la jolie adultère, d'un coup de carabine descendre le diplomate aimé d'icelle ! Non merci ! Bénis soient Allah, don Juan d'Autriche et tous ceux qui nous délivrèrent des Turcs et de leurs mœurs patriarcales !

\* \* \*

MAURICE ROSTAND : *Poèmes* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Héritier d'un nom illustre, presque célèbre déjà avant d'avoir rien écrit, M. Maurice Rostand a une lourde responsabi-

lité à porter. Ses premiers vers sont-ils dignes de la notoriété impatiente ? Ils n'encourent en tout cas ni le reproche de banalité, ni celui d'incorrection. Ce sont des vers dans lesquels on sent incontestablement frémir toute la jeune ardeur et tout l'enthousiasme fervent d'une âme de dix-huit ans prête pour les émotions les plus rares, les sensations les plus vives, et accueillante à de délicats et piquants souvenirs de l'enfance

\* \* \*

ÉMILE NOLLY : *La Barque annamite* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Le vieux Phuve-vân-Neua est un des derniers lettrés dont la foi bouddhique soit restée entière. Uniquement préoccupé du culte des ancêtres, son fatalisme lui fait accepter la domination des Blancs, tandis que, tout en tirant large profit de la présence de ceux-ci, les autres indigènes grondent sourdement contre la tyrannie et les exactions des fonctionnaires coloniaux. Les victoires japonaises font souffler sur l'Annam un vent de xénophobie qui pourrait bien, d'ici peu, causer certains ennuis à la France.

Ce tableau, d'un exotisme bien venu, des mœurs populaires annamites est animé par les péripéties d'une intrigue sentimentale heureusement pas bien compliquée.

## Chez Ollendorff :

NONCE CASANOVA : *Le Journal à Nénesse* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Le beau Nénesse a vu rouge, il a « suriné » son amie et, en attendant sa grâce... ou la guillotine, le sympathique jeune homme note ses impressions de geôle et raconte son idylle avec la « môme » Linette. Il rappelle cet heureux temps où il nageait — c'est le mot propre — dans le bleu. Il s'émeut fréquemment en pensant à sa pauvre « dabesse » qu'il hérit tendrement.

Ce journal est du reste écrit tout entier en « jaspin écaillé », c'est-à-dire en « langue verte ». Celle-ci a certes son originalité et sa vigueur, comme tous les parlers populaires, mais à la longue elle fatigue. — Quant à la portée morale de ce livre, encore qu'il dénote un beau talent, je crois qu'il vaut mieux ne pas insister sur ce point... « Il y a un public avide de ces choses-là », dit l'auteur lui-même à la

page 173, et ce public fera un gros succès à Nénesse.

\* \* \*

EMILE MOSELLY : *Joson Meunier* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Les gens de condition modeste doivent-ils, lorsque leurs fils montrent des dispositions spéciales pour l'étude, leur faciliter l'accès à une position élevée? Ce problème, mille fois discuté en littérature, est fort complexe et la solution simpliste de M. Emile Moselly ne me satisfait pas entièrement. Les parents, selon lui, feraient mieux de garder auprès d'eux leurs enfants, même les mieux doués. La valeur intellectuelle de ceux-ci augmenterait la prospérité de la famille qui graviterait ainsi, sans à-coups, les degrés de l'échelle sociale. Peut-être, mais, en tout cas, l'exemple de *Joson Meunier*, le tâcheron, abandonné par son fils, officier d'artillerie, est un cas particulier qui ne prouve rien.

Ce roman a servi de prétexte à l'auteur pour chanter, une fois de plus, les beautés de son pays natal et le charme de la vie dans la campagne lorraine.

\* \* \*

ARMAND CHARMAIN : *Binettes de caserne* (Un vol. in-80, à 95 centimes). — Dans la série des *Conteurs joyeux*, même à côté des récits désohilants de M. Georges Courteline, les *Binettes de caserne* font très bonne figure, s'il m'est permis d'ainsi parler. M. André Charmain a des trouvailles d'une drôlerie irrésistible et le plaisir qu'on éprouve à le lire vient de ce que ses charges ne sont presque jamais outrées. Ses contes, de plus, ne sont ni pornographiques ni scatologiques, ce qui, bien entendu, n'enlève rien à leur gaité communicative, au contraire.

#### Aux Éditions du Mercure de France :

MARCEL COULON : *Témoignages* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — M. Marcel Coulon est magistrat et ce magistrat est doublé d'un fin lettré. Parmi ces *Témoignages*, nous devons au lettré tout d'abord une étude sur l'unité dans l'œuvre du regretté poète Jean Moréas, une autre sur Anatole France, homme d'action, orateur de réunion publique, défenseur ardent de la justice et de la vérité et une troisième dans laquelle il analyse les aspects si divers du talent de Remy de Gourmont, tout ensemble savant, romancier, critique et philosophe.

Passant la plume à l'homme de robe qui est en lui, M. Marcel Coulon a écrit enfin quelques pages courageuses sur la mentalité aveu- lie du

juge au criminel de notre époque dont l'unique souci est d'éviter les « histoires » et qui préfère provoquer l'acquittement d'un coupable que de s'aliéner l'opinion publique et la presse.

\* \* \*

ERNEST RAYNAUD : *Apothéose de Jean Moréas* (Un vol. in-18, à 1 franc). — En dix-neuf sonnets enthousiastes, dont le titre dit suffisamment le but et l'esprit, voici évoqués la vie et l'œuvre de celui qui, depuis peu, n'est plus et qu'il sied d'honorer pour beaucoup de raisons. Une des plus nobles est que « l'amour du seul laurier régla son aventure »!

—

#### Chez Plon-Nourrit et Cie :

ERNEST LÉMONON : *Naples* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Les Napolitains se plaignent volontiers que quand on parle d'eux et de leur ville, ce soit pour faire de mauvaise rhétorique à base de golfe et de collines fleuries. Il y a, disent-ils, autre chose à étudier chez eux que la couleur locale. M. Ernest Lémonon l'a compris; aussi, les notes publiées aujourd'hui et recueillies au cours de plusieurs séjours dans la cité des lazzaroni, nous présentent-elles Naples sous un jour inaccoutumé. Après une rapide, mais très complète notice historique — les Napolitains, moins encore que nous, eurent à se louer de la domination espagnole, je vous assure — l'auteur dépeint successivement la vie économique et sociale de la capitale des Deux Siciles et il démontre qu'un relèvement est possible et qu'une prospérité enviable pourrait être rendue à ce peuple si misérable actuellement.

\* \* \*

F. GREGOROVIVUS : *Promenades italiennes. Rome et ses environs* (Un vol in-18, à 3 fr. 50). — Notre siècle de randonnées fiévreuses en chemin de fer ou en auto ne connaît et n'apprécierait du reste plus le voyage à pied ou à cheval, si lent, mais combien plus profitable. Dans leurs pérégrinations nos grand-pères apprenaient à regarder, aucun détail digne d'attention ne leur échappait.

M. F. Gregorovivus, dont Mme Jean Carrère a traduit les notes de tourisme, a parcouru ainsi, au gré de sa fantaisie, insoucieux du ruban de fer et de l'état des routes, la campagne romaine et, bien que ou parce qu'elles datent d'un demi-siècle, ses impressions sont fort intéressantes à lire.

—

**Chez Flammarion :**

CAMILLE LEMONNIER : *Amants joyeux* (Un vol. à 95 centimes). — La brune comtesse Suzy a de l'amour une conception plutôt inattendue. Il est fait de deux choses bien distinctes et, à ses yeux, incompatibles : l'affection et... le reste. Elle attribue ledit reste à son ami auquel elle donne des journées idéales de volupté. Quant à son affection, elle la réserve toute au mari podagre qu'elle chérit tendrement. Auprès de celui-ci, elle est la femme de tête, l'épouse aimante ; chez son amant, elle n'est que la créature d'instinct, la maîtresse passionnée et vibrante.

M. Camille Lemonnier a poussé à fond l'étude de ce caractère peu banal et il en a profité pour écrire quelques pages qui sont des poèmes de beauté et d'harmonieuse élégance.

**Chez Sansot :**

HÉLÈNE DE ZUYLEN DE NYEVELT : *L'Inoubliée* (Un vol. in-8°, à 5 francs). — De l'imagination, une sobriété élégante avec, parfois, un peu de préciosité caractérisent les petits contes qui composent ce recueil luxueusement présenté par la maison Sansot. Les livres d'aujourd'hui sont si désespérément laids et peu engageants qu'une belle édition comme celle-ci doit être signalée aux bibliophiles.

Ceci dit, ajoutons que le contenu est en harmonie avec le contenant. Le talent de M<sup>me</sup> de Zuylen de Nyevelt est très divers, il aborde tous les sujets, pas toujours avec un bonheur égal peut-être, car les aventures délicatement sentimentales, les visions de beauté lui sont plus familières que les questions scientifiques. Je conçois malaisément, par exemple, un serum capable de guérir une paralysie, fût-elle du nerf optique.

\* \* \*

HÉRA MIRTEL : *Fleurs d'ombre* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Ce sont celles qu'une fillette a vu éclore, pâles et tristes, dans le crépuscule et le silence du couvent. Plus tard, avec la liberté et les premiers rêves, l'aube est venue... plus tard encore, avec l'amour surgit la vraie lumière. Et cette ombre, et cette aube, et cette lumière ont fait vibrer la lyre de M<sup>lle</sup> Héra Mirtel, — une bien jolie poétesse, au dire du pastel qui orne le frontispice de son livre...

\* \* \*

JULES LEROUX : *La brume dorée* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Poèmes bibliques ou légendaires pour la plupart, évoquant harmo-

nieusement, et parfois sur un mode romantique qui n'est pas pour déplaire, des souvenirs et des récits fabuleux.

Quelques jolies transpositions aussi de nos paysages d'Ardenne.

\* \* \*

MAX DE LUSSAC : *Courlis* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Mélancoliques, fuyants et incertains comme les oiseaux migrateurs aux tristes plaintes que sont les courlis, les vers de M. de Lussac disent sur un ton de spleen qui ne manque pas de charme, des choses désabusées, résignées ou désespérées.

**Chez Ambert :**

JEAN RAMEAU : *Moune* (Un vol. in-18, à 95 c.). — On connaît la triste aventure sentimentale de cette pauvre *Moune*, la bossue rendue mauvaise et méchante par sa difformité. Elle aime, mais c'est sa sœur, Mariotte la jolie, qui est aimée. Grâce à la charitable abnégation de celle-ci, *Moune* épouse pourtant Justin, mais son bonheur est de courte durée.

La maison Ambert a eu l'heureuse idée de rééditer dans la collection à 95 centimes ce roman délicat qui vraiment est digne d'être vulgarisé.

\* \* \*

ANGELO ZANOTTI : *Autour des murs de Constantinople* (Un vol. in-12, à 5 francs). — Les jeunes Turcs, souvent mal inspirés d'ailleurs, n'ont décidément pas une bonne presse. Tout le monde se souvient de l'émotion provoquée par leur façon barbare de supprimer les chiens de Constantinople, si utiles et si peu gênants pourtant. Quelques mois plus tôt, leur gouvernement, s'attaquant aux vestiges artistiques d'un passé glorieux, avait décidé de raser les murs de l'enceinte byzantine. Savants et artistes protestèrent avec énergie et furent assez heureux pour obtenir le retrait du décret en question. Cet incident ayant attiré l'attention sur ces fortifications, M. Michel Zanotti a eu l'excellente idée de faire l'historique des monuments adossés aux murailles et, dans cette première partie, il nous parle — plans et gravures à l'appui — du Grand Palais des empereurs d'Orient.

**Chez Nelson :**

Viennent de paraître dans la *Collection Nelson* à 1 fr. 25 le volume relié toile :

M. MAETERLINCK : *Morceaux choisis* (intro-



duction par Mme Georgette Leblanc.) — L'Anthologie que Mme Georgette Leblanc-Maeterlinck présente aujourd'hui aux lecteurs de la *Collection Nelson* donne la quintessence de la pensée et de l'art de Maeterlinck, et personne n'était comme elle qualifiée pour s'acquitter de cette tâche délicate. L'on trouvera dans ce recueil non pas des extraits, des morceaux choisis, mais des études et des méditations qui toutes forment un ensemble et qui permettent de reconstituer la pensée intégrale de l'écrivain. Pour les disciples de Maeterlinck nourris de son œuvre, comme pour ceux qui ont encore besoin d'initiation, cette Anthologie, la première qu'on ait tentée, sera le livre indispensable, véritable trésor de sagesse et de poésie.

\* \* \*

V. CHERBULIEZ : *Le comte Kostia* (introduction par M. Wilmotte). — C'est une surprise et une joie de relire le roman de Cherbuliez parfaitement honnête et simplement romanesque, qui se contente de conter une histoire d'amour ou de développer une intrigue ou une aventure.

*Le comte Kostia* est peut-être le chef d'œuvre de Cherbuliez. On y trouve toutes ses qualités et tous ses traits caractéristiques : l'art de nouer et de dénouer une intrigue compliquée, et surtout ce don d'humour, de bonne humeur, de badinage mêlé de malice, de bonne santé intellectuelle et morale qui nous reposent de la littérature épiciée et artificielle de la nouvelle génération.

—

### Chez Louis Michaud :

LES POÈTES DE LA MORT; LES POÈTES DE LA RIPAILLE; LES POÈTES HUMORISTES (Trois vol. in-16 ill. à 1 franc). — MM. G. Normandy et Léon Narmand ont choisi les morceaux les plus célèbres ou les plus caractéristiques des poètes français d'autrefois et d'aujourd'hui qui ont chanté la mort, la bonne chère ou le rire. Ils les ont réunis en ces précieux petits recueils anthologiques dont la collection comprend déjà les poètes libertins, les poètes amoureux, les poètes sociaux, les poètes patriotiques, etc.

Illustrés de gravures anciennes et modernes, augmentés d'excellentes notices biographiques, ces ouvrages sont très adroitement faits. Ils peuvent rendre les plus grands services et évi-ent par exemple de longues recherches à ceux qu'intéressent des œuvres ou des auteurs de l'un ou l'autre de ces genres parfaitement collationnés.

—

### Chez Eugène Figuière et Cie :

ALEXANDRE MERCEREAU : *Contes des Ténèbres* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — « Placé dans » une condition exceptionnelle par sa rayonnante présence, j'avais un sens de l'occulte » assez développé. Je percevais facilement les » correspondances secrètes et peu de choses » de l'autre domaine me restaient cachées. Je » pus donc suffisamment faire face à ses lumineux propos, mais sur ce que j'appris, je » dois me taire. Il n'est pas encore l'heure de » parler à une humanité si pleinement puérile » et gonflée de sottise, que ce serait la conduire à la pire catastrophe que de lui révéler » fût-ce une parcelle de sa Loi ».

Saisissez-vous maintenant pourquoi le livre de M. Alexandre Mercereau s'intitule : *Contes des Ténèbres* ? C'est parce qu'on ne voit goutte à ces histoires hallucinantes ; c'est parce que l'humanité, « accablée à jamais par le rayonnement amer du nombril », n'est pas mûre pour les initiations suprêmes.

Lisez pourtant ces contes, ils sont fort bien écrits et qui sait, peut-être serez-vous plus heureux que moi et y comprendrez vous quelque chose.

\* \* \*

M. C. POINSOT : *La Joie des yeux* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — « L'artiste doit être » l'homme de la joie des yeux, exprimant cette » joie non seulement en belles œuvres extérieures, mais aussi en pensée profonde, car, » à qui sait réfléchir, toute une philosophie » prend racine dans le respect, la sublimisation » de la nature. »

Cette pensée est longuement, très longuement développée dans le livre de M. Poinsot. Le récit de la vie de François Marlève, peintre de talent, parti de rien et arrivé à la glorieuse célébrité après de nombreuses années de misère et de lutte opiniâtre, donne à l'auteur l'occasion de faire connaître ses idées en matière d'art, idées fort belles et généreuses, mais qui gagneraient à être exposées de façon plus concise.

\* \* \*

JACQUES NAYRAL : *L'Étrange histoire d'André Lérés* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Après des débuts difficiles, qui lui ont fait voir le monde littéraire sous un bien vilain jour, le poète André Lérés est parvenu à s'imposer, mais son existence fiévreuse et aussi quelques années de débauche l'ont mené à la névrose. Son tempérament d'artiste, prompt à l'émotion,

le rend, sous ce rapport, plus vulnérable qu'un autre, aussi est-il en proie aux phobies, aux hantises, aux hallucinations. Sa raison sombre définitivement, en même temps que se termine sa dernière aventure amoureuse par la vengeance, cruelle plus encore que raffinée, d'un mari trompé.

Avec un art parfait et dans une langue impeccable, M. Jacques Nayral a dépeint, de façon particulièrement poignante, les angoisses et les peurs folles de ce pauvre neurasthénique.

#### Chez Garnier :

*Livres d'étrennes de 1911.* — La librairie Garnier a édité, comme les années précédentes, une série de livres de luxe originaux et variés. Ce sont de pittoresques romans d'aventures ou de fantaisie, des ouvrages d'adroite vulgarisation, des albums de dessins spirituels, d'autres où sont réunies des chansons enfantines; ce sont, enfin, quelques œuvres célèbres d'écrivains illustres d'autrefois.

Signalons notamment les quatre albums reliés à 7 fr. 50 c., où s'est prodiguée la verve du caricaturiste animalier Benjamin Rabier; — *L'Auto K. 6. ô. 20*, par O'Galop, amusant volume in-40 cartonné à 6 francs; — *Le petit Tambour de Saragosse*, par A. Crozière, illustré en couleurs, par Malaspina; — *La Grotte enchantée*, par Santos Gonzalez; — Les trois recueils de *Chansons et Rondes enfantines*, à 10 francs, par J.-B. Weckerlin, etc., etc.

\* \* \*

ÉMILE BAYARD : *L'Art de reconnaître les styles* (Un vol. in-18). — Ce titre indique assez le but que s'est assigné et qu'a d'ailleurs atteint M. Émile Bayard dont le livre devrait être dans toutes les mains. Tout le monde, à notre époque, veut habiter une maison de style, posséder des meubles de style, les préoccupations artistiques gagnent les masses bourgeoises et bien peu de gens ont pourtant la compétence suffisante pour éviter les hérésies en cette matière.

Ce traité si clair, qui est très utilement orné de 280 figures, constituée, en outre, une histoire succincte des arts décoratifs depuis l'antiquité jusqu'à nos jours.

#### Chez Berger-Levrault :

GEORGES CLARETIE : *Drames et comédies judiciaires* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Chaque théâtre aujourd'hui a sa spécialité, l'un donne

le drame, l'autre le vaudeville, le Palais de Justice seul présente l'avantage de réunir tous les genres, depuis la tragédie sanglante jusqu'à la farce, en passant par les diverses espèces de comédie. Si le théâtre a ses critiques, le Palais a ses chroniqueurs et parmi ceux-ci, M. Georges Claretie, qui a d'ailleurs de qui tenir, est certes un des plus avisés. Écrivain de talent, il continue dignement la tradition de ceux qui, comme Bataille et Poincarré — le préfacer du recueil de 1909 — élevèrent le compte rendu judiciaire au rang de l'œuvre littéraire.

#### Chez Armand Colin :

H. CELARIÉ : *Au Pair* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50) — Lorsque les Français sortent de leur pays et qu'ils prennent la peine d'étudier les mœurs de la contrée qu'ils visitent, ils ont cette habitude déplorable de rester orientés de Paris et ils trouvent partant mauvais ou ridicule tout ce qui ne se fait pas exactement comme chez eux.

On ne peut faire le même reproche aux deux jeunes filles qui, dans *Au Pair*, vont chacune passer quelques mois au sein d'une famille allemande. Malgré certains froissements inévitables entre gens de races si différentes, elles reviennent conquises par la cordialité simple de leurs hôtes.

L'auteur a brossé deux tableaux très fidèles de la vie dans les intérieurs germaniques et l'impression favorable que Jeanne et Jacqueline rapportent en France est habilement justifiée.

#### Chez H. Falque :

JACQUES SERMAIZE : *L'Heure qui passe* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Elle est multiple, elle est changeante, elle est rapide. Le poète, en des vers d'un noble lyrisme ou d'une grâce enjouée, les célèbre toutes, les chastes, les sensuelles, celles d'espoir ou de langueur, les heures d'amour, les heures cruelles, qui vont,

*Sans qu'on puisse les retenir,  
Jeter leurs ondes confondues  
Dans l'océan du Souvenir.*

#### Chez Bloud et Cie :

MAURICE BLONDEL : *La psychologie dramatique du Mystère de la Passion à Oberammergau* (Une broch. in-18, à 1 fr.). — Le titre ci-dessus me dispense d'en dire plus long sur le but de cette étude particulièrement intéressante

et pas bien longue, ce qui est une qualité de plus.

\* \* \*

G. CASTELLA : *Buchez* (Un vol. in-12, à 60 centimes). — En même temps qu'un sociologue, un précurseur du catholicisme social, Buchez est un historien philosophe. Il s'est appliqué à trouver la loi des faits historiques et, bien que la forme dont il revêtait ses vues sur ces problèmes difficiles soit souvent obscure et peu choisie, elles méritent cependant d'être connues. On en trouvera ici un résumé très intelligent et parfaitement clair.

\* \* \*

PAUL FEYEL : *Les jeunes filles françaises et le problème de l'éducation* (Une brochure). — M. Paul Feyel fait l'histoire des progrès immenses réalisés dans l'instruction de la jeunesse féminine catholique depuis le grand siècle jusqu'à nos jours. Ces quelques pages forment, à un certain point de vue, un complément utile au récent livre de M. Jules Bertaut, analysé ici même : *La jeune fille dans la littérature française*.

\* \* \*

GEORGES FONSEGRIVE : *Art et pornographie* (Une brochure). — Où commence la pornographie? Faut-il restreindre la liberté de l'art et dans quelle proportion? M. Georges Fonsegrive, avec un louable souci d'impartialité, examine ces questions délicates auxquelles il ne donne, et pour cause, aucune solution définitive. Il se borne à certaines indications concernant l'utilité de soigner l'éducation esthétique des foules et pour les artistes de se préoccuper davantage de la mentalité de son public et du rôle social qui lui est dévolu.

\* \* \*

BARON CARRA DE VAUX : *Léonard de Vinci* (Une brochure). — Dans la série *Philosophes et Penseurs*, M. le baron Carra de Vaux, qui a déjà étudié les personnalités de *Galilée*, de *Newton* et de *Leibniz*, s'occupe aujourd'hui de Léonard de Vinci, du génie exceptionnel, philosophe et savant autant qu'artiste incomparable, qui semble avoir pris pour tâche de faire

mentir la règle aux termes de laquelle « on ne » peut courir la chance d'être grand qu'en s'appliquant à une seule chose ».

\* \* \*

EMILE GEBHARDT : *Souvenirs d'un vieil athénien* (Un vol. in-16, à 3 fr. 50). — Ce recueil contient une vingtaine des articles écrits par Emile Gebhardt, au cours de sa carrière de chroniqueur, sur la Grèce, sur la Turquie et sur Naples. Ils sont intéressants et instructifs, certes, mais pas autant que les lettres envoyées par l'auteur à sa famille, de 1861 à 1863, alors qu'il suivait les cours de l'école française d'Athènes. Cette correspondance, au parfum romantique, un peu vieillot déjà, a le mérite de la fraîcheur, de la spontanéité dans l'impression. Détails à noter en ces temps où les Turcs et leurs chiens errants sont à la mode, littérairement parlant : lors de sa première visite à Stamboul, Emile Gebhardt eut vivement à se plaindre des aïeux des cabots que l'on déporte aujourd'hui et les habitants lui apparurent des brutes sans intelligence. Il convient pourtant d'ajouter qu'il revint peu après à de meilleurs sentiments à l'égard des Orientaux.

\* \* \*

E. LONGUEMARE : *Bossuet et la société française sous le règne de Louis XIV* (Un vol. in-16, à 3 fr. 50). — La position de Bossuet à la cour du grand roi ne fut pas toujours facile. En façade, la religion fut toute puissante en France pendant le grand siècle, mais, en fait, ses ministres étaient peu écoutés. Un aimable dévergondage régnait à la cour, à la ville et, même, l'esprit mondain pénétrait dans les couvents. Les libertins — entendez les libres penseurs du temps — et les philosophes commençaient à parler haut. Toute sa vie, l'évêque de Meaux lutta, mais sans grand succès, contre la corruption des mœurs et contre celle des esprits. M. E. Longuemare, en cette étude richement documentée, s'est attaché à dégager l'actualité historique de la théologie dans les sermons de Bossuet, il nous montre le rôle social de l'éloquent prélat et il fait ressortir le courage du prédicateur qui n'a pas craint de faire entendre à Louis XIV des vérités très dures.

# LES REVUES A LIRE :

LA VIE INTELLECTUELLE, mensuelle, 47, avenue Jean Linden, Bruxelles.

L'ART MODERNE, hebdomadaire, 32, rue de l'Industrie, Bruxelles.

LA FÉDÉRATION ARTISTIQUE, hebdomadaire, 15, rue Fétis, Bruxelles.

LE GUIDE MUSICAL, hebdomadaire, 3, rue du Persil, Bruxelles.

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE, mensuelle, 11, rue Chisaire, Mons.

LE THYRSE, mensuel, 16, rue du Fort, Bruxelles.

WALLONIA, mensuelle, 138, rue Fond Pirette, Liège.

DURENDAL, mensuelle, 55, rue de la Source, Bruxelles.

LA REVUE GÉNÉRALE, mensuelle, 21, rue de la Limite, Bruxelles.

LE FLORILÈGE, mensuel, rue Verdussen, 47, Anvers.

L'ART A L'ECOLE ET AU FOYER, 165, chaussée de Namur, Louvain.

JOYEUSE, mensuelle, rue Henry Blès, 38, Namur.

L'OASIS, mensuelle, rue de Falisolle, Tamines.

LE CATHOLIQUE, mensuelle, 5, rue du Couvent, Bruxelles.

MERCURE DE FRANCE, bi-mensuel, 26, rue de Condé, Paris.

L'ACTION NATIONALE, mensuelle, 19, rue Auber, Paris.

LE DIVAN, mensuelle, Coulonges (Deux-Sèvres).

L'ÂME LATINE, mensuelle, 39, rue des Lois, Toulouse.

LA PHALANGE, mensuelle, 84, rue Lauriston, Paris.

LA GRANDE REVUE, bi-mensuelle, 37, rue de Constantinople, Paris.

ANNALES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES, hebdom., 51, rue St-Georges, Paris.

LES MARGES, semi-mensuel, 5, rue Chaptal, Paris.

LA BALANCE (Viéssi), mensuelle, place du Théâtre, 23, Moscou.

LE COURRIER EUROPÉEN, hebdomadaire, 280, boulevard Raspail, Paris.

L'OCCIDENT, mensuel, 17, rue Eblé, Paris.

LA REVUE DES LETTRES, trimestrielle, 17, rue Victor Massé, Paris.

DAS LITERARISCHE ECHO, bi-mensuel, 35, I üzowstr., Berlin.

LA JEUNE WALLONIE, mensuelle, à Marchienne-au-Pont.

S. I. M., revue music. mens., 15, rue Soufflot, Paris. (René Lyr, Boitsfort.)

PROPOS, mensuelle, 15, rue du Point de Vue, Sèvres.

LA RENAISSANCE CONTEMPORAINE, bi-mensuelle, 41, rue Monge, Paris.

LES RUBRIQUES NOUVELLES, mensuelle, 62, rue Michel Ange, Paris.

# EDITIONS DE LA BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

PAUL ANDRÉ, Delphine Fousseret . . . . .	3 50
» La Guirlande . . . . .	3 50
» Le peintre W. Linnig, vol. ill. 32 phototyp. . . . .	10 00
» Maître Alice Hénaut, pièce en 3 actes . . . . .	3 50
MARIA BIERMÉ, Rayons d'Ame . . . . .	3 50
PIERRE BROODCOORENS, Le Roi Aveugle, drame en 3 actes . . . . .	3 00
VICTOR CLAIRVAUX, La Barque Amarrée . . . . .	3 50
G. DANSAERT, Chants d'Amour et d'Épée . . . . .	3 50
MAX DEAUVILLE, La Fausse Route . . . . .	3 00
» Le Fils de ma Femme . . . . .	3 50
J.-J. DE LA BATUT, Le Baveur d'Azur . . . . .	3 50
L. DELATTRE, Fany, comédie en 3 actes . . . . .	3 00
» La Mal Vengée, comédie en 2 actes. . . . .	3 00
M. DES OMBIAUX, La Petite Reine Blanche . . . . .	3 50
E. DE TALLENAY, Vivia Perpetua, trag. en 4 actes. . . . .	3 00
L. DUMONT-WILDEN, Les Soucis des Derniers Soirs . . . . .	2 00
J.-F. ELSLANDER, Parrain . . . . .	3 50
ANDRÉ FONTAINAS, Hélène Pradier, pièce en 3 actes . . . . .	3 00
CH. FORGEOIS, Pax! pièce en un acte en vers . . . . .	1 00
G. GARNIR, A la Boule Plate (ill. de Flasschoen et Lynen) . . . . .	3 50
MAURICE GAUCHEZ, Symphonies voluptueuses . . . . .	3 50
IWAN GILKIN, Étudiants Russes, drame en 3 actes . . . . .	2 50
VALÈRE GILLE, Ce n'était qu'un Rêve, comédie en un acte . . . . .	1 20
A. GILON, Dans mon verre (poèmes) . . . . .	2 50
G. GOFFIN, Vibrations . . . . .	3 00
EUG. HERDIES, Le Roman de la Digue . . . . .	3 50
J. JOBÉ, La Science économique au XX <sup>e</sup> siècle. . . . .	3 50
MAURICE KUNEL, Sur la Flûte de Roseau . . . . .	3 00
JEAN LAENEN, Cœur damné (Préface de PAUL ANDRÉ). . . . .	3 50
H. LEJEUNE, Fidélaine, 3 actes en prose . . . . .	2 00
RICHARD LEDENT, Ymnis et Numaine, drame en 4 actes. . . . .	4 00
FRANÇOIS LÉONARD, La Multitude errante . . . . .	3 50
HENRI LIEBRECHT, Cœur-de-Bohême, comédie en un acte . . . . .	1 20
» L'Autre moyen, comédie en un acte . . . . .	1 00
» Les Jours Tendres . . . . .	2 50
M. LOUMAYE, L'Actrice et le Bouquet de violettes. . . . .	2 00
RENÉ LYR, Brises (poèmes) . . . . .	2 00
PAUL MÉLOTTE: Ma Cousine et mon Ami . . . . .	1 00
MORISSEAU & LIEBRECHT, L'Effrénée, comédie en 4 actes . . . . .	2 50
EDM. PICARD, Trimoullat et Mélodion, vaudeville en un acte . . . . .	2 00
SANDER PIERRON, Les Images du Chemin . . . . .	3 50
» Le Baron de Lavaux-Sainte-Anne. . . . .	3 50
GEORGES RENS, La Cluse, comédie dram. en 4 actes . . . . .	3 00
PROSPER ROIDOT, Forveur . . . . .	2 50
ÉMILE SIGOGNE, Eurythmie . . . . .	3 50
CARL SMULDERS, Les Feuilles d'Or . . . . .	3 50
» La Correspondance de S. Dartois . . . . .	1 50
JULES SOTTIAUX, L'Illustre Bézuquet en Wallonie. . . . .	3 50
» La Beauté Triomphante . . . . .	3 50
Bon Ch. VAN BENEDEN, La Peste de Tirgalet, trag.-com. en 4 actes. . . . .	2 00
MARGUERITE VAN DE WIELE, Ame Blanche, roman . . . . .	3 50
MARIE VAN ELEGEM, Par la Vie. . . . .	3 50
H. VAN OFFEL, Les Intellectuels, pièce en 3 actes. . . . .	3 00
» L'Oiseau Mécanique pièce en 4 actes . . . . .	3 00
GEORGES WILLAME, Le Puison. . . . .	3 50

ENVOI FRANCO CONTRE BON-POSTE

26-28, Rue des Minimes, à BRUXELLES

# LA BELGIQUE

## ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

REVUE MENSUELLE NATIONALE  
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

### SOMMAIRE :

Émile Verhaeren . . . . .	<i>Autour des clos.</i> . . . . .	127
Benoît Bouché . . . . .	<i>Les deux philosophes villageois.</i> . . . . .	132
Gaston-Denis Périer . . . . .	<i>Le thé.</i> . . . . .	144
Albert Counson . . . . .	<i>Histoire littéraire (suite et fin).</i> . . . . .	149
Max Deauville . . . . .	<i>Le lac de Gehoul</i> . . . . .	164
Fernand-A. Van Aalst . . . . .	<i>Le français hors de France.</i> . . . . .	169
Pierre Broodcoorens . . . . .	<i>La miraculeuse aventure de Doortje Zilvercroon et de Faas Van Thulden.</i> . . . . .	176
Egidius XVII . . . . .	<i>Athymies et Préambules.</i> . . . . .	185
Camille Fabry . . . . .	<i>Sonnets</i> . . . . .	189
F.-Charles Morisseaux . . . . .	<i>Le Douzième provisoire</i> . . . . .	192
Bruscambille . . . . .	<i>La Revue.</i> . . . . .	205
<b>Les Livres belges :</b> Arthur Daxhelet, Oscar Grojean . . . . .		210
Paul André . . . . .	<i>Les Théâtres.</i> . . . . .	221
Ray Nyst . . . . .	<i>Les Salons</i> . . . . .	230
Eugène Georges . . . . .	<i>Les Concerts</i> . . . . .	247
*** . . . . .	Memento.	
Jules de Hase . . . . .	Causerie financière	
*** . . . . .	Bibliographie.	

*Illustrations de* Henriette Ronner, Firmin Baes, Oscar Liedel,  
Léon Rotthier, Rodolphe Wytzman.

#### PRIX DU NUMÉRO

Belgique . fr. 1.25 | Etranger . fr. 1.50

26-28, Rue des Minimes, 26-28

BRUXELLES

# LA BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Paraît le 1<sup>er</sup> de chaque mois en un fascicule de 150 pages

---

**DIRECTEURS :**

**PAUL ANDRÉ. — FERNAND LARCIER**



## **CONDITIONS D'ABONNEMENT :**

	Un an	Six mois	Trois mois
BELGIQUE . . . . .	<b>12 fr.</b>	<b>7 fr.</b>	<b>4 fr.</b>
ÉTRANGER. . . . .	<b>15 fr.</b>	<b>9 fr.</b>	<b>5 fr.</b>

---

Toutes Correspondances et Communications doivent être adressées :

*Pour la Rédaction :* 11, rue de la Banque, Bruxelles.

*Pour l'Administration :* 26-28, rue des Minimes, Id.

TÉLÉPHONE 712

**La Revue ne publie que de l'inédit**

Les manuscrits non insérés sont retournés sur demande des auteurs accompagnée du montant des frais d'affranchissement.

---

**DÉPOSITAIRE GÉNÉRAL A PARIS :**

**Librairie Générale des Sciences, des Arts et Lettres**

**5, Rue DANTE**



# LE MUSÉE DU LIVRE

Publication périodique de grand luxe

CONCERNANT la TYPOGRAPHIE, la LITHOGRAPHIE, la RELIURE,  
la LIBRAIRIE, la BIBLIOGRAPHIE, les APPLICATIONS PHOTOGRA-  
PHIQUES et les INDUSTRIES SE RATTACHANT A L'IMPRIMERIE

Elle consiste en un recueil de modèles un portefeuille de fac-similés concernant les caractères, les articles de composition, le papier, la reliure, l'illustration, tout ce qui concerne la présentation du Livre, son ornementation et son habillement extérieur

Paraissant trimestriellement

Prix de l'abonnement :

BELGIQUE ----- fr. 6.-

ETRANGER ----- 7.50

LE NUMÉRO . fr. 1.75

S'adresser à la Librairie Vve F. LARCIER, 26-28, rue des Minimes, Bruxelles.

## CHAUSSURES DE LUXE

POUR MESSIEURS ET POUR DAMES

SOULIERS DE SOIR ASSORTIS AUX TOILETTE

*Bas de soie et de fil assortis aux bottines*

## ALPHONSE GOFFAUX

*Classe breveté de leurs Majestés le Roi et la Reine et de S. M. le Prince de Belgique et de S. A. I. le Prince Napoléon*

Rue Royale, 118-120. BRUXELLES. — Téléphone 8451

## CH. DIEUDONNÉ

*10, Galerie de la Reine, BRUXELLES*

Écrins, Boîtes à bijoux, Coffres à argenteries

Gaines pour armes de luxe et autres



# MAISON CLAESSENS-BAL

J. JONCRET-BAL, SUCESSEUR

27, Rue d'Edimbourg, IXELLES - BRUXELLES

Fournisseur de la Cour, de S. A.  
R. Mgr le Prince Albert de Bel-  
gique et de S. A. R. N<sup>me</sup> la Prin-  
cesse Clémentine. . . . .

— 0 —  
MAISON DE CONFIANCE  
fondée en 1870

— 0 —  
Téléphone 2727



PARIS 1878

• • • • SPÉCIALITÉ • • • •  
pour Harnais de luxe, Selles  
- de Cavaliers et de Dames,  
Brides, Mors, Étriers, Licols,  
- - Surfaix, Couvertures, - -  
Caparaçons, Fouets et ustensiles  
- - - - d'Écurie. • • • •

SELLERIE - - - HARNACHEMENTS

---

## CASE A LOUER

---

### Commerce d'Avoines et Fourrages

V<sup>VE</sup> J. LANNOY - PAIROUX

53, rue de l'Orient, 53. — ETTERBEEK-BRUXELLES

# ELOI MENSIERS

== *MARÉCHAL-FERRANT* ==

*les Écuries de S. A. R. M<sup>me</sup> la Comtesse de Flandre*

Rue Jean Stas, 16, ST-GILLES-BRUXELLES

(QUARTIER LOUISE)

---

PHOTOGRAPHIE D'ART

## Benjamin COUPRIE

16, Rue Jean Stas

(QUARTIER LOUISE)

BRUXELLES

---

AU NABAB  
USINE ÉLECTRIQUE

FABRIQUE DE PIPES  
FONDÉE EN 1864

## J.-B. VINCHE & FILS

Fournisseurs de S. A. R. Mgr le Prince Albert de Belgique

85, Marché-aux-Herbes, 85, BRUXELLES — Téléphone 8332

---

Les plus hautes récompenses aux principales expositions internationales. — La Maison garantit tous les Objets portant sa marque. — Collections les plus complètes en tous genres. — Réparations instantanées. — Objets sur commande, Chiffres, Armoires, Articles de luxe. — Sur demande, envoi du Catalogue illustré (plus de 900 modèles).

---

## Union du Crédit de Bruxelles

RUE MONTAGNE-AUX-HERBES-POTAGÈRES, 57

---

Location de Coffres-forts

A PARTIR DE 3 FRANCS PAR MOIS

# BULLETIN MENSUEL

## de l'Institut de Sociologie Solvay

### BRUXELLES

---

Cette publication, qui a commencé à paraître en janvier 1910, est la seule permettant de suivre, *mois par mois*, le mouvement scientifique en sociologie et dans les sciences connexes.

Conçue suivant un point de vue nouveau, elle publie des articles originaux à propos des travaux récents qui peuvent contribuer à l'explication des phénomènes de la vie sociale et qui paraissent, d'une part, en Biologie, en Physiologie, en Psychologie; d'autre part, dans les diverses Sciences sociales (Histoire, Droit, Économie politique, Science des religions, Ethnographie, etc.).

On y trouve, en outre, les comptes rendus des réunions périodiques des divers groupes d'études de l'Institut, où sont discutées les questions à l'ordre du jour dans les différents domaines de la Sociologie et de ses applications.

Enfin, un *Index mensuel* signale plus de 300 titres de livres, brochures et articles de périodiques, groupés systématiquement d'après les rubriques de classement de la Bibliothèque de l'Institut.

L'ensemble de la publication forme, au bout de l'année, un *fort volume de plus de 1500 pages de texte serré*.

Aux sommaires des *Archives Sociologiques* figurent déjà les noms si appréciés de MM. E. WAXWEILER, E. HOUZÉ, G. BOUCHÉ, P. MENZERATH, E. DUPRÉEL, J. DE DECKER, D. WARNOTTE, M. BOURQUIN, G. DE LEENER, G. SMETS, N. IVANITZKY, R. PETRUCCI, J. DEMOOR, CH. FASTREZ, A. VERMEYLEN, L. WODON, etc., etc.

---

#### PRIX DE L'ABONNEMENT :

Belgique : **10 francs**; Étranger : **12 francs**.

---

**ÉDITEURS : MISCH & THRON, Bruxelles et Leipzig;**  
**Marcel RIVIÈRE, Paris.**

**Avocats, Notaires, Juges, Ecrivains,  
n'employez que la plume  
Réservoir ROUGE et NOIR  
M. O. V.**

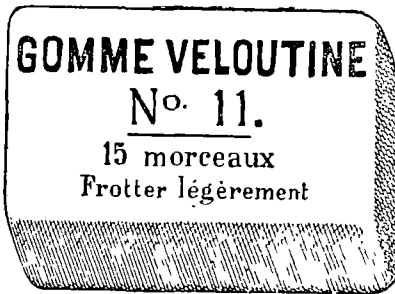
Exigez cette marque de préférence à toute autre.



*La meilleure, la plus sûre, la plus facile. Est toujours  
encree et ne coule jamais, quelle que soit la posi-  
tion qu'on lui donne.*

---

**Artistes, Architectes. Dessinateurs,  
n'employez que la**



**Gomme  
Veloutine**

**Laisse le papier intact.  
Enlève toute trace de  
crayon.**

---

**Ecoliers et Etudiants n'écrivez que  
sur le papier filigrane**

**L'ÉCOLIER**

*Pour vos Registres, Copies-de-lettres, etc., exiger  
« LES CLEFS » comme marque et pour votre  
papier à lettres d'affaires demandez la « NA-  
TIONAL MILL ».*

**En vente chez tous les papetiers et imprimeurs du pays.**

# L'EXPANSION BELGE

---

## CETTE REVUE

paraît tous les mois en un élégant fascicule in-4°, illustré de nombreux clichés tirés sur papier couché.

## LES ARTICLES VARIÉS

sont consacrés à tout à ce qui, dans le domaine économique, commercial, artistique, littéraire, industriel, sportif, peut favoriser l'expansion de la Belgique.

## SON CARACTÈRE ENCYCLOPÉDIQUE

lui assure une place au foyer de famille comme sur le bureau de l'homme d'affaires.

## LES ŒUVRES BELGES A L'ÉTRANGER

sont analysées et commentées, par le texte et par l'image dans ses divers numéros qui forment au bout de l'année un magnifique illustré d'un millier de pages environ où tous ceux qui s'intéressent

## AU CONGO BELGE

notamment trouveront une ample documentation.

## L'EXPANSION BELGE

est une œuvre créée en dehors de tout esprit de parti, et ses bénéfices doivent être affectés à la création de bourses d'études et de voyage.

## ON S'ABONNE

au prix de **12 francs** l'an (**15 francs** pour l'étranger)

**à Bruxelles, 4, rue de Berlaimont, 4**

# ACCUMULATEURS TUDOR

(SOCIÉTÉ ANONYME)

**CAPITAL : 1,200,000 FRANCS**

79, Rue Joseph II, BRUXELLES

---

Téléphones : Nos 14 10 et 11,530. — Télégrammes : TUDOR-BRUXELLES

---

Spécialité de Découpage et Collage d'Échantillons d'Étoffes

ATELIERS DE BROCHAGE, SATINAGE, CARTONNAGE, PERFORAGE  
ET NUMÉROTAGE.

PLIAGE ET MISE SOUS BANDES DE CIRCULAIRES ET JOURNAUX

---

## MAISON SAINTE-MARIE

FONDÉE EN 1836

12, RUE PACHÉCO, BRUXELLES — TÉLÉPH. 252

Médailles aux expositions de BRUXELLES, PARIS, LIÈGE et BORDEAUX

---

## PAPETERIES EN GROS

---

# E. VANDENHOVE

FOURNISSEUR DE L'ÉTAT BELGE

Dépositaire général de la Plume-Réservoir **CaW's** perfectionnée

Six avantages principaux distinguent les CAW'S de toutes  
les autres plumes-réservoir.

1° La supériorité des matières premières employées et le fini du travail ; —  
2° L'appareil d'alimentation « Cellulaire ». — 3° La plume en or (ou bec d'or) qui  
est la perfection. — 4° Le capuchon à vis (étanche et à clé) faisant rentrer et  
sortir la plume. — 5° La spirale métallique séparée de l'encre. — 6° La sim-  
plicité et la durée.

*Bureaux : rue de la Sablonnière, 11, BRUXELLES*

**TÉLÉPHONE 9452**

**DELHAIZE FRÈRES & C<sup>A</sup>**  
**LE LION**



SUCCURSALES PARTOUT EN BELGIQUE

*Administration, Magasin central et Fabriques*  
RUE OSSEGHEM, BRUXELLES-OUEST

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS

---

**MODES**

**MAISON PAUL LEFIZELIER**

142, RUE ROYALE, 142

TÉLÉPHONE  
117.32

**BRUXELLES**

---

La Maison invite sa nombreuse clientèle élégante à visiter ses nouveaux salons de modes, où elle pourra admirer chaque jour les toutes dernières créations.

# AUTOUR DES CLOS

---

## I

### AU VILLAGE

*Dans l'automnal décor du sinueux sentier  
Qui contourne la haie et qui longe la rive,  
Elle arrête ses pas et regarde, pensive,  
L'ombre étendue au loin sous les abricotiers.*

*Elle songe qu'aux jours de juin son corps superbe  
Tranquillement, les dimanches, l'après-midi,  
S'y reposait sur le gazon mol et tiède  
Avec de grandes fleurs autour d'elle, dans l'herbe.*

*Ses yeux suivaient alors les balancements doux  
D'une cime de peuplier frôlant les nues  
Et des mouches se rabattaient sur ses mains nues  
Pour s'accoupler soudain et s'envoler vers où ?*

*Et les glaiеuls montaient et les roses trémières.  
Et le soleil trouant le feuillage agité,  
Ses seins qui respiraient dans la brusque clarté  
Levaient et abaissaient leurs deux monts de lumière.*

*Elle se sentait belle et son cœur était clair ;  
Au-dessus de son front, sous les branches vermeilles  
Bourdonnait l'or ailé d'un large essaim d'abeilles  
Et le vent qui passait s'exaltait sur sa chair.*

*Ceux qui la surprenaient alors dans sa retraite,  
Louaient son corps sur l'herbe et les fleurs étendu  
Et doucement, elle acceptait l'hommage dû  
En s'étirant les bras, mais sans tourner la tête.*



## II

## LES DEUX VIEUX

## DIALOGUE

ANTOINE

*Pour apprendre à noircir quelque page frivole  
Nos fils envoient, là-bas au loin, vers les écoles,  
Leurs fillettes et leurs gamins,  
Et c'est à nous, les vieux, qu'on impose la tâche  
De mener paître au long des sinueux chemins  
Les vaches  
Et de reprendre après combien de temps  
Les besognes qu'on fit quand on était enfant.*

GUILLAUME

*Je m'en souviens encor : j'avais huit ans à peine  
Que je poussais déjà, là-bas, de plaine en plaine,  
A fouet souple et claquant, le bétail noir et roux,  
Que je faisais griller quelques fâines de hêtre  
Sous la cendre d'un feu champêtre  
Et qu'on était content de mon travail chez nous.*

ANTOINE

*L'esprit des champs a bien changé  
Et nul ne voit le persistant danger  
Qui nous attire et nous menace.  
On ne fait plus chez nous des gens de notre race*

*Au front compact comme le poing ;  
Tout se desserre et se disjoint  
Et le meilleur s'en va et rien ne le ramène :  
On dirait d'un tamis où passeraient les graines.*

## GUILLAUME

*Depuis qu'il fut soldat  
Mon fils est revenu des pays de là-bas  
La tête pleine  
D'un tas de mots nouveaux que je ne comprends pas.  
Quand je les dis, je perd haleine.  
Et son aîné qui tient ma ferme  
Commence peu à peu à penser comme lui  
Son cœur est pris, l'erreur y germe ;  
J'étais jadis son guide et parfois son appui  
Mais aujourd'hui  
Si je lui parle et s'il m'écoute  
Ce n'est que pour se taire et suivre une autre route  
Que celle où j'ai marché !  
Ainsi a t'il vendu son seigle  
Et tout son blé fauché  
Non plus au boulanger comme il était de règle  
Depuis le temps de mon aïeul,  
Mais à quelque marchand de la ville prochaine  
Qui n'a qu'un prix, un seul,  
Pour tout ce qu'il achète et ce qu'il vend de graines.*

## ANTOINE

*Comment ne point se plaindre ou ne se fâcher pas  
Depuis que l'on a peur de se lasser les bras*

*Et de s'user les poings et de ployer l'échine  
Et que l'on fait venir de sournoises machines  
Qu'active un feu mauvais et qui bat le froment  
Et le seigle, et l'avoine, et l'orge, aveuglement?  
Ce n'est plus le travail, mais c'en est la risée.  
Et Dieu sait bien pourquoi la grange et la moisson  
Flambent parfois et font crier tout l'horizon  
Dès que s'échappe au loin quelque cendre embrasée.*

## GUILLAUME

*Tous ces malheurs, ami, nous viennent de la ville  
Monstrueuse et vorace, arrogante et servile,  
Qui se ramasse au loin et puis bondit vers nous  
Avec ses trains bandés sur des rails métalliques,  
Avec ses crins tendus de fils télégraphiques  
A travers le ciel pur et le vent clair et doux.  
Il ne faudrait nommer qu'en nous signant, ces choses  
Qui depuis cinquante ans furent les mornes causes  
De l'orgueil des cités et du grand deuil des champs.  
O les anciens chemins sinueux et penchants  
Autour des vieux enclos et des eaux solitaires!  
Voici qu'on coupe en deux les prés héréditaires,  
Qu'une gare stridente et de cris et de bruits  
Réveille les hameaux, au milieu de la nuit,  
Qu'une route de fer, de feux et de scories  
Traverse les vergers bornant les métairies,  
Et qu'il n'est plus un coin au fond des bois, là-bas,  
Où le sifflet d'un train soudain ne s'entend pas.*

## ANTOINE

*Le soir, quand je me rends au bout de l'avenue  
Ce que je vois jetant là-haut, jusques aux nues,  
Une lueur, c'est la ville flambante au loin.  
Et je rentre chez moi en lui montrant le poing  
Heureux de lui crier ses torts dans les ténèbres.  
Ah! si ma haine avait, pour me servir, cent bras!  
Mais mon corps est piteux et mes membres sont las  
Et rien n'est pauvre et vain comme un flot de paroles!*

## GUILLAUME

*C'est la sagesse et la raison qui nous isolent.  
Mais, que croule le ciel, je n'avouerai jamais  
Qu'il est mal de penser ainsi que je pensais  
Me souvenant des miens qui pensaient bien naguère.  
Quand nous serons partis, que deviendra la terre?*

## ANTOINE

*On dira de nous deux : Ils furent paysans,  
Tenacement, et dans leurs os et dans leur sang,  
Et leur âme ne s'est de leur corps retirée  
Qu'à l'heure où la folie eut perdu leur contrée.*

EMILE VERHAEREN.

## LES DEUX PHILOSOPHES VILLAGEOIS

---

MAXIM.

Ce cordonnier que vous voyez là, dans son petit atelier aux murs garnis de formes par centaines et de toutes dimensions, au parquet encombré de baquets, de déchets de cuirs, de souliers neufs ou à réparer, ce cordonnier assis au milieu de ses deux aides et donnant le dernier poli aux talons d'une paire de pantoufles commandées par l'institutrice, M<sup>lle</sup> Amélie ; ce cordonnier est un philosophe spiritualiste, disciple de Tiberghien, teinté de théosophie et de spiritisme.

Comment en est-il arrivé là ? C'est bien simple...

D'abord, il est intelligent. Sa physionomie, malgré cette boursoufflure et cette pâleur sale, qui sont les stigmates professionnels, a de la noblesse ; ce front haut, ces yeux clairs d'un éclat un peu injecté, cette moustache mérovingienne, ce buste puissant, ces beaux bras musclés et nerveux en font un spécimen d'humanité qu'on est étonné de voir effondré sur un siège bas à fond de maroquin.

Il a fait brillamment son école primaire ; son père étant mort prématurément, il se mit au métier pour soutenir sa mère avec une ardeur filiale et il fut un bon ouvrier en quelques semaines.

La lecture était sa passion la plus forte après son amour pour sa mère vivante et son père défunt. Les ouvrages de morale et de philosophie l'attiraient. Au hasard des acquisitions, il lut Descartes, Pascal, Leibnitz, Kant, Voltaire, Montesquieu, Rousseau, Fourier, Comte, Spencer, Tiberghien et quelques autres.

Mais Tiberghien fut son auteur préféré, parce qu'il satisfaisait le mieux son âme spiritualiste. Et c'est ainsi que patiemment et ardemment, ce petit cordonnier est arrivé à posséder, dans une pièce contiguë à son

atelier, une bibliothèque que plus d'un intellectuel de nos villes universitaires lui envierait.

Maxim, notre philosophe, dresse dans toutes les ventes publiques de mobiliers, au milieu des curieux et des amateurs vulgaires, sa silhouette fière et imposante de liseur et de bibliophile ; il a eu ainsi la bonne fortune de s'approprier pour quelques centaines de francs, les bibliothèques estimables d'un médecin, de deux curés, d'un instituteur et d'un notaire. Il va bouquiner à Bruxelles en faisant ses emplettes de cuir ; il lui est même arrivé de retourner à son village les deux bras chargés de livres, sans avoir pris le temps d'aller voir ses fournisseurs. Si un ouvrage le tente et qu'il ne le trouve pas au rabais, il l'achète au libraire ; cordonnier, il est facilement devenu relieur et sa bibliothèque contraste par sa richesse avec la pauvreté et l'humilité de la petite maison aux vieux meubles caducs et avenants.

Maxim fait de minuscules souliers en « laqué » bleu, blanc ou rose pour les petits enfants aux pieds dodus et nacrés, des bottines légères ou encloutées, selon la situation des parents, pour les garçonnets et les fillettes qui vont à l'école, des chaussures lourdes et grandes pour les paysans qui piétinent le gravier des chemins et foulent la terre molle, grenue ou boueuse de leurs champs, des bottes ferrées pour les colporteurs, les messagers, les facteurs, les cantonniers et le garde champêtre, il figole les souliers des jeunes filles qui attendent le bal de la « ducasse », il astique les bottines mordorées ou vernies des fiancés qui se hâtent vers les épousailles. il garnit de boucles d'argent les souliers carrés de M. le curé et de M. le vicaire...

Petites, moyennes, grandes ou énormes, légères ou pesantes, larges et massives ou longues et effilées, toutes ces chaussures qui sortent achevées des mains de Maxim résumant pour lui l'humanité qui vit, qui cherche, qui se démène, qui va, va vers la douleur, la joie, le plaisir, le travail, l'espérance, le désespoir, partout, tous les jours, dans toutes les directions depuis la naissance jusqu'à la mort.

Il s'est souvent demandé si la destinée de l'homme se borne à s'agiter quelques années en démarches vaines, s'il ne reste rien de lui, si toute vie s'éteint quand le corps se raidit et se glace après le dernier souffle.

Il ne le croit pas ; pour lui, l'homme se survit, mais *où* et *comment* ?

Ce mystère et le culte de son père suivi dans la tombe par sa mère, par sa femme tant aimée qui lui laissa deux orphelins, ont exaspéré en lui le désir de percer les ténèbres de l'au-delà... Lui-même s'en ira, un jour sombre et peut-être proche, et ses deux enfants seront seuls ! Ah ! si la vie individuelle était éternelle et si la mort n'en marquait qu'une seconde étape ! On saurait ce que l'on ignore en sa première vie et l'on se reverrait. Et si les « morts » vivent, ont-ils une vie dont les attributs leur permettent de communiquer avec les « vivants » ? Car les « morts » pourraient vivre d'une vie telle qu'ils devinssent tout à fait étrangers au monde sensible que, seul, nous connaissons. Le fait qu'ils cessent tout rapport avec l'humanité corporelle et terrestre n'infirmes pas leur existence. Ils existent donc, pensait Maxim, mais quelle joie si l'on pouvait s'entretenir avec son père, sa mère, sa femme, dont les corps sont morts et disparus !

Et chez cet être de sensibilité, ces pensées et la lecture de quelques ouvrages sur la matière ont été la genèse de sa croyance au spiritisme.

Maxim s'est renfermé dans son rêve intérieur, vivant comme les anciens d'une vie intense de la conscience, qui en a fait un père modèle sans l'empêcher d'être un artisan actif, habile et ponctuel.

\*<sup>k</sup>\*

FAUSTIN.

Figurez-vous un homme sans âge, long et sec comme un sarment, étroit du buste, les bras formidables, les hanches et le derrière prononcés et que des culottes de velours bouffantes accentuent davan-

tages, les pieds grands, chaussés invariablement de volumineux sabots, la tête toute petite qu'une chevelure et une barbe incultes élargissent en masque de lion paisible, le front étroit, plissé, traversé dans sa médiane verticale par un sillon qui va rejoindre le relief des arcades sourcilières fortement dessinées et prolongées encore par une végétation épaisse, démesurée et rousse.

Car il est roux. Roux ses cheveux en broussailles, roux ses favoris énormes qui vont heurter sa moustache fournie.

Les yeux petits sont profonds, bleus, intelligents et rieurs; le nez en bosse dévie légèrement à gauche, le menton rasé, plat et volontaire surplombe une gorge maigre où la pomme d'Adam fait la navette quand l'homme parle de sa voix blanche, lente et monotone.

Les mains fortes, poilues, se posent volontiers au repos sur les hanches ou se croisent sur le dos.

Il se dégage de ce corps, en somme peu gracieux, une expression de calme souverain, d'optimisme, de confiance en soi et en les choses, si ce n'est en l'humanité.

Cet homme a le sourire dans les yeux; il rit des paupières, toute la figure restant immobile et sereine; il rappelle la tête d'un Christ, mais d'un Christ modernisé, sans douleur, sans mélancolie comme sans divinité tragique.

Il est jardinier. Il cultive les fleurs et les arbres à fruits; c'est sur lui que les femmes comptent pour la richesse des parterres et des corbeilles et les hommes pour le rapport des espaliers et des pyramides.

Il a toujours été recueilli devant la tranquillité hermétique du végétal qui monte doucement vers la vie et la clarté, dans la splendeur de son feuillage, l'éblouissement de ses fleurs et la magnificence de ses fruits; les plantes vont de la germination à la mort avec une fierté muette et personne n'a pénétré leur essence ni leur destinée.

Et lui ne parle guère plus qu'elles. A vivre et réfléchir dans leur intimité, il est devenu silencieux et discret comme le lis, la rose et le pommier.



Il s'est fait une philosophie de l'orgueil et de l'effort en assistant une longue suite d'années à la lutte de la plante pour l'espace et la lumière.

Il est devenu un fervent de la fierté humaine ; sa formule est : *l'épanouissement de l'être!*

\*  
\* \* \*

FAUSTIN et MAXIM.

Un après-midi de dimanche, Maxim mettait de l'ordre dans sa bibliothèque, quand Faustin survenant lui prit familièrement le bras :

— Qu'est-ce que vous tenez là ?

— C'est *Lumen*, de Flammarion.

— Et que raconte cette lumière ?

— Les pérégrinations admirables et fantastiques d'une âme séparée de son corps.

— Admirables, peut-être, dans la narration et l'effort d'imagination qu'elles ont coûté, mais surtout fantastiques.

— Fantastiques, qui le dit ?

— Moi, Maxim, chimères que tout cela.

— J'y crois cependant.

— C'est vrai, vous y croyez, mais la croyance n'est pas une preuve.

— Elle est une preuve pour ma conscience.

— Evidemment ; la croyance est une certitude au sujet d'une chose dont l'existence n'a pu être vérifiée. Vous croyez à un phénomène inobservable ; vous faites d'une hypothèse une réalité. Il n'y a là rien d'étonnant, mais non plus rien de logique.

Et c'est pour rester sous l'empire de ces illusions que vous avez accumulé dans tous ces rayons, derrière vos riches reliures, le fin du fin des grands génies. Dans tous ces beaux ouvrages, amoureusement reliés par vous, il y a le vide ; tous vos grands hommes se contredisent, vos « lumières » qui s'entrechoquent ne produisent que des ombres pour ne pas dire des ténèbres. Si l'homme connaissait la vérité sur toute chose, elle se réduirait à quelques lois ou même à une seule formule et tout le fatras des

bibliothèques tomberait en poussière. Le voisinage de ces centaines de volumes qui se heurtent et détiennent tous la vérité me fait songer à la tour de Babel et, si vous avez lu tout cela, vous connaissez la confusion des langues philosophiques.

— Je le veux bien, ces livres se contredisent, mais je ne me contredis pas.

— Cela indique simplement, d'abord, que vous avez un grand sens critique, une belle solidité d'esprit; ensuite, que l'homme, par la force du résidu ancestral, peut conserver des croyances qui résistent aux assauts de la raison.

L'inconnu, le mystère, l'« en soi » des choses existe, mais il n'est pas au pouvoir de l'homme de les atteindre. Il y a entre nous un abîme qui ne nous empêche pas de nous aimer mieux que des frères : je renonce, moi, à connaître ce que je ne puis connaître; vous vous faites, vous, une représentation vraie ou fausse de l'inconnaissable; je sais ce que je ne connais pas; vous ne savez pas ce que vous « connaissez ».

La nature, l'essence des phénomènes, de la matière, de la vie nous échappera toujours, mais il est bien permis de rêver au mystère et même de délier la langue des sphinx aux visages tranquilles et aux paupières éternellement closes... Vous croyez, Maxim, moi, j'ignore.

Pour moi, il n'y a pas des minéraux, des plantes, des animaux, « en soi » il n'y a que de la matière dont les aspects, les caractères et les manifestations extérieurs. *extérieurs*, entendez-vous, se synthétisent dans ces trois unités aux transitions extrêmement lentes qu'on appelle les trois règnes. Nous avons une connaissance relative, extérieure, mécanique, sensorielle, « humaine » de l'univers où nous sommes perdus comme des atomes; la connaissance absolue nous est interdite.

Celui qui veut chercher l'absolu peut le trouver, mais seulement dans la vanité de son rêve. Au reste, la chimère n'est défendue à personne; la morale sociale et le droit en garantissent la sécurité, l'une la protège de la « tolérance », le second lui donne la « liberté de conscience ».

Ce qui seul est haïssable, ce n'est pas la chimère elle-même, mais la prétention qu'a celui qui l'abrite de la répandre et de l'hospitaliser dans toutes les consciences. De sorte que si l'on doit être tolérant pour la chimère, la chimère, elle, est intolérante et tyrannique en voulant s'imposer. Celui qui a l'illusion d'être le dépositaire du vrai a souvent la manie de l'apostolat; son altruisme le porte irrésistiblement à répandre « sa » vérité autour de lui; il ira même jusqu'à vouloir faire le bonheur des hommes malgré eux.

N'était cette tare, la chimère est respectable parce qu'en somme naturelle. A cet égard, toutes les croyances, considérées en tant que phénomènes psychologiques, sont admissibles, et, du point de vue scientifique, elle se valent toutes parce qu'elles sont toutes hors de la science.

Science et Religion, logiquement, doivent vivre en paix; elles sont indépendantes l'une de l'autre et c'est par leurs contingences sociales qu'elles se rencontrent, se bousculent et se crêpent le chignon, telles deux mégères, au lieu de se croiser avec indifférence et dignité comme les gens bien élevés qui ne se connaissent pas.

— Sous ce rapport, Faustin, je n'ai rien à me reprocher. Mes fils ignorent ce que vous appelez mes chimères; ils lisent des livres de vulgarisation scientifique et quand il leur plaira, en possession de tous leurs moyens intellectuels, d'interroger le mystère, celui-ci ne devant pas leur répondre, ils l'interpréteront, non comme ils le voudront, mais comme les lois de leur esprit les y détermineront.

— Votre langage, en ce moment, est admirable, cher Maxim. Il dénonce les scrupules d'une conscience très haute. De vos deux fils, Louis et Pierre, je connais bien le second puisqu'il travaille tous les jours à mes côtés; il va dans la vie de confiance, il chante comme le pinson, siffle comme le merle, ses yeux d'un bleu de pervenche, ses joues plus satinées que les roses, ses dents plus blanches que les boules-de-neige, son entrain et sa gaieté à l'ouvrage me le montrent comme un garçon plein de santé, sûr de vivre et à qui suffit la vie avec son effort joyeux.

— Vous le peignez tel qu'il est, Faustin, et Louis, quoique encrassé un peu de poix et de cirage, n'a pas l'esprit moins clair ni le cœur moins étale.

— J'en suis heureux pour vous, mon bon Maxim, et si vos chimères vous berçaient sans vous donner le vertige, une sorte de mal de mer, que sais-je, mon bonheur serait parfait.

\* \* \*

Maxim étant allé voir le jardin de son ami, Faustin lui dit, en montrant la beauté délicate d'une végétation qui s'éveille à la fin d'avril : Voici ma bibliothèque, Maxim ; elle est à vous comme la vôtre est à moi ; nos deux bibliothèques sont aussi différentes que nous-mêmes, venez ici plus souvent, vous verrez que la mienne se renouvelle sans cesse, qu'elle est vivante, que chaque parterre est un rayon, chaque plante un beau livre, qu'elle est une dans sa variété, que rien ne s'y contredit, que tout y parle le même langage clair de la vie et de la beauté. Vos livres se chamaillent dans leur silence et le remugle du vieux chêne qui les supporte ; les miens s'embrassent, s'enlacent, font des rondes, chantent des chœurs dans leurs parfums qui se mêlent.

Venez bien souvent, Maxim, venez voir travailler votre Pierre. En vous baignant dans la vie tendre et embaumée qui déborde sur ce coin de terre que je chéris, vous reprendrez la fraîcheur d'âme et la quiétude de la jeunesse.

Quant à moi, je ne crois qu'au bonheur relatif dans la bonté relative des hommes et des choses.

Et ce n'est pas une croyance, c'est une constatation.

Je sais, je sens qu'il faut vivre, *vivre quand même*, courageusement, sans défaillance, qu'il faut lutter, s'élever, progresser.

Ce sont les plantes qui me l'ont enseigné. Quels professeurs, ces plantes, quelle éloquence dans leur action lente, opiniâtre et silencieuse, quels exemples fortifiants donnés sans pédantisme !

Voyez cette fougère qui s'entête à pousser entre

deux briques dans cet interstice de la muraille; elle est là depuis trois ans; la voici qui se déroule, qui se dégage de sa gaine brune et répond à l'appel du printemps; elle n'atteint pas dans ses feuilles l'envergure de celles qui se nourrissent à même la terre; sa spore l'a fait naître là, elle y est restée et elle vit; elle vit et s'accorde même la gloire d'avoir des enfants; des centaines de spores se sont formées deux années de suite sous ses feuilles et sont allées dire en se fixant aux quatre coins de l'horizon: « Maman fougère habite un mur chez un jardinier qui est roux et qui ne la dérange pas. »

— Vous riez? Je vais vous montrer mieux; ce que vous voyez là au haut de ce pilier, dans la fente de cette pierre gélive, est un cerisier; c'était un sauvageon; je l'ai greffé, il m'a donné neuf cerises l'été dernier, il est en fleur et n'est-il pas vrai qu'il promet?

— Merveilleux, murmura Maxim.

— Non, naturel, très naturel; si la plante pousse là, c'est qu'elle peut le faire, mais combien elles doivent s'évertuer, s'entêter, s'acharner, ces petites racines volontaires!...

— Et j'ai mieux encore. Voici un prunier déshérité que j'ai planté il y a dix ans dans ce coin rempli de rocailles et de sable; ses racines, semble-t-il, se sont dit: « Par là, rien à faire, il monte et c'est le caillou. » Elles ont cheminé au ras du sol sur un trajet de vingt mètres, en suivant la déclivité du terrain et, trouvant enfin une bonne terre, elles s'y sont enfoncées et, devinant la présence d'une eau à tire-larigot, elles sont passées sous la haie pour aller se baigner les pieds dans le ruisseau. Ce prunier était chétif, il a lutté et il est, vous le voyez, très florissant.

— Est-ce que ces plantes ne nous enseignent pas la sagesse, Maxim? Elles nous disent qu'il faut vivre, *vivre* le mieux possible, quelles que soient les conditions qui nous sont faites par ce qu'on appelle le « destin ».

Et c'est à la vie que je crois et pas à autre chose.

— Je n'y contredis rien, ami; moi aussi je crois à la vie, je ne suis pas un contemplatif figé dans la

stérilité de son rêve; vous vivez, je vis, et c'est parce que j'adore la vie que je me crois immortel.

— Qu'en sait-on? Si l'on n'a pas prouvé que l'« âme » meurt avec le corps, on n'a pas davantage démontré qu'elle lui survit et la logique des choses se prononce pour l'anéantissement total, après la mort, de la personnalité humaine.

Mais si la logique décourage l'homme, ses sentiments, son instinct de conservation lui donnent des illusions et des espérances.

L'homme ne conçoit que la vie parce qu'il se *sente* vivre, il ne conçoit pas la mort parce qu'il n'a de la mort que des notions extérieures et objectives. Ne pouvant parler de la mort qu'avec ses attributs d'être vivant, elle doit nécessairement se présenter à son esprit non comme la cessation de la vie, mais comme sa transformation.

De là la croyance à la seconde vie, aux fantômes, aux revenants, à tout ce qui effraye et charme à la fois l'humanité ployée sous la peine de vivre et sous l'angoisse de mourir. C'est ainsi que, quand on s'interroge sur ce que l'on deviendra dans la mort, on finit toujours par se figurer que l'on sera encore un peu... là...

Maxim était triste mais non ébranlé; il dit à son ami :

— Faustin, si je meurs avant vous et si « ce n'est pas tout » après le trépas, comme j'en ai la ferme espérance, par « de l'autre côté », je communiquerai avec vous; y consentez-vous?

— Pourquoi pas? Mais je souhaite que ce soit le plus tard possible.

— Et si j'avais la grande douleur de vous perdre, Faustin, feriez-vous de même le cas échéant?

— Je vous en donne ma parole.

\*  
\* \*

Un jour de novembre froid et pluvieux, Pierre vint dire à Maxim :

— Faustin est malade, père!

C'était la pneumonie.

Maxim pleura, redoutant la mort de Faustin.

Il alla le voir. Le moribond, dans une trêve de son délire, lui sourit : « Ah ! oui, l'expérience, n'est-ce pas, Maxim ? Elle ne réussira pas, je mourrai mais vous n'aurez pas de mes nouvelles. Ce ne sera pas mauvais vouloir, quand on s'en *reva* c'est pour de bon . »

Puis Faustin tomba dans le coma.

Maxim ne le quitta plus. Enfin, le mourant rouvrit les yeux, chercha la main de Maxim et la serrant suprêmement, il soupira : *Il n'y a rien !*

Et ce fut tout.

\* \* \*

Faustin enterré, Maxim se demanda : « Vivait-il encore quand il me dit, en me regardant de ses petits yeux éteints : *Il n'y a rien !* Oui, il vivait encore !

Il attendit des jours et des nuits, surtout des nuits, des nuits blanches aux sueurs froides, la visitation de l'esprit du trépassé.

*Il n'y eut rien !*

Il alla le solliciter au cimetière, la nuit, en visiteur honteux et affolé :

Rien !

Il pensa à la mort ; il voulait aller *voir* lui-même.

Et roulant des pensées funèbres, à côté de ses deux enfants qui attribuaient son humeur noire à la mort de l'ami, il eut l'idée, enfin, de revoir le jardin de Faustin.

L'hiver était passé, c'était à la fin d'avril, comme l'année précédente Maxim se souvint, les paroles lentes et réfléchies de son ami tintèrent dans sa mémoire. Pierre travaillait, là-bas, caché à demi par des arbustes qui commençaient à reverdir.

Seul, Faustin manquait ; s'il vivait dans l'au-delà, ne viendrait-il pas revoir ses plantes qu'il aimait plus que lui-même ?

Maxim retourna au jardin, seul, la nuit.

Rien !

Mais si, il y avait quelque chose.

Ces nuits de mai et de juin versaient au cœur de Maxim le calme, la joie de vivre.

Le rossignol chantait, les fleurs embaumaient sous la brise, des myriades d'étoiles brillaient silencieuses; au fond, sous la haie, les eaux de la Sille babillaient.

Maxim aimait son ami dans le souvenir; il cessa de l'appeler, se reprochant presque d'avoir voulu déceler le secret de sa tombe.

Désormais, il savait lire dans la nature comme Faustin, il était réconcilié avec la vie, la mort ne le hantait plus.

Il allait voir plus souvent ses livres, ces amis et ces maîtres multiples, mais sans fièvre ni malaise.

Faustin *communiquait* avec lui, d'une manière qu'il n'avait pas attendue; le souvenir du sage jardinier l'avait haussé doucement jusqu'à la sagesse même.

Sa croyance et ses « chimères » ne s'étaient pas évanouies, mais elles ne l'obsédaient plus. Elles étaient souriantes, caressantes comme les senteurs des lis, des lilas et des roses qu'il effleurait en passant et qui ondulaient dans le zéphir sous la grâce infinie de l'azur.

BENOIT BOUCHÉ.



## LE THÉ

---

Happy is England, sweet her artless  
daughters,  
Enough their simple loveliness for me,

. . . . .  
JOHN KEATS.

C'est tout un parfum d'angélique, le thé dans la théière. On veille, il n'y a plus d'heures; le temps, c'est le parfum du thé... La petite horloge, sur la cheminée, frappe à la porte des souvenirs : toc-toc, toc-toc, toc... Au fond, voici le paysage et le récit de la saison :

(Comme s'il s'absentait de la figure que nous lui connaissions, Gilles Luijck parlait.)

« Il y avait quatre mois que nous subissions l'ennui de Londres et le désir de la vengeance nous poignait la gorge à tous deux. Willy Geissler, que j'avais connu à Offenbach, était magasinier; j'es-suyais, des après-midis entières, le salpêtre sur les boules rouges, frottées au suif, qu'il faut dures et lisses pour les amateurs de cricket.

» La maison de sport, où l'on m'employait, se trouvait dans Southwark, et de la cave, à peine éclairée, j'entendais affreusement le trafic des grandes chaus-sées. Maynell et Biggs captaient sur leurs faces glabres le peu de lumière du soupirail. Souvent, je m'assurais, d'un regard distrait des boules de cendres et de cuir, si leur attitude ne devenait pas agressive.

» Après cette besogne, j'usai mon fiel aussi à la traduction d'un catalogue. Je passais de longs jours à feuilleter une lourde brochure jaune, glacée. Elle contenait de nombreuses gravures; et cette liste si curieuse de tous les jeux avec les appareils, les boîtes, les équipements qui les distinguent, se terminait par un prospectus spécial, dont je traduisis ainsi le titre surprenant : Fournitures destinées aux asiles de lunatiques. Voilà, grâce à quel travail varié, j'ai

acquis la connaissance de la langue anglaise, et touché aux rouages des mœurs, au mécanisme de l'âme britannique. Je frissonne encore quand mes souvenirs me renvoient l'image de ces « Kickshoes », sorte de chaussons à la poulaine que l'on ferme au moyen d'une clef sur le pied des pauvres fous pour les empêcher, en ruant, de blesser leurs gardiens.

» Le soir, je reprenais le train à la Waterloo Station et descendais à Wandsworth.

» Je me suis souvent arrêté sur la passerelle où Oscar Wilde attendit, près d'une heure, la voiture cellulaire qui le conduisit à la prison de cette commune. Malgré ses moellons noirs, elle n'est pas déplaisante entre les arbres, les sentiers et les buissons ronds. Elle ressemble au pensionnat de demoiselles bâti en gothique au milieu du parc... Je sentais alors la course des voyageurs glisser le long des pancartes dont se bariolait le parapet. C'étaient ceux-là, peut-être, qui dévisagèrent le poète plus longtemps qu'aucune de ses œuvres admirables ne pourrait y faire songer. Il m'en passait un froid par tous les membres, à me croire dans la peau d'Oscar Wilde. *Ecce homo, Ecce homo...*

» Dans la maison de Mrs. Taylor, qui donnait sur le communal de Wandsworth, rien ne rappelait le continent. Nous fûmes ses premiers et uniques pensionnaires. Elle nous avait tout de suite classés parmi les choses anciennes et coutumières de son home, à côté de sa fille Maud. Elle disait : « My boys » en parlant de nous. Notre présence ne dérangeait aucunement ses habitudes. Je dois dire que les nôtres y étaient souvent offusquées, sans que j'y prisse assez d'humeur pour ne pas me réjouir de la singularité de ce flegme. Sans doute, avais-je moins de prétextes à m'enorgueillir des usages de ma race indécise que Willy, chez qui le sinistre dédain de notre hôtesse énervait un sentiment national complet, autonome, traditionnel, véritable..

» Aux réunions du mercredi, aux visites des nièces, au jour du fiancé, après une seule, brutale poignée de mains, les invités nous oubliaient ; tout au plus prenaient-ils note de notre place dans la chambre comme de celle des sièges autour de la table — assez pour

ne pas se heurter ni aux uns ni aux autres. Willy, que ce mépris sans malice exaspérait, assouvissait sa rage sur le piano. Il avait une voix de basse profonde, assez juste et harmonieuse, dont il usait volontiers dans ces occasions. Ces petites scènes qui se représentaient à chaque « party » offraient ce caractère curieux dont les circonstances, les rapports des gens aux choses sont si souvent revêtus à mes yeux et que je cherche à me bien représenter. Mon enquête y trouve à chaque fois la démonstration d'un problème obscur au fond de moi-même. Je n'ai pas à défendre l'honneur d'une grande nation. La mienne est si réduite sur la carte du monde qu'où l'aventure a conduit mes pas on lui attribuait le charme de la France qu'elle semble prolonger. Grâce à sa neutralité fragile, l'étranger l'entoure d'une considération désintéressée. Aussi l'indifférence dont se plaignait Willy n'avait, à mon égard, aucune signification malhonnête. Il la supposait telle dans l'attitude de nos hôtes vis-à-vis de lui-même. Le cercle ne se refermait pas devant moi, qui suis dépourvu de canon, de flotte et d'empereur... Pauvre Willy, si inoffensif malgré le symbole guerrier que lui infligeait sa qualité d'Allemand.

» Sa chambre, moins les sabres, la pipe et les écussons, ne différait pas d'une chambre d'étudiant de Bonn ou d'Heidelberg. Dans des cadres soignés, une à une, les gravures racontaient la grandeur du sol natal : les paysages du Rhin, les têtes savantes d'Holbein, les philosophies de Dürer. Comme encadrée dans la tapisserie, on y voyait une espèce d'affiche représentant un Wanderbursch, un apprenti en voyage, sac au dos, arrêté devant la douceur du soleil qui s'éteint sur les tuiles d'un village, là-bas. Toute la mélancolie du départ s'évoquait dans une ligne orange au bord d'un crépuscule vaporeux... Sur une étagère, quelques livres qui suffiraient à la vie d'un homme et marquent une trace éternelle. Ici un peuple entier eût retrouvé la terre patriale. Ma chambre, au contraire, était nue. Quiconque s'y serait senti aussi étranger que moi-même. J'en conserve une grande humiliation. Le décor, c'est la

forme de notre conscience et ce que les autres en connaissent sans déplaisir. Un petit événement me le prouva.

» Un samedi, au sortir de l'office de Southwark, je m'étais attardé dans une bibliothèque de quartier pour achever la lecture d'un ouvrage folâtre. Que de fois, pendant les vingt-cinq minutes du lunch, ne me contentais-je point de deux bananes afin de feuilleter, au hasard, un des nombreux volumes de ces « free libraries », bibliothèques populaires qui pululent dans Londres. Sait-on les richesses qu'elles renferment? Que ma curiosité y trouva de sujets d'enthousiasme! J'y ai savouré mes meilleures vengeances contre la platitude, l'impassibilité, l'égoïsme anglicans. Toute la science et l'art le plus pur s'y laissent approcher sans embarras. »

(A Guildhall, dans un silencieux transept moyen-âgeux, devant les voluptés de Swinburne, Luijck s'imaginait avoir servi de modèle à l'eau-forte fantasque, dont Rops illustra la belle édition d'Aloysius Bertrand.)

Comme son rêve s'éteignait, le conteur reprit :

« En ouvrant la porte avec ma petite Yale-key, ce samedi, j'entendis tout le rire d'une joie libre. C'était celui de la fraîche cousine Ethel, assise sur l'escalier qui montait aux étages, pas bien loin de la chambre de Willy.

» — Qu'y a-t-il? fis-je amusé.

» — Mister Geissler m'a conduite dans sa chambre.

» — Où est-il, Mister Geissler?

» -- ... Ah! ah! Goethe m'a embrassée et il est parti au Tooting Common assister au match de cricket. Ah! ah! ah! j'ai donné un grand soufflet sur l'oreille de Goethe...

» Le rire d'Ethel crissait comme si elle avait mordu dans un fruit vert. Je ne résistai pas à la tentation d'en moi-même éprouver l'agacement et je mordis dans ce rire d'un samedi après-midi.

» De ma vie, je n'ai vu la joue d'une jeune fille rougir, sous la morsure de ce baiser fou, avec autant d'abondance... Une rose qu'on aurait pu respirer...

» L'émerveillement m'en dura plusieurs jours. Il

s'effaçà devant cette inquiétude : Si quelqu'un eût surpris Ethel balançant son soulier à trois boutons, appuyée au seuil du courtil où la brise apaisait l'éclat trop brillant de son teint et que cette question : « Qui donc juste à ce moment est venu t'embrasser ? » n'eût pas été, de sa part, indiscreète ou grossière, qu'eût-elle répondu, Ethel, de sa manière gracieuse ?

» Pas une parcelle de notre littérature ne me rattachait à son souvenir, tandis que l'audace de Willy, — Goethe, Schiller, l'histoire d'une race, l'excusaient. Elle aurait pu songer à la Dame aux Camélias, mais que dois-je en propre, moi, à cette période même de l'histoire ? Moi, Belge ?

» Dans la saveur mourante du thé, je retrouve cette sensation d'exil essentiel, — ce malaise de n'avoir pu m'imaginer jamais la réponse de l'Anglaise... »

Nous vidâmes nos coquilles de porcelaine et chacun se souhaita le bonsoir, avec, en soi, l'inquiétude où Gilles Luijk s'enfonçait.

GASTON-DENYS PÉRIER.

---

## HISTOIRE LITTÉRAIRE

(Suite et fin.)

---

*La langue!* Cette seule pensée émeut jusqu'aux académiciens, qui parlent aujourd'hui du verbe, de la puissance du verbe, voire même de magnifier le verbe. Phraséologie d'écolier limousin, insupportable aux esprits sobres, mais qui procède, comme tous les snobismes incompetents, d'un respect superstitieux, de la demi-conscience d'une puissance indéterminée et formidable. Et en fait le langage est, de toutes les institutions sociales, celle qui atteint le plus d'individus et enveloppe le plus complètement leur existence. Tout ce qui dans le monde n'est pas aveugle et muette matière, relève du langage. La vaste nappe mouvante des parlers européens reçoit les plus récentes acquisitions des hommes et charrie encore leurs souvenirs brisés.

Regardons autour de nous, puisque le passé, l'histoire, nous importe en fonction du présent, et dans la mesure où elle l'explique. Nous pouvons à tout instant lire ou entendre les mots de *sports*, de *beefsteak*, de *meeting*, et y reconnaître le passage et l'imitation d'une nation anglaise athlétique, carnivore et parlementaire. Nous parlons de rompre une lance en faveur d'une idée, de rompre en visière aux préjugés, de naître sous une bonne étoile, d'avoir un caractère jovial ou lunatique ou un air martial : et pourtant nous ne portons plus ni visière ni lance, et les tournois sont périmés comme les horoscopes, le maléfice sidéral, l'influence de Jupiter et de Mars sur les âmes. Seulement la chevalerie, qui a donné son nom à une vertu, et l'astrologie chaldéenne, qui nous a intéressés à l'observation du ciel étoilé, voltigent encore sur les lèvres des Occidentaux désabusés. Ce n'est jamais impunément que l'humanité s'obstine et se complait à certains rêves ou à certains usages : au réveil, elle secoue rarement les

dernières traces du songe ou de l'habitude; le langage les garde; et comme les sociétés ne pensent que par lui, les longues superstitions laissent leur pli à la conscience collective.

Le villageois flamand appelle son curé *pastoor* et son église *kerk*. A celui qui chaque dimanche prononce devant elles des paroles édifiantes et des prières latines, les « ouailles » donnent le nom qui fut d'abord celui des bergers du Latium. A la seule maison où elles puissent régulièrement écouter une musique grave et contempler des ornements dorés, elles ont conservé le nom de « maison du Seigneur » (*κυριακόν*) que les ancêtres goths reçurent du christianisme grec dans la vallée du Danube. Ainsi persiste jusqu'au rivage de Dunkerque, parmi les plus obscurs descendants, l'héritage gréco-latin, la hiérarchie romaine.

Les survivances sont autrement nombreuses et fondamentales dans le domaine des peuples latins. Et la plus étonnante conservation est celle de tous les idiomes parlés par ces peuples et venus en droite ligne de Rome.

A coup sûr, il n'y a pas au monde deux êtres identiques de langage, pas plus que de visage : il leur faudrait non seulement même gosier et mêmes lèvres, mais surtout identité de pensée, de connaissances, de préoccupations, comme d'intonation. Le même individu n'a pas non plus, à l'âge mûr, le vocabulaire qu'il employait vingt ans plus tôt. On ne doute pourtant pas de l'identité de cet orateur; et l'on découvre facilement un air de famille au langage de personnes apparentées, concitoyennes ou compatriotes. Il existe un accent gascon, une langue française. L'identité qui apparaît ainsi dans les multiples phénomènes et leur répartition géographique, se révèle dans le passé, dans le temps, pour quiconque est curieux d'histoire. Malgré les modifications de la grammaire, l'atrophie des déclinaisons, la dislocation des périodes, c'est toujours la langue française qui est écrite par Villehardouin, Ronsard, Bossuet, Voltaire, Renan. L'homme instruit étend encore dans l'espace et dans la chronologie l'observation des ressem-

blances originelles et les généralisations légitimes. De même que Parisiens, Bourguignons, Vendômois, Champenois, sont Français de langue, de même Français, Italiens, Espagnols, sont de la même famille de peuples latins, en ce qu'ils parlent des idiomes ressemblants, où l'identité des radicaux, de la grammaire, de la syntaxe, indique clairement la parenté étroite. Et quant à la filiation historique, elle raccorde Plaute, Grégoire de Tours, les *Serments de Strasbourg*, la *Chanson de Roland*, le *Novellino*, le *Poema de Mio Cid*, au parler vulgaire du Latium antique, et d'autre part aux patois actuels de Paris, de Florence, de Burgos ou de Bucarest.

Les jeunes Roumains qui viennent faire leurs études d'ingénieurs à l'Université de Liège s'étonnent parfois d'entendre et de reconnaître aux bords de la Meuse un patois qui ressemble à celui de Valachie(1). Effectivement les Wallons de Belgique et les Valaques de Dacie portent le même nom *welche* et viennent également à parler une langue vulgaire venue des légionnaires romains et influencée dans les marches extrêmes de la latinité par le contact des Barbares.

Le latin vulgaire, transporté par les soldats et les colons romains sur tous les rivages de la Méditerranée et le long de toutes les chaussées de Gaule et d'Espagne, n'a pas réussi à s'implanter définitivement chez les Grecs, plus civilisés que leurs vainqueurs. Il a été refoulé par les Barbares de Bretagne, qui l'ont même dépossédé de l'Armorique au VI<sup>e</sup> siècle. Il a perdu ses domaines d'Asie et d'Afrique. Mais il s'est maintenu, développé, transformé en Toscane, en Provence, en France, en Castille, en Galicie et en Catalogne, en Rhétie et en Roumanie. Il a, suivant les régions et les contacts des peuples, pris des intonations diverses et admis des vocables nouveaux; les invasions ont apporté du Nord un millier de radicaux germaniques, et du Midi un fort contingent de mots

(1) De même un Allemand de Transylvanie - de Hermannstadt - peut être frappé de la ressemblance de son patois avec le dialecte luxembourgeois du Grand-Duché, pénétré d'influences françaises.



arabes, qui survivent surtout dans la péninsule ibérique. Mais le fond de la langue est resté immuable : c'est toujours le latin vulgaire d'autrefois qui retentit aux bords du Tibre, de la Seine et du bas Danube, dans les Sierras ou dans les Apennins. Sans solution de continuité, les mêmes mots ont passé cinquante fois des lèvres des parents à celles des enfants ; et comme la romanisation ne s'est point opérée partout à la même date, comme elle n'avait pas les mêmes agents et ne trouvait pas les mêmes indigènes, mille circonstances ont ajouté aux modifications de chaque génération parlante. Dans une famille les petits-enfants n'ont déjà plus la prononciation du grand-père : que deviendraient les différences si l'on pouvait confronter les ascendants d'il y a dix-huit siècles avec leurs derniers rejetons qui ont essaimé loin de l'antique patrie ! Seulement, à Paris ou en Sicile, au Brésil comme en Roumanie, les mêmes paroles distinguent et désignent la terre, le ciel et l'enfer ; la mer et la tempête ; l'eau et le feu ; le pain et le vin ; le corps et l'âme ; le temps, la vie et la mort ; la force et la pitié ; le bien et le mal ; la loi, le droit, la vertu ; l'amour et la charité ; Dieu, la Vierge et les saints ; l'homme honnête et libre ; le juste et l'injuste ; la conscience et le savoir ; le père et le fils ; les jours de la semaine et les grandes fêtes de l'année. Tous conduisent leurs pensées suivant l'ordre incorruptible de la même syntaxe fondamentale. Tous expriment l'idée de futur par la même formule d'*avoir* à faire l'action prochaine, associant donc l'avenir et le devoir. Tous reprennent le démonstratif latin pour en faire, devant le nom en Occident, derrière le nom en roumain, l'article : l'emphase romaine devient la détermination du substantif chez les modernes. Une tradition formidable, qui résiste à toutes les révolutions, maintient depuis vingt siècles, et parmi cent millions d'hommes, les mêmes tournures d'esprit et de langage, les mêmes mots, définissant les mêmes objets, les mêmes notions, les mêmes sentiments, les mêmes habitudes. Est-il sur la terre un autre exemple d'une conservation aussi puissante, aussi obstinée et aussi complexe ? On a souvent répété que pour un

peuple, changer de langue, c'était comme changer d'âme. Or, plusieurs peuples ont abandonné leur langue pour prendre celle de Rome qu'ils répètent encore, qu'ils répètent sous la forme sacrée et archaïque dans la liturgie romaine, sous la forme profane et littéraire dans les langues modernes des livres français ou italiens, sous la forme populaire et simple dans les patois locaux. Ceux-ci ont été différenciés par des altérations graduelles; une même homogénéité les relie dans le temps et l'espace. Un Juif Errant qui se rendrait de Calais à Tarente ou de Cadix à Venise, en apprenant en quelques semaines le parler de chaque village qu'il traverserait, pourrait arriver à un autre rivage marin sans avoir franchi jamais une ligne de démarcation capitale, sans remarquer rien de comparable au saut brusque qu'on peut faire, en une demi-heure de train, du wallon de Verviers à l'allemand d'Aix-la-Chapelle. La même mobilisation insensible, le Juif Errant l'aurait réalisée dans la chronologie s'il avait accompagné successivement, en parlant leur idiome, les légionnaires de César et de Julien l'Apostat, les missionnaires de saint Benoît et les troupes romanes de Charlemagne, les pèlerins de Saint-Jacques de Compostelle et les voyageurs d'outre-mer, les hugenots cévenols bannis et les émigrés de Coblençe, ou encore les écoliers d'aujourd'hui.

Les langues romanes présentent même un ensemble plus uni à travers les siècles que sur les continents : les gens qui parlent roumain en Hongrie, en Roumanie, en Bessarabie, en Serbie, forment maintenant un îlot linguistique séparé des autres peuples romans par des flots d'idiomes barbares. De plus, certaines langues romanes ont été transportées au delà de l'Océan, dans des territoires dont les Romains n'avaient pas soupçonné l'existence : le français du Canada ou de l'île de la Réunion, l'espagnol d'Amérique, le portugais du Brésil et des Indes, prolongent le domaine latin, sur lequel le soleil ne se couche jamais. Les dialectes romans parlés, dans les deux hémisphères, par deux fois plus d'hommes que n'en compta jamais l'Empire romain, feraient paraître

aujourd'hui moins gascons les vers fameux de Rutilius Namatianus s'adressant, au Ve siècle de notre ère, à la Rome antique :

*Fecisti patriam diversis gentibus unam ;  
Urbem fecisti quod prius orbis erat...  
... Nam solis radūs aequalia munera tendis,  
Qua circumfusus fluctuat Oceanus.  
Volvitur ipse tibi, qui continet omnia, Phœbus.*

La propagation externe, l'aire de diffusion, est moins imposante, remarquons-le bien, que l'intensité de la conquête spirituelle, l'empire des langues latines sur l'âme humaine. L'anglais est parlé, à coup sûr, par bien plus d'individus que n'importe quelle langue romane; mais en anglais la plupart des substantifs abstraits sont d'origine latine ou française ou grecque; c'est en latin que Newton a écrit ses *Principia*; et la gravitation, comme encore l'évolution et l'origine des espèces au temps de Darwin, sont définies par des vocables latins. Chaque fois qu'un étranger pense, il latinise. Religion, philosophie, science, n'existeraient pas sans les formules sur lesquelles s'accordent les fidèles, les théoriciens et les expérimentateurs; or, ces formules se ressentent de Rome. Il y a peu d'années, des espérantistes ayant voulu établir, dans leur dictionnaire préconçu, la représentation proportionnelle des peuples, adoptèrent jusqu'à 90 p. c. de radicaux latins! *César* est resté le nom du chef en allemand et en russe; les *universités*, les *collèges*, l'*artillerie*, la religion et la théologie (*divinity*), tout a parlé quelque jargon latin ou roman.

Bien des fois, quand des populations latines vivaient au contact d'étrangers, ceux-ci ont adopté ou appris la langue romane avant que leur idiome fût même compris des Latins. Et pourquoi? C'est que, depuis le Christianisme jusqu'à la Révolution française et jusqu'au socialisme d'aujourd'hui, toutes les idées humaines ont eu des noms latins ou romans avant d'en avoir en langue barbare. De même pour les institutions militaires, politiques, commerciales, grammaticales et artistiques. Il serait puéril d'expli-

quer encore, comme Rivarol, le cosmopolitisme latin ou français par la simplicité ou la clarté de la langue : un idiome doit rarement son meilleur succès à ses qualités intrinsèques. Mais les mots se chargent de toute la gravité des choses qu'ils désignent, et les langues profitent des succès matériels des peuples qui les parlent ; elles profitent bien plus encore des inventions et des pensées qu'elles ont permis de formuler.

Une langue est un instrument d'analyse pour la pensée humaine ; cet instrument s'affine, se perfectionne d'autant plus qu'il a plus longtemps duré et servi à des hommes habiles et forts.

Or, nul instrument d'idéation n'a été, comme le bloc des parlers latins, utilisé pendant vingt siècles par des sociétés organisées, puissantes et clairvoyantes. Le miracle roman est d'avoir maintenu très longtemps de grandes forces matérielles au service de quelques idées claires.

La latinité, qui soutient donc sa préséance indéfectible parmi toutes les civilisations, confère aussi à tous ses enfants, dans leur diversité, une fraternité spirituelle, un air de famille. « Les Alpes sont moins hautes que le Rhin n'est profond. » C'est qu'en effet la patrie de Galilée et celle de Descartes, les compagnons du Cid et ceux de Vasco de Gama, sont d'accord sur des idées essentielles. Ils ont les mêmes ascendants intellectuels. A coup sûr, il n'y a point de races latines, et cette fiction périmée n'a pu produire que des expéditions comme celles du Mexique. Mais le Dace du bas Danube, le Gaulois romanisé, le Visigoth ou l'ex-Arabe de Séville, l'Hindou de langue portugaise, si dissemblables qu'ils soient de race vivent en communion spirituelle.

Chez les peuples latins, la même Renaissance impose les mêmes modèles antiques. Et la vie intellectuelle des modernes est une perpétuelle renaissance : de l'aristotélisme, de l'impérialisme, de la dramaturgie, de l'éloquence romaine et de la forme républicaine. Comme le Colysée, les Thermes et le Palatin servaient de carrière aux bâtisseurs romains du moyen âge, comme leurs marbres et leurs boulons

de fer entraient dans les palais modernes, ainsi la pensée romane s'est approvisionnée dans le répertoire des œuvres antiques. L'assimilation fut activée par la nature des idées régnantes, par le goût du public, par l'imitation des œuvres admirées de l'une à l'autre des diverses provinces latines.

\*  
\* \*

*Les idées.* — Comme toutes les philosophies consistent à établir certains rapports entre des faits et des idées, comme les faits sont dénommés et les idées définies dans une langue déterminée, il y a nécessairement corrélation entre la langue qu'on parle ou qu'on écrit et l'image du monde qu'on met en épopée lyrique ou système. Les historiens de la philosophie finissent généralement, malgré qu'ils en aient, par grouper les rêveurs d'après leur nationalité linguistique. De même qu'une science est une langue bien faite, une philosophie est une langue péniblement faite : la métaphysique est une maladie du langage qui apparaît chez les nations polies dans les siècles où elles ont déjà une littérature et une grammaire, mais ne sont pas encore d'accord sur le sens des substantifs abstraits.

La langue détermine la manière générale de penser. Les systèmes philosophiques, évidemment, restent le monopole de quelques individus exceptionnels. Les millions d'hommes qui s'accordent sur des définitions essentielles ne se font pas abstraits de quintessence ; leur pensée fruste porte simplement le vêtement simple taillé pour la communauté religieuse ou nationale ou sociale à laquelle ils appartiennent. Mais c'est précisément cette foule immense dont les sentiments et la compréhension auront dans les œuvres durables un écho harmonieux. Non seulement la multitude anonyme a une littérature orale, contes d'enfants, fables, proverbes, chansons, folklore enfin ; mais, jusque dans l'élite la plus haute, l'écrivain de génie est national dans la mesure où il correspond à l'état d'esprit de ses compatriotes. Tous les contes de manants ne rencontrent pas leur La

Fontaine et n'arrivent pas toujours à former un *Roman de Renart*. Mais tous les auteurs restés classiques ont dû être l'écho sonore mis au centre de tout, et au milieu de tous.

Quelles sont donc les idées générales adoptées et transmises par les populations romanes? La première et la plus efficace est le Christianisme. Aujourd'hui encore, les domaines spirituels de l'Église romaine coïncident, dans leur plus grande part, aux pays où se parlent des dialectes latins. Langue et religion se couvrent jusqu'à confondre leurs tributaires, parce que l'une et l'autre constituent une interprétation de la vie et de l'univers à l'usage d'une collectivité. Un simple détail montrera combien l'évangélisation a pénétré la pensée romane : la *parabole* des prédicateurs a donné son nom à la *parole* même chez les peuples latins ; et si l'expression *parole d'Évangile* perpétue le sens originel, le verbe *parler* désigne aujourd'hui non plus les allégories édifiantes de l'Écriture, mais le fait essentiel de la vie intellectuelle et sociale.

Aussi, voyez toutes les littératures romanes débiter par des œuvres chrétiennes, cantilènes de sainte Eulalie, vie de sainte Foi, de saint Alexis, et vingt autres poèmes autour desquels le nimbe hagiographique est remplacé aujourd'hui par le nimbe philologique.

La loi des chrétiens défendue contre l'Infidèle, voilà l'idée inspiratrice de mille productions littéraires depuis Charlemagne jusqu'à Lavignerie : chansons de geste en France, *Roland furieux* ou *Jérusalem délivrée*, *Poèmes de mon Cid* ou *Lusiades* s'animent du même esprit : le Renaud du Tasse est un chevalier *latin* qui lutte contre l'Islam et l'Enfer. Reconquérir l'Espagne sur les Maures, recouvrer le Saint-Sépulcre en Terre Sainte, défendre l'Europe contre les Turcs, c'est toujours le même combat de la civilisation latine contre les diverses barbaries menaçantes. Aux Champs catalauniques ou à Las Navas de Tolosa, à Poitiers, à Nicopolis ou à Lépante, tous les Barbares, pendant plus de mille ans, entendent sur toutes les frontières de la civilisation

les accents belliqueux et cadencés des idiomes de Rome, auprès desquels les cris des ennemis semblent « croassements de corbeaux ». L'homme qui écrit le *Roland* ou celui qui le chante à Hastings. Villehardouin et Joinville, sont également convaincus que la loi des chrétiens est le droit, la justice et la vérité : à Antioche comme à Valmy et à Jemmapes, les Latins font la guerre en prononçant des substantifs abstraits ; ils mettent l'épée au service d'un idéal moral, national, sacré : ils servent l'humanité.

A mesure que dans leurs vieilles sociétés se raniment et se précisent les souvenirs latins, romains et grecs, ils ont la conscience et l'orgueil de leur haute ascendance, de leur noblesse et de leur distinction. C'est dans l'antique terreau d'Ausonie que la plante-homme croît plus vivace qu'ailleurs. C'est le vieux soleil latin qui éclaire les pensées les plus hautes et les œuvres d'art les plus heureuses. Ce sont les Latins qui, pèlerins de la Croisade, marchands vénitiens, navigateurs génois, « héroïques coureurs d'aventures profitables », explorent les pays lointains, perfectionnent la boussole, découvrent l'Amérique. Le soleil, on l'a déjà dit, ne se couche plus aujourd'hui sur tous les pays latins à la fois. De même, la Renaissance a si complètement associé la civilisation à la vie de l'esprit latin, que tout dans le monde spirituel se ressent nécessairement de Rome.

Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où nous sommes.

L'érudition gréco-latine restaurée par Erasme confondra son nom avec celui de l'humanité même. Le cosmopolitisme littéraire de la Renaissance prolonge le Christianisme, parce que lui aussi vise au même affinement de l'âme, à la même amélioration de l'humanité. La pensée romane est surtout une pensée humaine, elle s'applique à l'homme vivant en société. Dante et Montesquieu répètent et appliquent opportunément à des Latins la définition d'Aristote : l'homme est un être sociable, un animal politique.

Sans doute Copernic qui, après avoir relu Ptolémée, observait, de Bologne et de Rome, Aldébaran

et les planètes aux révolutions mesurées ; Galilée, qui veut surpasser par son génie italien la diligence des savants d'outre-monts ; Descartes et sa physique, ont modifié la notion antique de l'univers. Mais que la terre tourne ou non, les hommes à la surface du globe s'organisent en sociétés d'après l'idée qu'ils se font d'eux-mêmes, de leur devoir et de leur droit, de leur bien et de leur plaisir. Les temps modernes, dans des sociétés monarchiques, élaborent un idéal de l'honnête homme ; l'honnête homme est moins fruste, plus subtil et plus enrubanné que le chevalier ou le moine auxquels il succède. Mais l'honnête homme reste latin et chrétien ; et à Stockholm ou à Heidelberg, on copie Paris comme jadis les Germains adoptaient les arts et les usages latins. Le pape Pie II parlait avec dédain des princes allemands qui aimaient mieux s'entourer de chevaux et de chiens que de poètes.

L'étude des auteurs latins ayant grisé la jeunesse, la Révolution française débaptise l'homme dont elle veut fixer les droits, elle le refait Romain ; et la notion de liberté au sens romain, de civisme antique, s'ajoute à la fraternité chrétienne dans l'Évangile laïcisé de la Révolution. La laïcisation substitue l'idée de gloire à l'espoir des récompenses éternelles.

Baron, chrétien, humaniste, citoyen moderne, ce sont les incarnations successives du même idéal latin. Idéal social, politique : les grandes œuvres des littératures romanes rencontrent moins le sphinx de l'être et l'énigme de l'univers que le problème de l'homme vivant en société. Comparez Roland, le Cid, Don Quichotte, Don Juan, Alceste ou Tartufe, à un Hamlet ou à un Faust ! L'idéal latin reviendrait à faire vivre beaucoup d'hommes dans le respect des lois, dans la conscience de leur solidarité sociale, chrétienne ou civique, et de manière à se rendre les uns aux autres la vie agréable. « L'éloge le plus vrai des Français, dit Grotius, c'est l'humanité, surtout à l'égard des étrangers ». « Honte à qui peut chanter pendant que Rome brûle ! » (Lamartine). L'art, selon Dante, devrait travailler à la rédemption du



genre humain ; et Giusti estime encore qu'un livre est moins que rien s'il n'améliore les hommes.

\* \* \*

*Le public.* — Et à coup sûr, c'est pour les hommes, c'est pour un public, c'est pour une société qu'on écrit et qu'on chante. Si chaque année tant de romans français paraissent aux fenêtres des libraires à Paris, à Milan, à Bruxelles, c'est que dans les villes d'Occident de nombreux bourgeois ont de l'argent de poche et le loisir de lire des volumes à 3 fr. 50. De même, s'il y a des chansons de geste, c'est que le jongleur ambulante est sûr de rencontrer ces « barons, seigneurs » dont il réclame le silence et l'attention dans sa première *laisse*. Le *cantastorie* est sûr de faire une collecte fructueuse dans les carrefours de Bologne et de Vérone.

Le latin gardant par l'Eglise et l'enseignement le monopole de la vie spirituelle au moyen âge, il a fallu, pour créer des littératures romanes, un public militaire ou féminin ou rustique, qui ne comprît pas l'idiome savant des clercs. Le premier poète en langue vulgaire, déclare Dante, écrivit en cette langue parce qu'il voulait être entendu d'une femme, qui ne comprend guère les vers latins. C'est pour Héloïse qu'Abélard a composé des vers en langue barbare, c'est-à-dire en ancien français. Le troubadour Guiraut de Bornelh veut être compris des petites filles qui vont puiser de l'eau à la fontaine. Pétrarque et Boccace s'adressent aux femmes. C'est surtout en vue des dames que Montaigne paraphrase Raymond Sebond, et que Fontenelle écrit les *Entretiens sur la pluralité des mondes*.

La plus grande révolution opérée par la découverte de l'imprimerie, ce fut de rendre dix et cent fois moindre le prix des livres, et de multiplier ainsi par dix et par cent le nombre des lecteurs, l'extension du public, les chances de formation d'une « opinion publique ».

La Réforme pose le problème religieux devant les rois, les nobles et le peuple, comme beaucoup

ignorent le latin théologique, Luther et Calvin écrivent en allemand et en français : une immense province est conquise par les idiomes vulgaires sur le latin.

Le XVIII<sup>e</sup> siècle français, vulgarisant les idées à l'usage des honnêtes gens, des salons, des industriels enrichis et des princes allemands, conquiert avec Bayle, avec Montesquieu, avec Buffon, avec l'Encyclopédie, l'érudition et les sciences naturelles. Et notre temps a vu sombrer le dernier privilège scientifique de la vieille langue scolastique : l'usage de la dissertation latine à la Sorbonne.

En Italie, où l'organisation ecclésiastique était plus forte et plus tenace, il a fallu les courtisans d'Urbain, de Ferrare, de Milan, de Naples ; les marchands enrichis de Florence et de Venise, pour étendre et renouveler le public dans le temps où la Renaissance reprenait aux anciens jusqu'à leur langue cicéronienne.

En Espagne, un public payeur, et ignorant des règles, applaudit les représentations de la Fête-Dieu, et répète les romances guerrières dans un temps où les inquisiteurs et casuistes ne s'expriment qu'en latin.

Les sujets sont naturellement déterminés par les besoins et la capacité du public. Au bourgeois cossu, paillard et borné, le roman et la comédie moderne servent la ration quotidienne d'adultère. Aux barons, aux femmes, aux courtisans, la langue vulgaire présentait jadis non pas le savoir pédantesque des écoles, mais des histoires de guerres et d'amours : et l'ouvrage écrit ou chanté en roman est devenu et resté le *roman* dans le Nord, la *romance* dans le Midi : le nom d'une langue devenant, par un phénomène unique dans l'histoire littéraire, le nom d'un genre poétique.

\*  
\* \*

*Les modèles.* — Le monde latin, qui parle divers dialectes comme l'Hellade antique, comporte diverses provinces qui restent en rapports constants. De Paris

à Rome, de Narbonne à Burgos, les vieilles chaussées romaines n'ont pas toutes été désaffectées.

Elles ont conduit les pèlerins d'outre-mer, de Saint-Pierre de Rome et de Saint-Jacques de Compostelle; les armées de Charles VIII et de Napoléon; et surtout les marchands lombards, les bannis florentins, les voyageurs de toutes nations. On a répété en Italie les chansons de France; on a traduit et imité sous Louis XIII les romans et drames castillans; Lulli vit à la cour de Louis XIV, et Philippe V transporte au delà des Pyrénées le goût bourbonien. En tous temps les peuples latins échangent des idées, des mélodies et des paroles, des formes d'architecture aussi bien que des épices, des soieries ou des armes. Il n'est plus permis, aujourd'hui, de parler de la Pléiade sans connaître les modèles italiens, de Lamartine sans connaître son pétrarquisme, de l'Arioste sans connaître les chansons de geste, de Corneille sans rappeler G. de Castro et Alarcon.

Aujourd'hui, la littérature comparée précise toutes ces influences réciproques; elle définit l'action exercée par les penseurs de génie, les sources des œuvres, la fixation de certaines formes littéraires. Elle mesure l'ancienne et vague donnée d'« imitation » et d'« influence », tout comme la bactériologie mesure et observe les phénomènes jadis appelés confusément « miasmes » et « contagion ».

Et l'on s'aperçoit que, dans la communauté latine, Français, Italiens, Espagnols ont successivement l'hégémonie; enrichissent, déversent et épuisent le trésor des histoires héroïques ou touchantes, les formes rythmiques, dramatiques, romanesques, les idées novatrices et les découvertes scientifiques. Comme les oiseaux migrateurs, dans leur vol triangulaire vers le Midi clair et doux, prennent tour à tour l'avant-poste, fendent l'air, et, fatigués, vont se remettre au dernier rang, ainsi les nations latines, dans leur effort d'art et de science ont, tour à tour, conduit les littératures. Venues du Capitole et de la campagne latine, elles ont enseigné au monde le respect des lois, les arts libéraux, la pitié chrétienne, la tendresse poétique, la chevalerie, la courtoisie,

---

l'orientation sur la mappemonde, le goût de la gloire, de la musique et de la mode. Et le monde, quoi qu'on en dise, n'a point fini de les écouter : si même un jour se réalisait le rêve de Macaulay, et si un voyageur d'Océanie méditait devant les arches brisées du pont de Londres, si alors un fils de daimio était même *Landrat* à Paris, on peut dire que la vie de l'esprit, se rallumant sous un crâne humain, réveillerait fatalement la piété des souvenirs latins.

La philologie romane, fondée par Dante, et vers laquelle le grand Goëthe orienta la jeunesse du XIX<sup>e</sup> siècle, est aujourd'hui en mesure de montrer comment « la charité du genre humain s'est formée dans la conscience latine ». L'histoire littéraire applique ici la méthode que Virgile lui-même, dans l'autre monde, recommandait à son disciple au moment d'aborder Francesca : dans le cortège des ombres inoubliables, des dames antiques et des chevaliers, une curiosité attendrie distingue le groupe des peuples latins qui vont ensemble et paraissent si légers au vent de l'esprit ; quand l'étude les aura rapprochés de nous, prions-les au nom de l'amour qui mena leur vie, au nom des idées qui leur furent chères ; et ils nous répondront :

... *Vedrai, quando saranno*  
*Più presso a noi ; e tu allor li prega*  
*Per quell' amor che i mena ; e quei verranno.*

ALBERT COUNSON.

---

## LE LAC DE GEHOUL

---

Cette histoire ne doit être lue ni des géologues ni de ceux qui s'attachent à l'étude des sciences positives. Pour eux les nappes d'eau sont soumises au régime des rivières, le miroir poli de leur surface ne cache nul pays inconnu et le fond en est fait de limon et de vase noire. Qui sait pourtant ce qui se meut sous leur impénétrable reflet.

Au milieu d'un bois que protège le Fil du Ciel se trouve un lac profond. Tout à l'entour les arbres croissent ainsi que Dieu l'ordonne, car jamais la cognée sacrilège n'y vient jeter son éclair. Libres, les branches s'étendent en ce lieu au gré de leur fantaisie; des lianes s'y accrochent et forment jusqu'au sol d'épais rideaux fleuris; l'églantine aux corolles divines unit en un même enlacement le mûrier noir et le chêne trapu.

Les vieilles gens parlaient souvent à Tain-Tche du lac enchanté et des êtres étranges qui en habitent le pays. Aussi ne laissait-il plus distraire sa jeunesse par les gravures où se trouvent délicatement reproduits le vol des hirondelles blanches et les grimaces des dragons furieux. La curiosité s'était fixée sur sa pensée comme la poulpe saisit de ses tentacules élastiques la dorade prisonnière. Sans raison il s'interrompait dans la lecture des textes sacrés, et sa main ouvrant l'éventail s'arrêtait en chemin sans déployer en son entier l'image cachée dans les plis.

Parfois, cérémonieusement, il interrogeait son père, mais le vieux mandarin avait une âme impassible et railleuse. Prétendant qu'il n'était plus de bonheur pour lui dans la vie, il noyait sa vieillesse dans les nuages de l'opium. Et quand il lui arrivait de parler il disait : « La jeunesse a mille et mille fois plus de sagesse que les vieillards, mon fils. Vous avez ici des jardins à votre fantaisie; des génies en porcelaine, tapés dans les fourrés, en chassent les mauvais

esprits. Vous pouvez à la cour porter le bonnet du faisan doré, et assister en favori à toutes les fêtes qui se donnent. Pourtant, vous jugez qu'il vaut mieux aller au loin. Le ciel donc verra vos pas. Mais lorsque vous reviendrez au logis, souvenez-vous-en, dans les écrits que vous négligez à présent, vous vous émerveillerez de lire votre propre histoire ».

Sans écouter les conseils, Taïn-Tche brûla des baguettes odorantes devant l'autel des ancêtres, il prit le bouclier et le sabre et partit pour s'enfoncer dans la forêt.

Quand il fut arrivé à la lisière il se glissa parmi les branches entrelacées, dans un inextricable fouillis d'épines et de ronces. Il passa sous des arches de verdure dont les unes étaient presque écroulées. La fatigue mordit ses pieds et le sang coula des égratignures de ses mains et de son visage. Pourtant il ne s'arrêta que lorsqu'il fut parvenu au bord de la nappe enchantée.

Elle embrassait des îles divines, perles de verdure serties dans les eaux. De toutes parts les arbres venaient en caresser la surface, y trempant leurs branches chargées de fleurs. Au loin les monts de Mongolie se dressaient, rouges sous l'éclat du soleil couchant.

Au travers des roseaux et des bambous, Taïn-Tche regardait émerveillé. De-ci de-là, un nénuphar émergeait, fleur globuleuse et ferme, rose et blanche, âme de la mystérieuse profondeur éclosée à la surface.

Et Taïn-Tche voulut savoir ce qui pouvait se cacher dans ces eaux troublantes. Il déroula un long fil et y attacha un crochet d'or.

Une pie en habit noir vint, en sautillant, le regarder. Elle pencha la tête à droite puis à gauche :

— Tu ne prendras rien de bon là-dedans, dit-elle. Et, haussant les épaules, elle s'enfuit à grands sauts parmi les herbes.

Dans l'eau trempait le fil. De petits cercles concentriques en grandissant s'éloignaient de l'endroit qui les avait vus naître.

Un aigle juché sur un tronc pourri, observait des grenouilles vertes. Et pour que l'estampe fût com-

plète, dans le ciel passait un vol de grandes oies grises.

Une bande de rossignols s'agita dans les buissons. Avec de grands battements d'ailes et des poursuites sans fin ils riaient et criaient entre eux : « Il ne prendra rien. Il ne prendra rien. »

Furieux de les entendre troubler le silence, Taïn-Tche fronça les sourcils, plissa les lèvres en une farouche grimace et donna un grand coup de gaule dans les broussailles.

Toute la bande s'envola, mais au même instant s'éleva un cri de douleur; l'hameçon d'or s'était enfoncé dans la main d'une enfant. Où s'était-elle dissimulée? Dans les roseaux? Dans l'eau peut-être.

— Quelle infortune est donc la mienne, s'écria Taïn-Tche en se précipitant vers elle. Mille et mille fois maudit soit le hasard qui me fait l'instrument de la douleur.

Mais déjà le sourire naissait au milieu des larmes de la jeune fille. Pourtant Taïn-Tche tremblait encore en tenant dans sa main la petite main frémissante. Il demanda après un instant de silence :

— Quel est ton nom?

— Siou Tchen, répondit-elle.

— Siou Tchen, dit-il, c'est un joli nom. Il est nouveau pour moi et pourtant il sonne à mes oreilles comme un nom que j'aurais toujours connu, comme le nom d'une terre ancienne dont on n'entendit plus parler depuis longtemps, comme le nom d'une victoire oubliée, remportée dans quelque autre vie peut-être. J'étais venu, poussé par la curiosité, pour voir les êtres étranges qui peuplent ces eaux et cette rive, et je t'ai rencontrée toute simple dans ta robe de soie bleue, posée comme un papillon dans l'herbe verte. Voici que se lève pour moi l'aube d'un grand bonheur.

— Un grand bonheur est donc venu pour toi de cette rencontre, dit Siou Tchen? Prends-moi avec toi, un plus grand bonheur encore en naîtra.

Une barque, en ce moment, s'avancait vers eux, mue par des rameurs invisibles. C'était une grande barque en porcelaine bleue, au centre de laquelle

s'élevait un baldaquin en forme de pagode recouvert de couleurs plus éblouissantes que celles de l'automne. L'or et les pierres précieuses étaient répandus à foison sur les voiles somptueux qui le recouvraient, et ceux-ci laissaient jusque dans l'eau traîner leurs franges multicolores.

— Partons, dit Siou Tchen.

Et lorsqu'ils furent installés, la barque s'éloigna lentement de la rive.

Alors se déroulèrent à leurs yeux les merveilles du pays de Gehoul, les écroulements de fleurs sur les rives, les criques silencieuses, les canaux s'enfonçant sous d'épais taillis, la silhouette auguste des arbres. Et l'eau mystérieuse fuyait autour d'eux, la proue de la barque changeant le miroir émeraude en vagues de jade transparente.

Et Taïn-Tche ne pouvait se rassasier de contempler les yeux de son amie, car il y pouvait suivre les beautés du paysage, bien mieux encore que dans la réalité.

— Comment se peut-il que j'ose, soupira-t-il, Siou Tchen, princesse de rêve, t'emmener vers le palais de mon père, humble maison humaine imparfaite et périssable, dont les toits sont bas et les chambres étroites.

— J'aimerai le palais de ton père, dit Siou Tchen avec condescendance, car tu le pareras de soies magnifiques où seront brodés le cours des fleuves et le vol des aigles pêcheurs.

— Oh! oui, je le ferai, dit-il avec allégresse, et je te donnerai mon temps et mes heures; et toutes les fleurs qui écloreont dans mon cœur et dans mon esprit je ne les cueillerai que pour toi, afin que le temps te paraisse court et que le sourire ne quitte point tes lèvres.

Et Siou Tchen dit encore :

— Je voudrais posséder un palanquin plus beau que tous ceux que l'on voit dans les rues de la ville impériale. Puis aussi des parures, des perles et des fleurs coupées, lys et jasmins qui mourront pour moi dans des vases précieux.



Taïn-Tche ne pouvait maîtriser sa joie en entendant sa maîtresse exprimer de tels désirs.

— Je te les donnerai, dit-il, et tant d'autres choses encore, aux côtés desquelles les pagodes à clochettes et les laques rouges des autels ne sont que misère et laideur. Je te donnerai tous les mots qu'il faut que l'on dise, tous les mots qui montent aux lèvres, faits de nous-mêmes et de notre sang. Fleur étrange, jaillie du fond de l'inconnu, tu fleuriras en moi comme le lotus qui vient affleurer à la surface.

Alors Siou Tchen, fermant les yeux à demi, dit d'une voix plus basse en rapprochant son visage de celui de son ami :

— Et moi, Taïn-Tche, je te donnerai le monde et la vie, et je prendrai ton cœur dans mes petites mains, si doucement, si doucement que tu en mourras.

MAX DEAUVILLE.

---

## LE FRANÇAIS HORS DE FRANCE

---

Une crise de la langue et de la culture françaises ? Un cri d'alarme était poussé dernièrement dans les sphères littéraires parisiennes ; la question a été diversement agitée, je dirai même violemment secouée : M. Emile Faguet, entre autres, académicien frais émoulu, y découvrit un riche gisement de popularité, se mit à l'exploiter, s'y attacha, se fit le champion de cette cause retentissante !

Dans tous les domaines, depuis 1870, les Français se montrent pessimistes, ils ont perdu leur vaillante assurance d'antan ; il suffit qu'un académicien confie ses angoisses à quelques revues et à quelques quotidiens, pour qu'on s'émeuve. Bref, on a discoursu, à gauche, à droite, un peu partout, puis on a fait circuler une pétition, bientôt signée par beaucoup d'hommes de lettres, et l'on va probablement refaire ce qu'on a défait en 1902 : réinstaurer le latin à la base des programmes d'études dans les lycées.

Ceci, quant à la crise initiale : le parler défectueux des écoliers et écolières de France.

Mais l'attention des académiciens et des philologues se concentre plus particulièrement sur la crise universelle, mondiale, générale du français, sur le recul prétendu de son étude dans les établissements scolaires de l'étranger, et sur ce fait, notamment que le français pourrait se voir abandonné au profit des idiomes nouveaux : de l'espéranto, de l'ido, de je ne sais quelles autres langues ?

Ces appréhensions me paraissent n'être justifiées en rien. Je me demande quelles statistiques appuyent ces théories alarmantes ? Quels faits provoquent ces prédications de croisades pacifiques ? Est-ce la politique ? Est-ce le négoce ? Est-ce la littérature ?

L'Europe compte quarante-six millions de Français : c'est-à-dire d'habitants qui ont la langue française pour langue maternelle.

Il est historiquement vrai, qu'au cours du XIX<sup>e</sup> siècle la civilisation latine, simultanément attaquée à l'est et à l'ouest, subit un grave échec et fut pendant plusieurs années délaissée dans beaucoup de pays.

Les causes en sont multiples et variées ; le trône de France à cette époque était regardé, dans toute l'Europe, comme un épouvantail. Le mot le plus beau et le plus sonore de notre langue était ce mot « Napoléon » que les gosiens étrangers se résignaient difficilement à articuler : les peuples, frappés intérieurement d'une grande admiration, ne songeaient, extérieurement, qu'à marquer un mépris plus grand encore pour tout ce qui émanait de la nation souveraine. Plus tard, libre de ses mouvements, la marine anglaise porta sur tous les points du globe les produits et les nationaux anglo-saxons, le commerce de la Grande-Bretagne prit un formidable essor, et la langue anglaise se répandit au fur et à mesure, agrippée au Nouveau Monde par le Canada, installée dans diverses régions de l'Afrique, monopolisant les transactions orientales par sa possession des Indes cispangétiques.

Plus tardivement encore, lorsque fut fondée l'Unité allemande, au lendemain même d'un désastre français, lorsque les rives du Rhin et de la Sprée furent couvertes d'usines et de chantiers, ce fut l'Allemand qui s'étendit en encombrant le monde de ses commis-voyageurs, hargneux et grossiers, se faisant forts du bon marché de leurs produits et des avantages qu'ils offraient pour imposer leur langue à quiconque voulait traiter avec eux.

Voilà quarante ans que cet empire est constitué : il étouffe dans ses limites, il inonde les nations voisines de ses émigrants, il envahit les contrées exotiques, le Brésil par exemple, et certainement sa langue se répand.

Mais reste à savoir si cette crise perdure, si cette crise s'étend, s'aggrave, ou bien si elle s'achève.

L'Anglais par ses marins, l'Allemand par ses négociants, ont gagné du terrain au lendemain d'une époque où la France, lancée tout entière dans les

entreprises d'un génie militaire surhumain, n'avait pas eu le temps de penser ni d'écrire, n'avait su, n'avait dû que combattre !

La France eut de tous temps, et semble bien avoir encore, la littérature la plus riche, la plus répandue qui soit, et surtout elle possède les œuvres les plus aptes à être lues par tous les peuples et par toutes les races, les œuvres les plus vivantes, les plus senties, les plus humaines !

Du jour où l'école romantique eut triomphé en France, du jour où le géant Hugo apparut en plein soleil avec Lamartine, Vigny, Musset, Gautier, du jour où Zola partit à la conquête du monde, du jour où cette famille de bohêmes, les Rougon, traînant sa roulotte aux grands chemins de l'Europe eut campé jusque dans Berlin, du jour où le livre français redevint le pain quotidien de l'intellectualité universelle, la crise fut blessée à mort !

L'Anglais s'introduit souvent au foyer par le sport et reste une langue d'agrément qui peut rendre de grands services ; l'Allemand est un objet d'utilité pratique ; le Français c'est la grâce et la beauté, c'est le plaisir, c'est l'art, c'est la langue dont on se sert pour montrer qu'on est instruit, qu'on est de bonne compagnie ; or, la langue entraîne la neutralité, les mœurs, la culture en un mot et l'étranger qui la pratique en arrive invariablement à répéter avec Rivarol : « Ce qui n'est pas clair n'est pas français ! »

Sans nous occuper des déficiences de la pédagogie lycéenne, sans suivre M. Faguet sur le terrain de la question de grammaire ou de prononciation, nous allons examiner chez nous, chez nos voisins, un peu partout, l'état de recul ou de progrès de l'expansion française.

Chez nous la question prête peu à controverses : la langue usuelle nationale est le français ; s'il est un pays au monde rapproché intellectuellement et moralement de la France, c'est, plus que le Canada, plus que la Suisse, plus même aujourd'hui que l'Alsace-Lorraine, la Belgique. Notre pays est essentiellement français, et, disant cela, nous n'altérons aucune-

ment notre esprit d'indépendance ni de patriotisme, non plus que notre sentiment d'homogénéité ni d'unité nationale. Que notre façon générale de nous exprimer soit nuancée d'un peu de germanisme, c'est indéniable : mais que notre mentalité soit gauloise, latine, que nous ayons l'âme caractéristiquement française, c'est de toute évidence, cela se montre dans la vie de chaque jour, dans nos journaux, au café, au spectacle, au Parlement, dans tout ce qui constitue l'existence morale d'un peuple. Que certains mots, que certaines attitudes, que certaines pensées, caractérisent la culture et la mentalité méridionales, permettent de juger entre français ou pas français, nous ne manquerons jamais d'affirmer notre bon goût en employant ces mots, en prenant ces attitudes, en exprimant ces pensées, si pas de la façon, du moins avec l'apparence la plus française.

Nous sommes amis du rire et de la farce et nous goûtons Molière et Tristan Bernard et de Flers et de Caillavet : nous avons parmi nos littérateurs un génie admirable, Maeterlinck, et, si nos artistes l'apprécient, notre foule néglige ses œuvres parce que leur mysticisme est trop profondément germanique; c'est l'Allemagne qui l'accueille.

D'ailleurs, dans nos citadelles flamandes, Anvers, Gand, tout le monde officiel, commerçant, scolaire, militaire pratique le français : nulle part le néerlandais ne domine.

Aux yeux du monde (ne dirais-je pas mieux aux oreilles du monde?) le peuple belge est donc un peuple de langue française.

Après nous les Suisses sont, je pense, les fils les plus soumis de la civilisation latine. Les trois millions et demi d'habitants de la Confédération helvétique se partagent en Allemands au nord, en Français à l'ouest, en Italiens au sud et à l'est. Berne, Fribourg, Neuchâtel, Genève, etc., le Vallois, le Tessin, les Grisons sont les uns des milieux purement français, les autres des milieux italiens sous l'influence française, et je ne connais qu'une ville suisse profondément germanisée, où l'on risque en parlant français de ne pas se faire comprendre des

portefaix et des cochers de fiacre, c'est Bâle, sur le Rhin. Encore l'ignorance du français à Bâle tient-elle plus à cette ambition qu'ont les Allemands de se montrer maîtres ailleurs que chez eux qu'à leur opposition systématique à toute pénétration latine; la preuve en est qu'ils ont introduit notre langue à Berlin, qu'elle y est parlée dans les salons de la bonne société, et même, m'a-t-on dit d'excellente source, à la table du Kaiser! Toutes les villes de quelque importance, toutes les résidences grands-ducales et princières, Stuttgart, Sigmaringen, les cités du nord de la Bavière, de Hesse et de Bâde, de Wurtemberg, de la Prusse rhénane et du Palatinat, Darmstadt, Mayence, Trèves, Dusseldorf ont suivi l'exemple de la capitale d'Empire et comptent énormément d'habitants qui savent s'exprimer en français très correct.

Le grand-duché de Luxembourg, Vienne et Budapesth, les capitales des pays scandinaves : Copenhague, Stockholm et Christiania, La Haye, Amsterdam et Rotterdam, tous pays et toutes villes assurément germaniques cultivent le français, un peu comme un art usuel et mondain, comme le piano ou le chant.

En Russie? le Russe, faut-il le répéter, est le meilleur polyglotte du monde; il parle, du moins dans la bonne société, le français à peu près comme le russe, avec aisance, avec distinction, avec grâce, beaucoup mieux que l'allemand et l'anglais. A Moscou et Pétersbourg, il n'est pas un salon, pas un cercle militaire, pas un restaurant de quelque importance où l'on ne parle français : et je crois que l'armée du Tzar, à part quelques « ouriadniks » du Caucase ne compte pas d'officier ignorant notre langue; chacune des deux capitales possède sa Comédie-Française; l'*Anna Karénine*, de Tolstoï, merveilleuse et fidèle étude de la vie mondaine russe, suffit à montrer combien l'on utilise là-bas notre langue.

Toutes les villes réputées cités d'art, les italiennes : Milan, Turin, Florence, Rome, Naples; les anglaises : Londres, Edimbourg, Manchester; Lisbonne et Madrid, Barcelone, Sofia, Belgrade,

Constantinople, sont remplies d'individus appartenant à notre race ou ralliés à notre mentalité; Athènes aussi, et toute cette Grèce qui a délaissé la langue d'Homère et de Thucydide pour nous donner des poètes si sincèrement français de pensée et d'expression, comme Jean Moréas et Miguel Zamacois.

Hors du continent, au delà de l'Atlantique, la France est considérée comme la nation modèle par la jeune Amérique; cette race toute d'énergie et d'intelligence a fait de Paris le cœur et le cerveau du monde! Au nord, les Yankees, dans leur désir frénétique d'oublier qu'ils ont du sang anglais dans les veines, dans leur ambition de se révéler originaux, particuliers, et de n'être qu'eux-mêmes, se lancent à corps perdu dans notre mouvement intellectuel; l'art américain c'est l'art français. On représente à New-York Massenet et Messager, Rostand et Maeterlinck. Au sud, toutes ces républiques latines, toutes ces nations sœurs n'accueillent pas moins bien les apôtres de la psychologie gauloise. M. Clémenteau y conférençait ces temps derniers.

Et l'Orient! La Chine, la Perse, la Turquie enseignent le français dans leurs écoles; des professeurs de langue française, beaucoup de Belges entre autres, y sont appelés constamment à occuper des chaires de philosophie, de chimie ou d'autres aussi prestigieuses que lucratives. D'autre part, tous ces pays nous envoient de fort contingents d'étudiants à Paris, à Lyon, à Bruxelles, à Liège, à Gand (à l'Université française de Gand).

Sur le chiffre de 1,322,000,000 habitants que comptent ensemble l'Amérique, l'Europe et l'Asie, nous pouvons donc estimer à un sixième le nombre de ceux qui adhèrent à la civilisation française! Nous pouvons estimer à plus de cent millions ceux qui emploient facilement et couramment la langue française.

Les chiffres sont éloquents! Où est la crise?

Ainsi, dans toute l'Europe, le théâtre français est joué sur toutes les scènes: en Flandre, en Russie, en Allemagne, en Italie: le roman français occupe

toutes les bibliothèques, La Fontaine y voisine avec Hugo, Molière avec Rostand, Balzac avec France !

Notre époque est extraordinairement fertile en productions littéraires ; comment le Français pourrait-il reculer à l'étranger ? Où les jeunes auteurs pourraient-ils puiser les exemples et les idées ailleurs que dans cette littérature modèle ? Les peuples sont liés à la France par cent fibres ténues, mais indestructibles ; les unes se nomment Ibsen et Bjoersjorn, d'autres Tolstoï, d'autres d'Annunzio, ou Moréas, ou Gœthe, d'autres encore Wells ! Génies incarnant leurs races, mais qui adorent la race mère des génies, celle qui commença la série par un Charlemagne pour la finir par un Napoléon !

Novicow, le sociologue russe bien connu, dans un livre récent : *Le français, langue internationale*, le disait très judicieusement : « La langue française est » soutenue par ce rayonnement civilisateur de Paris, » et les deux facteurs se prêtent un mutuel secours. » L'éclat de la vie parisienne pousse les étrangers à » apprendre le français ; la valeur de la littérature » française pousse les étrangers à vouloir jouir de » l'éclat de la vie parisienne. »

Répétons avec le même : « Parler français, de nos » jours, c'est presque une position sociale, cela » donne accès dans le meilleur monde, cela classe » dans une certaine mesure. » En dépit des théories sociales, les peuples progressent en aristocratie, les individus s'affinent, les gens du « meilleur monde » se multiplient, le français se répand, se propage et la crise est passée !

FERNAND-A. VAN AALST.

---



LA MIRACULEUSE AVENTURE  
DE DOORTJE ZILVERCROON  
ET DE FAAS VAN THULDEN

---

A Mademoiselle NELLY LECRENIER,  
Affectueux souvenir.

I

Il était une fois une petite fille qui se nommait Doortje Zilvercroon et qui habitait avec ses parents un chalet en bois peint, dans la rue de l'Agneau-Frisé, à Distelmonde, en Zélande. C'était un amour de petite fille, Doortje Zilvercroon ! A vrai dire, son corps et ses jambes étaient des sacs de toile bise, cousus de gros fil blanc et bourrés de son. Mais Doortje avait les plus beaux bras du monde. Ils étaient en porcelaine. C'est en vain que l'on aurait cherché par la Zélande de plus jolies mains potelées que les siennes. Et sa tête était en biscuit rose. Sur son crâne étaient soigneusement collés ses cheveux de lin fin et blond. Ses sourcils d'ébène, tracés au pinceau, formaient des arcs réguliers par-dessus ses grands yeux gris. Sa bouche était en corail et ses dents, qui étaient menues mais éblouissantes, y étaient disposées comme des perles fines dans un écrin. Le papa de Doortje était acrobate au Palais de Cristal de Distelmonde, sur le Marché du Vendredi, en face le Beffroi. Hiver et été, il était vêtu d'un magnifique maillot de satin, couleur de bleuet. Il portait aussi des escarpins argentés et, bouffant autour de sa tête crépue, une fraise de gaze rose, pailletée, plus légère qu'un duvet de cygne et toute bruissante. Le jour, papa Zilvercroon jouait avec Doortje. Il la faisait sauter sur ses genoux, imitant le cocorico du coq, le jappement du chien et le beuglement des génisses. Il gonflait comiquement les joues et puis soufflait, le corps en cerceau et les moustaches hérissées, comme un chat en arrêt devant un bouledogue, ou bien, se jetant à quatre pattes sur le tapis,

renâclait et s'ébrouait, tel un poulain lâché dans une prairie. Le soir, vers huit heures, après avoir mangé du spikeloos et bu du chocolat, papa Zilvercroon, par-dessus son maillot couleur de bleuet, endossait un paletot mastic et se rendait à la représentation. Il arrivait que M<sup>me</sup> Zilvercroon et Doortje l'accompagnaient. Le Palais de Cristal était bondé. En bas, dans les stalles et dans les loges, trônaient les notables de Distelmonde : M. le bourgmestre Suikerbelle et M<sup>me</sup> Suikerbelle ; M. le premier échevin Schonck et sa commère, la redondante Truitje Schonck, pareille à une mère Gigogne, au milieu de ses dix enfants, cinq filles et cinq garçons, tous vêtus pareillement. A côté de M. le général Pinck, en grande tenue, ses décorations épinglées sur son dolman de drap rouge, flambant neuf, minaudait la vieille douairière Tick van Luilekkerland, aussi sèche qu'un cotret sous sa somptueuse robe de velours vert. Plus haut étaient assis les commerçants, les rentiers et les bourgeois de la ville. Et l'on remarquait surtout M. et M<sup>me</sup> Pypeke, les opulents marchands de tabac à priser, à l'enseigne du *Malais d'Atchin*, rue des Anges Musiciens, et M. Piet Zapneus, à la face poupine, le gros brasseur célibataire du Marché au Lait Battu. Enfin, tout ce que Distelmonde comptait de gens huppés et notoires se trouvaient réunis au Palais de Cristal. Et, dans les ténèbres, sous les combles, l'amphithéâtre regorgeait de la plèbe : marins, portefaix, tisserands.

Une musique criarde de diapasons, de boîtes à musiques, d'harmonicas, de cymbales et de tambourins partait de l'orchestre, au-dessus de l'entrée des écuries.

Tout à coup, dans un flot de lumière électrique, un homme, en maillot couleur de bleuet, surgissait, bondissait. Il faisait trois culbutes, atteignait le centre de la piste, pirouettait. Les applaudissements éclataient et Jonas Zilvercroon, la main sur le cœur, s'inclinait gracieusement, un sourire figé sur les lèvres. Aussitôt les exercices commençaient : trapèze, voltige sur le fil d'acier tendu en travers de l'arène, sauts périlleux. Doortje, d'admiration et d'effroi, retenait son souffle. Il semblait bien que papa Zilver-

croon ne travaillât que pour elle. Ses yeux toujours étaient fixés sur ceux de sa petite fille. Et il allait, allait... Son balancier lourd aux mains, il glissait sur la corde, plus léger qu'un sylphe. A la fin c'était Doortje qui donnait le signal des bravos et quand, essoufflé, les pommettes à peine rouges, son éternel sourire figé sur les lèvres, Jonas Zilvercroon remerciait le public, la joie de ses yeux et l'allégresse de son âme montaient vers Doortje, dans un baiser.

Hélas! Seigneur mon Dieu, un soir Doortje n'était pas là et Jonas manqua le trapèze. Il bondit par-delà le filet, rebondit encore sur le bord en velours rouge de la piste et vint se casser en deux, toujours souriant, aux pieds de M. le général Pinck et de M<sup>me</sup> la douairière Tick van Luilekkerland.

## II

Ce fut le premier gros chagrin de Doortje. Et ses joues de framboise déteignirent un peu à cause des larmes chaudes qui coulèrent dessus. Sainte Vierge! On a beau n'être qu'une poupée, on sait ce qu'il y a de pénible et de décevant dans la vie, allez! Auprès du poêle, sur sa planchette de bois verni à roulettes, Tommeke, l'épagueul au poil couleur feu, regardait Doortje avec affliction. Il avait l'air de dire: « Maï- » tresse Doortje, je vous plains de tout mon cœur. » Papa Zilvercroon était un brave homme. Si tout le » monde lui ressemblait, la terre serait un paradis » pour les petites filles et les petits chiens. »

Il se fit qu'un jour M<sup>me</sup> Doka Zilvercroon songea à se remarier. Doortje n'aimait pas beaucoup sa mère. M<sup>me</sup> Zilvercroon était une fort belle et fort imposante personne, entièrement en biscuit. Elle portait des robes à falbalas, des mules de cuir mordoré, des bas de soie à jour et, retenu au moyen d'épingles longues d'un demi-mètre au moins sur ses cheveux d'un roux ardent, un énorme chapeau de paille d'Italie, garni de plumes d'autruche noires. Jamais Doorje ne l'avait vue pleurer. M<sup>me</sup> Zilvercroon passait plus de temps à peigner et à natter ses cheveux d'or, à s'oindre le visage de plusieurs sortes de pom-mades parfumées, à essayer des robes et des corsets

neufs, qu'à s'occuper de sa cuisine, de Doortje et de Tommeke. Dieu sait pourtant qu'elle avait un beau poêle-cuisinière, à garnitures de nickel reluisantes ! Au-dessus, accrochées à des clous, étaient suspendues les casseroles ; et il y en avait en cuivre et en fer battu. Dans l'armoire de chêne de Hongrie s'étagaient les services de table en vraie faïence de Delft. Ah ! si M<sup>me</sup> Doka Zilvercroon avait voulu ! Il ne lui aurait rien coûté de faire, comme M<sup>me</sup> Bloedzuiper, la femme du boucher, de succulentes couquebakken dorées, des chaussons aux pommes ou bien des gaufres croustillantes à la vanille. C'est Doortje et Tommeke qui auraient été contents ! Mais voilà ! M<sup>me</sup> Doka Zilvercroon n'aimait pas se déranger. Elle préférait rester des heures entières à la fenêtre, assise sur la banquette de velours marron, à regarder passer le monde dans la rue.

### III

Pourquoi elle s'y tenait chaque jour un si long temps, les voisins le surent bientôt. Une après-dîner un grand escogriffe efflanqué, qui était bossu par devant et par derrière, entra dans le chalet peint de la rue de l'Agneau-Frisé. Et M<sup>me</sup> Doka Zilvercroon dit : « C'est M. Schelm, le secrétaire de M. le docteur » Zaber, député aux Etats-Généraux. Faites la révérence à M. Schelm, Doortje. Il faudra le respecter, » car M. Schelm est ton nouveau papa. »

M. Schelm fit une grimace atroce, qui fendit sa bouche énorme jusqu'à ses oreilles, violettes et velues, larges comme des cuillers à pot. Il baisa Doortje sur les deux joues et lui présenta un gentil petit garçon, vêtu de blanc des pieds à la tête. C'était un pierrot. Son visage enfariné était illuminé par des yeux noirs, veloutés et profonds, aux regards pleins d'intelligence mais aussi de douleur.

— Juffer Doortje, dit M. Schelm en ricanant, ce garnement est mon neveu que j'ai recueilli. Il se nomme Faas van Thulden. Vous pouvez jouer ensemble, mais je vous préviens que je n'aime ni le bruit ni les disputes.

Tout de suite Doortje détestait M. Schelm. Il avait

une voix susurrante et enchifrenée, des yeux vairons et bigles qui constamment semblaient fixer une mouche sur le bout de son nez charnu, pareil à l'aubergine. Entre ce nez et son menton M. Schelm aurait pu casser des noisettes, tant ils étaient crochus. Et il se pavanait dans un pourpoint de soie cramoisie, à boutons de cuivre et à manches jaunes. Et sa bosse de devant regardait les pavés et sa bosse de derrière les nuages. Au bout de chacune tintait une clochette d'argent. M. Schelm couvrait ses jambes cagneuses de bas de soie bleus et ses pieds étaient chaussés de sabots dorés. Sur le sabot droit moussait un chou de gaze mauve; sur le sabot gauche, un chou de gaze verte.

— Seigneur qu'il est laid, se disait Doortje. Comment maman a-t-elle pu épouser un aussi vilain mari? Et Doortje s'attristait, car elle songeait à son vrai papa, l'acrobate Jonas Zilvercroon, qui maintenant dormait, complètement oublié, sous sa croix de bois de sapin, dans le cimetière de Distelmonde.

Bien sûr M. Schelm n'était ni un bel homme ni un bon homme. Mais il possédait, serrés dans un coffre, dix sacs de bons doubles-florins de Hollande. De plus, il était agent électoral. Quand il poussait de sa main verruqueuse la porte vitrée d'une koffiehuis sur la Grand'place, un grand silence s'établissait aussitôt. Chacun se levait et, pour mieux lui marquer leur déférence, les rentiers pansus, pareils à des pots à tabac, retiraient de leur bouche leur longue pipe de Gouda.

#### IV

Doortje, Faas et Tommeke faisaient un vrai ménage de bons amis. Tommeke jappait, lançait en l'air, puis rattrapait sa balle de caoutchouc rouge, toute déchiquetée. Doortje et Faas jouaient à cligne-musette, à colin-maillard, à boutique. Et Faas était le petit mari et Doortje la petite femme.

Mais voilà que M. Schelm rentrait, de fort méchante humeur, car il avait bu trop de curaçao. Et tout à coup il se mettait à taper à tort et à travers sur la maison de Doortje, de Faas et de Tommeke, criant qu'on le dérangerait, qu'on salissait le salon.

Quelquefois, les coups de bâton s'égarèrent et pleuvaient dru sur le dos de Faas. Alors Doortje pleurait et Tommeke aboyait. Et M<sup>me</sup> Schelm prenait toujours le parti de M. Schelm contre Doortje, Faas et Tommeke.

## V

Il arriva qu'un soir M. Schelm, qui encore une fois était ivre, frappa si cruellement Faas avec sa grosse canne jaune en tire-bouchon, que le pauvre garçon tomba de tout son long sur le plancher et s'évanouit. Doortje éperdument sanglotait et Tommeke, de colère, s'étranglait à japper. M. Schelm lança un coup de pied dans les reins de Tommeke, qui s'enfuit en hurlant, et M<sup>me</sup> Schelm giffla Doortje sur les deux joues. Après ce bel exploit, les deux époux sortirent bras dessus, bras dessous, et allèrent boire du kummel à l'*Ane qui rue*, sur le quai des Récollets.

— Non, non, se répétait Doortje avec force, il ne se peut pas que je reste plus longtemps dans cette laide maison, chez ces vilaines gens. Pourquoi maman me bat-elle? La maman de Tommeke ne l'a jamais mordu pourtant. Est-ce que, par hasard, les mamans des petites filles seraient plus méchantes que les mamans des petits chiens?

C'était là pour Doortje un mystère insondable. Elle s'approcha de Faas. Il était toujours étendu par terre, aussi rigide qu'un cadavre. A la clarté de la lampe sa figure pâle semblait avoir blémi encore et les larmes, en coulant sur ses joues, avaient tracé dans la farine qui les poudrait deux longs ruisseaux roses.

— Mon Dieu! mon Dieu! disait Doortje en se lamentant, voilà que Faas est mort. M. Schelm est un grand sacripant. Que vais-je devenir?

Elle se pencha au-dessus de Faas et, deux ou trois fois, dit à voix basse : Faas! Faas! Et sa voix tremblait d'émotion, d'angoisse et de tendresse; et, à la fin, tout de même, Faas se réveilla. Il se mit sur son séant et regarda autour de lui, les yeux effarés.

— Faas, dit Doortje en prenant la main de son ami, M. Schelm a le cœur plus noir que celui de

Woltje, le valet du bourreau, de jaune toujours vêtu. Viens avec moi. J'ai lu dans mon livre d'images qu'il est une île, bien loin d'ici, où les petits enfants sages sont heureux et où l'on n'a qu'à se baisser pour ramasser des marrons glacés et du melon confit.

— Oui, dit Faas. Et, encore une fois, il se mit à sangloter. Mais Doortje l'embrassa bien fort et Faas sourit au milieu de ses larmes. Doortje l'aida à se dresser debout. Elle appela Tommeke, mit la balle de caoutchouc rouge toute déchiquetée dans une des poches de son tablier à carreaux rouges et blancs, puis, suivie de l'épaigneul qui d'aise gambadait, sortit du chalet noir, au bras de Faas.

## VI

Les rues étaient sombres et désertes. De-ci, de-là, les réverbères jetaient une clarté pâle et clignotante autour de laquelle tremblait un halo livide. La tourmente faisait rage, chassant devant elle des tourbillons de neige. Et la ville de Distelmonde était roulée dans son manteau d'hermine comme un mort dans son linceul.

— J'ai peur, disait Faas et, instinctivement, il se serrait contre Doortje. De fait, la nuit n'était guère rassurante. A cette heure tardive, les maisons étaient hermétiquement closes. A peine si, de place en place, une fenêtre luisait, comme un œil de chat dans l'ombre. « Seigneur Jésus, priait avec ferveur Doortje, dont les dents s'entrechoquaient de frayeur et de froid, Seigneur Jésus, ayez pitié de nous, venez à notre secours. Sauvez-nous des griffes du cruel M. Schelm et, pour vous marquer notre gratitude, nous promettons de vous faire bâtir une belle chapelle en massepain et en fondant dans l'île où vous aurez daigné nous transporter. » Et Doortje, de la sorte, implorait le bon Dieu, parce qu'à chaque instant elle appréhendait qu'au coin d'une rue tout à coup ne surgît M. Schelm, exécutant d'horribles moulinets avec son rondin en tire-bouchon.

Les enfants étaient parvenus au canal au Sucre. Et voilà que l'eau du canal n'était même pas gelée. Impossible donc de gagner l'autre rive, où com-

mençait la campagne. Il fallait marcher pendant dix bonnes minutes pour atteindre la porte de Sant-hoven, où il y avait un pont. Mais sûrement la porte serait fermée à triple tour!

Doortje et Faas désespéraient quand, soudain, un ronflement sonore se fit entendre. Ils levèrent la tête et virent planer au-dessus d'eux une masse sombre, qui semblait un grand oiseau de nuit. C'était un monoplan. Il atterrit, plus léger et plus gracieux qu'une libellule bleue. Un bel homme, au teint basané, qui portait une robe de soie écarlate, fourrée d'hermine, des babouches et un turban, descendit de l'appareil. Il s'avança vers les enfants qui l'admiraient bouche bée et leur dit :

— Bonsoir, Juffer Doortje Zilvercroon et vous, Mijnheer Faas van Thulden. Je suis le prince Matapolan et je vais, si vous le permettez, vous emmener dans mon île sur mon oiseau artificiel.

— Je veux bien, dit Faas. Et Doortje demanda : — Est-ce que Tommeke pourra nous accompagner?

— Certainement, répondit le bel homme au turban, et il donna l'ordre à son chauffeur, un petit Chinois aux yeux fendus, qui avait les cheveux tressés en queue de rat, de verser un bidon d'essence dans le réservoir du moteur. Celui-ci se mit à ronfler et le monoplan à trépider.

En ce moment un tumulte effroyable retentit à l'entrée de la ruelle des Harengs-Saurs, laquelle débouchait sur le Canal au Sucre. Et l'on vit accourir de toute la vitesse de ses jambes cagneuses un long drôle dégingandé, bossu par devant et par derrière. C'était Mijnheer Schelm. Il était en nage et tout essoufflé. Son bicorné noir à clochettes d'argent était posé de travers sur sa grosse perruque rousse. Ses deux bosses sautaient frénétiquement. Et l'une battait son ventre et l'autre souffletait ses épaules. Il brandissait sa canne en tire-bouchon d'un air téroce, et, à ses chaussés, hoquetait la canaille de Distelmonde, qu'avaient grand'peine à contenir trois gardes-villes en uniforme vert, à souliers jaunes, coiffés de tubes noirs, et commandés par M. le bourgmestre Suikerbelle, M. le premier échevin Schonck et M. le chef du Protocole Wagelaer.



— Au voleur ! hurlait Mijnheer Schelm. Et il désignait à la foule l'enchanteur, déjà installé dans sa machine volante avec Faas, Doortje et Tommeke.

— Ach ! sanglota Faas, sur le point de défaillir, nous sommes perdus.

— Mijnheer Faas, dit sentencieusement le prince Matapolan, vous êtes plus peureux qu'une poule mouillée. Allez ! dit-il au petit Chinois, lequel sauta vivement dans l'appareil, après avoir imprimé quelques tours à l'hélice. Le monoplan, comme un grand faucheur, se mit à courir sur les dalles luisantes du quai ; puis, brusquement, il s'éleva, et, avant que les assistants fussent revenus de leur ébahissement, il plana, décrivit deux ou trois cercles, puis, zest ! disparut derrière le beffroi de Distelmonde. En bas, Mijnheer Schelm, ivre de rage, injurait le ciel et la terre. Et voilà que, pris d'un accès de folie furieuse, il se mettait à rosser les gardes-villes, les spectateurs, puis MM. Suikerbelle, Schonck et Wagelaer eux-mêmes.

## VII

Après deux jours et deux nuits de voyage, le prince Matapolan, son chauffeur, Doortje, Faas et Tommeke arrivèrent enfin à l'île, où les attendaient la princesse Caraco, la femme du prince, ainsi qu'une imposante suite de chambellans chamarrés et de courtisans poudrés. O merveille ! En touchant terre, il sembla à Faas et à Doortje qu'ils renaissaient sous une autre forme et dans un autre univers. Un sang jeune et pur circulait dans leurs veines. Doortje était devenue une jolie demoiselle en chair et en os, Faas un beau page de cour, à la mine souriante et fleurie ; Tommeke, débarrassé de sa planchette de bois verni, comme un fou bondissait et se roulait sur des pelouses, d'un vert d'émeraude pareil à celui des draps de billard. Et les fleurs, non pas de chétives et conventionnelles fleurs de papier peint, mais de vraies fleurs vivantes et parfumées, s'inclinaient au passage de Faas et de Doortje, comme les bons bourgeois d'Amsterdam devant le carrosse doré qui conduit au palais du Dam leur reine Wilhelmine.

PIERRE BROODCOORENS.

## ATHYMIES ET PRÉAMBULES

---

*JOB ET MOI, NOUS AURIONS PU DIRE :*

— *Oui! c'est ça, Seigneur, retrousse tes manches de chemise*

*et prends ton lourd marteau dans tes deux mains :  
mon cœur est une enclume ; bats, Seigneur, bats!  
Bats le fer du mal et dis à ton ange-là qu'il attise  
le feu où se consumeront mes douloureux demains...  
Mon cœur est une enclume ; bats, Seigneur, bats!*

*Le monde est une forge  
qui rengorge*

*de faire du mal,*

*(C'est vrai, tout bien-nés que nous soyons, nous ne  
pensons qu'à faire du mal!)*

*Ring-king-king*

*Ring-king-king.*

*Je ne me serais point douté que mon cœur de  
presque-mort*

*Fût encore si sonore*

*Ring-king-king*

*Bats! Seigneur! Bats!*

*Et quand tes bras seront las, envoie ton ange le plus  
fort,*

*Car il faudra bien deux de tes matinées, à frapper  
sans repos!...*

Dieu nous eût répondu :

— *Oui, c'est ça, il faut battre le fer tant qu'il est chaud !*

INDEX DES PETITES ENTREPRISES  
VAINES (RUBRIQUE « PROPHÈTES »).

*Mon âme est peut-être la veuve de Sarepta, dont dit  
la Sainte Bible*

*que voyant son fils malade et sa cruche d'huile vide  
Elle s'en fut trouver le prophète en sa peine (à elle!)  
indicible*

*et jamais dite!*

*Mais alors! où sont de notre temps les prophètes  
révés,  
qui déambuleraient les mains pleines de placides  
bontés?*

*Il y a tant de temples et tant de saintetés!...*

*(Encore s'ils répondaient à une annonce dans les  
journaux!)*

*N'est-ce pas? on serait bien gentil et jurerait sur les  
fonts baptismaux*

*d'adorer Jehovah seul à l'exclusion de tous les  
veaux...*

To be or no to be..

(SHAKESPEARE.)

*Je me suis accoudé à mille et une fenêtres  
Pour voir la molle mort de mille et un soleils  
Oh! être ou ne pas être  
L'Attendu des soirs impatientement vermeils!...*

*L'Attendu des cabinets bien clos, tendus de rideaux pers*

*Constellés de petites craintes,*

*Des cabinets meublés d'un petit prie-Dieu et d'un grand lit pervers !*

*(Vade retro, contrainte !)*

*L'Attendu d'une femme distraite quand elle prie le Jésus très humain de son désir troublé.*

*Celui à qui, en des nuits tentées, elle crie :*

*— Je suis la Terre, sois mon Été !*

*Je me suis accoudé à mille et une fenêtres, pour voir la molle mort de mille et un soleils.*

*Mais être ou ne pas être*

*Celui dont elles guettent les désireux réveils !...*

-----  
*Mais le moindre grain de mil  
Ferait bien mieux mon affaire.*

(LA FONTAINE.)

*J'ai les Paradis de pourpre, les Paradis rêvés de Lorsque, Si et Quand.*

*Les Paradis, les paradis d'où sont bannis, étant trop gueux, Jadis et Maintenant.*

*Mais le moindre billet de mille ferait bien mieux mon affaire !*

*J'ai l'or pâle des aurores, j'ai l'or rouge des couchants.*

*J'ai l'argent des nuits de lune,*

*J'ai l'estime des marchands*

*Et les engagements d'une orpheline brune.*

*Mais le moindre billet de mille ferait bien mieux mon affaire !*

*J'ai les promesses d'un Seigneur aimable,  
la perspective des grands cieux spécieux.  
Je puis m'asseoir, chaque jour, à la plus sainte  
Table.*

*J'ai Jahveh, Dieu, et cent mille demi-dieux.  
Mais le moindre billet de mille ferait bien mieux  
mon affaire!*

### ANTITHÈSE CONJUGALE

*Mon âme avec ses airs de duchesse détrônée  
ou même de Mater Dolorosa très éplorée  
Qui pleurent l'une ses états, l'autre son fils unique,  
Divorcera forcément d'avec mon cœur très moqueur  
et sceptique.*

*Elle dit : Hélas !*

*Il dit : Hola !*

*Elle geint : Pleurons !*

*Il crie : Dansons !*

(Et il peut y avoir trois cent soixante-cinq jours très  
contradictaires comme ça dans une année!)

*Et je vous prie de croire, Dionysios, que le regret  
me tord*

*de n'être pas Salomon pour dire : t'as raison à l'une,  
à l'autre t'as tort!*

*J'aimerais mieux, beaucoup mieux gouverner cent  
et une républiques*

*que le petit pays de moi !*

*Car mieux s'accorderaient païens et catholiques  
qu'un cœur qui a chaud et une âme qui a froid.*

*Mai 1910.*

EGIDIUS XVII.

# SONNETS

---

## SOUS L'AZUR

*La nuit descend, ferme les yeux ;  
Étends-toi dans ta chevelure ;  
Sommeille sous le doux murmure  
Des rideaux transparents et bleus.*

*Tu peux dormir. Les libellules  
Fixent leurs ailes sur les fleurs ;  
Tout est silence ; et dans les cœurs  
Passe l'ombre des crépuscules...*

*Je sais qu'un beau rêve profond  
Dissipera toutes les fièvres...  
Et puis tu sentiras mes lèvres*

*Se poser, tendres, sur ton front.  
Repose en paix, car à l'aurore  
C'est la mort ou la vie encore !*

## ALBO LAPILLO NOTARE DIEM...

*Puisque vos grands yeux bleus profonds  
Ne recherchent plus mon sourire,  
L'ombre va tomber sur nos fronts  
Et sur le socle de ma lyre.*

*Puisque vous fuyez le chemin  
 Où vous attendait ma chaumière,  
 Pour vivre cet autre destin  
 Dont vous souffrirez la première,  
  
 Allez ; j'ai foi dans l'avenir,  
 Il vous reste mon souvenir.  
 Vous saurez le prix d'un cœur tendre,  
  
 Après les heures de remord ;  
 Et vous reviendrez pour comprendre  
 Tout mon bel amour dans ma mort.*

#### A L'HOPITAL

A Edmond Picard.

*Il est minuit ; l'heure des morts. Les yeux fiévreux  
 Sont clos. Seule, on entend s'éloigner l'infirmière...  
 Et parfois les rameaux du chêne séculaire  
 Murmurent sous la brise un chant mélodieux.*

*Je veille, triste et seul. Et dans mes sombres yeux,  
 Tout grands ouverts, il ne reste aucune lumière.  
 Lente, la cloche pousse un sanglot funéraire  
 Qui monte vers le ciel avec d'autres adieux...*

*Et le calme renaît. Sur la fenêtre claire  
 La blanche lune épand ses longs rayons vitreux ;  
 Ils atteignent jusqu'à mon linceul sale et vieux,*

*Mon linceul plein de sang, qui sera mon suaire.  
 Oh ! l'Hôpital des gueux, terne, froid et vicieux !  
 Si l'on pouvait au moins mourir dans sa chaumière !*

## RÉDEMPTION

*Ils sont couchés, divins, au fond de leurs tombeaux,  
Dans de bons lits moelleux que recouvrent les pierres.  
Ils ont l'ombre et le calme; ils ont le grand repos  
Qu'ils n'ont pas su trouver au fond de leurs chaumières.*

*Ils ne connaissent plus les médisants propos;  
De leur monde sacré la souffrance est bannie!  
Ils sont heureux. La nuit est douce à leurs yeux clos;  
Le silence est pour eux la plus pure harmonie.*

*Leur rêve est dénué des choses d'ici-bas  
Et vogue dans l'azur parmi les fleurs ailées;  
Seul l'innocent amour survit dans leurs cœurs froids*

*Avec le souvenir des figures aimées...  
Songent-ils à pleurer la splendeur du soleil?...  
Ils attendent, divins, l'aube d'un grand réveil.*

CAMILLE FABRY.



## LE DOUZIÈME PROVISoire

---

On s'occupe énormément des enfants, à notre époque. Cela se conçoit. Comme il y a beaucoup moins d'enfants, on a le loisir de s'occuper davantage des quelques-uns qui demeurent. On finira même par ne plus s'occuper des grandes personnes. Cela nous évitera bien des maux de tête. Sans compter que les grandes personnes ne sont, en vérité, que des enfants qui ont mal tourné. « Des enfants qui ont eu des malheurs... », comme dit Giraud.

Non seulement on envoie les enfants au grand air en été, — ce qui est une idée tout à fait excellente; mais on veut les envoyer au théâtre en hiver, — ce qui, à mon sens, est une idée beaucoup moins bonne. Sans doute M<sup>lle</sup> Marguerite Van de Wiele ne sera-t-elle pas de mon avis; mais — et je l'ai déjà dit ici même — je n'aime pas les enfants au théâtre, ni sur la scène, ni dans la salle. Qu'on les conduise au cirque, ou voir Guignol.

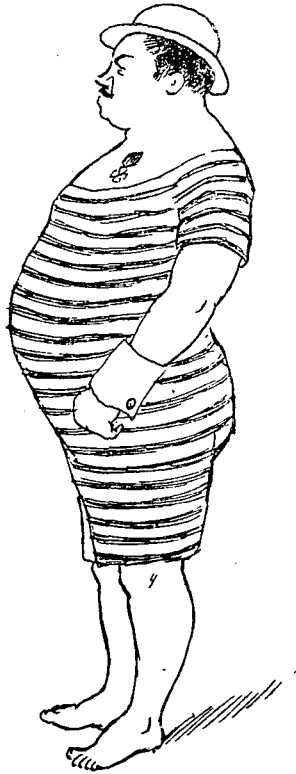
On a créé un Théâtre de la Jeunesse. Justement, depuis quelque temps, je sentais bien qu'il nous manquait quelque chose : c'est le Théâtre de la Jeunesse qui nous manquait. Nous l'avons ! Félicitons-nous : voilà enfin comblée une déplorable lacune, comme disent les grammairiens. Voici que l'on écrit des pièces pour la jeunesse. Il y est question d'amour. Je ne sais pas si c'est tout à fait cela qu'il faut écrire pour les enfants. Mais je n'ai aucune compétence dans la matière — et je ne voudrais pas faire de la peine à M<sup>me</sup> Hélène Clément, qui est une femme fort distinguée.

La première représentation du Théâtre de la Jeunesse a été donnée à l'Alcazar. Il y avait énormément de monde, de grandes personnes surtout. Il y avait aussi quelques enfants. Parmi eux, on remarquait M. Armand du Plessy, qui a un ventre imposant. M. du Plessy avait revêtu l'habit noir. L'habit noir à deux heures de l'après-midi ! Pourquoi pas, après tout ? C'est sans doute une mode nouvelle.

Je ne serais pas surpris de voir M. du Plessy lancer le costume de bain pour la toilette de soirée. Avec un petit chapeau melon et des manchettes — sans oublier les décorations — cela ferait un uniforme tout plein gentil. Et puis, ainsi, les messieurs ne seraient pas en reste avec les dames décolletées. Et il ne paraîtrait pas désagréable de contempler dans ce costume sommaire M. Wilmotte, M. Edmond Cattier et M. Auguste-Edmond Joly.

La représentation donnée à l'Alcazar comprenait trois parties. Une courte causerie de M<sup>lle</sup> Marguerite Van de Wiele qui — on est femme, que diable! — égratigna savamment l'œuvre de M<sup>me</sup> Hélène Clément. Ce fut du beau sabotage. Puis, le *Miroir de Saint-Flour*, une pièce solidement construite, dont l'auteur, d'ailleurs, a fait ses preuves. Il y avait, enfin, une petite opérette de trois jeunes débutants : MM. Offenbach, Barbier et Carré. Cela se nomme *La Rose des Alouettes*, et, si l'on y sent une certaine inexpérience, on ne peut néanmoins manquer de trouver qu'il y a là de sérieuses promesses pour l'avenir. C'est avec un vif intérêt que je suivrai ces trois jeunes gens dans leurs efforts. Je suis persuadé qu'un jour ou l'autre ils arriveront à nous donner une œuvre de valeur.

Craignant de ne pouvoir faire un compte-rendu exact de



cette manifestation artistique réservée aux enfants, — il y a quelque temps que je ne joue plus au cerceau, malheureusement! — j'ai préféré aller interviewer Toto qui m'a très nettement donné ses impressions. Je me contente donc de les transcrire :

— « Figure-toi, mon vieux, que j'ai été à l'Alcazar. Je croyais qu'on allait jouer *la Vierge folle*, enfin, quelque chose de rigolo. On m'avait donné deux oranges et j'ai bouloté tout le temps : c'est toujours ça. D'abord, on a attendu trois quarts d'heure. Et puis, on a ouvert les rideaux. C'était rudement chouette. Des arbres, une petite maison, avec un escalier, et une cage avec des canaris. Ce que je n'ai pas compris, c'est une table avec une carafe et un verre d'eau. Une dame est arrivée avec un grand chapeau. On lui a donné un gros bouquet, je ne sais pas pourquoi. Elle n'avait pas encore fait de tours de force. Alors, elle a bu de l'eau et on a beaucoup applaudi. Et puis, elle a dit que la pièce n'était pas aussi bonne qu'on croyait. Alors, on a encore applaudi. La dame est partie et on a fermé les rideaux. Il paraît que c'était le premier acte. Je n'avais rien compris, mais je n'ai pas voulu le dire à maman, pour ne pas avoir l'air bête. Et puis, alors, il est venu une belle femme, en costume de carnaval, et un gros type en polichinelle, et un autre type en pierrot, un qui pleurait tout le temps, parce qu'il devait faire des commissions pour la belle femme. Enfin, un fou. Et puis, il est venu une drôle de petite dame habillée en homme : un arlequin qu'on appelle. Celle-là, elle était gaie. Mais elle est tout de suite partie. Et celle en costume de carnaval a dit qu'elle s'embêtait et on lui a chanté une longue chanson. Mais elle s'embêtait quand même, parce qu'il paraît que le prince n'arrivait pas à l'heure. Il a fini par arriver tout de même. Avec un costume épatant : un chic petit bonnet blanc en poils de lapin avec un plumeau dessus et un grand manteau. J'ai d'abord cru que c'était encore une fois une femme habillée en homme — ils ont des drôles de manières, mon vieux, dans cette pièce! — mais j'ai vite vu à sa moustache que c'était un vrai homme.

Alors le prince est parti avec la femme qui ne pleurait plus. Et elle a même pris ses canaris. A ce moment-là, il est tombé une casserole derrière les arbres. Et on a vu une fée qui arrivait. Elle a raconté une foule d'histoires; je n'ai pas compris ça non plus. Et puis, je crois que la fée ne savait pas elle-même ce qu'elle voulait dire. Au troisième acte, il paraît qu'on est en Russie. Tu vois un salon russe. C'est justement la même chose qu'un salon d'ici. Alors, le



prince arrive et il est fâché. Et la femme pleure, parce qu'elle a froid et que la fenêtre est ouverte. D'abord, elle n'a qu'à la fermer. Et puis, elle n'a qu'à mettre une robe plus chaude. Figure-toi que quand elle veut avoir son châle, on lui apporte une voilette qu'elle met sur son dos. Et le domestique — un drôle, avec des longs cheveux et des bottes — dit tout le temps qu'elle va avoir froid; mais on laisse la fenêtre ouverte. Et les canaris sont morts; et puis, ils ne sont plus morts, à cause d'une chauve-souris, rudement grande, qui arrive là en plein jour. Alors le prince se marie avec une autre femme; et la dame en costume de carnaval se marie avec cet embêtant de pierrot. Ça fait qu'elle a deux maris. Je trouve ça dégoûtant. Alors on a crié dans la salle et une autre dame est arrivée, habillée comme maman. Et elle a fait des saluts. Je crois que c'est celle-là qui est l'autre femme du prince. Et puis, on a donné des bouquets à tout le monde, sans doute pour le

mariage. Au quatrième acte — ça c'était le plus comique de tous, — l'arlequin est revenu ; mais cette fois-ci il était en servante. Et le polichinelle était en charbonnier avec une figure sale comme un cochon. Alors on a fait de la soupe avec des souliers et un des bouquets. Et ils chantaient tous. Et ils dansaient. Et alors c'était fini... »

Peut-être l'avis de mon ami Toto paraîtra-t-il n'avoir emprunté que peu de considérations aux philosophes ; mais, encore un coup, il me paraît qu'au sujet d'une pièce destinée aux enfants, c'est aux enfants qu'il faut demander leur avis.

J'ajoute que le spectacle n'était pas mal monté, que M. Gaston Dupuis, très en voix, a joué et chanté à ravir, que les autres — notamment MM<sup>mes</sup> de Marlac et Sabine Landray — furent à la hauteur de leur tâche, et que les adaptations musicales de M. Mélant sont toujours fort agréables à entendre. En somme, un très gros succès.

Je tiens à signaler à la direction de l'Alcazar qu'après la représentation de la *Rose de Saint-Flour*, un inconvenant individu — c'était moi — a demandé l'auteur à tue-tête. C'est là une plaisanterie d'un goût plus que douteux, comme n'aurait pas manqué de le faire remarquer M. l'instituteur Van Gils (P.) — qui est malin.

Et maintenant, à quand le *Tour du Monde en 80 jours* ? Toto le réclame. Moi aussi — pour les enfants, et même pour moi.

\* \* \*

Nouvel-An, étrennes, cartons, visites, — nous venons d'éprouver ces annuels ennuis. J'ai soumis à l'Académie, à ce sujet, un petit code de civilité. Mes lecteurs en pourront peut-être faire leur profit. On ne dira pas que je ne pense pas à tout et que je n'ai pas le continuel souci de rendre service à mes contemporains. Pour ce que mes contemporains m'en sont reconnaissants, d'ailleurs ! Tout de même, je sais mon devoir. Voici :

1° Eviter de faire ses visites dans une tenue négligée.

Se présenter en culotte cycliste, en casquette anglaise et en pantoufles n'est pas indiqué;

2° Avoir des gants, surtout quand on n'a pas les mains très propres;

3° Ne pas entrer dans une maison avec une barbe de trois jours et avec le bas de son pantalon relevé. Veiller à ce que le haut de forme que l'on tient à la main soit brossé autant que possible dans le sens du poil : c'est plus distingué;

4° a) Si c'est un domestique qui vient vous ouvrir la porte, et que vous reconnaissez en lui un ancien ami de collège, ne pas s'attarder avec lui dans l'antichambre, sous prétexte d'évoquer des souvenirs du passé : il serait peut-être froissé;

b) Si c'est une bonne qui vous accueille, ne pas l'embrasser avec effusion, même si vous êtes saoul. Eviter même de lui pincer le bras;

c) Si, — les domestiques étant partis justement le 31 décembre, —

c'est la maîtresse de maison elle-même qui fait office de portière, ne pas lui tendre distraitemment un carton corné, comme si on avait affaire avec la femme de chambre;

d) Quel que soit celui qui vous accueille et vous répond : « Oui, Madame reçoit... » — ne jamais s'écrier, en sacrant : « C'est bien ma veine! » (Cette abstention est particulièrement recommandée quand c'est la maîtresse de maison elle-même qui vous reçoit);

5° Dans le salon où l'on vous fait entrer, éviter de



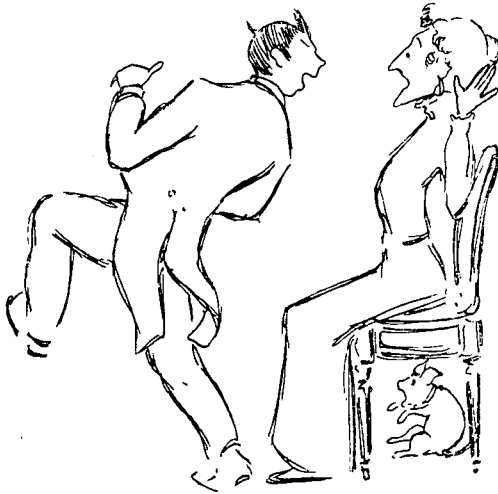
s'asseoir sur les genoux d'une vieille dame endormie, que son immobilité vous a fait prendre pour un fauteuil : la vieille dame pourrait se réveiller ;

6° Quand il y a des jeunes filles, négliger de tenir des propos orduriers ;

7° Ne pas se moucher trop fort quand les bibelots ont l'aspect fragile ;

8° N'allumer sa pipe que quand on a vraiment trop envie de fumer ;

9° Ne pas parler en rigolant d'une personne de la fa-



mille qui a mal tourné, — qui est devenue auteur dramatique, par exemple ;

10° Qu'on veuille le faire dans une bonne ou dans une mauvaise intention, s'abstenir de décrire les remèdes pour cors aux pieds ;

11° Ne pas dire qu'on aime la viande de porc, justement au moment où entre un gros monsieur décoré ;

12° Ne pas laisser tomber par maladresse une tasse

à thé en porcelaine de Chine. Si on le fait expressément, alors, il n'y a rien à dire;

13° En tout état de cause, ne pas manger plus d'une livre de sandwiches : il y a tout de suite des gens pour supposer que vous êtes un goinfre;

14° S'il fait trop froid dans le salon, ne pas insister sur le prix du charbon. S'il fait trop chaud, ne pas déboutonner son gilet. Au moins, ne pas enlever son faux-col;

15° Est considéré comme un muflé :

a) Celui qui parle;

b) Celui qui ne parle pas;

c) Celui qui s'en va trop vite;

d) Celui qui reste trop longtemps.

16° En s'en allant, n'emprunter cent sous à un des visiteurs que si on en a besoin, etc., etc.

Il y a comme cela quatre cent vingt-sept articles. Seulement, si je vous dévoilais tout cela d'un coup, vous pourriez vous embrouiller. Et puis, si vous suivez déjà tous ces conseils, on ne vous prendra peut-être pas encore pour des princes; mais on ne vous prendra pas non plus pour des *vaartcapoenen*, et c'est déjà quelque chose!

\* \* \*

Le jour des Rois, j'ai dîné chez la marquise. Je ne vous dirai pas chez quelle marquise; vous pourriez peut-être vous y présenter de ma part et c'est encore moi qui passerais pour un indiscret. Contrairement à mon habitude, je suis arrivé avant l'heure. Il faut dire que le dîner de la marquise m'intéressait particulièrement : on devait, à la fin, « tirer les rois », et je n'aurais pas détesté obtenir du hasard la fève qui m'eût conféré la dignité royale pour quelques heures : *Sus-Charel de Eerste*, ça sonne rudement bien!

Pour passer le temps, les invités qui étaient déjà arrivés disaient du mal des invités qui n'étaient pas encore arrivés, et, notamment, de MM. Melchior, Gaspard et Balthazar, la firme bien connue pour son commerce d'exportation d'or,



d'encens et de myrrhe. La marquise n'était pas fort contente, car les trois compagnons étaient en retard. Quelqu'un de nous glissa cette observation :

— C'est probablement à cause des cadeaux?

— Ah! oui, dit la marquise, ils sont beaux, les cadeaux! Savez-vous ce qu'ils m'ont apporté, l'an dernier? L'un m'a apporté, en guise de myrrhe, des boules de gomme détestables; le second, en guise d'encens, un rouleau de papier d'Arménie. Et le troisième, qui ne manque pas d'aplomb, m'a apporté un morceau de carton sur lequel il était écrit : *L'or est une chimère! C'est gai, hein?*

SUS-CHAREL 1<sup>ste</sup>



ENDRAC MIE MAE

J'allais demander à la marquise pourquoi, malgré leur ladrerie, elle invitait encore les trois associés, et elle m'aurait sans doute répondu que cela ne me regardait pas, — ah! c'est qu'elle a les manières du grand siècle, la marquise! — lorsque les trois copains firent

leur entrée. Ils avaient l'air un peu éméchés. Pourtant, très chics tous les trois. Le nègre, notamment — était-ce Melchior, ou Gaspard, ou Balthazar? — avait un monocle. Et il était en habit, en habit noir, naturellement. L'un d'eux — Balthazar, Melchior ou Gaspard? — exposa à la marquise la cause de leur retard : ils venaient du cinématographe où ils avaient été voir représenter *l'Adoration des Mages*.

— Même que nous avons trouvé ça rudement moche... ajouta le nègre, avec une distinction que chacun apprécia.

— Et puis, dit un autre, nous ne trouvions plus notre chemin, puisque vous habitez quand même si loin, marquise.

— Pour sûr, dit le troisième.

Cette conversation ayant amené un tout petit froid, je

pris sur moi de rompre les chiens. Je m'avançai vers le plus noir des trois copains, et je lui dis :

— C'est bien vous qui êtes le nègre ?

— Oui, mon vieux, je la connais : on me l'a déjà faite ; et je ne la trouve pas drôle.

— Excusez-moi, je voulais vous interviewer : comment avez-vous fait pour trouver enfin votre chemin ?

— C'est bien simple : nous avons acheté l'*Etoile belge*, et nous avons été renseignés.

Alors, ils offrirent leurs cadeaux. Le premier offrit un sachet de boules de gomme ; le second, un rouleau de papier d'Arménie ; le troisième, un morceau de carton sur lequel il était écrit : *L'or est une chimère...* La marquise faisait une de ces têtes !

Le dîner fut peu cordial. Il fut même tout à fait l'envers d'un dîner cordial. Et quand on tira les rois, on s'aperçut qu'on avait négligé de mettre une fève dans le gâteau. De façon qu'il n'y eut pas de roi. Sur quoi le noir, qui était gris, s'écria avec mécontentement :

— Ça y est : nous sommes chocolat !

Une chose m'ennuie. Je ne sais pas encore, à l'heure actuelle, si le nègre c'était Melchior, ou Balthazar, ou Gaspard...

\* \* \*

Ce sont là de bien petits événements du mois que je vous conte ici. N'allez pas en induire qu'il ne s'est rien passé d'important. Il s'est, au contraire, passé quelque chose d'extrêmement important : M<sup>me</sup> Manette Simonnet s'est abonnée à *La Belgique Artistique et Littéraire* ! Je ne voulais pas vous dire cela tout de suite. Je craignais pour vous une trop grosse émotion. Maintenant, c'est fait. J'espère que vous vous sentirez rapidement mieux.

Nous n'en sommes plus au temps où Rachel, jouant dans *Horace*, ignorait tout de ce qui n'était pas son rôle et demandait ingénument quel était ce *Qu'il mourût* ! dont on lui parlait continuellement. M<sup>me</sup> Manette Simonnet n'est pas comme Rachel : elle a des lettres et désire en

avoir davantage. Nous l'avons revue avec plaisir à l'Olympia, dans *Le Million*, — naturellement. Je me souviens l'avoir vue à ses débuts, il y a quelques années, au Parc, dans *Kean*, dont Krauss jouait le rôle principal : elle n'était pas très bonne. Et à présent, elle est devenue une excellente comédienne. Et elle lit la *Belgique*... ou tout au moins, elle s'y abonne ! C'est admirable !

Fernand Larcier, en me contant cela, avait des larmes dans les yeux, d'attendrissement. Je n'ai rien voulu dire. Mais si Larcier s'imagine que c'est pour lui faire plaisir que Manette Simonnet lit la *Belgique*, il se trompe étrangement : c'est tout simplement pour y savourer le *Douzième provisoire*... Et je comprends ça !

\* \* \*

Les fêtes ont été nombreuses pendant ce mois de janvier : soirées d'art, — oui, enfin, si l'on veut : soirées d'art... — premières théâtrales, concerts, conférences. Conférences en grande quantité, en trop grande quantité. J'ai moi-même donné plusieurs conférences. Vous n'y étiez pas ? Vous avez eu bien raison. Et il est tout à fait surperflu de vous excuser.

Je n'aime pas beaucoup les soirées d'art. Cela commence très tard, cela finit affreusement tard, il y a toujours un des artistes annoncés au programme qui fait défaut au dernier moment — et c'est généralement celui qui permettait de supporter les autres ; les entr'actes sont d'une longueur démesurée ; en somme, quand il faut bien être là, c'est un mauvais moment — un long mauvais moment — à passer. Pourtant, dans cet ordre d'idées, la soirée organisée par les élèves de l'Académie des Beaux-Arts, dans les locaux de la Grande-Harmonie, n'était pas trop mal. On y a entendu des choses sans importance, mais aussi des choses intéressantes. Notamment, deux bons artistes de la Monnaie, M<sup>lle</sup> Montfort, qui est douée d'une généreuse voix de contralto et d'une musculature sérieuse. A un moment donné, comme on faisait du bruit dans la salle, — et, en vérité, on y faisait vraiment beaucoup de bruit et c'étaient

les organisateurs qui y mettaient le plus d'entrain, — M<sup>lle</sup> Montfort s'arrêta de chanter. Je dois reconnaître qu'elle eut raison. J'ai cependant, eu un moment d'inquiétude : si jamais elle s'était avisée de lutter, — la lutte dièse (oh ! pardon!) — avec un organisateur, voire avec plusieurs, nous aurions eu un beau « tombage ». J'avoue qu'en l'oc-



currence, — et sans préjudice pour le talent de M<sup>lle</sup> Montfort, bien entendu, — elle ne fut pas mon faible. (Encore pardon ! voilà que cela me reprend.) M. Ponzio me séduisit particulièrement dans l'air de Figaro du *Barbier de Séville*. La voix n'est pas considérable ; mais la diction et le jeu sont charmants. Le talent de M. Ponzio s'apparente à celui de M. de Cléry — et ceci est un compliment, pour le cas où M. l'instituteur Van Gils (P.) n'aurait pas compris. Nous vîmes aussi les charmantes ballerines de la Monnaie dirigées par l'important — quoique chauve — Ambrosiny, qui n'est pas Italien, comme vous pourriez le croire en

l'entendant parler. D'ailleurs, quand il danse, son accent méridional nese remarque guère. Un violoniste, qui n'avait ni de longs cheveux, ni un air fatal, mais simplement un aspect timide orné d'un lorgnon, fit croire, à son entrée, qu'on allait entendre un quelconque débutant. Aussitôt, le public, qui a une prodigieuse intuition, — se mit à rire. Or, il se trouva que ce violoniste — M. Mambour — joua avec un sentiment, un style et une virtuosité parfaits la sonate en *mi* bémol de Mozart. Et le public fut tout étonné d'avoir été un peu stupide. Cela lui arrive pour-

tant assez souvent pour qu'il y soit un peu habitué, que diable!

Il y avait encore Marcel Lefèvre — un peu fatigué, m'at-il paru — mais toujours drôle. M. et M<sup>l</sup>le Neirinck, qui jouèrent l'ouverture de *Tannhäuser* sur un curieux rythme de mazurka que Wagner n'avait pas prévu; M<sup>me</sup> Burvenich,

premier prix du Conservatoire — je n'y vois aucun inconvénient — qui doit avoir une bien jolie voix dans un salon — dans un très petit salon; et M. Van Neck qui tira de son violoncelle de fort intéressantes imitations de cris d'animaux.

Et puis, il y avait la salle, où l'on voyait la glabre figure du mince Jean de Mot, qui a toujours l'air de songer aux destinées de l'âme, même quand il se prépare tout simplement à boire un verre de bière; la salle où il y avait au moins deux jolies femmes: une autre... et moi; la salle où n'évoluaient, en habit noir, que les commissaires importants, juvéniles et naïfs; pour le reste, le veston était de rigueur — pour les messieurs. Il y avait la grosse dame à tête de veau, qui se tord quand on joue du Mozart, qui parle tout haut quand on chante du Saint-Saëns, mais qui



---

se tait avec une admiration béante, quand les danseuses évoluent à petits pas...

Il y avait surtout les jeunes filles rougissantes qui distribuent des petits bouquets, au profit de l'œuvre, et qui sourient, sourient, sourient... On ne sait jamais, n'est-ce pas?

\* \* \*

Car c'est le moment où elles font leur entrée dans le monde, les jeunes filles. Et on fait son entrée dans le monde comme on peut—à l'âge de dix-huit ans. Timides vierges, aux coiffures doucement ridicules, jeunes dindes touchantes, qu'on semble présenter aux enchères, oies blanches—si oies, si blanches! comme dit Franc-Nohain—ce sont vos fêtes que ces fêtes-là. Et je voudrais savoir ce qu'il y a, en ces moments-là, dans vos cœurs frais—ou déjà un peu détériorés. Ce qu'il y a, quand, voyant la séquelle des jeunes gens pommadés—qui ont une situation, ma chère! une bonne situation... et plus de cheveux—vous pensez : «Dire que je serai la femme d'un de ces veaux-là, et que ce sera déjà du très vieux veau...»

Pauvres petites jeunes filles! Je ne puis m'empêcher d'être triste, en songeant que parmi vous il y a, sur cent, peut-être bien une gentille femme, intelligente et compréhensive. Que sur les jeunes gens, il y en a, dans une proportion un peu moindre, l'un ou l'autre—pas toujours celui qui a une belle situation—qui vous comprendrait et vous rendrait heureuse. Et que vraisemblablement ce n'est pas cet homme-ci qui rencontrera cette jeune fille-là.

Il est vrai que je me fais peut-être des illusions...

F.-CHARLES MORISSEAUX.

*(Illustrations d'Oscar Liedel.)*

---

## LA REVUE

---

*Nos trois leaders politiques, MM. Hymans, Woeste et Vandervelde, réunis ce soir—leaderabend—par les adroits directeurs de la “Belgique Artistique et Littéraire” (après un copieux dîner dans une abbaye galante), se sont affalés jus... Scala gauche dans les fauteuils de M. Brouette. M. Vandervelde regarde sans déplaisir évoluer la commère et lui trouve, à part soi, un autre chic qu’à Marianne. M. Hymans n’a qu’une inquiétude : celle de se voir apparaître tout à l’heure sur la scène dans les pantalons courts du “ketje de l’opposition”, les mains dans les poches de M. Janson et le doigt dans le nez de M. Beernaert. M. Woeste considère avec émotion le bataillon des petites femmes déshabillées avec art par un couturier parisien, et les lorgne—par discrétion—à travers un monocle adroitement découpé dans une feuille de vigne.*

*Passe la scène politique : on pèse les ministres sur la fameuse balance automatique qui leur distribue automatiquement à tous, et pour des motifs divers, des calottes... à coup de pied.*

### LE COMPÈRE

La voilà, la voilà bien, la balance politique destinée à peser les incompétences qui nous gouvernent.

Elle n’est pas très solide, mais ne faites pas attention : les hommes ne pèsent pas lourd.

### LA COMMÈRE

On pèse comme on peut, comme ne dit pas Willy. Puis, ne fais pas le difficile, mon gros, tu n’es pas dans les poids lourds non plus.

### LE COMPÈRE

Mais moi, cela me regarde. Tandis que ces messieurs députés, sénateurs, ministres, représentent le pays, et on

peut bien dire qu'ils le représentent mal. Mais tiens, en voilà trois dans l'avant-scène de la gauche que tu dois reconnaître ?

LA COMMÈRE

Mais ce sont les bonshommes de l'autre jour, au Bazar Palace. Pardon, Messieurs, la bonne aventure politique pour l'année 1911 ?

M. WOESTE

J'ai connu cette femme.

LA COMMÈRE

J'me souviens pas.

M. HYMANS, *à part.*

Je reconnais ce compère. C'est l'ex-garçon du *five o' clock* du dernier numéro de la *Belgique Artistique et Littéraire*. Il faut que je lui dise quelque chose d'aimable, sinon il va encore me rentrer dans le chou.

(*Haut.*) Mes compliments, cher monsieur, vous portez aussi bien les complets du compère que l'habit du garçon.

LE COMPÈRE

Nous autres cabots, cher monsieur, sommes habitués — comme les hommes politiques — aux transformations.

LA COMMÈRE

Et aux vestes.

M. VANDERVELDE

Qu'est-ce que ma femme dirait si elle me voyait ici ? Oh ! lalla ! quelle scène !

*Le public du fond s'impatiente. Sifflets. « Assez ! la scène dans la salle ! Enlevez-les ! Chiqué ! »*

LE COMPÈRE

Ne vous bilez pas, Messieurs, ni vous non plus là-bas, les billets de faveur. Mettez ça sur le compte de la revue, ainsi que les couplets que nous allons avoir le déshonneur de vous envoyer.



## LA BALANCE POLITIQUE

Air : *Musique de Chambre... des députés.*

Ceux qui nous fabriquent nos lois,  
Radi-catho-socialistes.  
Sont ici tous jugés au poids,  
Muets, orateurs, pugilistes.  
C'est pas ça qui nous changera,  
La politique, c'est notoire.  
Dans notre pays est déjà,  
Dès longtemps une balançoire.

## LA COMMÈRE

Y en a des p'tits, y en a des gros,  
Y en a des nains, y en a d'énormes.  
Y en a qui font des effets d' bras  
Long... aimerait mieux des réformes!  
Ils s'amuse, ils font des mots,  
Mêlant truelles et calottes.  
L'un pose aux discours cent kilogs,  
L'autre aux opinions... cent kulottes.

## LE COMPÈRE

Quel plaisir de les voir par rang  
— Huitres qu'il faut bien que l'on gruge —  
Défiler tous sous le cadran  
Devant le Peuple qui les juge.  
Il rit, — le peuple est bon enfant, —  
De nos p'tits pantins politiques,  
Mais la tomate les attend  
Sur la balance aux tomat...iques.

*Les ministres rangés au fond de la scène reçoivent chacun un kilo de tomates lancées d'une main sûre des galeries supérieures.*

## LE MINISTRE DE L'AGRICULTURE

Ça c'est un peu fort. Un kilo de tomates! (*Il les met en poche, ainsi que ses collègues*). Des tomates à un franc le kilo!

## LA COMMÈRE

A propos de tomates, mon cher, tu ne voudrais pas nous faire défiler le ballet des légumes qui attend dans la coulisse. Je ne serai pas fâchée non plus de m'asseoir un peu pour regarder la salle.

LE COMPÈRE, *d'un geste noble.*

Je n'ai rien à te refuser. Le ballet des Fruits et Légumes!

*Les poireaux, pommes de terre et betteraves de la Chambre, artistement sculptés dans la figure de nos députés entrent en scène sur l'air des "P'tits Poids". Ils sont entourés chacun des principaux électeurs de leur arrondissement aux têtes en forme de poires. On n'entend pas les vers, les couplets des "Fruits et Légumes". Mais on n'y perd rien, c'est complètement idiot.*

Je suis la poire électorale,  
L'électeur naïf, bon enfant, etc.

Puis le "*Rondeau des Carottes*", moche comme une élection en Brabant

C'est moi le fruit le plus aimé,  
Des politiques actuelles.  
C'est moi qu'on sème au mois de May,  
Dans les environs de Nivelles, etc.

*Une même apache, dans un sketch d'Albert Brouette, musique de Frémaux, valse en rouge, avec un gonse saouf. On s'aperçoit, tout à coup, que la même au fichu rouge n'est autre que notre Marianne serrant dans ses bras, le cadavre de M. Hymans, symbole de l'opposition. M. Woeste rigole.*

*C'est la fin de l'acte. On se précipite au buffet pendant que défile pour les sénateurs de la salle, le bataillon de petites femmes de l'Exposition (Exposition de blanc. Mise en vente). L'orchestre joue "Schampavie", chez Prosper.*

BRUSCAMBILLE.

N. D. L. R. — *Comme nos trois partis manquent pour le moment d'illustrations politiques, notre caricaturiste les a imités.*

---

## LES LIVRES BELGES

---

**Ernest MAHAIM** : LES ABONNEMENTS D'OUVRIERS SUR LES LIGNES DE CHEMIN DE FER BELGES ET LEURS EFFETS SOCIAUX (Misch et Thron). — **Frédéric DENIS** : AU SEUIL DE L'ÊTRE, poèmes (Soc. belge d'édit., Liège). — **Georges GOFFIN** : VIBRATIONS, poèmes en prose (Edit. de la *Belgique Artistique et Littéraire*). — **Emile GENS**, RÉCITS ET ESQUISSES (Ch. Vinche, Verviers). — **René DUBOIS** : PROMENADES ESTHÉTIQUES AU MUSÉE ANCIEN DE BRUXELLES (J. Lebègue et Cie). — **Raymond LIMBOSCH** : L'ENCLOS, poèmes (Edw. Joris, Anvers). — **Louis DELATTRE** : CONTES D'AVANT L'AMOUR (Edit. de la *Belgique Artistique et Littéraire*). — **Oct. DELHEZ** : VIE ET PROCÈS DE GALILÉE (Verviers, chez l'auteur). — **Georges GUÉRIN** : LES HEURES INGÉNUES, poèmes (Liège, Société belge d'éditions).

A voir les foules ouvrières s'engouffrer dans les gares ou en sortir à flots pressés, nous nous étions souvent attardé à considérer ce que contient de pittoresque le spectacle de ces grandes masses de travailleurs en ses continuels déplacements, ce qu'il suggère de puissance vraiment active et de force pacifique. Sans doute avons-nous vaguement conscience que ce phénomène quotidien devait avoir une portée, grave peut-être. Mais nous eussions été fort embarrassé de dire laquelle.

M. Ernest Mahaim, professeur à l'Université de Liège, nous fournit, à ce sujet, les données les plus précises et les plus circonstanciées.

Etudiant la question des abonnements d'ouvriers en Belgique, où leur importance est plus considérable que nulle part ailleurs, où ils sont devenus l'un des éléments de notre vie sociale, il recherche leurs effets sur cette vie sociale. Et il se fait que son œuvre, éminemment sérieuse et scientifique et dont l'aspect m'a d'abord intimidé et inquiété, je l'avoue, est très intéressante, au sens le plus large du mot, en ce qu'elle nous fait toucher aux problèmes les plus généraux de l'économie nationale.

Le livre de M. Mahaim, *Les abonnements d'ouvriers sur les*

*lignes de chemins de fer belges et leurs effets sociaux*, est divisé en deux parties. La première présente les faits. La documentation en est serrée et abondante. La seconde est consacrée aux effets sociaux des abonnements. C'est, d'abord, leur influence sur la fixation des populations et leurs migrations, spécialement l'exode rural et la concentration urbaine. Le marché du travail, d'autre part, est affecté très sensiblement par la mobilité de la main-d'œuvre. L'étude en est faite successivement au point de vue de l'employeur, de l'ouvrier et du consommateur.

Mais les effets sociaux des coupons de semaine ne se bornent pas aux deux points que nous venons d'indiquer : la santé de l'ouvrier, la vie de famille, le logement, les conséquences morales et intellectuelles sont, tour à tour, examinés pour rechercher les éléments d'une appréciation générale, qui forme la conclusion.

Le chapitre des influences intellectuelles et morales est bien court. A peine quelques pages. Je le regrette pour ma part. C'est, à mes yeux, le côté passionnant du problème. Sans doute l'auteur, en se bornant, a-t-il tenu à rester fidèle à sa méthode purement scientifique, à rester dans le domaine de l'observation rigoureuse où la vérification demeure toujours possible. Cette défiance à l'égard des visions lointaines, auxquelles collaborent parfois peut-être l'imagination et la sensibilité, mais qui n'en sont pas moins suggestives d'une vérité, celle de demain sinon celle d'aujourd'hui, n'a pourtant pas empêché M. Makaim de se livrer à des constatations infiniment curieuses d'ordre psychologique, ni de trahir tout au long de ce gros volume, à l'appareil statistique et un peu rébarbatif, une sympathie contenue et clairvoyante pour les travailleurs manuels, dont sa pensée accompagne les cohortes poudreuses et bruyantes à l'heure des départs et des retours.

D'une plaquette de M. Frédéric Denis, au titre énigmatique : *Au seuil de l'être*, où le ton est souvent âpre, tendu, et la pensée, sombre, nous détachons ce croquis de faubourg, d'un dessin précis et clair :

*Les visages pensifs des maisons isolées  
Regardent vaguement, à travers le brouillard  
L'eau lente du canal, longuement entraînée  
Vers la cité, dont on perçoit le bruit bavard.*

*Le soir descend ; au loin souffle une cheminée ;  
Et le soleil chavire à l'horizon blafard.  
L'eau semble murmurer — seule — une mélopée  
Qui poursuit tristement le passant de hasard.*

*Une péniche a l'air d'un mince îlot, là-bas ;  
Et celle-ci, plus près, échappe encore à l'ombre.  
Et s'appuyant contre son gouvernail, un gas*

*Rêve, immobile et grand, dans la douce pénombre,  
Au bateau qui passa tantôt, dans le jour mort,  
Avec sa bătălière aux complaints du Nord.*

Il y a beaucoup de bonne volonté, avec de la spontanéité et du souffle, dans les *Vibrations*, de M. Georges Goffin. Ces poèmes en prose ne manquent ni de cohérence ni de mouvement ; mais les images y sont relativement rares et elles ont rarement la saveur de la nouveauté.

M. Albert Bonjean, dans l'aimable préface qu'il a écrite pour le livre de M. Goffin fait ressortir la variété des aspects de nature et de vie que l'auteur y a notés : « des *Marines*, où pleure la grande voix de la mer ; des *Croquis ardennais*, sur le fond desquels se profile la ligne tourmentée de nos montagnes ; les *Chants de la pluie*, tous remplis de la musique cristalline et mélancolique des gouttes d'eau frappant les vitres ou crépissant sur les feuillages ; *Intimités*, une vraie mosaïque de rêves, d'espoirs, de désillusions, de chimères ; *Aquarelles*, enfin, groupement de visions pittoresques se fondant pour la plupart en nuances. »

La plupart des volumes que la librairie contemporaine jette sur le marché — je ne parle naturellement pas des ouvrages de luxe — ont l'aspect de la pacotille, ont l'air de productions destinées à n'être que transitoires, éphémères, comme si l'auteur et l'éditeur n'avaient qu'une confiance très limitée dans les chances de durée réservées à leur œuvre. Au contraire, M. Emile Gens et son imprimeur M. Charles Vinche, de Verviers, semblent avoir réuni leurs efforts pour nous donner un beau livre, matériellement parlant. Car M. Emile Gens a lui-même illustré, et avec bien du talent et un goût délicat, les pages de ses *Récits et Esquisses d'après nature*.

Mais c'est là le moindre mérite d'un recueil d'essais littéraires

où se décèle un caractère très personnel avec une absolue sincérité.

Le nom de M. Emile Gens me rappelle celui d'Eugène Gens, dont la figure est évoquée au seuil de *Récits et Esquisses* par un fils reconnaissant, et dont les poèmes, bien oubliés, révélaient — il y a un demi-siècle — de la fraîcheur et de l'impressionnabilité; et celui de Pierre Gens, vrai poète, mort adolescent, naguère encore, nous laissant cette œuvre où s'affirmait une vraie vocation poétique : *Clartés d'âme*.

L'auteur des *Récits et Esquisses* a, lui aussi, le don de l'émotion artistique.

C'est d'une vision interne de beauté que provient cet enthousiasme qui tout le long d'une existence le fit frissonner devant les sites et les spectacles de vie offerts à ses yeux et lui mit la plume à la main pour les dépeindre. Cependant, l'étude des sciences exactes lui faisait trouver un charme infini dans l'observation des choses et lui dictait un souci scrupuleux de vérité, de précision et de fidélité dans le détail. Aussi tous ses croquis sont-ils dessinés *d'après nature*, dans toute la force du terme. Et même les quelques petites nouvelles intercalées parmi ces paysages ont aussi leur origine émotive personnelle.

Ces paysages, qui séduisirent les yeux de M. Emile Gens, sont très variés; ils sont disséminés dans la vieille Ardenne où se placent ses souvenirs d'enfant, puis en Suisse, en Italie et jusqu'au fond de l'Amérique, où il chercha récemment des impressions neuves.

Je ferai lire le livre de M. Emile Gens à mon fils. Il y apprendra à voir et à aimer la nature; il y reconnaitra le reflet d'une âme droite et claire, en même temps qu'il se complaira à quelques fictions simples.

« Nous avons, certes, le droit d'être fiers de nos grands musées; ils sont vastes, imposants, bien ordonnés et regorgent littéralement de chefs-d'œuvre. On peut pourtant leur reprocher d'être des organismes encore par trop aristocratiques. L'extrême concision des renseignements, qui figurent au bas de chaque œuvre, suffit peut-être à la curiosité avertie d'une élite, mais ne satisfait que médiocrement le besoin de savoir qui anime la grande majorité des visiteurs.

» A une époque comme la nôtre, où les foules sont si vivement travaillées par le besoin d'une culture plus complète, où elles aspirent à une communion plus intime avec la beauté, le

rôle de nos musées doit être élargi. Ils peuvent être un puissant moyen d'éducation, et il faut faire en sorte qu'ils le deviennent. Il faut qu'un guide s'offre aux foules qui pénètrent dans nos grandes galeries, qu'il les arrête devant chaque œuvre, qu'il la leur explique, qu'il s'attache à leur en faire sentir toute la beauté. Et ainsi les chefs-d'œuvre cesseraient d'être des énigmes pour le grand nombre; la visite des musées, d'ennuyeuse qu'elle était pour beaucoup, deviendrait agréable; de stérile, elle deviendrait utile et profitable. »

Dans ces lignes M. René Dubois indique nettement le but qu'il a cherché à atteindre, partiellement du moins, en composant son petit livre : *Promenades esthétiques au Musée ancien de Bruxelles*. Il voudrait être le guide éclairé dont il parle. Les nécessités pratiques l'ont forcé à faire un choix, à limiter ses commentaires aux principales œuvres, à celles qui sont les plus représentatives d'une école ou d'un genre. Une courte biographie de l'artiste, une explication détaillée du sujet représenté et une analyse esthétique, voilà le plan adopté par l'auteur. Il cède souvent la plume aux maîtres de la critique mêlant leurs appréciations autorisées et parfois éloquentes à ses propres gloses consciencieuses et méthodiques, et ainsi il arrive presque toujours à donner une idée claire des tableaux qu'il nous invite à étudier et à en exprimer toute la beauté.

L'ouvrage de M. René Dubois se recommande, par sa destination même, à tous ceux qui souhaitent le *cicerone* discret et averti que l'auteur voudrait être, et notamment à la jeunesse des écoles.

*L'Enclos* contient les premiers poèmes de M. Raymond Limbosch. Rendons d'abord hommage au goût peu banal dont témoigne ce joli cahier de vers, avec l'original dessin, en cinq couleurs, de la couverture, son frontispice et son aspect typographique tout entier, s'harmonisant à souhait avec le format et même avec le contenu du livre. L'édition atteste un souci d'art qu'on ne saurait trop louer.

Aussi bien l'œuvre de M. Limbosch méritait-elle ce cadre et cette parure.

Quel est cet enclos où le jeune poète invite son âme, déjà meurtrie et désabusée, à venir se reposer, sinon la douce retraite que lui offrent la méditation et le rêve? Dans la paix de sa pensée recueillie, son ardent sensualisme d'artiste s'enivre d'abord de toutes les couleurs, de toutes les odeurs, de toutes

les senteurs, dont il dépouille l'univers pour enrichir ses vers,  
et il découvre dans la nature toute la beauté de vivre.

Tout n'est-il pas beau, pour les yeux qui savent voir, le feuillage,

*Cette musique d'ombre et de tendre lumière,*

et la vigne nue, le soir, sur le mur blanc, et le soleil mourant au fond de l'horizon, et la rivière aux ondes limpides et le vieux jardinet et les blancs poiriers d'avril qui neigent doucement, et le mois de mai, joli, et la première rose et l'abeille,

*petit lingot qui vole*

*Dans la lumière jeune et dans la brise folle,*

et toutes les fleurs? Il faut les aimer toutes, et ne point douter de la beauté de vivre; elle se révèle, même à l'être endeuillé et souffrant,

*S'il ouvre un œil d'enfant sur la beauté du monde.*

Mais la joie de vivre bientôt ne suffit plus à l'âme ardente du poète.

*Il est des soirs pourtant, où les cœurs les plus purs,  
O ma sœur, où les fronts les plus têtus peut-être,  
Se penchent à leur tour vers le sol sec et dur  
Et sentent tout le poids qui tient en ce mot : être.  
Si tu connais ces soirs solitaires et froids,  
Où la salle est trop vaste et la lampe trop blanche,  
Où le cœur est une eau qui pleure sous les bois,  
A l'ombre humide et bleue éparse sous leurs branches,  
SOIS BONNE et souviens-toi, souviens-toi du chemin  
Toujours ouvert pour toi, qui mène vers ton frère...*

Être bon, c'est cela qui peut consoler des déboires de la vie, de la vanité de toutes les ivresses terrestres. Et qu'importe si tes efforts pour être bon échouent, si, te penchant sur l'humble labeur, tu apprends à connaître l'amer baiser de la douleur, si la méchanceté humaine te souffle à la face avec mépris sa poussière, il te restera du moins des larmes de pitié pour

*La terre douloureuse, où la misère humaine  
Mêle ses cris d'orgueil et ses gémissements,  
O toi, qui sus comprendre, en face de la haine,  
Qu'il faut aimer, aimer, aimer éperdument!...*



Et des voix passent dans le songe du poète, des voix du passé, et dans son cœur lassé des craintes superstitieuses se glissent qui lui font souhaiter des dieux. Mais son sensualisme se réveille; la pluie douce qui caresse les feuilles et les mousses, ou qui chante sur les toits rouges, ou qui glisse sur les vitres, la neige qui tombe, lente, ouatant tout de son mystère, l'impressionnent au point que sa sensibilité se fond en quelque sorte dans celle de la nature tout entière. Ou bien c'est le frisson de l'inconnu tragique qui agite un instant le poète et lui dicte des chansons étranges, où passe un peu de l'âme antique de sa race.

Mais, de nouveau, le doute assiège son esprit avide de certitude, et une prière monte de ses lèvres :

*Puisque l'esprit humain, enivré d'altitude,  
Sur les sommets sacrés se meurt de solitude,  
Puisque notre savoir, ayant vidé les cieux,  
N'a fait qu'exaspérer notre besoin de Dieu,  
Et qu'à nos cris d'amour et de foi pantelante,  
Ne répond plus l'immensité désespérante ;  
Puisque nous sommes seuls et que, si tout renaît,  
Ce n'est que pour mourir dans l'infini muet,  
Qu'il soit donné du moins à nos cœurs de reclus,  
Héritiers d'une passé qui ne les soutient plus ;  
De toucher au divin à force de sagesse,  
De sérénité humbl. et d'humaine tendresse !*

Où, à défaut de lumière, il suffit de chaleur pour sentir l'ombre de Dieu passer sur nos fronts. Et pourquoi ne pas croire en l'avenir meilleur? L'humanité incessamment progresse. De ses erreurs, de ses haines, de ses douleurs passées, comme d'un terreau fertilisant, monte sa conscience, ainsi qu'un arbre déjà en fleurs.

Ne faut-il pas nous réjouir de vivre en une ère,

*Où la bonté sourit à la misère humaine ?*

Ne cherchons point d'autre vérité que celle-là :

*Va, mon frère, et sois bon selon toute ton âme.*

Tel est à peu près le chemin suivi par la pensée du poète. Du moins je me suis complu à l'imaginer tel, tandis que je me laissais bercer doucement par la musique, parfois un peu gauche encore, mais si neuve de mouvement et d'accent, des vers de *L'Enclos*.

Parler de M. Louis Delattre, conteur, c'est évoquer toute la joie claire et simple des choses, un jour de printemps, c'est entendre les gais refrains du terroir, les chansons des amoureux. C'est songer aux arbres qui refleurissent, aux oiseaux qui s'ébattent dans le soleil et aussi aux folies des ducasses en pays wallon et à toute la joie de vivre qui, chez nous, éclate toutes les fois qu'il est possible. Peut-on imaginer un écrivain dont la sensualité d'artiste soit plus avide et qui mette pareillement au pillage la nature et la vie universelle pour remplir son œuvre de tout ce dont il les dépouille ? N'est-il pas la bonne humeur et l'optimisme mêmes ? Son âme, dirait-on, ne reflète que la face la plus belle et la meilleure des choses. Pourtant, son regard est aigu, il saisit, à l'occasion, les travers, distingue nettement tout ce qui grimace dans le monde. Mais, s'il le note, c'est pour en sourire aussitôt avec, à peine, un grain d'ironie et avec beaucoup de pitié

Ne pensez pas à quelque dilettantisme élégant auquel M. Delattre se complairait. L'auteur d'*Avril* est un sentimental, attendri souvent, fortement ému même quand il affecte de l'être le moins. Je tiendrais donc plutôt pour un enthousiasme, volontiers se voilant, comme par pudeur, d'esprit léger qui mousse et pétille : ce serait là sa qualité foncière.

Je crois la retrouver dans chacun des livres qu'il nous a donnés, aussi bien dans *Une Rose à la bouche* que dans les *Carnets d'un médecin*, et non moins dans ces *Contes d'avant l'amour* qu'il réunissait, hier, en volume, que dans le *Pays wallon*.

Les lecteurs de cette revue ont eu la primeur des *Contes d'avant l'amour*. Ils en ont aimé l'inspiration si directe et si précise, le ton si juste, la forme si déliée. Ont-ils préféré la douceur confidentielle et fraîche des *Heures vierges*, ou la mélancolique et sombre idylle des *Mangeurs de terre*, ou encore l'affabulation symbolique du *Printemps sous la neige* ? Je ne sais. Mais je suis sûr qu'ils ont aimé ces pages, où ils ont reconnu mieux que de la littérature et du style : un cœur et une âme qui restera éternellement jeune et émerveillée.

Je m'étais imaginé, avec une complaisance un peu aventureuse, je le veux bien, que tout avait été dit et écrit au sujet du procès fameux de Galileo Galilei. A quelles controverses nouvelles ce nom pourrait-il encore fournir matière ? Voilà plus de

quarante ans que les pièces authentiques de cette affaire retentissante et passionnante furent enfin publiées. M. Octave Delhez prétend cependant apporter, dans le débat qu'il ranime ainsi, les lumières de ses recherches personnelles ou plutôt les conclusions auxquelles l'a conduit l'analyse des documents rassemblés sur la question.

Je doute fort que son opuscule : *Vie et procès de Galilée*, réussisse à mettre tout le monde d'accord. Voici l'essentiel de ses conclusions : « Si d'aucuns font un grief à l'Eglise de ce jugement, c'est qu'ils ignorent un de ses dogmes fondamentaux : aux yeux de l'Eglise, l'affaire met en jeu la seule perspicacité des sept théologiens qui en décidèrent par le décret de 1616. L'Eglise est si peu intéressée dans la question que, de tout temps, son enseignement a considéré le tribunal de l'Index, aussi respectable soit-il, comme faillible en général et même en matières exclusivement religieuses. »

Ainsi l'Eglise ne serait pas responsable de la condamnation.

Mais nous voyons néanmoins deux papes saisir personnellement le tribunal de la question et nous les voyons assurer l'exécution de la sentence. M. Delhez, à cette objection, réplique que les sanctions prises par Paul V et Urbain VIII rentraient dans les devoirs de leur charge pontificale... C'est égal, après avoir lu les considérations habiles de l'auteur, je reste attristé à la pensée de ce qu'a souffert dans son intelligence un grand homme, en sentant peser sur les certitudes qu'il avait acquises, tout l'orgueil intransigeant des vieux dogmes résistants.

En lisant *Les Heures ingénues* de M. Georges Guérin, je pensais irrésistiblement au lyrisme tempéré et doux de Georges Rodenbach, mais d'un Rodenbach qui serait né au bord de la Meuse ou de la Sambre, et dont la sensibilité serait wallonne et non plus flamande et brugeoise.

C'est que M. Georges Guérin, comme l'auteur des *Vies encloses* et du *Règne du silence*, note subtilement les voix des choses, et que les aspects fantomatiques des paysages lunaires où glissent des cygnes et pleurent des jets d'eau l'attirent particulièrement. Vespéral et confidentiel, lui aussi, et aimant à suivre des pensées, « qui fuyent dans un clair obscur de limbes ». Plus réaliste pourtant et moins artificiel, il a des accents de sincérité presque naïfs, mais dont le caractère d'ingénuité nous plaît.

Une âme délicate et rêveuse aspire à l'amour. Sur les ailes de

son rêve ardent, elle croit le voir et le toucher partout, dans le matin clair, dans le soir suave et doux, dans les lents soupirs de la nuit sereine, dans le jardin, dans le bois, dans l'eau du lac, dans les yeux bleus ou noirs, sur les lèvres de la femme... Mais longtemps elle n'a bu l'amour qu' « à la source des songes ». Parfois désespérée et lasse d'une attente toujours déçue, elle a cru

*que l'auréole humaine est faite de douleur,*

jusqu'à ce qu'enfin la forme virtuelle, qu'elle portait en elle, et qui était née de son imagination, se trouva matérialisée dans la beauté blonde de l'aimée.

*J'ai rencontré la belle Enfant aux yeux d'azur.  
Il neige dans mon cœur un vol blanc de beaux rêves  
envenus du mystère inespéré des grèves  
où les flots du bonheur lissent le gravier pur.  
Le soir s'était couché comme une amante lasse  
sur le voluptueux satin luisant de l'eau,  
et l'ombre aux cheveux noirs enlaçait les roseaux  
baisés par le zéphyr tel un songe qui passe.*

*J'ai rencontré la belle Enfant, ce soir d'amour :  
Comme l'âme envolée atteint la rive heureuse,  
par la douceur pâmée de l'heure harmonieuse,  
j'ai frôlé l'Idéal en ses yeux de velours.  
J'ai bu la lueur blonde et naissante de l'aurore  
au nimbe délicat exhalé de sa chair,  
et par les bleus chemins immaculés de l'air,  
l'extase que son cœur miraculeux essore,  
est venue déposer son baiser sur mes lèvres.  
Et depuis, sous la lune errante des minuits,  
la sombre majesté de l'univers sans bruits  
m'a fait frémir d'amour et d'indicibles fièvres !*

*O belle enfant qu'un soir où se mouraient les fleurs,  
j'ai rencontrée au bord des vagues assoupies  
où ma nacelle allait s'élançer vers la Vie,  
tu m'as donné l'Amour, le Rêve et la Douleur !*

Cet *Epilogue* vous permettra de voir ce qu'il y a de meilleur et aussi de parfois inhabile encore dans la poésie de M. Guérin. Quelques perles fausses se glissent dans la riche ornementation de ses vers ; mais on y entend chanter de délicates musiques.

ARTHUR DAXHELET.

**Jules FELLER** : *Le Chat volant de Verviers* (Verviers, P. Féguenne).

A la fin de l'année 1641, une curieuse expérience réunissait les bourgeois de Verviers sur la place du Marché. L'un d'eux avait eu l'idée de « faire voler un chat ! » En notre temps d'aérostation, voire d'aviation, il n'y a là rien qui nous surprenne, et nous concevons sans peine qu'à l'aide d'un gaz plus léger que l'air, on songe à soustraire un corps à l'action de la pesanteur, mais il n'en allait pas de même il y a trois siècles, et l'expérience verviétoise suscita la plus grande curiosité. Les plus grandes désillusions également, car elle subit un échec lamentable : lancé du haut d'un clocher, le pauvre chat, à qui on avait attaché deux vessies sur le dos, vint s'abattre piteusement sur le sol. Le Wallon, né malin, s'en gaussa, et l'aventure finit par un éclat de rire; elle est restée proverbiale au pays de Verviers.

L'équipée du chat volant ne laissa pas d'exciter la verve d'un poète du crû et l'on vit paraître une pasquille wallonne qui tournait en dérision la fameuse expérience et raillait les personnalités qui y avaient été mêlées. L'auteur, dont on ignore le nom, était de Stembert, près de Verviers. En écrivant son œuvre, il vengeait ses concitoyens que les Verviétois ne s'étaient pas fait faute de blasonner cruellement, un jour que les Stembertains s'étaient avisés d'enterrer vivante une taupe, pour la punir de ses méfaits...

De cette satire, qui constitue la plus ancienne œuvre connue en dialecte verviétois, on ne possédait qu'une édition défectueuse publiée en 1880 par Jules Matthieu, bibliothécaire de la ville de Verviers. Un érudit qui s'est fait un nom dans la philologie wallonne, M. Jules Feller, a eu la bonne fortune de découvrir une copie plus archaïque que celle dont Matthieu s'était servi et de ces deux copies manuscrites qui remontent à des traditions assez incertaines et en partie orales, il a tiré, à force de sagacité, un texte satisfaisant à tous égards. Littérairement, notre satire est médiocre mais, en revanche, elle est importante au point de vue dialectologique : M. Feller l'a enrichie de notes et d'une précieuse introduction, où tous les problèmes qu'elle soulève sont savamment élucidés. Elle intéressera philologues et folkloristes.

OSCAR GROJEAN.

## LES THÉÂTRES

---

**MONNAIE** : *La Glu*, drame musical populaire en 4 actes et 5 tableaux, poème de MM. J. Richepin et H. Cain, musique de M. Gabriel Dupont (11 janv.). — *Ceci n'est pas un conte...*, opéra comique en 1 acte de M. Stiénon du Pré (27 janv.). — Reprises de *l'Attaque du Moulin* (28 déc.); *Werther* (31 déc.) et *Pelléas et Mélisande* (14 janv.).

**PARC** : *L'Aventurier*, pièce en 4 actes, de M. Alfred Capus (11 janv.).

**GALERIES** : *Les Marionnettes*, com. en 4 actes, de M. Pierre Wolff (10 janv.).

**ALCAZAR** : *Le Train de 8 h. 47*, pièce en 3 actes et 6 tableaux, de M. Léo Marchès, d'après le roman de M. Georges Courteline (19 janv.).

**OLYMPIA** : *Le Million*, vaudeville en 5 actes, de MM. G. Berr et Guillemaud (4 janv.).

**THÉÂTRE COMMUNAL** : *Perkin Warbeck*, drame en 4 actes, de M. G. Eekhoud (21 janv.).

**MATINÉES LITTÉRAIRES DU PARC** : *Il ne faut jurer de rien* (5 janv.). — *Les Rantzau* (25 janv.).

**MATINÉES CLASSIQUES DES GALERIES** : *Les Romanesques* (3 janv.). — *Le Médecin malgré lui* et *Le Flibustier* (17 janv.).

**La Glu.** — Je n'admettrai jamais qu'au théâtre, qu'en musique surtout, le pavillon suffise à couvrir, comme on dit vulgairement, la marchandise. Ce n'est pas parce qu'il a pris le soin d'appeler son œuvre un « drame musical populaire » que nous ferons crédit à M. Gabriel Dupont de tout ce que le livret prosaïque et vulgaire qu'il a choisi a de déplaisant et même de choquant. Dans un autre ordre d'idées, je ne trouverai jamais une suffisante excuse à la brutalité et à la monotone platitude d'une œuvre « lyrique » (ô ironie des mots!...) dans le fait qu'elle est tirée d'un roman à succès, et qu'elle lui emprunte jusqu'à son titre célèbre que ce soit, surtout, ce titre célèbre et suggestif qu'elle lui emprunte.

M. Gabriel Dupont est un compositeur sur l'avenir duquel on peut fonder des espérances. Il a donné mieux que des promesses.

Et dans la partition elle-même qu'il a écrite pour commenter et souligner les épisodes réalistes et les psychologies frustes et vulgaires de la plupart des personnages de *La Glu*, il a trouvé le moyen d'affirmer des dons exceptionnels de musicien de théâtre, d'évocat pittoresque et coloré d'une atmosphère originale. Je n'en veux pour preuve que le parti qu'il a tiré des rares moments durant lesquels, dans le développement de l'action tragique et mouvementée, les auteurs du texte dialogué (je ne veux, je ne puis pas dire : du *poème*) lui ont laissé le loisir de s'évader des péripéties terre-à-terre et sauvages.

Je vois, notamment, deux scènes de ce genre dans *La Glu* : à la fin du premier tableau, qui est une rapide exposition des prémices du drame et la présentation de quelques-uns de ses protagonistes, sur le quai du Croisic les femmes des pêcheurs viennent dire adieu à ceux qui prennent la mer. C'est, avec une émouvante simplicité de moyens orchestraux, un instant pathétique d'une irrésistible poésie, mélancolique et expressive à souhait. Ou bien, durant presque tout le troisième acte, c'est la vivante, caractéristique et fidèle transposition de la naïve gaité, des chansons de terroir, des danses locales auxquelles donne lieu la kermesse d'un dimanche breton. J'aime, enfin, et je goûte savoureusement le charme désuet des antiques refrains folkloriques que l'auteur a mis dans la bouche du seul personnage de la pièce qui ne soit ni déplaisant, ni ridicule, ni par trop conventionnel : le vieux Gillioury. M. de Cléry a donné au surplus à celui-ci une allure et une vie d'un relief étonnant.

Mais le reste, à peu près tout le reste, depuis le cynisme de la grue de bas étage, dont il incombait à Mill<sup>e</sup> Mary Béral de mettre en évidence la sensualité et la sécheresse de cœur révoltantes, jusqu'à la veule passion criminelle de ce sale monsieur qu'est le jeune pêcheur Marie-Pierre, en passant par tous les épisodes sanglants de fait-divers dont ce mélo barbare est riche, tout cela n'appelait et n'accepte aucun commentaire musical. Il est des aventures dont le récit est supportable à la lecture quand un artiste tel que M. Jean Richepin le pare des séductions de sa maîtrise. A la scène, dépouillée de beaucoup du prestige que le style du roman peut lui prêter, la beauté de l'œuvre est déjà discutable. Mais si quelqu'un s'avise de mettre en musique ces laideurs, ces trahisons, ces étreintes bestiales, ces collages grossiers, ces turpitudes de fils levant le bras sur sa mère, ces injures de femmes poissardes, ces bagarres d'où les têtes et les mains sortent ensanglantées, — non,

je résiste et je demande autre chose, je demande de moins vilaines et de moins vulgaires choses.

Je les demande pour moi d'abord, pour le musicien ensuite, qui trouverait de beaucoup plus nobles et favorables occasions de mettre en valeur ses dons incontestables, pour les interprètes enfin, qui prodigueraient à meilleur escient leur zèle et leur talent.

Ah! combien, par contraste, furent ou plus idéalement émouvantes ou plus reposantes des soirées comme celles que nous valurent les reprises de *Werther* et de *Pelléas et Mélisande*. L'œuvre de Massenet, pathétique avec tant de distinction, retrouva le succès que lui avait assuré déjà l'harmonieuse collaboration de M<sup>lle</sup> C. Croiza, admirable de style et poignante de sincérité, et de MM. Girod et de Cléry. Le pur et lumineux chef-d'œuvre de MM. Maeterlinck et Debussy fournit à MM. Bourbon et Petit l'occasion de reparaitre dans les rôles de Goland et de Pelléas qu'ils ont marqué d'une empreinte personnelle très artiste; M<sup>lle</sup> Vallandri, qui semble destinée par la nature à incarner la blonde princesse amoureuse et rêveuse, si elle n'a pas fait oublier le charme minutieux qu'apportait à son jeu M<sup>lle</sup> Mary Garden, l'a peut-être emporté par la pureté et la mélodieuse richesse de la voix sur sa belle devancière.

Le départ précipité et forcé de M<sup>lle</sup> de Georgis laissa sans lendemain une reprise de l'*Attaque du Moulin*. Celle-ci fut contrariée par de nombreuses gripes dont l'impressionnante créatrice du rôle de Poppée dans *Quo Vadis?* et la suggestive Carmen que fut M<sup>lle</sup> de Georgis fut la plus sérieuse victime.

**Ceci n'est pas un conte...** — A Toulouse d'abord, et sur quelques autres scènes françaises et belges ensuite, l'œuvrette aimable de notre compatriote a rencontré l'accueil le plus favorable. Personne ne fut donc surpris qu'à Bruxelles une égale fortune l'attendît. A un livret anodin qui rime sur le mode mélodramatique l'aventure cent fois contée de Colombine trahissant le bon Pierrot, M. Stiénon du Pré a donné la plus seyante et la plus adroite des parures musicales.

Voilà du moins une partition qui repose nos oreilles et les charme agréablement; nous pardons beaucoup l'habitude de pouvoir faire cette heureuse constatation. Le jeune compositeur tournaisien a de l'inspiration, de la facilité, de l'instinct théâtral; il a surtout du goût. Et sa jolie petite œuvre pleine de



mesure et de tenue, doit à ces qualités précieuses une distinction du meilleur aloi. La simplicité n'y tourne jamais au banal; la séduction, au contraire, de quelques pages d'un lyrisme entraînant est irrésistible.

Le rôle de Pierrot, délicieusement chanté par M. Dua, fournit l'occasion à cet excellent artiste de dépenser un habile talent de comédien et des dons de pathétique communicatif. M<sup>lle</sup> Symiane lui donna le réplique le plus gracieusement du monde.

**L'Aventurier.** — M. Alfred Capus est un auteur à plaindre. Il a des ambitions et tout son passé lui interdit de les avoir. M. Capus traîne dans la vie un boulet : il veut s'en affranchir, mais la critique, cette empêcheuse d'être sérieux en rond, le lui défend. M. Capus est un auteur gai : la critique ne veut pas qu'il écrive des pièces sérieuses.

Et s'il arrive à l'auteur de *La Veine*, de M. Piégois et des *Deux Ecoles*, d'écrire une pièce sévère, la critique ne lui ménage pas ses reproches et elle démolit son œuvre avec le moins d'indulgence possible.

La critique s'est montrée très dure à l'égard de *L'Aventurier*. Reste à savoir si le public a ratifié cette condamnation ?

Il ne me paraît pas que cela fut. A Paris, ces quatre actes dramatiques, — ou plutôt austères — ont fourni une brillante carrière. A Bruxelles le succès, relativement, fut peut-être plus dessiné encore.

Je veux bien que la façon dont M. Reding mit la pièce à la scène et l'interprétation qu'il lui assura contribuèrent à cette longue fortune. M. Henry Krauss notamment campa du héros une figure puissamment vivante, sympathique avec adresse même aux moments où il se conduit sans trop de noblesse ni de délicatesse, c'est-à-dire quand il met une touchante jeune fille dans l'alternative de rompre avec son fiancé et de l'accepter lui, très riche, pour mari, afin de sauver ainsi les siens de la ruine ou, refusant ce mariage, de laisser s'accomplir les pires catastrophes...

Mais il faut, pour que ceci soit compris, que je dise en quatre mots de quoi il retourne. Etienne Ranson, qui fut un jeune homme écervelé et peu recommandable, s'est expatrié en laissant derrière lui beaucoup de dettes et la mésestime de son oncle Gueroy. Ranson revient plus tard au pays; il est très riche, et comme il est honnête en même temps qu'un peu fanfaron, il

paye toutes ses dettes, il rembourse son oncle et, après des péripéties émouvantes dont l'adroit enchaînement révèle tout ce qu'il y a d'habileté dans le métier théâtral de M. Capus, il accepte de remettre d'aplomb l'usine périliclitante des Gueroy. Il sauvera ainsi de la faillite et du suicide son cousin Jacques, le beau-frère de cette Geneviève dont il est tombé, lui le fruste quadragénaire, éperdument amoureux.

Le drame est, quoi qu'on dise, solidement charpenté, très vraisemblablement conduit. Il aboutit à une scène de famille d'une beauté vraiment poignante. Pendant ces trois premiers actes M. Capus s'est montré supérieur par la puissance et la vérité des situations et du ton dramatique. Hélas ! il trouva qu'il était nécessaire de tout « arranger » : fut-ce une concession, ou fut-ce le témoignage de l'irréremédiable fatalité de son destin ?

Toujours est-il que le dénouement de l'*Aventurier* est faible d'invention, fragile dans la vraisemblance, et qu'il ne satisfait ni l'émotion à laquelle jusque-là nous nous étions si bien abandonnés, ni l'angoisse dont nous avons été si fortement étreints.

Cependant, je le répète, l'œuvre est belle ; elle sort des sentiers battus, des intrigues extraconjugales ou des marivaudages roses trop longtemps à la mode. Et puis elle fournit à des artistes intelligents et personnels des occasions de mettre leurs qualités en vedette. A côté de M. Krauss M<sup>lle</sup> Damiroff, qui est bien le charme en personne et aussi la jeunesse enjouée et souriante ; M<sup>mes</sup> Angèle Renard, d'une solennelle et séduisante élégance et Breitner, très digne en épouse aux abois ; MM. Gournac et Richard, le fils et le père Gueroy, pleins de naturel, MM. Séran, Carpentier et d'autres, ont servi l'auteur avec un ensemble irréprochable.

**Les Marionnettes.** -- Je viens d'écrire ces mots qui jurent peut-être de voisiner : marivaudage rosse. Je les maintiens cependant, parce que je leur trouve tout de suite une fort exacte application. C'est la comédie nouvelle de M. Pierre Wolff qui ressortit à cette classification dramatique très en honneur à notre époque.

Sans persister à priser beaucoup un genre trop superficiel dont on peut avoir aimé pendant quelque temps la verve, l'enjouement railleur, la spirituelle fantaisie, on doit reconnaître que ces *Marionnettes* réalisent à merveille ce tour de force de broder des variations alertes et ténues sur un canevas inconsis-

tant. Mais le jeu a beaucoup duré ; le procédé finit par lasser parce qu'il ne renouvelle guère ses effets...

M. P. Wolff a donc repris un sujet cent fois traité : un jeune marquis fétard, épouse, sans éprouver pour elle le moindre amour, une petite provinciale très gauche, inélégante et archimillionnaire. Il prétend vivre à sa guise et le lui dit, du reste, sans ambages comme sans politesse. Mais la petite « oie blanche » ne se laissera pas faire et, en excitant savamment par des roueries de coquette amoureuse la jalousie de son mari, elle reconquiert celui-ci. Il y a dans tout homme, fût-il marquis, un c... (parfaitement) qui sommeille. La marquise de Monclars trouve des moyens irrésistibles de réveiller son chenapan d'époux. Ce qui n'est déjà pas si mal pour une provinciale puritaine et naïve.

Il est vrai qu'elle y est aidée par un quinquagénaire plein d'expérience, le nommé Nizerolles, noceur impénitent qui connaît l'amertume inquiète de voir grisonner ses tempes... Ce Nizerolles est, de toutes les « Marionnettes » pittoresquement mises en scène par l'auteur, la plus originale et, je dirai aussi, la plus sympathique.

En résumé, si l'on ne veut pas s'arrêter au fond, à la portée, à la nouveauté de l'intrigue, et si l'on ne s'en tient qu'aux mérites primesautiers d'un dialogue sémillant, à l'agrément de regarder se mouvoir, se taquiner, flirter, parader un monde élégant frivole et délicieusement canaille dans des salons du luxe le plus gracieux, on trouvera à la représentation de ces *Marionnettes* un plaisir incontestable. Il sera fugitif peut-être, mais, sur le moment, il ne manquera pas du tout d'agrément.

Mlle Starck, qui est une très adroite comédienne, Mlle Céliat, Mady Meyer, Cécil May et Dolcy qui sont jolies et aguichantes ; M. Escoffier qui a du chic et du brio ; M. Gildès, qui sait être bien amusant, mais trouve le moyen d'éveiller au bon moment un brin d'émotion ; M. Alerme, qui dessine un Nizerolles très vivant ; M. Brousse, et d'autres, enfin, ont su se faire applaudir avec justice et ont fait applaudir la pièce de M. P. Wolff.

---

**Le train de 8 h. 47.** — M. G. Courteline a conté, on s'en souvient, l'odyssée de deux dragons débarqués, la nuit, à Bar-le-Duc, alors que c'est à Saint-Mihiel qu'une mission de confiance les envoie. Pour occuper les loisirs forcés auxquels les oblige l'attente, durant presque toute une nuit, du train capable de les

ramener au gîte, les dévoyés s'en vont, sous l'averse, explorer la petite ville inconnue. Ils échouent dans une maison close ; ils y provoquent des bagarres, manquent de nouveau leur train et réintègrent finalement dans le plus piteux état le quartier où les admonestations et les punitions les attendent.

Le maître humoriste, à l'observation si pénétrante et à l'ironie si exacte, a trouvé là l'occasion de camper des types pris sur le vif dans le monde militaire. C'est le mérite de son joyeux roman qui est, dans ce genre pittoresque, un vrai chef-d'œuvre. Il était difficile de transporter ces qualités à la scène. M. Léo Marchès a plutôt cherché, et il semble y avoir réussi, à présenter au public, sous la forme abondante et rapide d'un véritable cinématographe en action, la demi-douzaine de tableaux caractéristiques en quoi se déroule la succession des scènes essentielles de cette aventure héroï-comique. A part les rôles des deux dragons en bordée, très joyeusement tenus par MM. Félix Dupont et Bertal, la pièce ne comporte que des personnages épisodiques. Elle a été jouée à l'Alcazar avec entrain dans d'ingénieux décors qui réalisent une originale mise en scène.

**Le Million.** — C'est du vaudeville évidemment, mais du meilleur. C'est de la farce incohérente ; mais cette incohérence est bien plus louable que le faux sérieux de maintes comédies, lesquelles, en réalité, ne sont que des pochades qui se montent le coup.

Dans une mansarde que hantent les derniers bohèmes de Paris, un billet de loterie traîne dans une poche de veston. Un apache devient le propriétaire de hasard de ce vêtement rapé et quand il a disparu on s'aperçoit que le billet est le gagnant d'un gros lot d'un million. Toute la bande part à la poursuite échelée du bienheureux papier. Je n'entreprendrai pas de vous dire par quelles folles péripéties il lui faut passer. Je ne vous le dirai pas pour plusieurs raisons que vous devinez et dont la meilleure est que je déflorerais le plaisir que vous prendrez à aller entendre ces cinq actes trépидants et désopilants, si vous ne l'avez pas fait déjà.

Il en est encore temps et vous n'y devez pas manquer ; *Le Million*, en effet, tient l'affiche depuis près d'un mois avec un succès du meilleur aloi (vous ai-je dit que la pièce est sans grivoiserie aucune ni absurdité, trop grossière), et ce succès se poursuivra, je le crois, de nombreux soirs encore.

En applaudissant les heureux auteurs de cette amusante trouvaille, si dextrement exploitée, vous ferez fête, et vous aurez raison, à M. Victor Henry qui est bien le comique à froid le plus impayable que je connaisse ; à M. Baudoin, qui a réussi une inimitable caricature de Caruso ; à MM. Stacquet, Blanche, Cueille en Frégoli indescriptible, Darcey, Denières, Revel ; à Mlle Manette Simonnet, spirituellement élégante et gracieuse avec bonhomie parmi tous ces écervelés, Mlles Becker, Derval, Vildès, etc.

**Perkin Warbeck.** — Les théâtres de Bruxelles et d'ailleurs ont ignoré cette œuvre. Je ne veux pas dire qu'ils l'ont dédaignée : ce serait leur faire trop d'affront...

Quoi qu'il en soit, voici un drame, publié depuis de nombreuses années, salué avec une franche admiration par la critique, traduit en anglais et accepté d'enthousiasme sous cette forme par Henry Irving, le fils du célèbre tragédien, qui le jouera à Londres dans quelques mois. Et il a fallu que son auteur, qui porte un des noms les plus justement aimés parmi les écrivains de son temps, se résolve à confier le sort de son œuvre, difficile à interpréter, périlleuse à monter, compliquée à mettre en scène, à un cercle d'amateurs chez qui la bonne volonté et la vaillance ne font certes pas défaut, mais à qui manquent évidemment l'autorité, l'expérience et les moyens matériels capables de donner à une représentation tout son prestige.

Je n'en veux pas dire plus long. Tout le monde a fait ou fera sur ce sujet et sur ce nouvel événement significatif les réflexions qu'il faudra.

*Perkin Warbeck* est un drame d'une émouvante grandeur ; il raconte, dans une langue théâtrale d'une superbe tenue littéraire, l'aventure de cet aventurier flamand revendiquant, de bonne foi du reste, le trône d'Angleterre dont on a voulu le déposséder quand Richard III fit assassiner les enfants d'Edouard. Sous le nom de Richard d'York, le jeune tisserand des Flandres arrive à la cour d'Ecosse, entraîne les troupes de Jacques VI, conquiert l'amour de Catherine Gordon et se fiance à elle, et il va disputer à Henri VII d'Angleterre le trône que la guerre des Deux Roses avait assuré à cet usurpateur. Mais Perkin Warbeck est vaincu, fait prisonnier et condamné à la potence. On le démasque aux yeux de Catherine qui est devenue sa femme et ne prétend pas croire à l'imposture. Warbeck et Catherine, après le plus

poignant des combats livrés dans des cœurs d'amants, restés nobles et touchants, héroïques aussi jusque devant la mort même, périssent sous les yeux l'un de l'autre; et c'est une scène d'un pathétique cornélien qui termine ce drame farouche qu'éclaircissent néanmoins des moments de lumineuse poésie.

Tout cela nous le savions, parce que nous l'avions lu dans le livre; mais ce que nous n'avions pu que pressentir et ce que l'expérience vient de nous prouver, c'est que *Perkin Warbeck* recèle une profondeur d'émotion, dégage à la scène une intensité de vie dont peu d'œuvres donnent l'exemple. Le héros célébré par M. Georges Eekhoud n'est plus un personnage artificiel de théâtre, c'est un jeune amant pris authentiquement dans la pleine ferveur de sa passion, dans la confiante sincérité de son cœur; c'est aussi le prétendant de bonne foi, le « magnanime imposteur » qui croit à la réalité de sa mission et ne souffre douloureusement des combats qui se livrent entre son amour, sa raison, sa sincérité et ses ambitions que parce qu'il est honnête dans les unes comme dans les autres.

M. G. Eekhoud a peint là quelques caractères d'un relief impressionnant; il a agencé des scènes d'un équilibre parfait; il a ménagé savamment, mais sans invraisemblance, des alternances d'épisodes violents et touchants; il a gradué ses effets: n'est-ce pas, tout cela, le secret de l'art dramatique?

Le cercle royal Euterpe, sous la direction expérimentée de M. Jahan, a donné de *Perkin Warbeck*, devant une salle enthousiaste, une représentation fort honorable.

---

**Il ne faut jurer de rien; Les Rantzau.** — Reding semble vouloir renoncer à l'emploi des préfaces oratoires qui donnaient, cependant, à ses Matinées littéraires « éducatives » le meilleur de leur exacte signification. Je crois ne pas me tromper en certifiant que la majorité de ses fidèles abonnés, et surtout abonnés, regrettent les anciens usages...

Personne donc n'a présenté ou salué Musset, dont on fêtait le centenaire, Erckmann-Chatrian, dont on ressuscitait une des pièces peu connues de l'actuelle génération. Le gracieux Proverbe spirituellement joué par les excellents pensionnaires du Parc et les quatre actes touchants, dramatiques et pittoresques si habilement charpentés des *Rantzau* n'en ont pas moins remporté un succès complet.

---

**Les Romanesques; Le Médecin malgré lui; Le Filibustier.** — Aux Galeries, des comédiens de chez Molière, quelques-uns de l'Odéon et d'autres moins notoires continuent à venir nous remettre en mémoire les chefs-d'œuvre consacrés du passé, ou de plus récents spécimens du théâtre poétique des maîtres. L'attrait des « vedettes » corse évidemment l'intérêt de ces beaux spectacles. Et, piquant détail, la conférence jusqu'ici prosaïque de ces après-midi très courues paraît devoir aujourd'hui y devenir une habitude. Nous avons notamment entendu ce mois-ci M. Georges d'Espèrès parler avec un élégant enthousiasme de l'auteur des *Romanesques*.

PAUL ANDRÉ.

---

## LES SALONS

---

Ce n'est pas une petite affaire, à Bruxelles, de rendre compte de nos Salons. La tâche est difficile, impossible à bien faire, il faut être injuste. Chacun a ses théories, à défaut de théorie, ses instincts, ses goûts. Et cet instinct, indispensable, quelle garantie donner pour y prétendre? Il n'y a point de diplôme en la matière. Où est l'étalon, où est la mesure? L'artiste s'acquitte de toute théorie par un chef-d'œuvre, a dit Vurgey, critique à la *Fédération artistique*. Belle parole, sage parole, mais elle ne tire pas d'embarras le critique!

Et alors?

Alors, à l'œuvre et pas de discussion. Je succède ici, avec crainte, au maître Picard, à Arnold Goffin qui ont été chacun leur chemin. Je ferai de même. Il se pourra faire que ceux qui ont été loués soient blâmés et que ceux qui ont été blâmés soient loués.

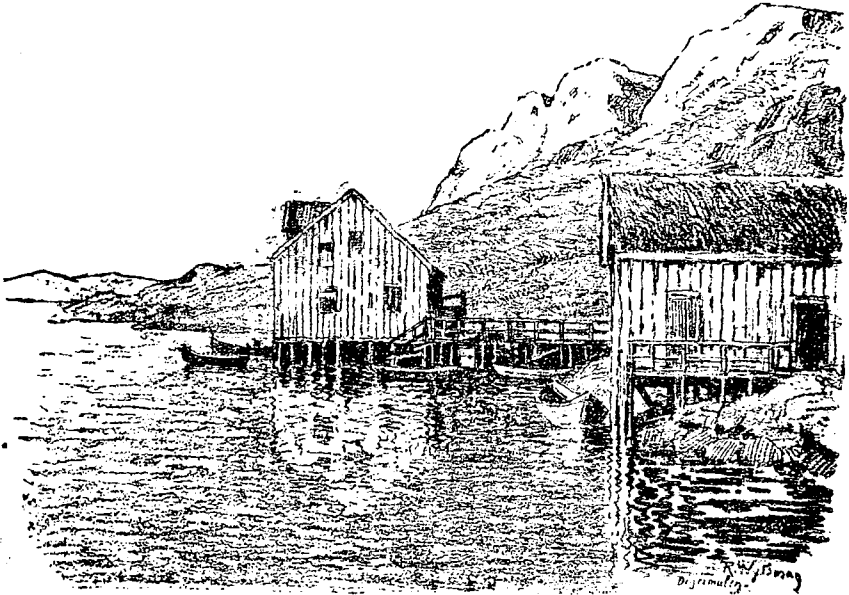
Ce sont les petites misères de la critique.

Si, au cours de ces pages, un jour, quelque artiste se croit loué injustement, ou justement blâmé, qu'il proteste, nous essaierons de raisonner.

Le *Cercle artistique* s'offre pour mes débuts. C'est une pléiade d'artistes tous connus.

### Cercle artistique et littéraire.

RODOLPHE WYTSMAN. — M. Wytzman a été en Norvège. Pays jadis funeste au peintre Werleman, dont le Cercle refusa, il y a quelques années, tout l'envoi. Werleman avait peint une Norvège funèbre, tourmentée par l'hiver. Wytzman a fait tout riant. Trop



riant. Couleurs franches, netteté donnant aux tableaux des tons d'affiche. Wytzman a du talent, c'est un peintre. La nature du nord lui a joué le tour que la nature du sud, jadis, a joué à Dardenne. Plus d'air. Plus d'atmosphère. On ne communique pas. Pourquoi ? L'espace est vide entre ces œuvres et vous. Est-ce la faute du nord ou de l'artiste ? L'atmosphère froide, dégagée d'humidité, ne baigne pas, ne veloute pas les contours. J'ai vu la Norvège. Les spectacles de lumière y sont divins. Wytzman n'a pas rendu cela. Comme Dardenne n'avait su rendre l'Afrique équatoriale, les îles posées sur le fleuve comme des corbeilles de verdure, le romantisme des murailles de lianes le long des rives. Encore une fois, pourquoi ? Est-ce l'effet du pinceau trop



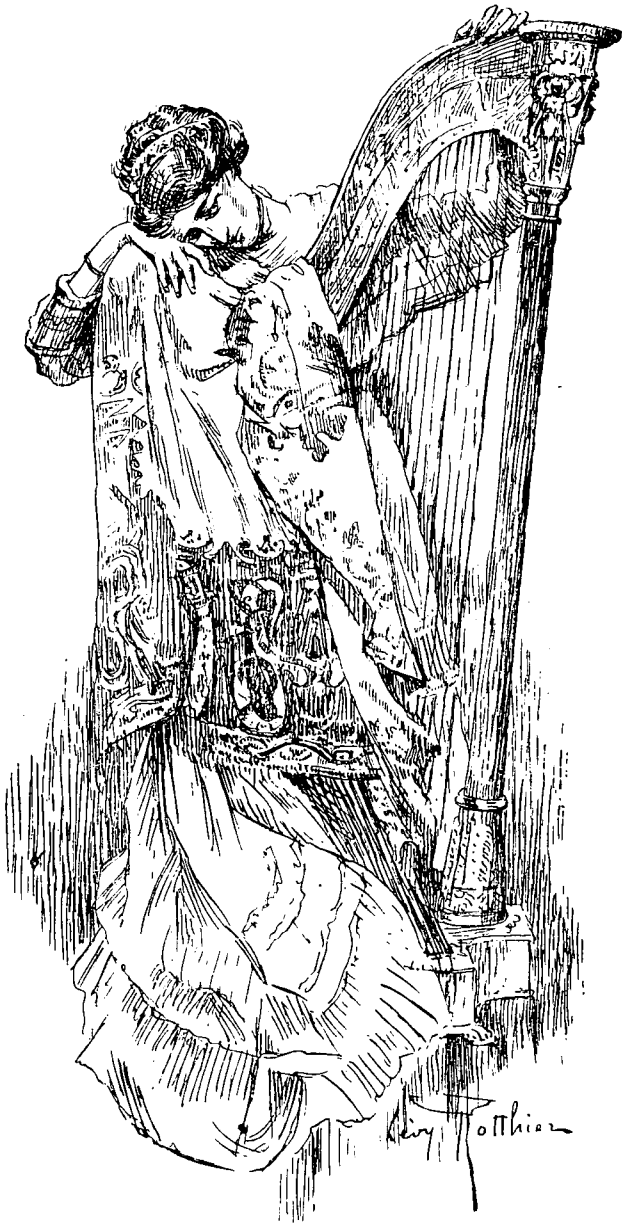
hâtivement détourné de ses habitudes? L'effort est cependant intéressant, et l'artiste doit être loué d'avoir cherché du neuf.

VAN HOLDER — *L'Heure du mystère*, représentée par une petite dame, singulièrement contorsionnée sous sa robe rose. Que vient-elle faire, apparaissant au haut d'un escalier, devant une baie éclairée discrètement? Mystère.

JACQUES DE LALAING, et va pour Comte, puisqu'il est ainsi titré au catalogue. Jacques de Lalaing, toujours noble et affecté en peinture. Et dira-t-on que c'est de la pose? Non. Voyez l'homme : il reproduit sa forte personnalité ; de Lalaing est une silhouette de caractère. Il pose ses modèles selon son propre rythme et leur impose, d'instinct, ses rythmes de pensée ; les peignant, il les doue de sa propre psychologie. Ce n'est jamais la pensée prise au naturel, dans son prime mouvement ; c'est la pensée stylisée, c'est l'attitude de la pensée. De là cette affectation commune à tous ses portraits. Le métier participe des mêmes principes, noble, large, propre, net, volontaire, froid. Modèles tous trop bien élevés, qui cachent les gestes de leurs âmes, et, lui, peintre trop bien élevé lui-même pour les fouiller, ces âmes. Tant pis, car de Lalaing nous donnerait alors un artiste tout à fait grand, s'il montrait l'âme sous l'épiderme. Mais pourquoi nous donne-t-on un portrait de 1895 ?

A. DELAUNOIS. — Toujours sombre et tourmenté, qu'il peigne la face de l'homme ou la face de la terre, en des paysages du pays « monastique ». Deux paysages : *Fin d'été* et *Gerbes de blé*. Gerbes dressées en des attitudes de puissance, comme des vagues heurtées ou alignées à l'infini, comme les tentes d'une armée en campement. Grands aspects austères des choses vivantes et fécondes qui souffrent, qui peignent, qui travaillent avec les éléments, laborieusement, durement.

LÉON ROTTHIER. — Un peintre amoureux de la couleur, non pas à la flamande, mais sobrement, de la couleur rare. Une soie bleue et une harpe. Une femme aussi. La femme rêveuse. appuyée sur la harpe ; en va-t-elle faire vibrer les cordes? Là n'est point l'objet. Son attitude penchée mélancolise la note bleue ; ses grands yeux noirs douent ce bleu soyeux d'une auréole d'Orient. Et c'est tout. C'est quelque chose. Dans d'autres *Etudes*, M. Rotthier indique qu'il ferait un bel illustrateur de contes précieux ; il a du détail et de la grâce.



GEUDENS. — Devant les trois *Marguilliers* de M. Geudens, un visiteur s'écria, à propos de l'un d'eux : « Ce bonhomme a une bonne touche ! » Cri du cœur, arraché par la vie du tableau, il en résume l'impression. Oui, voilà en même temps le mal ; ni caractère, ni élévation. Ce sont de bonshommes qui ont de bonnes touches !

FRANZ GAILLIARD. — Des pays de lumière et d'air sec, où la vétusté rend les ruines éclatantes, et non pas pourries par les brumes comme chez nous, M. Gailliard a rapporté, notamment, un *Soir à Eglise*, dans les ruines. Quelques colonnes dressées dans la clarté. Ruines traitées dans des tons chauds d'orange et de rose, admirables, allégés par la lumière radieuse, donnant cette impression intense d'un jeu de lumière sur les millions d'incidents d'une surface. Il faut voir avec quels détails, non pas d'architecture, mais de tons, sont traitées amoureuxment ces antiques colonnes ! Ce n'est pas brûlées qu'elles sont par le soleil, c'est mûries sous les rayons de l'astre qu'il faudrait dire ; et l'artiste nous a traduit cet aspect vivant et savoureux des ruines du sud. Rarement un peintre a su multiplier les tons avec tant de bonheur dans une même gamme.

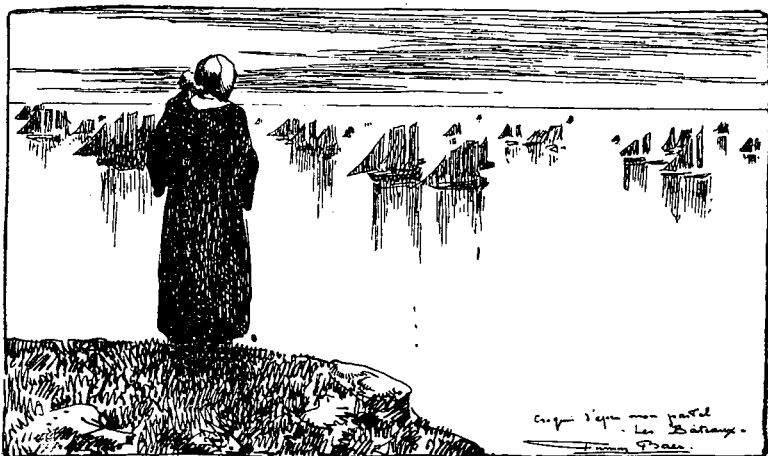
Mais le ciel ? La coloration verte sur laquelle s'enlèvent les merveilleuses colonnes de topaze et de topaze brûlée, leur fait fond, mais n'est, hélas ! devenue ni ciel ni atmosphère !

La colère me prend à voir lâcher une chose si près de la réussite !

GOUWELLOS. — Assurément, avec de beaux modèles, ce pinceau et cette âme auraient fait de belles choses. Mais voyez : *Femme à sa toilette*. Ou plutôt ne voyez pas ce corps trop peu fourni, rayé d'ombres trop profondes, retracé par le pinceau, pourquoi ? La fraîche pointe de carmin d'un sein juvénile *Paresse*, peut difficilement racheter le déplorable reste ! Revenons à la *Femme à sa toilette* : tout le tableau n'existerait-il que pour faire chanter le vert d'un certain flacon dont la couleur est toute la vie de l'œuvre ? Femme fripée, aux épaules de tuberculeuse. Anatomie ombrée par les creux profonds de la misère, auxquels les modèles mal nourris accoutument le regard ! Hélas, où sont les princesses bien nourries de l'école italienne ! Ce n'est pas que je réclame la *Flamande* plantureuse de Rubens, mais il y a tout de même une certaine parure charnelle dont le squelette se trouverait fort embelli !

BERTHE ART. — A quoi tient que cette délicate artiste ait toujours l'air de travailler du velours? Est-ce le ton constamment profond? Tout, fleurs et fruits a la même chair, si chair nous pouvons dire. Et les tentures aussi! Et même les porcelaines! C'est riche, c'est luxueux. Cela ne va pas sans une certaine beauté, mais, tout de même, quand A. Stevens peignait une fleur, elle n'avait pas le même « grain de peau » qu'une pomme. La lumière ne joue pas seulement sur les surfaces, elle joue aussi sur le grain des substances.

FIRMIN BAES. — On pourra reprocher à Baes un peu de froideur. Mais si peu que, pour ma part, j'appellerai cette froideur



du style et de la tenue. La Bretonne et les Bateaux sont de belles œuvres; la Bretonne d'abord, d'un grand caractère dans la couleur et dans la ligne; belles cadences; équilibre de tons. Rien de lâché : *c'est fait*. Pour les Bateaux, n'est-ce pas un peu sommaire? Affiche genre Rivière, silhouette découpée; peu profond, mais séduisant.

CHARLET. — Je ne sais pas bien ce que l'artiste a voulu. Des tons délicats jusqu'à l'effacement. La chasse aux papillons, filets, enfants, lépidoptères, si pâles, si imprécis, si effacés, quelque chose comme la confusion qui resterait sur une toile dont, avec

un couteau, on aurait plané à ras toutes les épaisseurs. Triste paysage, triste lumière, tristes contours pour de joyeux enfants!

HERMAN RICHIR. — Il est difficile de parler d'un artiste dont l'œuvre est considérable et qui ne fait acte de présence à son exposition que par une carte de visite. Carte de visite *La Réverie*, qui n'est qu'un ton de violet, délicieux, je veux bien, enveloppant, sous forme de voile, une tête de femme. On a vite vu. Le portrait de jeune fille à la toque de velours est une œuvre plus consistante; rappel meilleur des qualités connues de portraitiste de peintre et de coloriste.

HENRI THOMAS. — On se sent paillard devant les œuvres de M. Thomas! Sa cariatide! Yeux pochés par quels coups de poing! Lèvres saignantes de quels baisers! Corps blette, chairs de foie gras pour quelles luxures! Corps trop mûri par ce qui fait mûrir les corps. Sa cariatide, fillette avancée, faisandée par une carrière trop remplie, cherche à troubler par la fraîcheur rose de ses seins d'enfant.

Je crois que c'est à tout cela que M. Thomas veut faire penser. Moi, je veux bien. Mais M. Thomas n'est pas du goût de tout le monde!

OMER COPPENS. — Il aime la couleur jusqu'au délire! *Automne à Bruges*, *Automne au Parc*, couleurs de l'arc-en-ciel! Pour exacerber les tons, l'artiste néglige la perspective des couleurs! Il en résulte parfois quelque désarroi pour l'œil, en désaccord avec la perspective des lignes. Ces sites sont vraiment trop exaltés.

Nous aimons mieux *Londres et la Tamise* et *l'Hiver en Flandre*, où les couleurs nous semblent appliquées à de plus intéressantes impressions.

VAN ZEVEBERGHEN. — L'artiste « pastellise » dans la note noire du célèbre lampiste d'Ensor. Beaux noirs, beaux bruns, belles oppositions; de la réalité dans la forme, mais quel choix dans la réalité! La femme à sa toilette qui nous montre le dos, fait bien, sans doute, de ne nous montrer que cela! Et encore, quel dos! Je sais que cela ne me regarde pas. Avec un tel artiste il ne faut juger que des masses et des tons. *L'atelier de couture* est une œuvre vigoureuse, remarquable, un groupe sobre où les noirs profonds et les quelques couleurs présentes s'opposent avec puissance à la clarté d'une cour.

WOLLÈS. — Toujours le surprenant dessinateur portraitiste ! Sa méthode est curieuse et ses principes sont nobles. Rien ne coûte à la subtilité de son œil, à la délicatesse de sa main pour descendre aux détails qui caractérisent un visage. Précision, vérité, son regard en bistouri a tout vu, son habileté traduit tout, le constant, le fugace.

Le visage tracé, l'expression obtenue, il lâche avec dédain tout le reste, laisse en plan costume, étoffe, fourrures, chapeau. Ah ! non, il n'est pas peintre d'ameublement ni de soieries ! Tout est, pour lui, au visage. Et tant pis pour le reste.

Qu'il fasse attention à trop pousser le système.

A quoi ? A froisser les entours du regard de ceux qui voient plus loin que le bout de leur nez.

DOLF VAN ROY a pris une salle pour lui seul, vingt-six œuvres. Van Roy a du dessin et de la couleur. Il a, dans ses natures mortes, de la variété et du relief. Dans ses portraits, de l'exactitude. Sa mise en page est souvent heureuse. M. Van Roy peindra tout ce que vous lui proposerez et toujours il y aura du dessin et de la couleur, de la variété et du relief et, dans ses portraits, de l'exactitude. Sa couleur est agréable, ses déshabillés le sont plus, ses nus nous montrent qu'il sait choisir ses modèles.

Mais ne demandez pas à son pinceau de rendre une aventure sentimentale. Une femme pensive, au piano, il est perdu ! Nous pensons que si M. Van Roy voulait s'en tenir aux sujets où il est à son aise, il ferait un bien énorme à son talent. Nous en trouvons les promesses dans le n° 21, la dame en brun et la ruelle n° 8, et le pétrin n° 26, et la bibliothèque n° 18.

### Au Musée Moderne. L'ESTAMPE.

*L'Estampe* a ouvert pour la cinquième fois son salon annuel, au Musée Moderne, avec 461 numéros. Tous bons ? Attendez, voilà ce que nous allons tâcher de démêler. Il y a d'abord les invités : Chahine, Pennell, Lemmen, Brouet, puis feu Constantin Guys et Isidore Verheyden.

Lemmen est, de tous les artistes, celui qui occupe la plus grande place dans le salon. Il a paru, à juste titre, intéressant de présenter une collection d'œuvres de cet artiste, en rapport avec son importance dans l'art contemporain ; importance des plus contestées, nous le savons ; mais, enfin, situation conquise, fait devant lequel il faut s'incliner.

Quand on pénètre la conception artistique de Lemmen, à la aveur d'un vaste ensemble de ses œuvres, cette conception s'impose. Je n'en sens pas moins s'élever en moi une protestation. Sont-ce là des œuvres, au sens absolu du mot? Non, ce sont des croquis, des études. Cependant, tout cela est excessivement prenant. Alors? A la réflexion, et plus encore à la force de la sensation, on reconnaît que ces croquis sont d'une nature spéciale. Ce sont croquis par la simplification de la figure, par les masses peu détaillées, par l'état sommaire des tons; et cependant, en cherchant bien, et avec bonne foi, on ne trouve pas ce que l'on pourrait *ajouter*, ni ce qu'une *ajoute ajouterait!* Alors, c'est donc complet et d'un art absolu? Les pages de Georges Lemmen réalisent des miracles de perfection dans l'équilibre. Tons et formes se soutiennent, s'appuient, se contrebalancent, avec une puissance qui fait de la page considérée une construction solide et mettent l'œil si à l'aise que le regard s'attache.

Regardez à distance convenable, si vous les retrouvez après l'exposition, *le Chat* et *la Liseuse* (cadre n° 206).

Je maintiens cependant le terme croquis, et je continue de l'expliquer. Croquis où tout est à son rang, croquis travaillés, traités eux-mêmes en œuvres finies, lignes, tons, mis en leur place dynamique et perspective, croquis pris, repris, corrigés avec cette volonté de ne pas charger, de ne pas sortir du croquis, de monter tout l'effort à un même niveau dans toutes les parties; nulle part rien au delà, nulle part rien en deça. Voyez le portrait à chevelure rousse, recherchez-le (n° 211), le portrait de Madame L... (193), l'admirable nu onduleux du 187, intitulé *le Repos*, qui appartient à M. Grégoire Le Roy, qui vous le montrerait volontiers toujours; cet autre nu léger, où le blanc du corps, l'ocre d'une écharpe et le bleu du ciel font un concert divin de sereines clartés. (Affiche 1908 de la Libre Esthétique.)

C'est l'avis de beaucoup, de trop de personnes, que l'œuvre de Lemmen est seulement rudimentaire. Je pense que cette appréciation est trop simpliste et qu'elle exige quelques correctifs, que j'ai tâché d'indiquer.

Pennell encore un invité, de Philadelphie, dont l'esprit sans doute inquiet rechercha par le monde, en Amérique, en Italie, en Angleterre, en Espagne, en France, les aspects tourmentés des grandes villes. Il grave ses impressions directement sur le cuivre, s'installant en plein air avec sa plaque, comme d'autres le font avec leur album. Cette méthode ardente a donné à son trait un frémissement particulier où l'on sent l'influence de la

vie ambiante immédiate. Pennell est un de ces artistes rares dont le trait est si intéressant à lui seul qu'il pourrait faire tout l'objet de leur œuvre. Coins de villes, ports, cathédrales, arches de pont ont servi de prétextes à sa manière, ici en traits ténus, là en larges touches, effets de noirs profonds et de clartés dans la nuit, toutes belles pages, les unes fleuries de lumière, les autres poignantes.

De Guys, il est difficile de parler, Baudelaire l'ayant fait avant nous. Mais Baudelaire a employé à ce portrait quelque cent pages, publiées dans les éditions Calmann-Levy, sous le titre *Le Peintre de la vie moderne*.

Guys (1802 à 1892) regardait avec avidité les petits spectacles de la vie des grandes villes. Il jouissait, dit Baudelaire, des beaux équipages, des fiers chevaux, de la propreté éclatante des grooms, de la dextérité des valets, de la démarche des femmes onduleuses, des beaux enfants heureux de vivre, et d'être bien habillés; du régiment qui passe, et de bien d'autres choses moins martiales et plus folâtres. Toutes ces impressions il les a traduites par le dessin, par l'aquarelle, avec un esprit pénétrant, une sensualité éveillée, du caractère toujours, et beaucoup d'élégance. On ne saurait donner une idée de cette œuvre sans ramener le lecteur vers les gravures 1830 à 1860, mais si la forme a changé, le fond en reste accessible et il est d'aujourd'hui.

\* \* \*

Révérons les pointes sèches de M. Chahine; l'artiste nous apporte avec elles un peu de beauté plastique humaine. On la tient fort en mépris de nos jours, cette beauté plastique; principalement, les artistes qui font profession d'être dans les rangs avancés. Ils me rappellent ces naturalistes qui ne peuvent entendre parler d'une fleur ou d'un animal, à propos de leur beauté, sans lever les épaules! M. Chahine nous apporte de la beauté humaine avec son joli modèle sous cinq aspects différents. Il a le trait spirituel et délié, la coloration chaude, l'art des oppositions lumineuses d'apparence simples. C'est de l'art fait librement, devant une chose belle, qui est ici une femme ou fillette souriante, gravée largement, d'un trait onctueux, en des costumes d'Orient. Il y a bien aussi du mérite aux œuvres d'art produites sans efforts, d'inspiration facile, où l'on ne peine pas avec l'artiste à se battre les flancs!

\* \* \*



Et Brouet, le cinquième invité? J'aimerais à voir les eaux-fortes de Brouet dans un livre, comme illustrations. Sa pointe est anecdotique, raconte, comme une plume, les détails amusants et pittoresques. La *Baraque du chiffonnier*, le *Campement de Romanichels*, sont presque des anecdotes; on voit que le burin, en courant, écrivait une histoire.

\* \* \*

Par feu Isidore Verheyden, nous clôrons la liste des invités. Il était intéressant de nous donner un souvenir de cet artiste qui fut de ceux, dit Lemonnier, « desquels on peut dire qu'ils ne vécurent aucun jour sans émotion ». A propos du peintre, Lemonnier s'exprime ainsi : « D'un coloris rutilant et polychromé, il applique une touche emportée à une sorte de sens décoratif du paysage ». Ce sens décoratif du paysage, cette préoccupation qui ne quittait jamais Verheyden, c'est elle encore que nous retrouvons dans la série exposée de ses eaux-fortes.

\* \* \*

Il nous semble que nous pourrions passer au second groupe d'artistes, ceux qui ne sont pas invités et qui sont là en qualité de maîtres de la maison, à Marc-Henry Meunier. Depuis ses premières expositions, Meunier n'a cessé de grandir. On a pu croire qu'il empruntait une partie de sa grandeur au choix de ses sujets. *Où dorment les vieux paysans*, par exemple, qu'il donna jadis. Mais, aujourd'hui, est-il assez simple? *Maisons de pauvres gens*. Les décrire? Sur chaque eau-forte une maison de pauvres gens dans la campagne. C'est tout. Personne, la maison, qui n'a pas de porte, a devant le seuil une brouette auprès d'un tas de fumier. Mais quelle brouette et quel fumier! Ne trouvez-vous pas ridicule que je dise épiques cette brouette et ce tas de fumier! Meunier a le sens de l'épique, un sens aujourd'hui presque perdu. Cette brouette symbolise, peut-être, tout le travail humain, l'âpre labeur des champs; les champs s'aperçoivent derrière la maison, étreignants et funèbres; ce fumier, il évoque, lui aussi, quelque symbole grandiose, la métamorphose, le travail de la mort pour la vie, l'attente de la vie grouillante dans l'ombre de la nuit.

Comme métier, le trait est large, bien mordu dans le métal, puissant, profond. Le papier est devenu matière résistante. Il

faudrait, semble-t-il, un ouragan, pour bousculer cette feuille-là; elle est désormais à chaux et à sable! Meunier, un artiste qui ne craint pas de montrer son métier, d'appuyer, d'insister, parce qu'il en connaît la sûreté et sait que partout où il y aura un trait il y aura aussi un peu de son âme incrustée dans la composition. Et celle-ci a fait de ces deux *Maisons de pauvres gens* deux pages magnifiques d'une solidité intense et d'une grandeur poignante.

\* \* \*

Les antipodes existent en art comme sur la terre. Meunier et Fernand Khnopff réalisent celles-là. Oui, comme choix de sujets et comme idéal dans l'exécution. Mais tous deux ont un point commun, la maîtrise de ce qu'ils veulent. Celui-ci, en ses dessins et pastels, semble préoccupé du problème de réaliser son œuvre avec le moins de matière possible, une brise déposant des pollens sur la feuille, ou, si vous aimez mieux, la pruline sur la peau immaculée d'un fruit. Quant à la question des têtes, presque toutes et toujours coupées par le sommet, comme chacun sait, ne la discutons plus. Il n'en est pas moins vrai que, dans une exposition, cette répétition, forcément fatale, est regrettable tout de même. Mais l'artiste m'objectera, fort raisonnablement, que l'on ne peint pas pour les expositions qui ne sont, de l'art, que non pas les salons, mais les marchés. Enfin, soit, l'affaire des têtes est entendue depuis des années. Reste à Fernand Khnopff, pour sa joie et pour la nôtre, son amour du mystère, qui en fait un des artistes les plus intellectuels et les plus éveilleurs de curiosités de nos jours; son raffinement y ajoute une note aiguë qui fait vibrer dans les hautes régions les nerfs de certaine perversité, rare et sereine comme en auraient des anges qui auraient trempé le bout de leurs doigts dans les passions humaines. Ajoutez à cet attrait, qui est pour beaucoup d'âmes comme le miroir où elles reconnaissent quelques-unes de leurs vibrations, ajoutez cette pondération, ce trouble savant des couleurs; cette délicatesse de touche qui laisse toujours le regard indécis; tout cela fait de l'artiste un organiste puissant qui joue subtilement avec les nerfs tout de suite saisis des « spectateurs », pour peu qu'ils soient « de la famille ». Signa-lons, comme nouveauté, le « nu gris », dans des colorations qui nous paraissent nouvelles chez Fernand Khnopff.

\* \* \*

J'aimerais assez de placer après Khnopff, Paul Artot, avec ses deux compositions, l'une rose fleur de pêcher pour une tête d'enfant aux beaux yeux ; l'autre, rose flamme, pour la fillette au papillon. Cet artiste a, lui aussi, la vénération de la beauté plastique humaine, non qu'il la doive à une tradition, recueillie au cours de ses longs séjours en Italie, mais à un instinct qu'il eut de tous temps, à une sorte de conception suave et sensuelle de la vie. Lui aussi n'aime pas les excès de couleurs et s'il s'élève à des tons vibrants, il aime à les maintenir dans la même gamme ; lui aussi fuit les empâtements, les ouvrages trués ; un ton à sa place et c'est tout. Le métier est délicat, la main habile et l'œil fin ne redoutent pas les visages où la jeunesse met seulement des ombres encore presque imperceptibles ; les modelés sont juvéniles et laissent, sans oubli anatomique cependant, la composition éblouissante et fraîche. A poursuivre un idéal de beauté, comme support de ses dons de peintre, il ne nous paraît pas que l'artiste perde rien, bien au contraire !

\* \* \*

Revenons à l'eau forte et au dessin pur, par le bon graveur Auguste Danse, toujours scrupuleux, soigné, inlassable, qui nous montre son travail de 1910 et même déjà ce qu'il a fait en 1911 ! Au nombre de ces derniers travaux, un fin portrait de femme, où l'artiste a mis la science de sa longue carrière et l'éternelle jeunesse de ses doigts habiles.

\* \* \*

Avec Jacob Smits nous quittons les délicatesses de la forme, pour entrer dans un domaine d'art où tentent de régner seul le sentiment, le caractère. Ici, la beauté cherchée change de sens et ne réside plus que dans la masse, dans la synthèse des traits, dans l'allure de l'ensemble. *La Marchande de beurre*, *Le Hameau campinois*, sont de petites choses, très grandes. La page est toujours bien remplie, l'impression intense, le trait plein de naïveté. J'avais pris cette marchande de beurre pour une marchande de paniers ; cette confusion, je la rapporte pour mieux caractériser le faire peu détaillé de l'artiste ; qu'importe, qu'elle vende ceci ou cela ? L'impression est dans la ligne, dans les lumières et les ombres ; telle encore *la Mère au berceau*, aux lignes calmes, bien équilibrées, où se concentre une émotion

intense, et qui nous paraît l'œuvre la plus réussie des vingt-cinq eaux fortes composant l'album de Jacob Smits.

\* \* \*

Cette exposition touffue nous montre encore quelque deux cents numéros. De Marten Van der Loo, des eaux fortes en couleur, ce ragoût devenu fort à la mode, pas mauvais, après tout. Ces deux *Dégels à Malines* — où il dégèle sans doute comme ailleurs — sont richement cuisinés ; le plus sombre est le meilleur. Même cuisine de Celos. Nous avons cherché, pour l'eau forte en couleur, des termes plus respectueux, nous n'en avons pas trouvé. A notre avis, c'est un art surchargé, d'un procédé qui n'est tolérable qu'à la faveur d'une extrême discrétion. De Beauck, *l'Etreinte* nous montre, chez l'artiste, une violence excessive d'expression. Vienne le métier. Du métier ? Mais M. Beauck en possède ! Voyez le coup de pied de cette femme qui bêche ! Le personnage est bien gravé, bien dessiné ; quelle force traduite par ce geste ? Alors pourquoi, ailleurs, négliger le métier ?

Combaz nous donne des bateaux qui ont du style et de l'agrément, de l'harmonie dans le groupement, mais, peut-être, l'ensemble est-il un peu vide. Duriau a de bons portraits. Zilcken, qui a voyagé en Algérie, a d'aimables notations d'oueds et d'oasis. Mme Louise Danse a copié *la Songeuse*, de Maes, du Musée de Bruxelles ; Scoyer, *la Dame à la bête à bon Dieu*, de Stevens.

Un panneau de la salle a été heureusement consacré à divers dessins de Victor Rousseau, où l'on retrouve les qualités mises en œuvre, on sait avec quel art, par l'artiste d'autre part. De Mlle Fievez et de Peeters, des eaux-fortes et des pointes sèches d'un dessin assez mou, sans nécessité. Des béguinages, plutôt indifférents, signés de la Haye. Le poète Verhaeren, toujours décapité, l'a été une nouvelle fois par Gailliard ; il ne gagne rien, hélas, à se retrouver complet sous le crayon de Cels.

Mme Wesmael a un *Rivage à Hastière*, bien estompé et un *Vieux cimetière à Boitsfort*, où l'artiste a traduit le symbole des renaissances éternelles. Nous ne saisissons pas bien le sens des compositions de Drésa pour *la Princesse de Babylone*, de Voltaire. Dans ses œuvres, Frison est bien rudimentaire ; Thysebaert bien lourd ; Mlle Franchomme, bien mince ; Maréchal a de bonnes pages, sans grand effort ; Mlle Louise Lemonnier a

traduit avec bonheur un effet de *Lumière dans l'eau* ; Flaschoen, illustrateur, semble avoir serré ses compositions, mieux rempli sa page ; Delstanche, *Coq et bécasses*, assez réussis. Enfin, Charles, Rosseeuw, Philippe, Lombaerts, De Port, Vibert, Nackaerts, Verhaegen, Bodart et M<sup>me</sup> Fles, ont tous des mérites variés, qu'il serait trop long de nuancer entre eux.

A citer, pour bien clore, les « cartons pour xylographie », de Dratz : portraits de Janson, Ysaye, Gevaert, Björnson, d'une ressemblance parfaite et d'une main de maître.

Et Robert Sand, directeur des expositions de l'Estampe, n'a-t-il pas droit aussi à quelques mots d'éloges ? Oui, tous les directeurs de cercles d'art sont des dévoués, auxquels le public, en général, doit son éducation et ses joies esthétiques. Des fleurs cueillies un peu partout, ils forment ces bouquets annuels, qui nous font connaître la floraison d'art de notre pays.

#### **Salle Studio. — MARGUERITE FRUCHARD.**

M<sup>me</sup> Marguerite Fruchard, — qui est socialement M<sup>me</sup> Allain de Villebon, — nous a donné à la *Salle Studio* une exposition de ses œuvres, fleurs à l'aquarelle. M. Alfred Grandidier, qui est de l'Institut, nous donne, au catalogue, deux pages, où l'académicien formule ce que nous avons à penser des œuvres de l'aquarelliste.

Nous n'aimons pas beaucoup cette façon d'imposer une opinion et nous la croyons même dangereuse, en tenant compte de l'esprit de contradiction, si commun à la nature humaine. Nous lirions toujours avec plaisir quelque page de l'artiste nous expliquant son œuvre et son idéal lui-même, ce qui est bien différent du rôle de magister rempli au catalogue par M. Grandidier.

Cette notice nous apprend, toutefois, que Marguerite Fruchard a eu la seule nature pour maître, qu'elle est un peu sauvage, farouche même, fuit le bruit, et vit dans une demi-solitude, plongée dans l'étude de la nature.

Eh bien, nous sommes fâché d'avoir à ratifier les compliments du membre de l'Institut. Les fleurs de Marguerite Fruchard font vraiment partie du monde aérien des floraisons. Voici des magnolias blancs, peints à grandes touches, d'un pinceau bien trempé ; des magnolias roses, s'enlevant sur un ciel d'azur pâle. Presque pas de couleur, c'est aussi léger que le sont, en avril, les larges corolles ouvertes sur le ciel encore

peu intense. Le même tour de force a été réalisé avec des chrysanthèmes blancs. Un peu de jaune, c'est le cœur ; un peu de rose vers les profondeurs du calice, quelques ombres légères, et tout cela fait le fouillis nombreux des pétales d'un vaste bouquet de chrysanthèmes blancs.

Visiblement, l'idéal de l'artiste est, ici, d'atteindre à la légèreté baignée dans la lumière. Les groupements, toujours heureux, se détachent sur le ciel, les sommets floraux s'évanouissent en clarté. Cela est difficile et cela est rationnel. Car il n'y a que le ciel pour avoir les clartés légères qui conviennent à la chair cristalline et lustrée des pétales.

La couleur, le caractère, la forme des fleurs, l'aspect sont rendus à la perfection, avec une vérité sans matérialité, en évitant la minutie, avec une vision large. Peut-être pourrait-on reprocher, parfois, un certain manque de plans. Tel le n° 10, pour me faire entendre, où l'atmosphère est chassée d'entre les fleurs. Mais des pages comme le n° 18, *cyclamens*, sont tout à fait parfaites ; les *pivoines roses* du n° 3 sont une envolée dans la lumière, le regard vibre, emporté.

### **Cercle artistique et littéraire. EXPOSITION H. RONNER**

Les chats de M<sup>me</sup> Henriette Ronner sont célèbres dans le monde des arts, où M<sup>me</sup> H. Ronner l'est elle-même par les chats.

Nous ne pouvons retracer toute la carrière de l'artiste, ainsi qu'il le faudrait pour faire honneur au peintre disparu. L'atelier H. Ronner sera vendu à La Haye, les 8 et 9 mars prochains. Cette vente a été précédée de l'exposition d'une partie des œuvres à laquelle nous a convié la famille, au Cercle Artistique.

C'est toute une vie consacrée à l'étude du chat. M<sup>me</sup> Ronner a, comme tous les peintres, cédé à la tentation du tableau, à la composition anecdotique du sujet. Telle, la *Mort d'un ami*, qui est, ici, le chien du marchand de sable, exténué par le travail, mourant sur la route. Mais où l'artiste a mis tout son soin, c'est dans les études de chats, où l'animal nous apparaît sans affabulation, sans décor, pour lui-même, tout seul sur la page blanche.

Ces études-là — comme seule peut en produire une longue carrière — sont des chefs-d'œuvre. Quelle conscience dans cette

interprétation dégagée d'artifices ; visiblement tout l'amour de l'artiste allait à ces fusains, ces crayons, ces dessins à la plume, qui constituent, aujourd'hui, un portefeuille immense ; tout y



décèle à chaque trait le travail scrutateur de l'artiste, qui savait voir la beauté de l'animal et sentait la finesse de ses expressions.

L'étude, c'est un entretien entre le modèle et l'artiste ; ce qui fait, à mon sens, souvent sa supériorité sur le tableau qui, lui, est plutôt un entretien de l'artiste avec la foule... future.

Dans cet ordre d'idées laissons de côté, bien entendu, l'étude informe de l'artiste qui cherche son art et l'apprend ; nous ne

parlons que de l'étude des maîtres qui, sachant leur art, fouillent l'expression d'un modèle. Les études de M<sup>me</sup> Ronner sont d'ailleurs si parfaites, qu'il n'y aurait rien à y changer si l'on peignait un tableau autour !

On sait que la carrière de M<sup>me</sup> Ronner, qui de son vrai nom s'appelait Henriette Knip, née à Amsterdam, va de 1836, quand elle exposa pour la première fois âgée de quinze ans, à 1909. D'abord elle avait peint les chiens, puis elle s'adonna exclusivement à l'étude des chats, vers 1860.

D'un modèle comme le chat, il y avait infiniment à espérer pour une artiste comme Ronner. Elle l'a traduit dans tous ses âges et dans toutes ses expressions, les plus vives et les plus alanguies. Toujours la plume, le crayon ou le pinceau, ou le fusain se sont montrés dociles, avec souplesse et nervosité. Une conscience, que l'on pourrait dire japonaise, a présidé à l'exécution de toutes ces études. En même temps, l'artiste n'a jamais perdu de vue l'atmosphère baignant le sujet, cette acquisition laborieuse de l'art occidental. Conscience et atmosphère s'unissent pour triompher, en de belles taches vivantes, souples, légères, qui immortalisent à jamais les feuilles où l'artiste a fixé ces savantes études, avec la liberté parfaite et l'expression intense qu'exigent le trait et le ton pour participer à la vie de l'art.

RAY NYST.

## LES CONCERTS

TROISIÈME CONCERT YSAYE (15 janvier). — CONFÉRENCE-RÉCITAL DU CENTENAIRE DE LISZT (18 janvier). — DEUXIÈME AUDITION DU « TONKUNSTLER ORCHESTER » DE MUNICH : *Direction J. Lassalle* (19 janvier). — CONCERT SUZANNE GODENNE et M. B. HILDEBRANDT (20 janvier). — RÉCITAL MEYTSCHICK (21 janvier). — DEUXIÈME CONCERT POPULAIRE : *M. Moritz Rosenthal* (22 janvier).

M. JOSEPH LASSALLE, après la consécration parisienne (qui couronne, hélas ! plus de ratés que de génies) a daigné montrer ses talents aux petits Belges : il vint à Bruxelles, et pour y rapporter des triomphes. Il peut dire : *Veni, vidi, vici*, car la répu-



tation de défiance et de froideur de notre public n'est pas un mythe...

Ce fut M. Lassalle qui dirigea le troisième concert Ysaye; il le fit de façon remarquable, menant avec une élégance et une précision rares une phalange de musiciens d'élite. Il faut insister sur cette direction souple, douce et pourtant si nette, si sûre, car les chefs d'orchestre sont comme les chefs d'Etat : les uns obtiennent par le despotisme ce que les autres gagnent par le prestige et la persuasion : M. Lassalle est de ces derniers.

Après une très bonne exécution du *Concerto grosso en ré mineur*, de HAENDEL, notre curiosité fut satisfaite : la *Symphonie n° 4*, de G. MAHLER, était présentée dans la « Notice » (écrite dans un français « difficile », par exemple) d'une façon alléchante : œuvre originale, hardie jusqu'au baroque, tour à tour sifflée puis acclamée, ... que sais-je encore. L'audition a dissipé ces illusions... cruelle déception ! Assurément ce n'est pas banal, c'est ingénieux peut-être mais jamais fantastique, ni bouffon, ni passionnant ! Voilà l'inconvénient de trop promettre.

Mlle ELSA FLITH a bien voulu remplacer, au pied levé, Mme BOSETTI, souffrante; c'est une cantatrice à la voix aimable et travaillée disant avec goût et sobriété.

Si M. Lassalle a de la délicatesse, il ne manque pas de feu ni de nerf : donnons comme preuve son interprétation ardente et échevelée de *Don Juan*, le poème symphonique de R. STRAUSS.

Ce même auteur eut une belle place dans le programme de la seconde audition du « Tonkünstler Orchester », que nous apprécierons ici pour donner un peu d'unité à notre chronique. Strauss y était représenté par un autre poème symphonique : *Mort et Transfiguration*, épopée où l'angoisse et le frisson se mêlent aux visions béatifiques en des contrastes vertigineux, vraiment émouvants.

Le prélude des *Maîtres-Chanteurs*, des fragments de *Par-sifal*, ainsi que des œuvres classiques exécutés de façon impeccable assurèrent à M. Lassalle les ovations bruyantes d'un public conquis et enthousiaste.

\* \* \*

Le centenaire de Liszt est un événement pour le monde musical. Partout les programmes se composent ou se modifient pour fêter le génial compositeur.

Dans une conférence documentée, M. le Dr Dwelhauvers

exposa avec clarté quelques traits de l'œuvre et de la vie de Liszt. principalement son séjour à Weimar et l'orientation qu'y suivirent ses aspirations artistiques.

Prenant comme exemple la *Faust Symphonie*, au programme du dernier Populaire, le conférencier s'attache à montrer le côté littéraire et philosophique des compositions lisztziennes. Et, poussant plus loin l'analyse, il se laisse aller à des considérations techniques sur les *procédés* du maître, considérations originales et fort intéressantes pour les musicologues, mais que le public n'a pas appréciées à leur juste valeur. Un peu plus de personnalité, de couleur et de vie dans le débit n'auraient pas nui au succès du causeur.

Des artistes sympathiques se chargèrent d'illustrer les aperçus fournis par M. Dwelshauvers.

M. Arthur Van Dooren, mit le meilleur de son talent dans la *Rhapsodie n° 8* et la *Polonaise n° 2*.

M<sup>me</sup> Marie-Anne Weber, que nous avons entendue déjà aux auditions de la « Libre Esthétique » (si nos souvenirs sont exacts), dit la mélodie avec beaucoup d'intelligence, de spontanéité et de charme.

Soirée d'art s'il en fut et pieuse attention à la mémoire des grands disparus.

\* \* \*

M<sup>lle</sup> Suzanne Godenne, une jeune pianiste virtuose, que nous avons déjà signalée à l'attention du public, vient de remporter un nouveau et légitime succès. L'an dernier déjà, nous énumérions ses qualités de force, de poésie dans le phrasé, de vélocité parfaite. Elle n'a rien perdu : au contraire, le contact des grandes et belles compositions classiques ou modernes, telles par exemple les *Variations symphoniques*, de César Franck, ont mûri et affiné la compréhension artistique et l'intime pénétration des différents chefs-d'œuvre interprétés.

M. M.-B. Hildebrandt est un violoniste de bonne école, chez lequel la pureté du son et la souplesse du coup d'archet sont remarquables.

Les solistes étaient secondés admirablement par un orchestre stylé par l'excellent chef M. Théo Ysaye. Il ne faut rien ajouter de plus : chacun aura l'impression que ce concert fut d'une tenue irréprochable.

\* \* \*

M. Marc Meytschick est un pianiste à la sonorité puissante, énergique, au jeu velouté et délicat, si pas très cristallin. La *Sonate en ut mineur* (op. 35), où entre la célèbre *Marche funèbre*, fut bien nuancée, bien dessinée aussi, à part quelques brusqueries qui détruisent cette passion, toujours harmonieuse même en ses élans les plus désordonnés, qui enveloppe la musique de l'amoureux rêveur. Un bon point pour l'éclectisme du programme où Scriabine et Meatner voisinaient avec Beethoven, Liszt et Rachmaninoff.

*Remarque : Ne pourrait-on empêcher pendant l'exécution des morceaux des sonneries électriques intempestives et persistantes ? Il faudrait fonder la « Ligue pour la protection des exécutants ! »*

\* \* \*

Au cours de la répétition du deuxième concert populaire. M. Sylvain Dupuis s'est montré à la fois : satirique aimable, critique clairvoyant et habile chef d'orchestre.

Après l'exécution soignée de la *Faust Symphonie*, dont nous avons parlé plus haut, le public ne sembla pas comprendre le génie de cette œuvre et fut, une fois de plus, avare d'enthousiasme et d'encouragements. Cela suggéra, peut-être, à M. Dupuis la petite allocution dans laquelle, tout en annonçant que M. Rosenthal changeait son programme en souvenir de Liszt, il fit sentir l'indifférence qu'on témoigne encore aujourd'hui à ce maître compositeur. Gracieux petit coup de fouet !

M. Rosenthal joua donc le *Concerto de Liszt en mi bémol*, avec un toucher nerveux, net, finement martelé, d'un charme prenant dans la douceur. La virtuosité est vertigineuse, sans détruire l'unité, la sobriété et la justesse de l'interprétation. La *Berceuse de Chopin* et les *Variations sur un thème de Paganini*, de Brahms, deux contrastes où le talent de M. Rosenthal se révéla également consommé, nous permettent de le ranger parmi les premiers virtuoses.

EUGÈNE GEORGES.

---

# MEMENTO

**Accusé de réception.** — HENRI LIEBRECHT : *Un Cœur blessé.* — PAUL MÉLOTTE : *Essai sur le Théâtre futur.* — MARCEL ANGENOT : *Vers le Sphinx.* — CHARLES BULS : *L'Isolément des vieilles Eglises.* — OSCAR THIRY : *La belle au bois s'éveille.* — L. JEANCLAIR : *Plus haut!* — GEORGES RENS : *La Lyre aimante.* — RENÉ KEMPERHEYDE : *Tout simplement un poète d'amour...* — A. LECOCQ : *Dix petits poèmes pour chanter d'humbles choses.*

\* \* \*

**Nos illustrations.** — Nous avons décidé, comme on en peut juger par la présente livraison, de donner une importance considérable à l'illustration de notre Revue. Chaque mois la chronique des Salons sera l'occasion de la reproduction de dessins inédits de nos meilleurs artistes.

De même aussi que la plume spirituelle de M. Oscar Liedel commente le texte des amusantes chroniques de M. F.-C. Morisseaux, le crayon de M. Jean Droit illustrera, à partir du 1<sup>er</sup> mars, les ironiques fantaisies de Bruscamille.

Chacun connaît la verve élégante du talent de M. Jean Droit, lequel expose précisément, en ce moment, dans la salle de la *Chronique*, galerie du Roi, une série de dessins dont le succès est considérable.

\* \* \*

**Le mouvement flamingant.** — La revue *Wallonia*, libre d'attache politique et rebelle à toute coterie régionale, entreprend une *enquête sur les menaces flamingantes.*

S'adressant à tous ceux qui veulent sauvegarder en Belgique la civilisation latine et les droits des Belges wallons, et qui entendent, néanmoins, respecter les droits légitimes de nos compatriotes flamands, elle leur demande d'écrire pour ses lecteurs leurs avis sur les entreprises annoncées contre notre langue :

1<sup>o</sup> *Convient-il de supprimer en Belgique une Université française? de créer une Université flamande?*

2<sup>o</sup> *Quelles mesures convient-il de prendre pour arrêter la lutte sans merci poursuivie dans*

*le pays entier contre le français et contre la race wallonne?*

Les réponses doivent être adressées avant le 15 février, à M. F. Mallieux, avocat près la Cour d'appel, rue Beeckman, 20, Liège.

\* \* \*

**Le Foyer.** — Sous ce nom vient de s'ouvrir au Palais des Arts, 42, rue des Palais, un Institut artistique et pratique féminin qui, à côté de cours réguliers donnés par des professeurs réputés, organise des Matinées littéraires et artistiques.

Le programme, élaboré pour la saison d'hiver 1910-1911 par Mlle Andrée Brives, directrice du *Foyer*, comporte :

Dix mercredis artistiques, à 4 h. 3/4 du soir.

1. — 11 janvier 1911, Conférence inaugurale par M. Edmond Picard. Sujet : *La Caractéristique de l'Œuvre d'Art.*

2. — 18 janvier, Première Séance de sonates pour piano et violon, consacrée à la musique italienne, avec le concours de MM. Nicolas et Marcel Laoureux. *Causerie*, par M. Charles Martens.

3. — 25 janvier, Deuxième Conférence avec récitations, par M. Joséphin Péladan. Sujet : *L'Art Franciscain.*

4. — 1<sup>er</sup> février, Deuxième Séance de sonates pour piano et violon, consacrée à la musique allemande. *Causerie*, par M<sup>lle</sup> Maria Biermé.

5. — 8 février, Troisième Conférence avec projections, par M. Marcel Laurent, chargé de cours à l'Université de Liège. Sujet : *Sculpteurs grecs et Images gothiques.*

6. — 15 février, Troisième Séance de sonates pour piano et violon, consacrée aux compositeurs belges. *Causerie*, par M. Léon Dubois, directeur du Conservatoire de Louvain.

7. — 22 février, Quatrième Conférence avec projections, par M. Louis Dumont-Wilden. Sujet : *L'Art du XVIII<sup>e</sup> siècle.*

8. — 8 mars, Quatrième Séance de musique, consacrée à *Schubert* et à *Schumann.* *Causerie*, par le baron Ultaïn de Coppin.

9. — 15 mars, Cinquième Conférence avec projections, par M. Charles Bernard. Sujet : *Un Sourire dans les pierres.*

10. — 22 mars, Cinquième Séance de musique, consacrée à *Bach. Causerie*, par M. Ernest Closson.

Dix samedis littéraires, à 4 h. 3/4 du soir.

1. — 7 janvier, Conférence inaugurale, par M. Edouard Ned. Sujet : *La Psychologie de l'enfant chez quelques romanciers contemporains*.

2. — 14 janvier, Deuxième Conférence par M. Georges d'Esparbès, conservateur du Palais de Fontainebleau. Sujet : *Joséphine femme et impératrice*.

3. — 21 janvier, Troisième Conférence accompagnée de récitations musicales, par M. Georges Virrès, avec le concours de M<sup>me</sup> Marie Derboven, professeur au Conservatoire royal de Bruxelles. Sujet : *L'Art et la Vie*.

4. — 28 janvier, Quatrième Conférence accompagnée de récitations musicales, par M. Joséphin Péladan. Sujet : *L'Idealisme*.

5. — 4 février, Cinquième Conférence, par M. Paul Spaak. Sujet : *Un poète oublié : Jean Lemaire de Belges*.

6. — 11 février, Sixième Conférence, par le comte François de Nion. Sujet : *Marie-Antoinette et la Révolution*.

7. — 18 février, Septième Conférence, par M. Georges Doutrepoint, professeur à l'Université de Louvain. Sujet : *Les Femmes et la littérature en France*.

8. — 4 mars, Huitième Conférence, par M. Henri Bordeaux. Sujet : *Mme de Sévigné*.

9. — 11 mars, Neuvième Conférence, par M. Georges Rency. Sujet : *Les femmes en Belgique*.

10. — 18 mars, Dixième Conférence, par M<sup>me</sup> Jane Dieulafoy. Sujet : *L'Espagne mystique au XVII<sup>e</sup> siècle*.

PRIX DES PLACES :

Loge (la place) et fauteuils réservés : 5 fr.  
Fauteuils : 3 fr. Entrée : 1 fr.

ABONNEMENTS :

Aux dix samedis littéraires. — Loge et réservés : 30 fr. Fauteuils : 20 fr.

Aux dix mercredis artistiques. — Loge et réservés : 30 fr. Fauteuils : 20 fr.

Aux deux séries réunies. — Loge et réservés : 55 fr. Fauteuils : 35 fr.

S'adresser au secrétariat du *Foyer*, rue des Palais, 42.

\* \* \*

**Les collections Vermersch.** — Un amateur, dont les collections étaient célèbres, M. Vermersch, vient de mourir à Bruxelles, en

léguant à l'Etat l'ensemble des objets d'art et de curiosité qu'il avait réunis depuis trente ans. Le legs comprend une importante série de sculptures sur bois et sur pierre, de merveilleux ivoires, la plus belle collection de Tournai que l'on connaisse. On y voit figurer aussi une remarquable série d'objets du XVIII<sup>e</sup> siècle : boîtes, tabatières, miniatures, éventails, etc..

A signaler encore de jolies tapisseries, des instruments de musique destinés au Musée du Conservatoire, des collections d'armes et d'armures pour le Musée de la porte de Hal, des meubles, des dinanderies et des ferronneries d'art.

Gantois de naissance, M. Vermersch a, en outre, légué au Musée de Gand une statue en marbre, *Giotto*, de Vinçotte, deux groupes en terre cuite de L. Harzé et une suite de tableaux anciens, parmi lesquels un beau portrait d'homme par Corneille de Vos.

\* \* \*

**Le Salon de l'art contemporain** qui aura lieu du 18 février au 2 avril dans la salle des fêtes de la ville d'Anvers, place de Meir, comprendra une section d'art décoratif qui groupera les œuvres de plusieurs maîtres français contemporains et une section d'art belge.

Citons parmi les œuvres de la première section : quatre panneaux décoratifs et un ensemble de tableaux et d'études d'Aman-Jean, une quarantaine d'aquarelles de Boutet de Monvel, le *Drame de la mer*, un nu et plusieurs autres toiles de Ch. Cottet. Maurice Denis exposera quatre panneaux décoratifs et quelques grands cartons à la gouache ; Henri Martin, des tableaux de cheval et une peinture de 7 mètres sur 5 ; René Ménard, trois grandes œuvres décoratives et une série de tableaux de cheval ; Lucien Simon, plusieurs tableaux et deux grands panneaux décoratifs.

\* \* \*

**Le volume des comptes rendus des séances du troisième Congrès d'éducation familiale** vient de paraître. Il renferme des renseignements généraux sur cet important Congrès qui comptait 3,200 membres, parmi lesquels toutes les notabilités pédagogiques de plus de vingt nations. Ce volume donne le compte rendu des séances générales et des discussions des réunions des huit sections. Il sera envoyé incessamment à tous les membres du Congrès. L'on reçoit encore de nouvelles inscriptions jusqu'au 1<sup>er</sup> mars. Moyennant

l'envoi d'une somme de 10 francs à M. Pien, 14, rue Rubens, à Bruxelles, les nouveaux membres recevront, comme les anciens, es neuf volumes du Congrès, c'est-à-dire les huit volumes des rapports et le neuvième volume, celui des comptes rendus des séances.

Une cinquantaine d'excellents rapports n'ont pu être imprimés dans les neuf volumes ; ils seront publiés *in extenso* ou en résumé dans la *Revue de l'éducation familiale*, dont on peut se procurer des numéros spécimens chez M. Pien, précité. Les abonnés seront informés des nouveaux congrès et de tous les progrès relatifs à l'éducation de l'enfance. C'est la seule Revue qui s'occupe pratiquement des problèmes si importants de la formation du caractère dans la famille.

\* \* \*

**M. H. Seguin**, du *Théâtre royal de la Monnaie, professeur de chant et de déclamation lyrique*, 29, rue de l'Évêque, à Bruxelles.

\* \* \*

**En l'honneur de Guillaume Guidé.** — Il s'organise une manifestation de sympathie en l'honneur de M. Guillaume Guidé, à l'occasion de sa retraite du Conservatoire royal de Bruxelles, où il professa si brillamment durant vingt-six années.

A la demande de M. Guidé, les fonds recueillis seront consacrés à la fondation d'un prix de hautbois au Conservatoire.

Le comité, sous la présidence d'honneur de M. Edgar Tinel, directeur du Conservatoire, et la vice-présidence d'honneur de MM. E. Jacquain, échevin des beaux-arts, et E. Verlant, directeur général au ministère des sciences et des arts, est composé de MM. Lagasse-de Locht, A. De Greef, Ed. Jacobs, L. Van Hout, S. Dupuis, E. Ysaye, M. Kufferath, M. Schleisinger, O. Maus, J. Nahon.

Les souscriptions doivent être adressées à M. P. Bosquet, trésorier, 24, rue de Berlaymont, à Bruxelles.

\* \* \*

**L'Exposition du Livre belge en 1910** s'ouvrira, le 1<sup>er</sup> février, à la Maison du Livre, rue Villa Hermosa. On a pu se rendre compte, lors de l'Exposition de Bruxelles, qui s'est fermée il y a trois mois, des grands progrès réalisés en Belgique dans le domaine de l'édition : le joli stand des industries du Livre, que l'incendie du 14 août a malheureusement anéanti, témoignait des efforts de nos imprimeurs et de nos éditeurs, et soutenait vaillamment la comparaison avec les pays voisins.

Mais au Solbosch les préoccupations des nombreux visiteurs étaient à des attractions si multiples que le Livre a pu leur échapper. Il s'est réfugié dans la coquette Maison du Livre, son home, où il sollicite l'attention des amateurs, de tous ceux qui veulent se rendre compte de ce que l'art, la science, la littérature a inspiré l'année dernière à nos écrivains et de la manière dont les éditeurs et les imprimeurs ont matérialisé leur pensée.

\* \* \*

M. HENRI LAFONTAINE, sénateur, directeur de l'Institut International de Bibliographie, donnera le mercredi 8 février, à 8 1/2 heures du soir, à la Maison du Livre, 3, rue Villa Hermosa, une conférence sur le sujet suivant : *Aperçu général de la production belge pendant l'année écoulée.*

\* \* \*

M. GEORGES RENCY, secrétaire général de l'Association des Écrivains belges, donnera le jeudi 16 février, à 8 1/2 heures du soir, rue Villa Hermosa, 3, une conférence sur le sujet suivant : *Les Œuvres littéraires belges qui marqueront de l'année 1910.*

\* \* \*

**M<sup>me</sup> Paul Lefizelier**, retour de Paris, a l'honneur d'inviter sa nombreuse clientèle élégante à visiter ses Salons de Modes, 142, rue Royale.

# Causerie financière

Le 27 janvier 1911.

Avant de me mettre en rapport avec les lecteurs, j'adresse à la direction de la *Belgique Artistique et Littéraire* mes plus sincères remerciements pour la grande satisfaction qu'elle me procure et la confiance qu'elle me témoigne en me chargeant du soin de la chronique financière.

Je m'efforcerai de donner à mes causeries le plus d'attrait possible, et c'est avec la plus grande impartialité que je renseignerai mes lecteurs. Les conseils que je me permettrai, parfois, de leur donner seront toujours le résultat d'études sérieuses et approfondies.

L'année 1911 s'est ouverte sous de très bons auspices, et la campagne financière promettait les meilleurs résultats. Les grands marchés étrangers faisaient preuve d'excellentes dispositions.

New-York, Berlin, Londres étaient en très bonne tendance et Paris avait une orientation bien marquée à la hausse; l'argent était partout abondant et les reports s'étaient faits avec la plus grande facilité.

Si à la fin de ce premier mois on constate dans certains compartiments une légère faiblesse, elle ne peut être attribuée qu'à des réalisations de bénéfices; cette réaction, à mon avis, ne peut être que favorable au marché et permettre à ceux qui désirent s'intéresser à certaines valeurs, de le faire à des conditions assez avantageuses.

A tout seigneur tout honneur : je consacre le fond de ma première causerie à notre Rente nationale. Pour ne pas employer le cliché traditionnel qui consiste à déclarer que « nos Rentes sont faibles, peu actives et que leurs cours » parviennent difficilement à se relever », je ferai remarquer, au contraire, que le cours de 92 francs environ est très normal et que nous pouvons nous flatter du crédit qui maintient notre 3 p. c. à ce niveau.

Pour prouver ce que j'avance, il me suffit de faire une comparaison entre notre fonds national et ceux des principaux pays d'Europe.

La Rente russe 3 p. c., qui avait été très touchée lors de la guerre japonaise, a été remontée au cours de 84 francs. Tout le monde est d'accord pour reconnaître la richesse de

ce pays qui actuellement (la hausse de toutes ses valeurs industrielles le prouve) est en pleine prospérité.

La Rente allemande 3 p. c. cote également 84 francs environ, et la 3 1/2 est à 94 francs.

L'Espagne et la Turquie, qui donnent régulièrement du 4 p. c., maintiennent difficilement les cours de 94 et 95 francs.

L'Italie, dont les finances ont été très bien menées, a vu monter le cours de son 3 3/4 au-dessus de 102 francs. Mais il faut observer que cette rente est admirablement classée dans les grands portefeuilles, et ses détenteurs ne paraissent pas fort pressés de s'en défaire.

Quant aux Consolidés anglais à 2 1/2 p. c. ils paraissent, à tous les financiers, très élevés à 80 francs.

J'en conclus que, comparées à ces diverses rentes, les nôtres sont en posture très avantageée au cours de 92 francs.

Reste la Rente française qui en ce moment oscille entre 97 fr. 30 et 97 fr. 50. — A première vue elle paraît donc la plus favorisée de l'Europe.

Mais il faut tenir compte de nombreux facteurs qui soutiennent ces cours.

D'abord la richesse indiscutable et indiscutée du pays; le crédit illimité dont jouit la France dans tous les États du monde; et enfin la spéculation énorme qui se fait sur cette valeur tant par les échelliers que par la position de place.

Malgré les éléments indiqués ci-dessus, je ne puis encore admettre que ce cours de 97 francs ne soit pas surfait; car il est de notoriété publique qu'il n'est maintenu que par le gouvernement de la République qui depuis de nombreuses années n'a cessé de faire acheter quotidiennement au comptant par ses caisses, des quantités énormes de rente.

Supprimez ce dernier facteur, rendez-vous compte de l'effet que produirait ou que produira l'impôt sur le ou les revenus, et tout vous laissera supposer que les cours de la Rente française se nivèleront avec les nôtres.

\* \* \*

Il nous reste à passer rapidement en revue les diverses rubriques de la cote.

**Emprunts communaux :** Offerts par continuation.

**Banques :** Fermes avec quelques mouvements intéressants, notamment en *Banque Internationale* dont les fortes demandes qui se sont produites sur les titres de cette société,



sont, croyons-nous, justifiées par l'activité que déploie cet établissement.

La *Banque auxiliaire de la Bourse* pour la première fois depuis quatre ans, répartira un dividende à ses actionnaires. Les actions de capital recevront 5 francs, l'exercice de 1910 ayant laissé un bénéfice de 900,000 francs environ.

Les **Tramways** sont soutenus sans grandes variations. Le dividende Bruxellois est assez bien travaillé dans le sens de la hausse.

**Charbonnages** : Calmes et irréguliers, malgré l'annonce de la fin des grèves.

**Sidérurgie** : Négligée; marché toutefois assez bien soutenu. A noter la reprise des Forges et Laminoirs de Baume.

Les **Valeurs coloniales** marquent un temps d'arrêt. Seule l'ordinaire Haut-Congo est en avance à 1235.

Les **Glaceries** ont perdu leur vogue, et les **Verreries** sont empreintes de lassitude. Les transactions manquent d'ampleur.

**Actions diverses** : Les Grandes Brasseries de l'Étoile sont fort discutées, et après un nouveau recul, finissent la semaine en meilleure tendance.

Les Grands-Hôtels Belges sont mieux à 1230, sur l'annonce d'un dividende de 100 francs contre 45 francs l'an dernier.

A la cote étrangère il y a à signaler une reprise notable en Actions Kaïping. L'accentuation de la hausse se poursuit en Tubes et Forges de Sosnowice. L'action Gaz de Beyrouth manifeste une fermeté de bon aloi. Les recettes du « Metro » et de « La Parisienne » sont toujours en croissance, et ne peuvent que contribuer à la hausse de ces valeurs qui, à notre avis, méritent des cours plus élevés.

Pour finir, nous jetterons un coup d'œil rapide sur le marché de la *Coulisse*.

Ici, c'est le groupe canadien qui est en évidence et le record de la hausse est détenu par le Rio-Tram, suivi du Mexico-Tram. La Tanganyika, également travaillée, est en reprise sur les derniers cours. La Rand-Mines est calme. Il y a du mieux en Chemins Espagnols et les Varsovie-Vienne reprennent sur des achats berlinois.

En résumé, la semaine finit assez bien et le marché reste soutenu.

J. DE HASE,  
*Directeur de la Banque  
Bourse-Paris-Bruxelles.*

# **Bourse-Paris-Bruxelles**

**15. Rue du Gouvernement Provisoire  
BRUXELLES**

---

## **Opérations traitées par la Banque**

**Ordres de Bourse** au comptant et à terme sur  
Bruxelles, Paris, Londres, Berlin (Courtages  
les plus réduits).

**Opérations d'échelles de primes** par groupement  
(demander circulaires).

**Composition et vérification de portefeuille.**

**Coupons** : Encaissement sans frais.

**Vérification des tirages.** Echange de titres.  
Renouvellement de feuilles.

**Renseignements** sur toutes valeurs cotées et non  
cotées.

**Prêts sur titres.**

**Emissions.**

**Étude** de toutes affaires financières, industrielles et  
commerciales.

**Création de sociétés**, Commandites, Associations.

**TÉLÉPHONE 124.32**

## BIBLIOGRAPHIE

### Chez Fasquelle :

EMILE BERGERAT : *Souvenirs d'un enfant de Paris* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Quand on a de pareils *Souvenirs*, encore que certains soient mélancoliques et d'autres douloureux ou terribles, ce doit être un vrai plaisir que de les rassembler, de les écrire. Je suis sûr que la préparation de ce livre a procuré à M. Bergerat plus de joie que celle de n'importe laquelle de ses œuvres. Aussi a-t-il retrouvé ses vingt ans pour nous raconter ses débuts littéraires, ses bonnes *Années de Bohême* qu'il vécut, sous l'Empire, avec ces jeunes gens dénués d'écus, mais riches en talent, qui allaient devenir les princes des lettres françaises.

Ce gros volume de plus de 100 pages ne laisse pas un instant faiblir l'intérêt, car à chaque paragraphe nous trouvons des détails inédits, savoureux ou touchants sur les célébrités d'aujourd'hui ou d'hier.

\* \* \*

CHARLES-HENRY HIRSCH : *Amaury d'Ornières* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Voleur et criminel, mais parfait gentilhomme au demeurant, Amaury d'Ornières s'est réfugié à Londres. Sauvé de la misère par un riche Anglais, il inspire une passion folle à l'amie de son bienfaiteur Ellen Marvel. Il devient naturellement son amant et leur liaison donne à l'auteur l'occasion d'écrire quelques belles pages sur la force irrésistible de l'amour qui balaie tout, devoirs, conventions, scrupules, remords et le reste.

Mis enfin en possession des millions de la femme qu'il étran gla jadis — dans un roman précédent — pour les beaux yeux de *Nini Godache*, il songe à reprendre celle-ci, car il l'aime toujours. Mais Ellen Marvel, d'un coup de pistolet, met fin aux jours de ce triste personnage dont le cynisme outré laisse une im-

pression de malaise que ne dissipent ni la juste punition du vice, ni la rentrée définitive de Nini dans les sentiers de la vertu.

### Chez Ollendorff :

PAUL GAULOT : *Les Pâques véronaises* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Jacques et Delphine s'aiment; leurs amours sont contrariées, aussi combinent-ils un bel enlèvement; mais la révolution et l'émigration les séparent. La tourmente passée, Delphine épouse le général Hubert Desruettes dont Jacques se trouve être l'aide de camp et à la fille duquel il est fiancé — une fille du premier lit bien entendu. — Les anciens amoureux deviennent amants. Ils n'imaginent rien de mieux que d'occire le général. Celui-ci, un dur à cuire, échappe à leurs coups et il envoie Jacques se faire tuer. Mais la Providence — ou bien l'auteur — a pitié de la tendre Pauline Desruettes. Elle sauve Jacques qui n'est que blessé et qui lui revient tout entier, débarrassé de l'influence criminelle de Delphine que le dépit et la rage ont rendue folle.

En plus de ces aventures, M. Paul Gaulot nous décrit les splendeurs d'un bal sous le Directoire et il narre certains épisodes de la campagne d'Italie.

### Chez Flammarion :

ANDRÉ THEURIET : *Mon oncle Flo* (Un vol. ill., à 95 centimes). — Le succès des éditions illustrées à bon marché ne se dément pas. Il n'y a plus de grande maison d'édition qui n'ait aujourd'hui sa collection dans ce format et à ce prix. Les romans célèbres des grands auteurs édités chez Flammarion sont ainsi offerts tour à tour au public. C'est une des œuvres les plus aimées d'André Theuriét qui paraît aujourd'hui, très joliment illustrée par E. Bouard.

*Mon oncle Flo* est un de ces romans délicats aux péripéties attachantes, à la douce sentimentalité sympathique, aux descriptions pittoresques qui firent la gloire du délicieux écrivain. Comme beaucoup d'autres, l'intrigue de ce livre a pour cadre les sauvages et splendides décors de l'Argonne et du Barrois.

#### Chez Plon-Nourrit et Cie :

HENRY GRÉVILLE : *Mon chien Bop et ses amis* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — N'attendez pas de moi que je vous raconte les gentillesses non plus que les frasques du bon chien de M<sup>me</sup> Henry Gréville. Contentez-vous de savoir que Bop fut un chien affectueux, intelligent et bien élevé, mais qui ne s'interdisait pas certaines espiègeries, comme de chasser le mouton par exemple. Que voulez-vous ? On n'est pas parfait, et puis la perfection enlève toute saveur, tout intérêt à l'existence.

Or, la vie de Bop fut pleine d'intérêt, à telle enseigne que le récit de ses aventures — récit d'une belle tenue littéraire, soit dit en passant — constitue une lecture des plus attachantes. J'y ai pris très grand plaisir, je compte même réciter et vous ferez comme moi lorsque vous aurez lu ce livre charmant, plein d'humour, de cœur et de fine observation qui couronne dignement l'œuvre honnête et saine de M<sup>me</sup> Henry Gréville.

#### A la Librairie des Annales :

CLAUDE FARRÈRE : *La Maison des Hommes vivants* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Le dernier roman de M. Claude Farrère pouvait être prévu par tous ceux qui avaient lu attentivement *La peur de M. de Tierce*.

L'auteur y déploie une logique déroutante dans son explication de faits merveilleux.

André Parcy, officier de marine et amoureux de Madeleine de X... est amené, un soir d'orage, à découvrir que des vieillards enfermés dans une maison solitaire acquièrent une quasi-immortalité au prix de la santé de Madeleine et d'autres victimes, inconscientes de leur rôle d'ailleurs, et cette découverte lui coûte sa force, sa jeunesse et sa personnalité même.

Cette fantastique aventure, située dans le cadre de Toulon — cadre que M. Claude Farrère connaît bien — est d'un intérêt profond et varié.

*La Maison des Hommes vivants* est un joli jeu d'esprit, une gageure, une fantaisie émouvante, surprenante et très bien écrite. Que l'auteur à présent nous redonne une *Mademoiselle Dax* ou une *Bataille*.

#### Chez Sansot et Cie :

JANE CATULLE MENDÈS : *Chez soi* (Un vol., à 1 fr. 25). — M<sup>me</sup> Jane Catulle Mendès reçoit, paraît-il, chez elle des écrivains célèbres, d'illustres poètes et aussi quelques femmes élégantes.

Celles-ci, délaissant cakes et petits fours, déchirent à belles dents Juliette Boilautel, une romancière à succès. Elles lui refusent tout talent, ce qui est leur droit incontesté et, sous le prétexte insuffisant que cette pauvre Boilautel est antipathique à leur hôtesse, elles lui attribuent des mœurs inavouables, elles la traitent de prostituée, de fille... de la rue, en donnant des détails scabreux sur la conduite de leur victime.

M<sup>me</sup> Jane Catulle Mendès est indulgente à ses amies, mais je suis persuadé que son bon goût ne lui permettra pas de tolérer plus longtemps de pareils propos dans son salon. Le plaisir que nous aurons à lire les volumes suivants de ses *Petites confidences*, qui par ailleurs sont d'un enjouement et d'un pittoresque charmants, sera alors sans mélange.

#### Chez Stock et Cie :

CAFIERO : *Un abrégé du Capital de Karl Marx* (Un vol. in-18, à 1 fr. 50). — « Cafiero — dit le traducteur — a très exactement résumé, en style simple, la partie théorique du livre... Évitant les abstractions, il s'est attaché à mettre en relief, comme il fallait s'y attendre de sa part, la portée révolutionnaire d'un ouvrage où il voyait avant tout une admirable arme de guerre ; et donnant une large place à la partie historique, ainsi qu'à la description des misères du prolétariat de la Grande-Bretagne, il a su choisir de façon judicieuse les citations les plus instructives et les plus frappantes. »

Marx considérait le travail de Cafiero comme un très bon résumé populaire de sa théorie de la plus-value.

\* \* \*

PIERRE KROPOTKINE : *Champs, usines et ateliers* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Tous les pays

qui, autrefois, importaient des produits fabriqués cherchent à se créer une industrie nationale qui les affranchisse de l'étranger. Cette décentralisation de l'industrie entraîne, pour chaque peuple, la nécessité de produire lui-même la presque totalité des matières alimentaires qu'il consomme. Est-ce possible aujourd'hui et sera-ce encore possible demain si la population continue à augmenter? Kropotkine, ne se basant que sur des résultats déjà atteints à l'heure actuelle par une agriculture à base scientifique, réfute la théorie de Malthus, montre que la terre pourrait nourrir beaucoup plus d'habitants et établit que les progrès prochains de l'agriculture s'accompagneront d'une diminution considérable d'efforts humains.

L'auteur, qui n'a rien du théoricien, s'appuie toujours sur des faits et des chiffres si abondants et si convaincants qu'on ne sait ce qu'il faut le plus admirer, du savoir encyclopédique qu'un tel travail suppose ou de l'étonnante puissance de persuasion que possède Pierre Kropotkine.

\* \* \*

GUILLAUME APOLLINAIRE : *L'Hérésiarque et Cie* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — L'auteur a réuni sous ce titre légèrement effarouchant, une série de nouvelles où la bonhomie gauloise est en coquetterie avec l'érudition la plus large et la mieux documentée.

Les personnages de M. Guillaume Apollinaire ne reculent pas devant de salaces propos; ils sont de fins gourmets et de joyeux drilles, mais leur cerveau est lucide; ils s'intéressent aux forces inconnues pour les dompter et les asservir et font preuve de bravoure ou de ruse selon que l'occasion le demande.

L'auteur est ferré en théologie comme en histoire des religions; il connaît les provinces tchèques, la Hongrie, l'Italie, l'Allemagne, la France — et leurs mœurs — et conte un épisode de Wallonie d'une manière que ne désavoueraient pas nos meilleurs écrivains de terroir. Son imagination dans le « merveilleux logique » s'égale à celle de Wells, maître du genre — parfois à celle de Poë.

Et comme M. Guillaume Apollinaire est critique d'art, ses personnages ont de la ligne et de la couleur.

\* \* \*

LÉON TOLSTOÏ : *Œuvres complètes*, t. XXI (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — C'est la première partie des *Quatre Évangiles*. Cette exégèse des

Évangiles paraît pour la première fois en langue française. Elle fut écrite pour montrer que la doctrine chrétienne contenue dans les Évangiles n'a rien de commun avec la doctrine que l'Église enseigne. Léon Tolstoï écarte toute étude historique ou philosophique et recherche seulement, par l'examen du texte, le sens de la doctrine chrétienne qui est simple, claire et profonde, et répond aux besoins supérieurs de l'âme humaine.

Cet ouvrage, qui fut interdit par la censure russe, n'avait, jusqu'ici, été répandu qu'en manuscrits.

#### Chez Nelson :

PAUL BOURGET : *Le Disciple* (Un vol. in-16 relié, à 1 fr. 25). — *Le Disciple* fait époque dans l'histoire du roman contemporain. Il a été dès son apparition l'objet de discussions passionnées et l'occasion d'un débat célèbre entre Brunetière et Anatole France.

L'auteur examine dans quelle mesure un philosophe doit être tenu pour responsable des conséquences immorales que ses disciples peuvent déduire de sa doctrine. On peut ne pas partager l'avis de l'auteur, on peut même affirmer que M. Sixte est aussi innocent des aventures amoureuses et du crime de son « disciple », que Socrate lui-même l'était des crimes d'Alcibiade. Que l'on soit ou non d'accord avec Bourget, la valeur du roman reste la même. Par l'intérêt passionnant du récit, par la profondeur et la finesse de l'analyse, par la haute inspiration morale, ce roman à thèse reste le chef-d'œuvre de son auteur.

\* \* \*

*Petite Anthologie des Poètes français*. Introduction par CHARLES SAROLÉA. — La *Petite Anthologie des Poètes lyriques* vient combler une lacune fâcheuse dans la littérature. On avait publié jusqu'ici d'innombrables anthologies pour les écoles, « ad usum Delphini ». On attendait encore une « anthologie de poche » qui ne fût pas inspirée exclusivement par des nécessités pédagogiques et qui s'adressât au grand public à qui l'école n'a pas fait perdre la passion des beaux vers. La *Petite Anthologie* que l'éditeur Nelson publie dans sa jolie collection à 1 fr. 25, condense en un petit volume les chefs-d'œuvre les plus universellement aimés de la poésie lyrique depuis Villon jusqu'à Musset.

**Chez Bernard Grasset :**

MARTIAL PERRIER : *Poèmes d'Ombre* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50).

*Ma douleur tant aimée a fait place à l'ennui...*

C'est l'un ou l'autre. L'auteur, en des vers d'un grave classicisme harmonieux, célèbre la résignation, les pleurs, la mélancolie et parle plus volontiers de mort et d'oubli que de la joie d'être et d'espérer...

La note est uniforme, mais le poète s'en sert avec habileté et non sans charme.

\* \* \*

GUSTAVE GUESVILLER : *La Fille de M. Mahaut* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Victime de l'éducation stupide que l'on donne encore de nos jours aux filles dans la bourgeoisie provinciale, Sophie Mahaut, sans fortune et sans beauté, ne trouve pas d'époux. Comme le héron de la fable, elle refuse la main d'un honnête menuisier dont le commerce est prospère; plus tard, elle s'accommoderait volontiers d'un simple forgeron, mais celui-ci a trouvé mieux.

Devenue riche, elle voit surgir de nombreux soupirants, mais, sentant qu'ils n'en veulent qu'à ses titres de rente, elle se résigne à rester Catherinette.

La mélancolie de cette petite histoire sentimentale est peu en rapport avec le ton humoristique du livre de M. Guesviller, qui semble avoir pris ses types de provinciaux dans les caricatures de Huard.

\* \* \*

J. Novicow : *Le Français, langue internationale de l'Europe* (Un vol. in-18, à 2 francs). — Le monde entier, depuis le fâcheux incident de la Tour de Babel, réclame une langue universelle. Mais quelle sera cette langue? Le français, l'allemand ou l'anglais auront-ils l'honneur de devenir le parler auxiliaire international, ou bien choisira-t-on un des idiomes artificiels — volapuck, esperanto, ido, universal, novolatin, etc., etc. — que des savants à lunettes nous ont offerts jusqu'ici?

Après avoir démontré l'impossibilité pour ces langages créés de toutes pièces, de s'imposer, M. Novicow, avec méthode et clarté, prouve que la future langue auxiliaire de l'Europe sera le français, parce qu'il est vivant, parce que ses productions littéraires sont répan-

dues sur tout le globe, parce que la France est le vrai foyer de la civilisation et pour un tas d'autres raisons encore que je ne puis évidemment énumérer ici.

Que vont dire nos chers flamingants?

**Chez Émile Larose :**

PAUL BASTIER : *La Nouvelle individualiste en Allemagne, de Goethe à Gottfried Keller* (Un vol. gr. in 8°, à 10 francs). — Les genres littéraires ne sont plus considérés aujourd'hui comme des moules définitifs, où chaque auteur peut, en suivant certaines règles et formules, verser un contenu adéquat. Les formes poétiques ne sont que les expressions diverses de la sensibilité et varient avec elle. En Allemagne, le départ entre les différents genres : roman, conte, nouvelle, etc., est fait avec un soin minutieux qui répond aux habitudes de travail des sciences naturelles et philologiques. La Nouvelle surtout a ses théoriciens qui commentent les auteurs à qui, depuis longtemps, va la faveur publique. M. Bastier cherche à expliquer les raisons de cette sympathie et il étudie de la sorte non seulement l'esthétique d'un art, la psychologie d'un genre littéraire, mais l'état d'âme d'un peuple, chez qui, aujourd'hui encore, l'individualisme germanique subsiste sous l'impérialisme allemand.

**Chez G. Ficker :**

YVES LE FEBVRE : *Sur la pente sauvage de l'Aréz* (Un vol. in-18, à 3 francs). — Ces *Nouvelles bretonnes* nous apprennent que le Breton vit dans une malpropreté répugnante. Il boit outre mesure, jure et sacre avec la même exagération, il fait beaucoup d'enfants et régulièrement il meurt jeune par vent du sud-ouest. La tempête cependant épargne, chaque année, quelques pêcheurs qui, dans leur vieillesse, ont la charge de raconter les naufrages aux « mes-sieurs qui écrivent dans les journaux de » Paris ».

Quant à la Bretonne, c'est un beau brin de fille. Elle va court-vêtue, sa jupe de toile s'effiloche sur des mollets bronzés par le purin. Si, en hiver, elle est accueillante aux beaux gas du pays, elle réserve, en été, ses charmes parfumés aux citadins en villégiature...

Êtes-vous fixés?

**A l'Édition de Paris :**

MARCEL MARTINET : *Le Jeune homme et la vie* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50).

*Et je voudrais du moins que mon cœur reflétât,  
Dans la placidité sereine du flot plat,  
La vie indifférente et diverse; et j'envie  
L'intelligence simple et limpide de l'eau  
Qui semble, au bercement monotone du flot  
En harmonie aigüe et souple avec la vie.*

Il y a beaucoup de distinction, un charme alanguï qui n'est pas sans originalité, dans ces poèmes. Il y a aussi de la confiance et de la ferveur, ce qui est rare chez les « jeunes hommes » d'aujourd'hui précocement désenchantés.

—

**Chez H. Daragon :**

ALEXANDRE BONNEL : *Bob d'Argeant débauché* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Le héros de ce livre est un dégénéré, toujours en quête de sen-

sations nouvelles. L'amour simple et calme de Lise, sa femme, ne lui suffit pas. Après quelques adultères sans conséquence, il passe aux caresses hautement pimentées de sa jeune belle sœur, une gamine de 14 ans au tempérament de feu. De chute en chute, avant le coup de pistolet final, il s'éprend de Guido Reni, le violoniste jeune, talentueux et beau et cette affection se trouve pleinement partagée...

Jusque-là c'est parfait et le roman devrait en rester là. Malheureusement, l'auteur a jugé bon de donner la fille de Bob d'Argeant en mariage à Guido Reni, le mignon du père. Malgré de nombreuses circonstances adroitement atténuantes, ce dénouement soulève le cœur. Je sais bien que l'intention de M. Alexandre Bonnel fut simplement d'exposer un cas pathologique, mais ne vaut-il pas mieux laisser aux médecins le soin d'étudier ces questions d'inversion sexuelle dans leurs ouvrages spéciaux que ne lit pas le public auquel s'adressent les romanciers.

---

# LES REVUES A LIRE :

LA VIE INTELLECTUELLE, mensuelle, 47, avenue Jean Linden, Bruxelles.

L'ART MODERNE, hebdomadaire, 32, rue de l'Industrie, Bruxelles.

LA FÉDÉRATION ARTISTIQUE, hebdomadaire, 15, rue Fétis, Bruxelles.

LE GUIDE MUSICAL, hebdomadaire, 3, rue du Persil, Bruxelles.

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE, mensuelle, 11, rue Chisaire, Mons.

LE THYRSE, mensuel, 16, rue du Fort, Bruxelles.

WALLONIA, mensuelle, 138, rue Fond Pirette, Liège.

DURENDAL, mensuelle, 55, rue de la Source, Bruxelles.

LA REVUE GÉNÉRALE, mensuelle, 21, rue de la Limite, Bruxelles.

LE FLORILÈGE, mensuel, rue Verdussen, 47, Anvers.

L'ART A L'ECOLE ET AU FOYER, 165, chaussée de Namur, Louvain.

JOYEUSE, mensuelle, rue Henry Blès, 38, Namur.

L'OASIS, mensuelle, rue de Falisolle, Tamines.

LE CATHOLIQUE, mensuelle, 5, rue du Couvent, Bruxelles.

MERCURE DE FRANCE, bi-mensuel, 26, rue de Condé, Paris.

L'ACTION NATIONALE, mensuelle, 19, rue Auber, Paris.

LE DIVAN, mensuelle, Coulonges (Deux-Sèvres).

L'AME LATINE, mensuelle, 39, rue des Lois, Toulouse.

LA PHALANGE, mensuelle, 84, rue Lauriston, Paris.

LA GRANDE REVUE, bi-mensuelle, 37, rue de Constantinople, Paris.

ANNALES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES, hebdom., 51, rue St-Georges, Paris.

LES MARGES, semi-mensuel, 5, rue Chaptal, Paris.

LA BALANCE (Viéssi), mensuelle, place du Théâtre, 23, Moscou.

LE COURRIER EUROPÉEN, hebdomadaire, 280, boulevard Raspail, Paris.

L'OCCIDENT, mensuel, 17, rue Eblé, Paris.

LA REVUE DES LETTRES, trimestrielle, 17, rue Victor Massé, Paris.

DAS LITERARISCHE ECHO, bi-mensuel, 35, I üzowstr., Berlin.

LA JEUNE WALLONIE, mensuelle, à Marchienne-au-Pont.

S. I. M., revue music. mens., 15, rue Soufflot, Paris. (René Lyr, Boitsfort.)

PROPOS, mensuelle, 15, rue du Point de Vue. Sèvres.

LA RENAISSANCE CONTEMPORAINE, bi-mensuelle, 41, rue Monge, Paris.

LES RUBRIQUES NOUVELLES, mensuelle, 62, rue Michel Ange, Paris.



EDITIONS DE  
LA BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

PAUL ANDRÉ, Delphine Fousseret. . . . .	3 50
)    La Guirlande . . . . .	3 50
)    Le peintre W. Linnig, vol. ill. 32 phototyp. . . . .	10 00
)    Maître Alice Hénaut, pièce en 3 actes . . . . .	3 50
MARIA BIERMÉ, Rayons d'Ame. . . . .	3 50
PIERRE BROODCOORENS, Le Roi Aveugle, drame en 3 actes . . . . .	3 00
VICTOR CLAIRVAUX, La Barque Amarrée . . . . .	3 50
G. DANSAERT, Chants d'Amour et d'Épée . . . . .	3 50
MAX DEAUVILLE, La Fausse Route . . . . .	3 00
)    Le Fils de ma Femme . . . . .	3 50
J.-J. DE LA BATUT, Le Buveur d'Azur . . . . .	3 50
L. DELATTRE, Fany, comédie en 3 actes . . . . .	3 00
)    La Mal Vengée, comédie en 2 actes. . . . .	3 00
)    Contes d'avant l'Amour . . . . .	3 50
M. DES OMBIAUX, La Petite Reine Blanche . . . . .	3 50
E. DE TALENAY, Vivia Perpetua, trag. en 4 actes. . . . .	3 00
L. DUMONT-WILDEN, Les Soucis des Derniers Soirs . . . . .	2 00
J.-F. ELSLANDER, Parrain. . . . .	3 50
ANDRÉ FONTAINAS, Hélène Pradier, pièce en 3 actes. . . . .	3 00
CH. FORGEOIS, Pax! pièce en un acte en vers . . . . .	1 00
G. GARNIR, A la Boule Plate (ill. de Flasschoen et Lynen) . . . . .	3 50
MAURICE GAUCHEZ, Symphonies voluptueuses . . . . .	3 50
IWAN GILKIN, Étudiants Russes, drame en 3 actes . . . . .	2 50
VALÈRE GILLE, Ce n'était qu'un Rêve, comédie en un acte . . . . .	1 20
A. GILON, Dans mon verre (poèmes). . . . .	2 50
G. GOFFIN, Vibrations . . . . .	3 00
EUG. HERDIES, Le Roman de la Digue . . . . .	3 50
J. JOBÉ, La Science économique au XX <sup>e</sup> siècle. . . . .	3 50
MAURICE KUNEL, Sur la Flûte de Roseau . . . . .	3 00
JEAN LAENEN, Cœur damné. Préface de PAUL ANDRÉ). . . . .	3 50
H. LEJEUNE, Fidélaine, 3 actes en prose . . . . .	2 00
RICHARD LEDENT, Ymnis et Numaine, drame en 4 actes. . . . .	4 00
FRANÇOIS LÉONARD, La Multitude errante. . . . .	3 50
HENRI LIEBRECHT, Cœur-de-Bohême, comédie en un acte . . . . .	1 20
)    L'Autre moyen, comédie en un acte . . . . .	1 00
)    Les Jours Tendres . . . . .	2 50
M. LOUMAYE, L'Actrice et le Bouquet de violettes. . . . .	2 00
RENÉ LYR, Brises (poèmes) . . . . .	2 00
PAUL MÉLOTTE: Ma Cousine et mon Ami. . . . .	1 00
MORISSEAU & LIEBRECHT, L'Effrénée, comédie en 4 actes . . . . .	2 50
EDM. PICARD, Trimouillat et Mélodon, vaudeville en un acte . . . . .	2 00
SANDER PIERRON, Les Images du Chemin . . . . .	3 50
)    Le Baron de Lavaux-Sainte-Anne. . . . .	3 50
GEORGES RENS, La Cluse, comédie dram. en 4 actes . . . . .	3 00
PROSPER ROIDOT, Ferveur . . . . .	2 50
ÉMILE SIGOGNE, Eurythmie . . . . .	3 50
CARL SMULDERS, Les Feuilles d'Or . . . . .	3 50
)    La Correspondance de S. Dartois . . . . .	1 50
JULES SOTTIAUX, L'Illustre Bézuquet en Wallonie. . . . .	3 50
)    La Beauté Triomphante . . . . .	3 50
BON CH. VAN BENEDEEN, La Peste de Tirgalet, trag.-com. en 4 actes. . . . .	2 00
MARGUERITE VAN DE WIELE, Ame Blanche, roman . . . . .	3 50
MARIE VAN ELEGEM, Par la Vie. . . . .	3 50
H. VAN OFFEL, Les Intellectuels, pièce en 3 actes. . . . .	3 00
)    L'Oiseau Mécanique pièce en 4 actes . . . . .	3 00
GEORGES WILLAME, Le Puison. . . . .	3 50

ENVOI FRANCO CONTRE BON-POSTE

26-28, Rue des Minimes, à BRUXELLES

# LA BELGIQUE

## ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

REVUE MENSUELLE NATIONALE  
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

### SOMMAIRE :

Max Hochdorf . . . . .	<i>Impressions Germano-Belges</i> . . . . .	251
Stéphanie Chandler . . . . .	<i>Levana et les Dames de la douleur.</i>	262
Désiré-Joseph Debouck.	<i>Pages Agrestes</i> . . . . .	268
Emile-E. Piers . . . . .	<i>Un Hiver aux Lofoden</i> . . . . .	273
Gérard Harry . . . . .	<i>Les Neiges d'Antan</i> . . . . .	293
Cécile Candièrre . . . . .	<i>Ce pauvre Tristan</i> . . . . .	300
Jean Laenen. . . . .	<i>Ahasvérus et l'Amour.</i> . . . .	311
Maurice Gauchez . . . . .	<i>Images de Hollande</i> (Fragments).	319
Les Livres belges : Paul André . . . . .		323
Paul André . . . . .	<i>Les Théâtres.</i> . . . . .	329
Ray Nyst . . . . .	<i>Les Salons</i> . . . . .	338
Eugène Georges . . . . .	<i>Les Concerts</i> . . . . .	358
*** . . . . .	Memento.	
Jules de Hase . . . . .	Causerie financière	
*** . . . . .	Bibliographie.	

*Illustrations de Camille Lambert, Jean Droit, Léo Jo,  
Émile Fabry, Langaskens, Amédée Lynen, Charles Michel.*

#### PRIX DU NUMÉRO

Belgique. fr. 1.25 | Etranger . fr. 1.50

26-28, Rue des Minimes, 26-28

BRUXELLES

# LA BELGIQUE

## ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Paraît le 1<sup>er</sup> de chaque mois en un fascicule de 150 pages

---

DIRECTEURS :

PAUL ANDRÉ. — FERNAND LARCIER



### CONDITIONS D'ABONNEMENT :

	Un an	Six mois	Trois mois
BELGIQUE . . . . .	12 fr.	7 fr.	4 fr.
ÉTRANGER. . . . .	15 fr.	9 fr.	5 fr.

---

Toutes Correspondances et Communications doivent être adressées :

*Pour la Rédaction* : 11, rue de la Banque, Bruxelles.

*Pour l'Administration* : 26-28, rue des Minimes, Id.

TÉLÉPHONE 712

**La Revue ne publie que de l'inédit**

Les manuscrits non insérés sont retournés sur demande des auteurs accompagnée du montant des frais d'affranchissement.

---

DÉPOSITAIRE GÉNÉRAL A PARIS :

Librairie Générale des Sciences, des Arts et Lettres

5, Rue DANTE

**Avocats, Notaires, Juges, Écrivains,  
n'employez que la plume  
Réservoir ROUGE et NOIR  
M. O. V.**

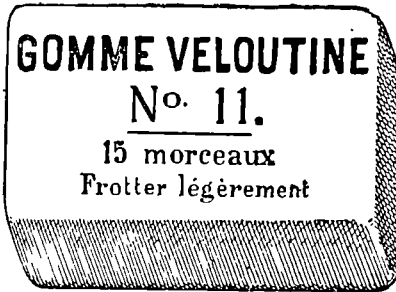
Exigez cette marque de préférence à toute autre.



*La meilleure, la plus sûre, la plus facile. Est toujours  
encrée et ne coule jamais, quelle que soit la posi-  
tion qu'on lui donne.*

---

**Artistes, Architectes. Dessinateurs,  
n'employez que la**



**Gomme  
Veloutine**

**Laisse le papier intact.  
Enlève toute trace de  
crayon.**

---

**Ecoliers et Etudiants n'écrivez que  
sur le papier filigrane**

**L'ÉCOLIER**

*Pour vos Registres, Copies-de-lettres, etc., exiger  
« LES CLEFS » comme marque et pour votre  
papier à lettres d'affaires demandez la « NA-  
TIONAL MILL ».*

**En vente chez tous les papetiers et imprimeurs du pays.**

# L'EXPANSION BELGE

---

## CETTE REVUE

paraît tous les mois en un élégant fascicule in-4°, illustré de nombreux clichés tirés sur papier couché.

## LES ARTICLES VARIÉS

sont consacrés à tout à ce qui, dans le domaine économique, commercial, artistique, littéraire, industriel, sportif, peut favoriser l'expansion de la Belgique.

## SON CARACTÈRE ENCYCLOPÉDIQUE

lui assure une place au foyer de famille comme sur le bureau de l'homme d'affaires.

## LES ŒUVRES BELGES A L'ÉTRANGER

sont analysées et commentées, par le texte et par l'image dans ses divers numéros qui forment au bout de l'année un magnifique illustré d'un millier de pages environ où tous ceux qui s'intéressent

## AU CONGO BELGE

notamment trouveront une ample documentation.

## L'EXPANSION BELGE

est une œuvre créée en dehors de tout esprit de parti, et ses bénéfices doivent être affectés à la création de bourses d'études et de voyage.

## ON S'ABONNE

au prix de **12 francs** l'an (**15 francs** pour l'étranger)

**à Bruxelles, 4, rue de Berlaimont, 4**

# ACCUMULATEURS TUDOR

(SOCIÉTÉ ANONYME)

**CAPITAL : 1,200,000 FRANCS**

79, Rue Joseph II, BRUXELLES

---

Téléphones : Nos 14 10 et 11,530. — Télégrammes : TUDOR-BRUXELLES

---

Spécialité de Découpage et Collage d'Échantillons d'Étoffes

ATELIERS DE BROCHAGE, SATINAGE, CARTONNAGE, PERFORAGE  
ET NUMÉROTAGE

PLIAGE ET MISE SOUS BANDES DE CIRCULAIRES ET JOURNAUX

---

## MAISON SAINTE-MARIE

FONDÉE EN 1836

12, RUE PACHÉCO, BRUXELLES — TÉLÉPH. 252

Médailles aux expositions de BRUXELLES, PARIS, LIÈGE et BORDEAUX

---

## PAPETERIES EN GROS

---

# E. VANDENHOVE

FOURNISSEUR DE L'ÉTAT BELGE

Dépositaire général de la Plume-Réservoir **CAW'S** perfectionnée

Six avantages principaux distinguent les CAW'S de toutes les autres plumes-réservoir.

1° La supériorité des matières premières employées et le fini du travail ; —  
2° L'appareil d'alimentation « Cellulaire ». — 3° La plume en or (ou bec d'or) qui est la perfection. — 4° Le capuchon à vis (étanche et à clé) faisant rentrer et sortir la plume. — 5° La spirale métallique séparée de l'encre. — 6° La simplicité et la durée.

*Bureaux : rue de la Sablonnière, 11, BRUXELLES*

**TÉLÉPHONE 9452**



SUCCURSALES PARTOUT EN BELGIQUE

*Administration, Magasin central et Fabriques*  
RUE OSSEGHEM, BRUXELLES-OUEST

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS

---

MODES

MAISON PAUL LEFIZELIER

142, RUE ROYALE, 142

TÉLÉPHONE  
117.32

BRUXELLES

---

La Maison invite sa nombreuse clientèle élégante à visiter ses nouveaux salons de modes, où elle pourra admirer chaque jour les toutes dernières créations.



# LE MUSÉE DU LIVRE

Publication périodique de grand luxe

CONCERNANT la TYPOGRAPHIE, la LITHOGRAPHIE, la RELIURE,  
la LIBRAIRIE, la BIBLIOGRAPHIE, les APPLICATIONS PHOTOGRA-  
PHIQUES et les INDUSTRIES SE RATTACHANT A L'IMPRIMERIE

Elle consiste en un recueil de modèles, un portefeuille de fac-similés concernant les caractères, les articles de composition, le papier, la reliure, l'illustration, tout ce qui concerne la présentation du Livre, son ornementation et son habillement extérieur.

Paraissant trimestriellement

Prix de l'abonnement :  
BELGIQUE ----- fr. 6.—  
ÉTRANGER ----- 7.50  
LE NUMÉRO : fr. 1.75

S'adresser à la Librairie Vve F. LARCIER, 26-28, rue des Minimes, Bruxelles.

## CHAUSSURES DE LUXE

POUR MESSIEURS ET POUR DAMES

SOULIERS DE SOIR ASSORTIS AUX TOILETTES

*Bas de soie et de fil assortis aux bottines*

## ALPHONSE GOFFAUX

*Chasseur breveté de Leurs Majestés le Roi et la Reine des Belges  
de S. A. R. la Princesse Rupprecht de Bavière et de S. A. I. le Prince Napoléon*

Rue Royale, 118-120, BRUXELLES. — Téléphone 8451

## CH. DIEUDONNÉ

*10, Galerie de la Reine, BRUXELLES*

Écrins, Boîtes à bijoux, Coffres à argenteries  
Gaines pour armes de luxe et autres



# MAISON CLAESSENS-BAL

J. JONCRET-BAL, Successeur

27, Rue d'Edimbourg, IXELLES - BRUXELLES

Fournisseur de la Cour, de S. A.  
R. Mgr le Prince Albert de Bel-  
gique et de S. A. R. M<sup>me</sup> la Prin-  
cesse Clémentine. . . . .

— 0 —  
MAISON DE CONFIANCE  
fondée en 1870

— 0 —  
Téléphone 2727



PARIS 1878

• • • • SPÉCIALITÉ • • • •  
pour Harnais de luxe, Selles  
- de Cavaliers et de Dames,  
Brides, Mors, Étriers, Licols,  
- - Surfaix, Couvertures, - -  
Caparaçons, Fouets et ustensiles  
• • • • d'Écurie. • • • •

SELLERIE - - - HARNACHEMENTS

---

## CASE A LOUER

---

Commerce d'Avaines et Fourrages

V<sup>VE</sup> J. LANNOY - PAIROUX

53, rue de l'Orient, 53. — ETTERBEEK-BRUXELLES

# ELOI MENSIERS

== *MARÉCHAL-FERRANT* ==

*des Écuries de S. A. R. M<sup>me</sup> la Comtesse de Flandre*

Rue Jean Stas, 16, ST-GILLES-BRUXELLES  
(*QUARTIER LOUISE*)

---

PHOTOGRAPHIE D'ART

---

## Benjamin COUPRIE

16, Rue Jean Stas

(QUARTIER LOUISE)

BRUXELLES

---

AU NABAB  
USINE ÉLECTRIQUE

FABRIQUE DE PIPES  
FONDÉE EN 1864

## J.-B. VINCHE & FILS

Fournisseurs de S. A. R. Mgr le Prince Albert de Belgique

85, Marché-aux-Herbes, 85, BRUXELLES — Téléphone 8332

---

Les plus hautes récompenses aux principales expositions internationales. — La Maison garantit tous les Objets portant sa marque. Collections les plus complètes en tous genres. — Réparations instantanées. — Objets sur commande, Chiffres. Armoires, Articles de luxe. — Sur demande, envoi du Catalogue illustré (plus de 900 modèles).

---

## Union du Crédit de Bruxelles

RUE MONTAGNE-AUX-HERBES-POTAGÈRES, 57

---

Location de Coffres-forts

A PARTIR DE 3 FRANCS PAR MOIS

# BULLETIN MENSUEL

## de l'Institut de Sociologie Solvay

### BRUXELLES

---

Cette publication, qui a commencé à paraître en janvier 1910, est la seule permettant de suivre, *mois par mois*, le mouvement scientifique en sociologie et dans les sciences connexes.

Conçue suivant un point de vue nouveau, elle publie des articles originaux à propos des travaux récents qui peuvent contribuer à l'explication des phénomènes de la vie sociale et qui paraissent, d'une part, en Biologie, en Physiologie, en Psychologie; d'autre part, dans les diverses Sciences sociales (Histoire, Droit, Économie politique, Science des religions, Ethnographie, etc.).

On y trouve, en outre, les comptes rendus des réunions périodiques des divers groupes d'études de l'Institut, où sont discutées les questions à l'ordre du jour dans les différents domaines de la Sociologie et de ses applications.

Enfin, un *Index mensuel* signale plus de 300 titres de livres, brochures et articles de périodiques, groupés systématiquement d'après les rubriques de classement de la Bibliothèque de l'Institut.

L'ensemble de la publication forme, au bout de l'année, un *fort volume de plus de 1500 pages de texte serré*.

Aux sommaires des *Archives Sociologiques* figurent déjà les noms si appréciés de MM. E. WAXWEILER, E. HOUZÉ, G. BOUCHE, P. MENZERATH, E. DUPRÉEL, J. DE DECKER, D. WARNOTTE, M. BOURQUIN, G. DE LEENER, G. SMETS, N. IVANITZKY, R. PETRUCCI, J. DEMOOR, CH. FASTREZ, A. VERMEYLEN, L. WODON, etc., etc.

---

#### PRIX DE L'ABONNEMENT :

Belgique : **10 francs**; Étranger : **12 francs**.

---

ÉDITEURS : **MISCH & THRON**, Bruxelles et Leipzig;  
**Marcel RIVIÈRE**, Paris.

## IMPRESSIONS GERMANO-BELGES

---

Le critique d'art qui a étudié la moitié des dix mille œuvres allemandes parues dans le dernier lustre, fait une remarque très curieuse. Il trouve des milliers de noms différents parmi les poètes lyriques, les romanciers, les dramaturges, mais il doit se rendre compte de ce que la variété des personnalités n'est pas égale à la quantité des noms.

Ce n'est ni l'âme originale ni le cœur vivant qui animent les livres de beaucoup de mes contemporains et compatriotes, c'est plutôt la tradition et le dogme qui les inspirent.

Ce ne sont, naturellement, pas les premiers de nos poètes qui se développent dans ce sens, ce ne sont que les moindres.

Ceux-ci témoignent d'une volonté très intense et sérieuse. Ils dépendent cependant en toutes choses des idées étrangères ; quoiqu'ils aient les sentiments les plus honnêtes, l'éloquence de leurs sentiments, c'est-à-dire leur forme artistique, doit partout imiter un style étranger.

Nous cherchons les poètes bénis et forts dont le talent a nourri celui de nos poètes, et nous découvrons deux auteurs belges, que l'Allemagne considère comme des siens.

Le travail des traducteurs dévoués les a fait connaître à notre pays de sorte qu'ils appartiennent aujourd'hui, eux les étrangers, à notre littérature nationale.

Je parle de Maurice Maeterlinck et d'Emile Verhaeren. Les éditeurs allemands les ont honorés par des éditions très précieuses et très soignées, et il semble que les jeunes artistes allemands aient raison en se plaignant qu'on les laisse dans l'obscurité, tandis que les deux Belges jouissent d'une autorité journalièrement croissante dans mon pays.

Il *semble seulement*, car celui qui veut pénétrer le sens des choses ne considère pas Maeterlinck et Verhaeren comme des étrangers.

Il est vrai que ces poètes ont exercé une influence très forte sur nos jeunes artistes, mais le fait n'est pas moins certain, que des idées et des sentiments allemands se rencontrent partout dans leurs œuvres.

Ils nous ont révélé beaucoup de beauté, mais ils ne nous en ont pas moins emprunté.

Maeterlinck et Verhaeren n'ont pas toujours la conscience claire et exacte de leur affinité avec les lettres allemandes, mais la tendance de leurs vers et de leur prose, le langage de leurs scènes dramatiques manifestent, avec une lucidité rarement trompeuse, cette affinité.

Maeterlinck était au commencement de sa carrière en même temps poète et philosophe qui veut sonder la vie intérieure de l'homme; mais il ne s'instruit pas chez les penseurs modernes, il s'attache au poète le plus touchant de la littérature allemande, au pauvre Frédéric de Hardenberg, en littérature Novalis, qui est mort en 1801 avant la fin de sa trentième année.

Maeterlinck étudie avec ardeur Novalis dont il traduit les pages les plus caractéristiques : les Disciples de Saïs et les fragments philosophiques qu'il fait précéder d'une préface.

Nous voyons qu'il a travaillé comme un savant très sérieux. Sa traduction est en même temps scientifique et artistique.

Maeterlinck raconte la vie de Novalis et il parle de lui comme un fidèle pénétré de gratitude.

Cela n'est pas étonnant, car il trouve dans le romantique allemand son meilleur guide.

Ce que Maeterlinck n'avait senti ou deviné que vaguement, il le trouve expliqué et formulé dans Novalis.

C'est à cause de tout cela qu'il est bien intéressant de remonter aux sources allemandes d'où sont sorties les idées du penseur belge.

Novalis n'est rien que poète, j'entends par là qu'il ne suit pas une idée méthodiquement, il lui arrive

qu'il quitte rapidement le terrain de la physique pour s'élever jusqu'aux sphères de la métaphysique.

Lui-même déclare que les idées lui viennent dans des moments d'un « enthousiasme exalté ». Ce sont pour lui des moments d'une joie immense qui lui permettent de pénétrer les entrailles du monde, comme si tout était éclairé par un coup de foudre.

J'emploie, avec intention, l'expression du poète qui s'est confessé encore maintes fois sur sa manière de penser.

Il l'avoue volontiers : penser est pour lui seulement « un rêve reflétant les sentiment, un sentiment mort, une vie pâlie et fânée ».

Nous traduisons ces phrases logiquement et nous trouvons que Novalis a toujours préféré suivre l'appel de ses sens et de ses désirs que de se confier à la réflexion et au calcul philosophique. Il ne veut pas montrer les forces de son intelligence, il cherche ce qu'il appelle lui-même le « ciel intérieur ».

Le « ciel intérieur » n'est pas seulement une expression poétique et vague, c'est l'expression de l'idéal de Novalis qui demande qu'on se défende contre l'influence des petits détails de la vie quotidienne pour connaître la joie plus pure du ciel intérieur; c'est un idéal gagné après une expérience très douloureuse.

Nous connaissons l'événement triste et tendre qui joue un rôle aussi décisif dans la vie de Novalis.

Le jeune homme, qui n'a guère vingt-quatre ans, aime éperdument une jeune fille de treize ans. Sophie de Kuehn est d'une grande beauté et déjà plus femme qu'enfant, malgré sa jeunesse extrême.

Novalis veut encore attendre deux ou trois années avant d'épouser son amie. On célèbre les fiançailles. Le jeune fiancé montre une vive ardeur à ses études polytechniques et juridiques afin de se créer une position modeste qui lui permette le mariage. Mais il a espéré et travaillé vainement, Sophie meurt et on doit enterrer un des êtres les plus doux et les plus aimables qui aient jamais rempli de joie la vie d'un jeune poète.

Ce n'est que maintenant que l'âme de Novalis

s'éveille; jusqu'à présent il avait été un étudiant gai et insoucieux; il n'avait connu ni le chagrin ni le malheur; il avait été le fils bien élevé et gâté d'une famille aisée; il avait déjà fait un peu de littérature, des vers agréables pour des fêtes familiales; il commence à apercevoir, après la mort de Sophie, ce qu'est la tristesse et la mélancolie.

Ses poésies et ses pensées sont produites par la douleur, mais une sorte de douleur qui n'a rien d'accablant pour lui.

Se séparant de ses amis et de ses camarades, chaque jour, pendant de longues heures, il s'assied devant la tombe de son aimée et, au cimetière, mûrissent en lui les idées qu'il a développées pendant les six années qui lui restaient encore à vivre. Ce sont surtout des idées de résignation et de consolation, ce sont des idées très particulières et très personnelles.

Loin de la vie, entouré des tombeaux et des croix, désenchanté, il devient un métaphysicien. Il caresse sa douleur. « Que Dieu me conserve cette douleur chère et indescriptible, ce souvenir mélancolique, ce désir surnaturel, cette volonté virile, cette fidélité inébranlable », s'écrie-t-il.

Il est assis sur le tombeau, sans ouvrir les lèvres, car il a la certitude dont Maeterlinck parle : « Quand les lèvres dorment, les âmes se réveillent et se mettent à l'œuvre. » Il lui semble qu'il entend dans son silence, patient et volontaire, la voix de la destinée qui lui conseille d'attendre la réunion avec sa chère Sophie, et il attend. Il se dit, et ce sont ses propres mots : l'engagement n'était pas pour ce monde.

Les pensées du suicide l'obsèdent. Se suicider pour la fiancée morte, se tuer pour elle, lui paraît le désir digne d'un sauveur.

Mais heureusement il ne fait pas cette dernière démarche. et se décidant pour une continuation de son existence terrestre, il sent le besoin de s'excuser devant sa propre conscience, et il constate qu'il lui faut encore un purgatoire d'âme avant de gagner le droit de rejoindre son amour au ciel.

Tout à coup, il est arrivé à cette conviction que

Dieu et son amour forment un seul et même être.

Comme il faut servir Dieu, il sert son amour; comme il faut se soumettre à Dieu, il se soumet à son amour.

Son souvenir et son deuil prennent pour lui la valeur d'un culte religieux. Novalis parle comme parlent les croyants et les fidèles.

Chaque calcul raisonnable, chaque imagination hésitante du cœur est déjà un doute et une infidélité. Il croit à l'identification de son amour et de Dieu.

Voilà l'histoire du mysticisme de Novalis.

C'est un mysticisme né au cimetière, c'est le mysticisme d'un jeune homme maladif portant déjà dans son corps les germes de la phtisie à laquelle il devait succomber six ans après la mort de sa fiancée.

Il se sent heureux dans son régime de solitaire et d'ermite et comme écrivain il cherche naturellement des frères voulant participer à sa joie.

Écoutons quelques-uns de ses axiomes et paradoxes :

« La mort c'est la vie », ce n'est que par la mort que notre vie est augmentée. Il est vrai que chaque souffrance n'est qu'une erreur. « Nous devons transformer le chagrin en volupté, le fini en l'infini. »

Il y a cent quinze ans que ces idées furent pensées au cimetière allemand; il y a quinze ans que Maurice Maeterlinck les a adaptées à la littérature de sa patrie. Mais les paradoxes romantiques et mystiques du jeune homme attristé doivent l'avoir impressionné profondément, car il les répète, il les varie et les enrichit dans tous les livres dont il a fait suivre son premier volume de prose.

Il n'est pas trop paradoxal de prétendre que le système mystique de Maeterlinck n'est rien d'autre que le mysticisme ressuscité de Novalis.

Il n'est pas dans le caractère du poète allemand de se mêler au monde pour y surprendre les conversations des hommes et deviner les âmes qui se manifestent à travers les paroles. Il chante, au contraire, l'hymne de la taciturnité. On ne peut jamais posséder les choses dont on parle; Maeterlinck adopte cette théorie et il établit le paradoxe : « l'enfant qui



se tait est mille fois plus sage que Marc-Aurèle qui parle. » Novalis n'ignore pas que ce mysticisme ne peut jamais servir de guide à une vie active et mondiale et il établit très nettement le contraste de cette vie active à la vie adonnée aux spéculations métaphysiques. Maeterlinck est de la même opinion, mais le Belge demande, en disciple très enthousiasmé de son maître allemand, que le mysticisme excessivement personnel de Novalis devienne une philosophie universelle. C'est pourquoi nous avons le droit de dire que les pensées de Novalis se retrouvent exagérées et renforcées dans Maeterlinck, qui dit que nous, les mortels, devrions nous évertuer à devenir des immortels. Ce qui semble à Novalis comme la voix céleste de son amour, Maeterlinck lui donne des noms bien différents, tels que : le « Sublime positif », « l'Immensité active », « l'Etoile de l'Amour », « l'Inconscience qui nous baigne ». Nous entendons ces expressions, nous les trouvons belles et poétiques, mais très stériles et incapables de nous servir de morale rationnelle et pratique.

Nous reprochons cette lacune au maître allemand et à son disciple belge et ils nous répondent à la manière des vrais mystiques : « La sagesse la plus vivante ne se trouve pas dans la raison. » La sagesse, dit Novalis, est le « Ciel intérieur ».

La sagesse, répète Maeterlinck, est le « Royaume intérieur ».

\* \* \*

Le rêveur allemand réfléchit sur les vertus des femmes, mais, parce qu'il n'en connaît pas d'autres que sa fiancée morte, il les glorifie toutes sans exception. Il croit que l'homme ne complète son individualité que par l'amour. L'homme sans amour est un demi-homme, c'est l'amour qui forme les individualités et aussi la symphonie de l'univers, et il continue : « Les femmes ressemblent au divin parce que nous sentons leur âme sans la comprendre ; toujours l'homme veut s'émanciper de l'influence des femmes, mais il les cherche partout et sans cesse. »

Et Maeterlinck ? Il n'est pas moins doux que son

maître, il n'adore pas moins que lui en disant que la femme est plus près de Dieu et se livre avec moins de réserve à l'action pure du mystère. Il dit ailleurs que les femmes « sont les plus proches parentes de l'infini ».

Cette psychologie ne s'appuie pas sur des expériences faites dans les alcôves, dans les salons, dans les rues des grandes villes, dans les hôpitaux, dans les prisons. C'est la psychologie de l'ennui de Novalis, du troubadour phthisique.

Des égoïstes très nobles ont pensé ces idées. Nous regrettons qu'il y ait si peu d'économie sociale dans leur philosophie. Nous lisons le « Temple enseveli », le « Trésor des Humbles », de Maeterlinck, et il nous paraît que ce Code moral peut bien être celui des forts et des heureux, mais jamais l'évangile des humbles, des malheureux et des faibles.

Pourtant, il y a encore un autre Maeterlinck qui ne se soumet pas sans condition à son maître, qui est plus moderne et plus grand philanthrope que le romantique allemand.

Je parle de l'auteur qui a écrit le beau livre sur la « Sagesse et la Destinée ». La sagesse et la destinée doivent paraître au spectateur myope comme des jouirs condamnés à une guerre éternelle.

La destinée est la cruauté omnipotente, arbitraire et hautaine qui porte dans le monde la misère et la mort.

La sagesse est l'arme contre la destinée, contre la misère, contre la mort.

Maeterlinck veut nous enseigner l'usage de ces armes. Voilà une philosophie pratique qui est loin du mysticisme.

Le jeune Maeterlinck qui ne connaît pas encore la vie, se donne volontiers au romantisme, mais moins il hésite à étudier les détails de la vie terrestre et humble, plus il veut guérir, aider et calmer. Et il y tâche avec les moyens dont il dispose, avec son cœur éloquent. Il avoue sincèrement s'être trompé. L'homme n'a pas le droit d'écouter seulement, dans un isolement noble et entêté, « Le murmure des Dieux ». L'homme d'aujourd'hui ne doit

plus fermer les yeux pour rêver, il doit les ouvrir pour voir bien clair les réalités.

Maeterlinck cherche cet aspect et cette étude, et il comprend que le sage que nous aimons doit vivre au milieu de toutes les passions humaines.

« Car les passions de notre cœur sont les seuls aliments dont la sagesse puisse longtemps se nourrir sans danger. » Cette antithèse nous montre un Maeterlinck abandonnant sans peur son quiétisme mystique de jadis. Mais aussitôt qu'il a bien vu les réalités quotidiennes, il est saisi d'une pitié profonde.

Il est très énergique, même révolutionnaire, comme critique social.

Il demande que nous soyons justes, que nous fassions du bien tous les jours de notre vie. Mais la bienfaisance et l'exercice de la justice doivent être une occupation quotidienne, non une fête rare et solennelle, car ce qui est nécessaire pour la béatitude des hommes, c'est « un peu moins d'amertume, un peu moins d'impatience, un peu plus d'énergie ».

Mes compatriotes ne connaissent pas encore très bien le Maeterlinck ayant abjuré le symbolisme, le quiétisme, le mysticisme, la philosophie romantique née jadis au cimetière. Les disciples allemands du Maeterlinck mystique étaient si nombreux qu'ils formaient toute une école, appelée l'école néo-romantique, et il n'est pas trop imprudent de dire que les plus talentueux des néo-romantiques allemands sont des jeunes littérateurs qui, par leur situation économique, n'ont pas besoin de se battre avec les réalités menaçantes de la vie. Ces messieurs peuvent se permettre le luxe de fermer les yeux devant la plupart des possibilités tragiques que la vie réelle nous présente. On peut dire, sans remords, que le néo-romantisme allemand, qui a subi fortement l'influence du jeune Maeterlinck, a été une maladie assez grave.

Doucement, doucement cette maladie passera, elle va passer, elle doit passer. Un des meilleurs remèdes contre elle sera sans doute, par un singulier retour, le livre de Maeterlinck sur la sagesse et la destinée.

Maeterlinck est un écrivain qui a beaucoup de lettres. Il est heureux de s'assimiler les idées et les visions poétiques éparses dans le monde. On peut dire que les éléments les plus sublimes de l'esprit romantique se sont concentrés dans son cerveau. Mais il manque un peu de cette force immédiate et originale que nous autres, Allemands, vénérons dans les meilleurs de nos poètes. L'Allemand ayant lu Maeterlinck et après lui Verhaeren, admire la culture, le style délicat et fin du poète gantois, mais il est touché et saisi plus intimement par la violence et le tempérament cachés dans l'œuvre de Verhaeren. Je n'ignore pas qu'il y a des critiques français qui reprochent au flamand d'expression française la dureté de sa langue, ses rimes insuffisantes, son rythme arbitraire et dépourvu d'élégance et d'harmonie. En Allemagne nous ne voulons pas entendre ces blâmes. Nous accordons volontiers au poète qui vient nous dire tant de nouvelles choses, le droit de s'émanciper d'une forme qui l'entrave. Verhaeren prétend à ce droit et, comme il parvient à nous charmer et à nous émouvoir, nous le lui reconnaissons.

Jusqu'à présent le poète belge est devenu plutôt l'ami de nos meilleurs critiques que des poètes productifs. Mais le cercle de ses fidèles va grandissant; quand il chante « la joie et la bonté » c'est notre cœur allemand qui chante avec lui. Quand il invoque les noms des grands philosophes qui ont influencé sa pensée, il cite surtout des Allemands : Leibnitz, Kant, Hegel. Par là, il entend rendre un juste hommage à la pensée allemande.

Le philologue d'esprit étroit se refuserait peut-être à reconnaître l'influence de ces idées sur le poète flamand; mais le critique muni des instincts plus subtils la découvre aisément dans ses œuvres. Ce phénomène n'est pas trop étonnant, car il règne, comme le dit quelque part le grand musicien Robert Schumann, à toutes les époques une fraternité inexplicable parmi les âmes symphoniques. Le hasard m'a fait constater un fait très curieux confirmant cette théorie. On n'est pas sans ignorer que Verhaeren a écrit la biographie de Rembrandt et l'un

ou l'autre a peut-être lu le livre le plus singulier qui ait été écrit sur le peintre hollandais : « Rembrandt éducateur » par l'Allemand Paul Langbehn. Ce singulier Langbehn, qui souhaitait rester dans l'anonymat et n'être signalé que sous le nom de « l'Allemand de Rembrandt », était un penseur très original. Il considère Rembrandt non seulement comme le plus grand peintre du monde, supérieur même aux maîtres de l'école italienne, mais il découvre encore toute une philosophie et tout un enseignement dans les toiles du Hollandais. Verhaeren, qui n'a peut-être jamais lu une ligne de Langbehn, exprime la même idée. Les saints du ciel, considère-t-il, devraient être remplacés, dans le calendrier, par la mémoire des hommes de génie.

Parmi eux Rembrandt devrait obtenir une place éminente.

*Cette idée est pour nous séduire*, et il nous plaît de la retrouver dans deux cerveaux qui présentent quelque parenté, sans que cependant ils aient eu nulle connaissance l'un de l'autre. Verhaeren est du reste un descripteur de la vie des travailleurs de toute catégorie ; son œuvre est comme une encyclopédie poétique du travail. Herder, l'ami de Goethe, voulait aussi doter l'Allemagne d'une encyclopédie semblable en collectionnant les documents poétiques du travail, prêtant l'oreille, comme il disait, aux voix des peuples.

Verhaeren est plus riche que Maeterlinck, parce qu'il est plus objectif. Nous pouvons dire, sans craindre de nous tromper, que Verhaeren est très apparenté avec nos meilleurs penseurs dans un optimisme actif et profond. Même en lisant les pages de *La Sagesse et la Destinée*, nous ne perdons pas l'impression que Maeterlinck, l'homme compatissant, n'est au fond qu'un sceptique. Si l'homme, en proie à la souffrance, cherche quelque consolation dans la philosophie de Maeterlinck, il n'y trouvera que des exhortations très austères à la lutte intérieure et à la renonciation. Verhaeren, au contraire, est plus simple, plus catégorique, si vous voulez, plus Allemand.

---

Il ne nous donne pas d'énigmes mystiques à résoudre.

Il n'a pas l'attitude du sage accablé par son savoir. Il a la fraîcheur du jeune prophète, qui nous promet le bonheur. Selon lui, la vie est à monter et non pas à descendre. Avec lui nous pouvons aller tout droit vers le bonheur sans détours mystiques.

\* \* \*

Je n'ai pas eu l'intention de formuler un jugement absolu sur l'importance des poètes belges. Je ne voulais qu'exprimer quelques impressions germano-belges très personnelles; je ne voulais que dire ce qui chez ces deux artistes avait fixé le plus solidement ma sympathie et chercher les éléments de leur talent qui m'ont semblé les plus proches de l'esprit allemand. J'ai trouvé, à ma grande joie, que ces éléments étaient très nombreux. Tant mieux pour les deux nations! Car, lorsque l'accord se fait en ce qui concerne les choses du sentiment et de l'art, il ne devient que plus intime sur le terrain de la politique et de l'économie.

MAX HOCHDORF.

---

## LEVANA ET LES DAMES DE LA DOULEUR

---

Bien des fois, Levana m'est apparue en songe.

Qui est Levana ?

Vous tous qui l'ignorez, permettez que je vous le dise.

Levana était la déesse romaine, chargée d'accomplir auprès des nouveaux-nés, un premier office de bonté ennoblissante, par un rite typique, figurant cette grandeur qui partout doit être le propre de l'homme, grandeur qui réside même dans les forces invisibles et règne sur tous les mondes. Au moment de sa naissance, alors que l'enfant respirait pour la première fois, l'atmosphère de notre planète inquiète et tourmentée, on le déposait sur le sol. Mais immédiatement, afin que la créature, dans sa superbe, ne rampât qu'un bref instant dans la poussière, la main paternelle, mandatrice de la déesse Levana, ou celle de quelque proche parent, en remplaçant le père, — la mettait debout, et présentait son front aux étoiles, en disant, sans doute, dans son cœur : « Contemple ce qui est plus grand que nous ! » — Cet acte symbolique représentait la fonction de Levana, de Levana l'énigmatique, qui jamais, à qui que ce fût, n'a révélé ses traits ; sauf à moi, dans mes songes. Toujours elle agissait par procuration, elle dont le nom vient de « levare » élever : plus haut !

Telle Levana.

Et elle, qui ne put admettre qu'à sa naissance, celui dont elle eut la charge redoutable fût soumis à un simulacre d'avilissement préfiguratif, bien moins encore ne put-elle sanctionner qu'il souffrît une dégradante entrave à l'expansion de toutes ses aptitudes. Aussi, par l'éducation de Levana, n'entend-on point la piètre machine qui se meut à l'aide de l'alphabet et de la grammaire. A elle le puissant système de forces centripètes, cachées au fond de

l'âme humaine, levier qui par les passions, les luttes, les tentations, par toutes les énergies en révolte, agit sans fin sur l'enfant de l'homme. Puissances jamais au repos, ni le jour ni la nuit, pas plus que ne l'est l'immense roue des jours et des nuits elle-même, dont les instants, semblables à des rais toujours mouvants, luisent doucement dans leur rotation éternelle. Ces puissances, voilà les aides auxquels Levana fait appel dans son travail. Quant à son culte, il est celui de toutes les tristesses. Elle communique avec les chagrins qui ébranlent le cœur humain, elle se prosterne devant les soucis, elle adore les afflictions.

Ces femmes, — me disais-je tout bas, en voyant celles qui entouraient Levana, — ces femmes, ce sont les Douleurs. Elles sont au nombre de trois, comme les Grâces qui revêtent de beauté la vie des hommes, comme les Parques qui tissent la sombre trame de l'Arrás, aux mailles mystérieuses, où le rouge tragique se greffe sur le noir du deuil, comme les Furies qui vengent par d'implacables châtements jusques au delà du tombeau, les offenses commises ici-bas. — Et même les Muses ne furent que trois autrefois, lorsqu'elles accordèrent la harpe et le luth, et sonnèrent de la trompe, pour alléger les humains du lourd fardeau de leurs ardeurs créatrices.

Ce sont les Douleurs, me disais-je tout bas, — toutes trois, je les connais.

A ces trois sœurs, quel nom donner? Si je les appelle simplement « les Douleurs », vous pourriez vous méprendre sur le terme, vous pourriez supposer qu'il s'agit d'une douleur nommable, de quelque phase spéciale de la douleur. Il n'en est rien. Je veux étaler devant vous les immensités abstraites qui s'incarnent dans tous les cœurs humains, souffrants; je veux personnifier ces abstractions, qui sont chargées de tous les attributs de la vie, qui sont dotées de toutes les possibilités de la chair, — et je les appellerai : « les Dames de la Douleur ».

Je les connais à fond; j'ai longuement habité tous leurs royaumes. Elles sont trois sœurs issues d'une même et mystérieuse maison; leurs routes sont divergentes et s'écartent au loin; leur domaine est



infini. Souvent je les vis, conversant avec Levana; parfois c'est de moi qu'elles parlaient. — Elles parlent donc? — Oh non! — Pareilles forces, dans leurs orgueil, dédaignent les infirmités du langage des hommes. Il leur arrive d'émettre une voix par notre organe, quand elles ont élu demeure dans un cœur humain; mais entre elles, aucun appel, aucun son; — dans leur royaume l'éternel silence est souverain.

Elles ne parlaient donc pas en conversant avec Levana, elles ne chuchotaient point, elles ne chantaient guère. Pourtant, il m'a semblé, qu'elles auraient PU chanter, car moi, si bas, bien des fois, j'avais entendu la harpe et la cymbale, la lyre, le tympanon et l'orgue, déchiffrer leurs énigmes.

Elles révèlent leurs désirs, non pas par des sons périssables, ou par des mots qui s'égarent, mais par des phares allumés au firmament, par des commotions sur terre, par des pulsations qui, soudain, effraient les eaux dormantes, par des hiéroglyphes gravés sur les tablettes du cerveau.

— Elles tournoyaient dans les dédales; — péniblement je suivais leurs pas; elles signalaient au loin, — je lisais ces signaux; elles conspiraient et, sur les transparences de la nuit, mes yeux suivaient la trace de leur complot.

A elles les symboles, mais à moi la parole. — Que sont-elles, ces sœurs? Qu'est-ce, ce qu'elles font? Que je décrive leur forme et dépeigne leur présence, — si est forme ce qui reste indécis, dans des contours fluctuants, — si est présence, ce qui éternellement s'avance et éternellement s'évade parmi les ombres.

L'aînée des trois se nomme *Mater Lacrimarum*, la Dame des Larmes. C'est elle qui, nuit et jour, délire et gémit et qui appelle en vain ceux qui s'en sont allés. Elle fut à Rama, lorsque retentit la grande lamentation, que Rachel pleurait ses enfants et se refusait à être secourue. Elle fut à Bethléem, dans cette nuit, quand le glaive d'Hérode massacra les Innocents, quand les petits pieds se raidirent à jamais, ces petits pieds qui avaient trotté au foyer familial, qui avaient raffermi l'amour dans les pénates.

Ses yeux, doux et subtils, farouches et alanguis

tour à tour, souvent percent les nues, souvent défient les cieux. Un diadème lui ceint le front, — comme je m'en souviens, depuis l'enfance!

Elle marche et son pas est rythmé. Elle foule les vents lorsque gémissent et sanglotent les litanies, lorsque résonnent les foudres des orgues et que tonnent les nuages estivaux. Elle, la sœur aînée, porte à la ceinture des clefs plus que papales, qui ouvrent la chaumière et le palais. C'est par leur pouvoir que la Dame des Larmes, intruse, hagarde, se glisse vers les chambrées que hante l'insomnie. Elle visite ceux que le sommeil fuit, hommes, femmes et enfants, des rives du Gange aux rives du Nil, des rives du Nil aux rives du Mississipi. Elle, la première-née de sa maison, elle dont l'empire est sans confins, honorons-la du titre de Madonna.

La deuxième est *Mater Suspiriorum*, la Dame des Soupirs. Elle n'escalade pas les nuages, elle n'écrase pas les vents, elle ne porte point de diadème. Ses yeux, si on les pouvait voir, ses yeux ne seraient ni doux, ni pénétrants; — aucun mortel n'en saurait lire l'histoire. On y discernerait, débordantes, les illusions sombrées, les confiances mortes, les épaves d'extases trahies. — Mais elle ne lève point le regard. Sa tête, qu'enroule une torsade de haillons, reste penchée, assujettie à la poussière.

Elle ne pleure pas. Elle ne gémit pas. A longs intervalles, parfois, elle soupire, imperceptiblement. Violente et rageuse, frénétique et haletante, sa sœur Madonna souvent crie au loin vers ceux qu'elle a aimés. Mais la Dame des Soupirs ignore les clameurs; point rebelle, jamais elle ne défie, jamais ne se révolte. Humble jusqu'à l'abjection, basse comme le sont ceux qui n'ont plus d'espérance, s'il se peut que parfois elle murmure, ce doit être dans son sommeil; s'il se peut qu'elle chuchotte, ce sera seule, en face du crépuscule; et si elle parlait, très bas, tout bas, ce serait sur les routes solitaires qui sont aussi désertes qu'elle est désolée, — dans les cités en ruines qui sont dévastées comme l'heure est grise quand le soleil s'est évanoui. Elle est la visiteuse du paria dont le nom fut raturé des tablettes du souvenir.

L'esclave muet qui adresse à la lumière sa clameur, la femme dans les ténèbres sevrée d'amour, dépourvue de désir, créature solitaire dont tout germe d'affection fut étouffé sous le joug social, dont l'ardeur s'est consumée, morne et inutile, telles les lampes des sépultures anciennes ; tous ceux qui furent trahis, tous ceux qui sont bannis, proscrits, victimes des traditions, martyrs stigmatisés par la disgrâce héréditaire, tous les frères d'opprobre font cortège à la Dame des Soupirs.

Elle aussi porte une clef, mais elle n'en a que faire, car son royaume s'étend sous les cieux ouverts, là où se plantent les tentes de Sem, où les vagabonds errent sans abri. Pourtant, parmi les altiers, qui dressent la tête comme le renne, les plus hautains, les plus illustres lui construisent des autels, car sur leur front la Dame des Soupirs a foré son empreinte.

Mais la troisième sœur, celle qui est la cadette ? Oh ! parlons bas, bien bas, pour la nommer. Dans son royaume exigu, — s'il l'était moins, toute chair aurait péri ! — dans cette enceinte étroite son pouvoir est absolu. Telle Cybèle au Bétyle, une couronne murale sur la tête, elle s'élève à perte de vue. Jamais elle ne se penche, et son regard, là-bas, au loin, *devrait* s'éteindre dans la distance. Mais étant *ce qu'il est*, il ne *peut pas* s'effacer. Au travers du triple voile de crêpe dont il s'est entouré, une lueur perce jusqu'au sol : c'est le brasier de la misère qui ronge, des vêpres aux matines, de midi à la nuit, de marée haute à marée basse ! Défiant les dieux, elle engendre la démence, elle enfante le suicide. Si l'étendue de son royaume est restreinte, les racines de son pouvoir s'accrochent dans l'abîme.

Ceux dont l'âme se tord aux flammes du cataclysme, ceux dont les cœurs frémissent et les cerveaux se fêlent sous l'assaut de l'orage et le roulis des tourmentes, c'est à eux qu'elle fait accueil.

Madonna s'avance du pas cadencé, vif et rythmé de la grâce tragique. La Dame des Soupirs se glisse rampante et furtive. Mais la cadette se meut par des gestes incalculables, s'élançe, bondissante, telle la panthère sur sa proie. Elle ne se sert pas d'une clef ;

rare parmi les hommes — quand elle y vient — elle brise et prend d'assaut les portes qu'elle veut franchir.

Son nom est *Mater Tenebrarum*, la Dame des Ténèbres.

Telles sont les Semnai Theai, les Fantômes Géants; telles mes Euménides, les Dames de toutes les Grâces...

Et Madonna parla, de sa main de mystère. Elle me toucha le front, elle y traça ce que nul mortel ne saurait lire.

« Le voilà, Lui, que, dès l'enfance, j'ai voué à mes autels, Lui, l'Elu, le Bien Aimé! Je l'ai détourné de la bonne route, je l'ai leurré, trompé, séduit. J'ai fait ma proie de son cœur candide. Je lui ai infusé la foi aux idoles, j'ai nourri en lui les désirs pernicieux, je l'ai livré au culte de la terre. Il convoite, telle une jouissance, la sépulture rongée de vers. La noirceur de la tombe lui est exquise, les morsures de la lèpre font sa joie! Sœur des Soupirs, chère, douce Sœur, je l'ai modelé pour toi, Lui, l'idolâtre. Attire-le vers toi, pétris-le, écrase-le contre ton sein, muris-le pour notre Sœur Terrible! Et toi, toi, malfaisante et tentatrice, Sœur des Ténèbres, toi, la Haineuse, à ton tour, tu l'agripperas. Pesamment ton sceptre s'incrusterà en son crâne; l'éternelle, la glaciale nuit se fera. Frustrate-le de toute tendresse, déchire devant lui l'espoir diaphane, corrode la fragile douceur, taris le ruisseau de ses larmes, afin qu'il soit maudit, maudit comme toi seule tu sais maudire!

» Ainsi purifié dans la fournaise, il aura la vision de ce qui n'est pas fait pour être vu, le spectacle innommable de l'abominable, de l'inférial secret! Alors, pour lui seul, surgiront, lucides, les grandes vérités, les vérités atroces, la Vérité. Et il vivra avant de mourir et la tâche qui nous incombe sera accomplie! »

C'est à travers les spasmes atroces, les tortures du cœur que doivent passer, pour s'épanouir sublimes, les glorieuses possibilités du pur esprit.

STÉPHANIE CHANDLER.

D'après Th. De Quincey, de *Suspiria de Profundis*.

## PAGES AGRESTES

---

### I. — LES FEUILLES.

Les feuilles sont de petites mains naïvement gauches et puériles, qui font dans l'air des gestes qu'on ne comprend pas ; parfois, elles frissonnent et pourtant les brises assoupies étaient tombées au creux du vallon. Pourquoi donc ont-elles tressailli ?

Elles ont un doigt, deux doigts, trois doigts, et parfois plus encore. Elles montrent des choses... Souvent elles s'agitent, heureuses, fébriles ; d'autres fois, lasses et tristes, elles ne bougent plus. Mais jamais elles ne vous menaceront du poing : les feuilles sont meilleures que les hommes.

Dans les soirs d'été, sous le vent crépusculaire gonflé d'amour, elles se balancent comme des palmes ; leurs doigts rament dans l'air, sans bruit. Elles retiennent dans leurs paumes sillonnées de nervures la chanson des baisers et les serments des amoureux qui flânent par les bois.

Et c'est ainsi qu'à l'automne, ce qu'il y a de meilleur dans le cœur des hommes retourne à la terre avec les feuilles jaunies, se mêle au terreau séculaire d'où sortiront, dans les saisons à venir... Sait-on quoi ? Peut-être des fleurs embaumées ? des violettes ? des mugets ? Peut-être des chardons haïeux ?

Ou peut-être rien que des vers...

### II. — LES ARBRES.

L'hiver, les arbres sont des petits navires gelés dans la mort.

Ils attendent la venue d'un mystère.

Ils ont le pressentiment qu'un grand miracle doit s'accomplir.

Quand va souffler de nouveau le bon vent vers la

vie ? On ne sait pas au juste : seul, le Chevalier Printemps peut tirer de son sommeil léthargique, la Fée filandière qui tissera des voiles à leurs mâts dénudés.

Lors des premiers beaux jours, Printemps fait un geste avec la baguette d'or du soleil. La Fée s'éveille dans son palais enchanté et, radieuse, descend vers les petits arbres de la terre.

Ceux-ci commençaient à s'impatienter sans doute. Car déjà, pour voiler la hideur de leurs corps décharnés, ils ont, quelque matin, emprunté une mousseline d'argent vert à la Déesse des Clairières qui s'en allait teindre ses voiles aux fontaines de l'Aurore.

Comme intérêt, chacun lui a promis trois fruits. Le marronnier, qui est avide d'étendre ses lourdes pattes de feuilles, et de prendre aux autres toutes les caresses de la brise, en a promis douze, pour avoir la plus grande part du manteau ; au fond, le traître sait bien ce que valent ses châtaignes épineuses, et que la Vierge n'y touchera point sans se blesser les doigts.

Le pêcher, lui, très candide, a offert toutes ses pêches, bien qu'on ne lui eût pas réservé le plus petit lambeau de mousseline. Mais la déesse, qui sait ses fruits savoureux, fut si touchée de ce muet aveu d'amour qu'elle enveloppa l'arbuste dans l'ondulante étreinte de sa grâce vaporeuse : du coup, tous les petits cœurs de ses fleurs se sont mis à germer, à rosir, comme des joues après le baiser.

Cependant, la Fée filandière tisse aux rameaux des dentelles fines. Le rouet blond du soleil tourne là-haut comme une éclatante chevelure dénouée : elle en tire de longs fils dorés qui s'assouplissent, sous ses magiques doigts, et auxquels elle donne la couleur de l'Espérance.

Au long des jours, elle travaille ainsi dans les branches, sans qu'on la voie, voltigeant d'un arbre à l'autre par les gazes bleues de l'air. Peu à peu les broderies merveilleuses se déplient, les feuilles s'ouvrent comme de petites mains chiffonnées d'enfant, avides de froisser dans leurs paumes les frissons de la lumière.

Lorsque, un matin, les bourgeons sont tout éclatés, l'on dirait des papillons posés, les ailes

larges ouvertes, prêts à prendre leur essor vers l'amour.

La Vierge flamandière travaille toujours. Et les feuillages s'épaississent; ils ont de mélodieux friselis. De loin, on croirait voir d'épais rideaux tendus sur le ciel aux mystérieuses croisées de l'horizon.

Hélas, la Vierge fatiguée meurt un soir, étouffée sous les branches touffues.

Mais il n'importe! tout est prêt pour la grande fête! Le bon vent peut souffler avec son goût de miel, et sa voix caressante de femme : les voiles gonflent; les arbres, tels de petits navires débloqués, sortent de la banquise d'hiver et joyeusement voguent à travers le Printemps!

### III. — LE MARRONNIER.

L'hiver, avec une rigidité de balai en broussaille, il se dresse devant les yeux larmoyants de mon chaume, le marronnier rébarbatif qu'un ancêtre a planté dans la cour. Dans les soirs de mort, quand les brouillards traînent sur le village comme d'immenses linceuls, je l'ai souvent comparé à un goupillon mouillé de pluie et agité par la Bise, prêtresse lugubre, qui jette sur le cadavre pourri de la terre une eau bénite glacée, tandis que l'orgue des bois voisins sanglote un air de *Requiem*.

Heureusement, chaque année, revient Printemps le merveilleux; et tout de suite la ramure s'est épaissie, parce que les branches déjà bourgeonnent.

D'abord, ce sont les abcès mauvais de l'hiver malade, qui suppurent sur la caresse jeune du soleil une gluante rancune. Puis, par quel miracle, ils se transforment, éclatent en argent clair, gonflent et germent comme des cœurs d'adolescents.

Le mystère des feuillées se délie : des bruits soyeux susurrent entre les branches. Un matin, hors des bourgeons entr'ouverts, pendent de petits paquets de feuilles tendres et chiffonnées, comme de minuscules coiffes vertes de nonnes, qui sont là à attendre des vœux de vierges. Mais, dans notre siècle de

mécréants, les vierges se font rares ; qui, d'ailleurs, aurait l'envie d'aller s'enfermer au cloître, alors qu'il fait si bon vivre sous le grand soleil du bon Dieu ?

Et les petites nonnes ne sont point venues... C'est pourquoi les feuilles de marronnier se transforment ; les unes deviennent de délicates ombrelles, les autres se changent en éventails rustiques.

Voici venir le temps où les oiseaux se promèneront deux à deux dans les régions aériennes du feuillage lustré de vernis blond et par les trous duquel rien, tout là-haut, de petits morceaux de ciel bleu. Une brise verte, mollement étendue dans le hamac des branches, chantonne d'amoureuses romances, en rêvant sous la caresse fluide de la lumière ; et les feuilles semblent suivre, pas à pas, les promeneurs ailés, faisant sur leurs étreintes une ombre douce, les éventant dans les midis pâmés et lourds.

Lorsque tantôt descendra le soir rose de mai, quel calme religieux sur le village et dans l'âme feuillée du vieux marronnier ! Les cloches épandent dans l'air leurs vibrations berceuses et sereines, appelant les âmes au salut, là-bas, dans l'ombre de l'église bossue où trône, sur son autel, parmi les fleurs, la Reine-Aimée des Anges.

Un à un, les paysans franchissent le seuil du sanctuaire ; déjà, des clochettes au loin tintinnabulent, l'orgue bourdonne, les chants s'élèvent dans la mysticité biblique du soir, que piquent les cœurs embrasés de mille bougies extasiées... Cependant qu'en face de mon chaume, les vêpres se célèbrent aussi dans les branches du marronnier.

D'abord, ce sont les hannetons qui sonnent la cloche, très longtemps, sous la voûte résonnante et ténébreuse des feuilles ; puis, les voici qui jouent de l'orgue, tandis que là tout près, dans le taillis fébrile, un rossignol dit simplement son cantique. Miracle ! les fleurs étoilées tout à coup ont surgi des rameaux, droites, rigides, telles des doigts montrant le ciel ; sur elles, la brise souffle comme sur un encensoir et répand dans l'air défaillant une odeur de pâtisserie ; qu'un rayon pourpre du crépuscule vienne à le frôler, à s'attarder parmi ses branches, et le marronnier pieux allume des cierges purs à la Vierge Marie.



## IV. — LE GROSEILLIER.

Ce nain difforme, à grosse tête, est un enfant mal venu de la Mère-Terre; il en a gardé une mentalité fruste et lourde; son rêve est au niveau des choux et des oignons.

Il les flatte parfois de ses feuilles architecturales, avec, dirait-on, un regret de ne point sentir mauvais comme eux. Peut-être aussi trouve-t-il leur odeur agréable : on ne sait pas ce que pensent les monstres.

Comme, dans les jardins, il borde toujours les sentiers, il a, pour compagnons invariables, les buis et leur militaire alignement : c'est pourquoi il songe parfois au cimetière. Les arbres fruitiers s'élèvent à l'entour, lui volent l'air, les caresses du soleil, le ciel bleu, la vie subtile des régions élevées. Il en est haïeux; pourtant, il a le cœur compatissant au fond, puisqu'il abrite la faiblesse des pucerons dans ses feuilles cloqueuses.

Cependant, quand vient le printemps, et que la Mère-Terre lui commande de fleurir comme les autres, pour la parer, la parfumer, la rendre belle au Soleil amoureux, il donne, dans sa rancune d'avorton, des fleurs qui viennent mal, sont laides et voilées, et il les cache traîtreusement dans son feuillage.

C'est ainsi que tous les groseilliers se vengent de n'être que de vilains bâtards.

Mais il en est de plus méchants encore, qui hérissent leur haine en dards mauvais, avec lesquels ils s'évertuent à griffer les mains d'or du soleil. Plus tard, ils portent des fruits couverts de poils raides. Certains, restés inconsolables du sort malheureux qui leur fut réservé, distillent le deuil et la tristesse jusqu'en leurs baies noires. D'innocents manifestent leur repentir (de quels péchés?) par des pleurs transparents comme des perles. Ceux-là méritent d'aller en paradis.

Mais d'autres, colériques, rageurs jusqu'à la congestion, pleurent, en grappes rouges, des larmes de sang caillé.

DÉSIRÉ-JOSEPH DEBOUCK.

## UN HIVER AUX LOFODEN (1)

---

Le stimulant liquide préféré de l'ouvrier et principalement du pêcheur norvégien, est le thé ; l'alcool, sauf pour les usages médicaux, ainsi que le vin, sont peu ou point appréciés, même dans la classe aisée ; aussi le moyen d'en acquérir, dans cette contrée, implique non seulement des dépenses anormales, mais l'observation de formalités abondantes autant que compliquées.

Dans l'accomplissement de la mission qui motiva mon séjour prolongé au cœur de l'hiver, sur cet flot de glace et de neige, j'ai honte d'avouer que je n'ai jamais redouté sérieusement — pour mes hommes — que ce seul péril que l'on m'avait fait entrevoir : une disette d'alcool...

Comme tant d'autres ennuis et inconvénients, je n'ai pas manqué de rencontrer celui-là !

Pour me procurer quelques bouteilles de whisky ou d'eau-de-vie (kornbrandvin) il me fallut, huit jours au moins avant de recevoir l'objet de ma commande, libeller celle-ci en due forme.

Aux prix qu'elles étaient débitées, il ne pouvait être question de distribuer, dans la mesure où mes douze compatriotes en usaient ou désiraient en user journellement, des boissons aussi coûteuses.

J'étais dépositaire, à l'époque initiale de notre installation, de quelques flacons d'une liqueur chère aux nationaux de mon ami Will B... ; je les réservais précieusement pour quelques visiteurs de marque, et, malgré l'économie raisonnée que je faisais de mon whisky, il m'arriva plus d'une fois de me trouver au dépourvu, lorsque les circonstances me paraissaient favorables à l'offre d'un « petit verre » suivant notre façon.

(1) Voyez *La Belgique Artistique et Littéraire* de décembre 1910.

Or, hier, à la fin d'une journée de labeur et de froid rigoureux, pendant que j'étais tranquillement assis devant ma table de travail, dans ma chambre. et que, ayant expédié ma correspondance, je communiais, en souvenir et en esprit, avec tous les êtres amis et chers dont je me trouvais éloigné, quelque'un frappa violemment à ma porte.

C'était mon contremaître; avant qu'il n'eût à s'expliquer, je remarquai qu'il était blessé à la main: le large couteau à grosse lame tout enduite de saumure et dont nos hommes se servaient pour disséquer et préparer le poisson, avait dévié et fait au pouce de la main droite une profonde entaille; l'homme, souffrant visiblement et perdant du sang en abondance, venait se faire soigner par moi.

Laver la plaie au sublimé, enduire le membre blessé d'un onguent salutaire et bienfaisant, en l'enveloppant ensuite d'un bandage antiseptique, fut vite fait; mais il me sembla comprendre, à la façon plutôt lente dont le blessé se décidait à quitter mon infirmerie improvisée, que j'avais oublié ou négligé un dernier et décisif remède; un regard d'entrée qu'il braqua dans la direction du coin où j'abritai mon alcool, m'édifia.

Je retins l'homme et lui offris un « whisky sec ».

Ce même soir, en l'espace d'une heure, six de mes hommes étaient venus, à la suite d'accidents divers, ayant tous occasionné des pertes de sang plus ou moins graves, faire appel à l'onguent bienfaisant contenu dans ma boîte de secours...

\* \* \*

13 février.

J'irai, aujourd'hui dimanche, visiter quelques cabanes de pêcheurs, certain de trouver, à pareil jour, chez eux, la plupart de ces braves gens, avec lesquels j'entretiens les meilleures relations.

Il fait noir ou à peu près quand je sors pour rejoindre le vieux Jens, attaché à mon service, et qui m'attend patiemment depuis une heure pour me passer, avec son canot, de l'autre côté de l'eau.

L'air est pur ; le ciel brillamment constellé ; l'absolue solitude qui règne à cette heure et l'absence de tout bruit impressionnent tristement. Déjà, dans notre pays où le repos dominical n'est point en honneur comme dans les contrées protestantes, les dimanches après-midi de province prêtent aux rêveries lourdes et pénibles qu'on appelle le « spleen », à cause du calme relatif dont les êtres et les choses semblent alors imprégnés ; mais ici, dans le cadre des hautes montagnes millénaires et au milieu de la blanche et silencieuse nature, c'est une sensation étrange d'abattement moral qui vous gagne et vous étreint, jusqu'à la peur...

Mon passeur présume que je suis sorti pour rendre visite à Hansen, un pêcheur que j'ai vu souvent dernièrement à l'hôpital, où il fut retenu par une grave affection de poitrine ; et il me raconte obligeamment qu'aujourd'hui je pourrais trouver mon protégé et ami au local de l'armée du salut où une réunion doit avoir lieu ce soir.

J'escalade la hauteur sur laquelle se dresse ce bâtiment d'où la lumière sort abondamment de multiples et hautes fenêtres ; des centaines d'hommes se tiennent à l'intérieur, dans une attitude d'extase, les yeux fixés vers une femme, jeune encore, et qui, de la tribune dressée au fond de la salle, leur parle de résignation, de devoir et de bonté divine ; ensuite, des hymnes pleins de langueur, de suaves mélodies montent de cette masse enthousiaste.

Parfois, par la porte de la salle furtivement ouverte, des fragments de ces chants mystiques s'évadent et se répercutent jusqu'aux confins de l'île ; le silence qui succède à ces bouffées d'harmonie semble alors plus mystérieux et davantage impressionnant.

Je rebrousse chemin et, ayant marché quelque temps, je m'arrête devant la porte d'une habitation que je soupçonne être occupée.

Vues de loin, éparpillées au hasard des chemins informes, couvertes de neige, ces demeures modestes des pêcheurs contribuent beaucoup à l'aspect pittoresque du lieu, mais, de près, il semble invraisem-

blable que ces huttes puissent servir à loger des êtres humains.

Quelle misère et quelle saleté !...

Déjà, devant les portes, l'odeur de détritrus variés — têtes et intestins de cabillauds, en majeure partie piétinés sous les lourdes bottes de pêcheurs — vous retient au seuil de ces logis.

Je domine toutefois le premier accès de dégoût, et, ayant frappé, je pousse la porte.

Mais à l'intérieur encore, quel spectacle !

Sous les tentes hospitalières des Lapons, nous avons déjà subi le premier contact de cette fumée dense qui se décide difficilement à sortir par l'étroite cheminée de toile, et empeste l'air jusqu'à étouffer le visiteur ; ici c'est non seulement la fumée intense qui, dès l'entrée, vous saisit à la gorge, mais une odeur âcre et huileuse — relent de poisson pourri et de sueur d'hommes — laissant trace dans la bouche durant plusieurs heures.

Ils sont là, dans chacune de ces constructions, six ou sept hommes, taillés, pour la plupart, en géants ; pendant plusieurs semaines, abandonnés à eux-mêmes, ils doivent pourvoir personnellement à tous les soins et besoins de leur existence.

Tous occupent la même chambre à coucher ; taudis infect, puant le tabac et le poisson et où l'on accède par une échelle de poule. C'est là qu'après la rude journée de labeur en mer, étendus sur un paillason repoussant, et encore à moitié habillés, ils invoquent le sommeil réparateur...

Un jeune pêcheur me reçoit, et, poliment, avec force « vaer saa godt » (soyez si bon) me présente l'escabeau sur lequel il était assis ; ses autres compagnons sont couchés et ne descendront que pour le repas du soir.

En entrant, j'avais remarqué que le jeune homme avait enlevé précipitamment des livres déposés sur la table. Ayant épuisé notre conversation du début, je me décide, poussé par la curiosité, à enlever du coin où il les avait cachés, les volumes brusquement écartés : c'est d'abord un ouvrage de critique stratégique, en anglais, relatif à la guerre des Boers ;

en dessous, un gros volume portant le titre d'une des plus fortes œuvres réalistes d'Ibsen : *Igjengangene* (*Les Revenants*); enfin, un recueil de contes simples et poétiques de son pays de Lofoden, un livre fraîchement édité et dont, une semaine auparavant, plus de six cents pêcheurs d'ici n'avaient pas hésité à faire l'acquisition au prix de fr. 2.50 prélevés sur leur maigre solde.

Nous parlions longuement, et j'étais surpris de tant de modestie et de réel savoir chez cet homme qui se résignait si noblement à son existence toute de misère, de privations et de dangers ; sa conversation simple, ses aperçus intéressants et si pittoresques, et les curieuses questions qu'il me posait sur les pêcheurs et les mœurs de mon pays me firent oublier l'endroit où nous échangeions nos confidences.

Il s'était tu un moment ; puis, devinant l'instant de la séparation proche, il me demanda, en désignant dans un coin, par terre, une planche carrée et une boîte à jeu :

— Faisons-nous la partie ?

— Au damier ?

— Non, aux échecs...

— J'ignore ce jeu, avouai-je.

— Et vos hommes ?

— Eux aussi, fis-je avec conviction : mes hommes ne s'initient point à ces jeux intellectuels ; il n'y en a pas deux qui sachent lire !

\*  
\* \*

Au dehors, l'air frais et piquant du soir me ranime bientôt et me débarrasse des odeurs nauséabondes et de toute cette fumée que je viens d'emporter ; arrivé devant la berge où mon passeur m'attend, je vois le temple des salutistes ouvert et vide, et j'apprends que Hansen n'a pas assisté au service : il avait dû, à la suite d'une rechute, réintégrer l'hôpital ce matin même.

Avant de partir, il avait même exprimé le désir de me voir bientôt.

25 février.

Si le bois constitue l'élément essentiel et la ressource capitale du commerce norvégien, l'industrie de la pêche fait vivre environ cent mille pêcheurs.

La majeure partie du cabillaud pêché en hiver, dans les environs des îles Lofoden, est destinée à être convertie en « stokfisch » ; cette préparation s'opère par un moyen des plus naturels.

Les pêcheurs s'adressent, pour vendre leurs pêches, à trois facteurs différents ; les embarcations qui rentrent au port se rendent d'abord aux fabriques d'huiles où les foies sont vendus à un prix qui varie suivant les fluctuations du marché et qui atteint parfois celui de toute la chair du poisson ; les œufs sont achetés par certains industriels qui les préparent sous formes diverses ; on les retrouve sur les tables de déjeuner, avec le nom de « délicatesse » ; enfin, la chair du poisson même fait l'objet d'un marché séparé.

Toutes les îles des Lofoden sont pourvues d'installations, aussi rudimentaires que nombreuses, pour la préparation du « stokfisch » ; elles se composent de longues perches, disposées horizontalement, et dont les extrémités sont supportées par des faisceaux formés de petits madriers.

Les poissons, la tête enlevée, sont liés, en paires, par la queue, au moyen de boucles de ficelles que l'on tord en 8 ; ainsi accouplés, ils sont disposés sur ces perches et y sèchent, au gré des intempéries et des vents, jusqu'à ce qu'ils soient devenus durs comme des os.

Ce produit est consommé en très grande partie en Espagne, en Italie et non moins en Belgique.

Avant d'être livré à la consommation, il est soumis à un triage minutieux, quant à la dimension et à la qualité, suivant les exigences de chacun de ces pays, et même des départements ou provinces de ces pays.

Ce « tri » se fait à Bergen, où l'on rencontre d'énormes hangars dans lesquels sont amoncelés jusqu'aux voûtes les « saumons du pauvre » ; c'est

Bergen aussi qui donne le ton au marché du « stok-fisch » — comme Hambourg détermine le cours des huiles de poisson.

\* \* \*

Parfois, lorsqu'une de ces tourmentes, très particulières à ce pays sous le rapport de l'inattendu et de la violence, s'abat sur la contrée, la nuit, ces sêcheries, établies simplement à fleur du sol, subissent de singuliers déplacements; c'est souvent chez un lointain voisin qu'il faut aller retrouver les fragments de ses installations...

Au hasard des routes ou dans des lits de neige on rencontre les couples de poissons en ballade, et leur identification, dans le chef de leurs propriétaires, donne alors lieu, comme bien on pense, à d'interminables discussions.

Will me raconta qu'un matin de février, deux ans auparavant, il constata, à son réveil, qu'un des hangars dépendant de sa factorerie était déplacé; une cinquantaine de barriques d'huile qui y étaient remisées avaient disparu.

Après une demi-heure de vaines recherches, il se rendit vers l'entrée du port, et aperçut, au large, ses barils s'en allant lentement à la dérive, sur une mer calme et inondée de soleil...

'28 février.

Depuis dix jours, la neige ne cesse de tomber, voilant et aveuglant tout de ses flocons épais.

Il y a huit longs jours aussi qu'aucune embarcation n'a pris la mer; toutes sortes d'intempéries: vents violents, ouragans, fortes gelées, se sont succédé, paralysant l'ardeur de tous ces hommes virils, réduits ainsi à une inaction pénible.

La misère et la faim rôdent depuis quelques jours autour de leurs cabanes; et quand, tête basse et rêveurs, ils passent par quelque sentier étroit qui mène droit vers la mer, l'on aperçoit sur leurs figures, empreintes de mâle gravité et d'admirable résignation, les traces de cette tristesse particulière venant d'in-



times soucis, et qui perce, quoi que les hommes fassent, par fierté instinctive, pour la dissimuler.

Car seule la mer nourrit tout ce monde, et le plus grand nombre d'entre ces pêcheurs supporte la charge d'un ménage double; celui qu'il improvise ici, l'hiver, avec ses compagnons de lutte, sur l'une de ces multiples îles éloignées, et l'autre, son vrai foyer, que les nécessités de l'existence — et l'amour de la mer aussi — l'obligent à abandonner durant les trois mois que dure la saison de la grande pêche.

Surtout, pendant les périodes de chômage forcé, toutes ses préoccupations et ses intimes chagrins se fondent dans l'image, dressée constamment devant lui, de son pauvre intérieur d'où il a démarré, un matin de fin janvier, emportant dans sa barque, outre une grande somme d'énergie nouvelle, l'espoir de pêches abondantes et fructueuses.

Encouragé par les siens dans sa confiance en une campagne prospère, ses adieux ont été simples et graves, sans paroles vaines. C'est sans émotion apparente aussi qu'il s'est séparé des êtres chers, lesquels, résignés et confiants comme lui, se séquestreront volontairement jusqu'à son retour dans la minuscule chaumière que l'on voit au milieu d'un vallon couvert de hautes neiges, ou au pied d'immenses rocs, tout près d'une eau dormante.

Mais, cette fois, c'est vraiment trop longtemps s'attarder ainsi à terre; et l'on sent qu'à l'idée des absents, ce n'est plus un vague souci qui les hante, mais une impression de vraie crainte qui les accable.

Nous aussi, nous chômons, puisque chacun, à un titre quelconque, pâtit de cette grève forcée, dont tous redoutent les conséquences et dont nul ne sait la fin.

Depuis plusieurs jours je m'installe, après le repas, devant ma fenêtre, pour suivre, des heures durant, le jeu capricieux des flocons blancs qui gambadent devant les vitres, où ils viennent s'écraser ensuite, sans bruit.

Je m'efforce à lire, mais je m'attarde trop à une même page dont la finale me conduit chaque fois dans quelque pays de rêve.

Le plus souvent, je suis interrompu par une musique étrange et traînante, qui, de la chambre au-dessus de la mienne, m'arrive distinctement à travers le mince plafond de planches goudronnées; une voix, faible et aiguë, de femme qui berce un enfant, sans doute, et chante doucement une mélodie simple, mais très harmonieuse, dont elle rythme la cadence avec des battements légers du pied.

Et en l'écoutant, cette chanson mélancolique et si douce, l'on croit voir, à travers le voile épais de la neige tombante, une quelconque scène de vieille légende unique, dans un cadre de hautes montagnes et de masses d'eau immuables.

Souvent aussi, je me décide à sortir, pour passer quelques heures avec Will, dans sa factorerie; blottis confortablement dans le creux de ses chaises pliantes, nous fumons et causons.

Mais, à la longue, la conversation s'épuise et fait place à un mutisme complet et non voulu; puis, instinctivement, on tourne les yeux vers la croisée pour regarder encore, jusqu'à la nuit venue, la chute lente et moelleuse de la neige.

\*  
\* \*

8 mars.

Le jeune et charmant docteur B... m'a autorisé complaisamment à visiter ce matin l'hôpital, où, comme délégué officiel du gouvernement, il assure seul le service médical; j'y vais d'autant plus volontiers que je pourrai voir Hansen, dont l'état, depuis peu de jours, ne serait guère rassurant.

Il faut monter plusieurs marches avant d'atteindre la terrasse étroite en bois qui entoure cette construction assez large, érigée dans le voisinage immédiat de l'entrée de la baie.

Le docteur m'a vu arriver; lui-même vient ouvrir et me conduit directement dans la grande salle; elle est, à cette heure matinale, envahie de malades, attendant le moment de la visite.

Un bruit ininterrompu de toux et de plaintes em-

plit cet antre de misère où plane une odeur d'iode et d'antiseptiques; toux graves et bruyantes, sortant du fond de poitrines vigoureuses, alternant avec d'autres, moins sonores, mais sifflantes, et suivies de crachats filandreux; quelques autres accès aussi de toux sèches, pénibles et tenaces, entrecoupées de gémissements et de râles, et venant de derrière les rideaux blancs qui cachent les alités.

L'influenza a fait déjà de grands ravages, cet hiver, parmi la population des pêcheurs, et plus d'un, miné et abattu par la fièvre, a dû se hâter de regagner son foyer, où il est arrivé juste à temps pour mourir.

Hansen est parmi les malades alités. Quand je m'approche de son petit lit de camp si propre, mais trop étroit pour sa puissante stature, je remarque qu'il dort.

Sa respiration est haletante, son souffle irrégulier et rapide.

L'intense pâleur du visage contraste avec l'ébène de la belle barbe soyeuse qui l'encadre, et ses yeux, aux paupières pesantes, sont cerclés de bleu, ses oreilles, pâles aussi, et exsangues, sont écartées de la tête et rigides comme celles d'un chien en arrêt.

Il est visiblement oppressé et sa poitrine d'où sortent précipitamment des bruits rauques et caverneux se soulève à intervalles brusques, comme un soufflet de forge...

Je quitte, plus tôt que je ne l'eusse voulu, ce lieu de souffrances, ne pouvant davantage contenir mon émotion; l'état de mon pauvre ami m'a complètement bouleversé, je crains pour lui aussi une issue fatale et prochaine.

10 mars.

Après une période d'accalmie qui n'avait que trop duré, la pêche a repris de plus belle, et la campagne bat son plein actuellement.

Depuis hier, les forains sont arrivés en nombre et se disposent à monter leurs échoppes dans le voisinage de nos bureaux.

Au cours de l'arrière-saison de pêche, les camelots,

accourus de l'intérieur du pays, s'installent dans ces localités durant trois semaines environ; comme dans nos foires annuelles, ils profitent de la présence sur les lieux de toute une foule affairée pour venir exploiter leurs menus commerces et exercer de petits métiers de circonstance.

Par exemple, ici, point de tréteaux sur lesquels de vagues danseuses lancent au public leurs sourires fardés, aux sons de beuglements musicaux; rien davantage de ce qui pourrait être comparé aux jeux populaires figurant toujours en vedette aux programmes des festivités de nos kermesses communales: courses en sacs pour femmes, concours de mangeurs, qui sont d'ignobles gloutonneries, et autres joutes barbares au cours desquelles le prolétaire qui y participe, attiré par le gain d'une pièce de cent sous, se trouve avili et exposé à la risée publique, sous l'œil encourageant de graves délégués officiels.

Ah! si l'on proposait jamais à l'ouvrier scandinave de coopérer à des réjouissances publiques aussi abrutissantes, avec quel dédain fier il repousserait pareille offre et combien s'en sentirait-il humilié?..

Et combien différents des nôtres, sont les marchands d'ici; ils ont plutôt l'air timide en comparaison de nos charlatans qui ne présentent leurs marchandises en vente qu'avec accompagnement de grosse caisse ou autres instruments de torture.

Pour les curieux qui s'assemblent devant leurs éventaires recouverts de bâches en toile, ils étalent, patiemment et sans propos inutiles, leurs articles de bazar; ce sont, en majeure partie, des objets d'usage pratique ou de première nécessité: accessoires pour fumeurs, articles de ménage, confiseries, casquettes, etc.; on y vend aussi de beaux couteaux aux manches artistiquement sculptés par de consciencieux artistes lapons. Il y a surtout des photographes, venus de Finmark et du centre de la Norvège.

Cette foire semble intéresser particulièrement les pêcheurs lapons. Dès qu'ils sont à terre, ils arrivent sur place, en bandes, et restent des heures entières à faire les cent pas devant les baraques, les bras croisés

et les mains serrées sous les aisselles, à l'intérieur de leurs vestes de bure à larges cols galonnés de rouge.

Parmi les photographies exposées, l'on distingue des groupes de pêcheurs en costumes d'esquimaux ou de chasseurs de rennes; à la vue de ces spécimens, les spectateurs reconnaissent parfois, sous ces accoutrements bizarres, des compagnons ou amis; alors les Norvégiens échangent, entre eux, un sourire com plaisant et naïf, trouvant la farce bonne à faire à leur tour.

Mes hommes se conduisent, dans ce milieu, en vrais gamins méchants; ils achètent par kilos des boules de sucre qu'ils distribuent aux petits écoliers, au point que le pharmacien se ressent de ces libéralités dans ses recettes journalières. L'un d'entre eux est venu me proposer gravement de solliciter l'autorisation du docteur B... de faire une distribution de douceurs aux malades de l'hôpital.

J'ai fait accord avec un photographe de Tromsø, qui est venu me relancer dans ma chambre d'hôtel pour me soumettre quelques épreuves de son travail. Je l'ai découvert, le lendemain, installé dans un petit réduit à proximité de son atelier improvisé, et l'on pouvait couper au couteau l'âtre fumée qui en formait l'atmosphère; il m'attendait, assis sur le bord de sa couche et jouant de la flûte.

J'ai aimé revoir souvent cet homme, très intéressant, et je garde de cet artiste des photographies qui sont de vraies merveilles de conception, de disposition et de travail d'art.

14 mars.

Mon brave Hansen est mort ce matin.

Depuis trois jours, le docteur avait constaté chez lui plus de calme et de courage; il avait beaucoup insisté auprès de ses garde-malades afin de pouvoir quitter l'hôpital, au premier beau jour.

Mais il était devenu extrêmement faible, et son corps, autrefois si robuste, était miné littéralement par les insomnies, les toux violentes et les interminables nuits de fièvre.

Hier au soir, une oppression pénible l'avait obligé

à une lutte angoissante qui avait duré une heure et au cours de laquelle il avait épuisé ses dernières forces et craché ce qui lui restait de sang...

Un sommeil lourd et soutenu avait suivi cette crise, et c'est à peine s'il a pu promener encore autour de soi un dernier regard de ses larges yeux, pour constater qu'aucun de ses proches n'était là pour recevoir son ultime adieu...

Son histoire était simple :

Il était originaire de Vestfjörd, où ses vieux parents habitaient encore.

A vingt-trois ans, avec d'autres jeunes gens de son district, il était parti vers l'Amérique du Nord rejoindre ses nombreux compatriotes qui y forment, à New-York notamment, une colonie scandinave très dense.

Comme d'autres, toutefois, fasciné par la beauté sauvage de tout ce qui, dans ce Norrland inculte — sa contrée natale — existe, se meut et attire ; — les fjords bleus et profonds, les hautes montagnes de neige et le charme séduisant des nuits d'été illuminées — il avait, après trois années d'infructueux labeur au pays des dollars, succombé aux attaques de la nostalgie qui, telle la vague poussée par le flux, l'avait ramené en Norvège.

Sans jamais plus songer à de nouvelles aventures, il s'était voué, dès lors, tout entier à ses vieux parents, partageant entre eux et la mer ses ambitions et ses efforts.

Avec la grande majorité de ses collègues, il était enrôlé dans l'Armée du Salut, et comptait parmi les assidus des réunions hebdomadaires.

Au retour de la pêche, lorsqu'il se dégageait de ses vêtements de mer, il mettait quelque coquetterie à bien rajuster sur le torse son tricot de laine bleu, portant en grandes lettres blanches : « Ferelsen Armeien » et, pour rien au monde, il n'aurait manqué au moindre de ses devoirs d'affilié.

Au demeurant, un garçon énergique, réservé, et très doux, comme la plupart des hommes forts.

Notre rencontre, — cause initiale de nos relations futures d'amitié — tenait du hasard banal ; un jour

que le télégraphe avait signalé d'importantes captures de poisson au large d'une île voisine, j'étais parti là-bas sur un bateau-mouche avec nos agents, en vue de faire des achats et d'occuper mes hommes.

Hansen pêchait à quelques brasses de distance de l'endroit où notre bateau avait stoppé; en sa qualité de chef d'équipage, c'était avec lui que nous avions à débattre les conditions du marché. Il s'offrit ensuite spontanément pour nous accompagner dans notre tournée et engager les autres pêcheurs à nous vendre leur poisson.

Avant de nous séparer, il avait été convenu qu'à la première occasion il viendrait me rendre visite.

Généreusement, il a tenu sa promesse, et je suis redevable à ce sympathique ami de beaucoup d'heures agréables.

\* \* \*

Le cimetière des Iles Lofoden est à Kabelvaag, localité distante de plusieurs milles de H...

C'est là-bas que Hansen sera transporté ce soir.

A peine rentrés de mer, les amis se sont rendus en masse à l'hôpital pour rendre au défunt une dernière visite.

Ses compagnons, avec qui il avait, bravement et en frère dévoué, partagé depuis plusieurs années les chances et les déboires de leur métier incertain, avaient tenu tous, en guise de suprême hommage, à rester pour assister pieusement à la toilette du mort; et tout à l'heure, lorsque le dernier coup lugubre aura été frappé pour clouer définitivement la modeste bière où eux-mêmes le déposeront, ce seront eux encore qui se chargeront de le transporter dans leur propre canot et le conduiront au champ du perpétuel repos.

Oh! l'inoubliable et triste soirée, et combien imposant de simplicité et de regrets sincères était tout ce qui entourait cette pauvre cérémonie funèbre.

La petite cloche du local des Salutistes sonnait le glas depuis une heure, et dans l'air vivifiant du soir ses notes cristallines s'égrenaient en tintements

plaintifs sur l'île silencieuse, toute inondée de clarté lunaire.

Malgré la rigueur dangereuse de la température (le thermomètre marquait alors 33° Celsius) l'on vit, vers 7 heures, sortir par la porte basse de l'hôpital, quatre hommes de forte taille qui, tête nue, et graves, portaient sur leurs larges épaules la dépouille de leur frère mort.

Point de curieux, nulle part, à cause du froid excessif; et sur le chemin qui séparait l'hôpital de l'entrée de la baie où se trouvaient les barques affectées au transport lugubre, personne ne suivait le cercueil... Quelques coups sourds, venant des heurts de la lourde bière contre les parois du canot; une toile à voile tirée sur le précieux fardeau, et le canot, attaché à un autre que conduisirent à la rame les quatre porteurs de tantôt, démarra lentement de la berge.

La cloche sonnait toujours sur les hauteurs du local où le mort avait passé tant d'heureux moments dans la méditation et les paisibles réunions fraternelles; les frères y étaient réunis en séance de deuil; de l'intérieur tout illuminé, l'on entendait monter en sourdine des hymnes touchants qui semblaient des lamentations et des prières.

Quelques-uns, néanmoins, étaient sortis au moment présumé du passage du cortège, car on voyait, au loin, se profiler des formes humaines et des bras se lever posément, dans un geste d'adieu affectueux.

Aussi loin que portait la vue sur les confins du fjord, nous suivions, d'un œil attendri, le funèbre cortège flottant dont on ne distingua plus bientôt, sur l'horizon rouge, que les battements cadencés des rames d'où l'eau s'égouttait en filets étincelants.

Puis, soudain, s'engageant derrière un massif de rochers, les canots, l'un après l'autre, disparurent dans la direction où tant d'autres barques funèbres les avaient précédées vers le même lieu d'anéantissement et de mort...

\*  
\* \*



16 mars.

Le pavillon national flotte, depuis ce matin, sur la bâtisse qui abrite les bureaux et les magasins de nos agents, M. M. B.

On attend, pour midi, la malle de la ligne des « Vesteraalen », amenant les délégués officiels en tournée d'inspection des places de pêche.

Il y aura, à cette occasion, un meeting contradictoire provoqué par certains négociants, partisans du protectionnisme, et où le représentant du gouvernement prendra la parole.

La question m'intéresse particulièrement, car il s'agit de décider si notre présence, à titre de concurrents étrangers, pourra être plus longtemps tolérée.

Branle-bas général aussi dans le petit hôtel où ces honorables et une vingtaine de commerçants notoires venus de toutes parts du pays, seront réunis à l'heure du dîner.

Lorsque j'entre dans la salle à manger, à l'étage, tout ce monde est déjà installé; néanmoins, on veut bien encore me présenter.

Je serre la main, entre autres, à un évêque protestant de Finlande, beau vieillard à longue barbe blanche, et à plusieurs hommes de forte stature, bruyants et joyeux de santé débordante, et qui m'accueillent avec des marques spontanées de la plus franche sympathie.

J'y fais, notamment, la connaissance de Norrhys, le fameux et populaire pilote norvégien, attitré pour conduire, dans les passes du Norrland, le yacht de S. M. l'empereur d'Allemagne.

J'avais déjà remarqué combien, en cette contrée de navigation particulièrement dangereuse, ces marins jouissent de considération et de respect. lorsque, arrivés au terme de notre voyage de Rotterdam à Bergen, par vapeur *Ingerid*, nous nous trouvions, un soir de la fin janvier, devant la rade houleuse de Stavanger.

Le signal avait été arboré pour demander l'assistance d'un pilote, et, une demi-heure après, l'on vit surgir de l'obscurité un léger canot monté par deux

hommes et qui venait, en toute hâte, dans notre direction.

Malgré le poids de ses encombrants vêtements cirés, l'un des hommes, avec une agilité surprenante, eut tôt fait de se hisser à notre bord par un cordage flottant sur un flanc du vapeur, et une minute plus tard, le pilote se trouva sur le pont du commandement; il dégagea sa main droite du lourd gant de laine qui l'enveloppait, serra franchement la main que lui tendit le capitaine et s'installa à son poste.

L'officier, visiblement heureux d'être relevé de la conduite effective de son navire par un homme de confiance, alluma gaiement une pipe bien bourrée et vint nous rejoindre au salon où il nous vanta longtemps les qualités de sang-froid et d'endurance des pilotes de Norvège.

\* \* \*

Je ne me rappelle point avoir jamais rencontré un homme aussi développé, physiquement, que Norrhy.

Quand il me donne la main, toute ma main passe dans le creux de la sienne; et, à le voir pour la première fois, on le croirait difforme, à cause des muscles énormes qui surplombent ses vastes épaules.

Partout où il va, il est l'enfant gâté des assemblées; s'il est généralement seul à parler, on n'écoute volontiers que lui, et son répertoire d'anecdotes — vraies ou spirituellement inventées — est inépuisable; elles se rapportent, le plus souvent, aux menus incidents de la vie de bord sur le *Hohenzollern* ou à l'un ou l'autre détail de la vie intime du monarque — son maître.

... « Une autre fois », raconte-t-il, « par une matinée brumeuse de juin, le yacht impérial s'avança majestueusement, à une faible vitesse, au milieu des rochers, dans les parages parsemés d'écueils du Malström. »

« Je causais, sur le pont, avec l'empereur... » ; ici, les petits coups discrets des fourchettes grinçant sur les plats cessèrent soudain.

« Tout-à-coup, sans crier gare, je me précipite sur la roue du gouvernail; d'un geste brusque, je jette de côté le bel officier abondamment galonné qui avait le commandement, et le « boatsman » qui avait la roue dentée — et, aussi vite que je ne le pus, j'imprimai au gouvernail une direction contraire...

Il était temps! Quelques secondes après, le *Hohenzollern*, qui se tenait au plus près le bord, contournaît, à une infime distance, un petit rocher poussant, à peine, son nez à fleur d'eau.

Et en suivant Norrhys dans les péripéties de son récit, instinctivement les assistants imitent les gestes et les mouvements du conteur; ils inclinent du buste, en sens divers, et dessinent pour affirmer inconsciemment, le contour que faisait le yacht de l'empereur autour du petit rocher fatal.

— Guillaume II, dit-il encore, se pique de parler norvégien; j'ai, quant à moi, beaucoup de difficulté à comprendre les quelques mots qu'il m'adresse parfois dans ma langue.

— Souvent, alors, le monarque fait semblant de croire à un parti pris de ma part et me dit à brûle-pourpoint: « Allez, Norrhys, vous-même ne comprenez pas le norvégien ».

— Et moi de répondre, » ajoute le pilote, avec un sourire malicieux et une moue comique qui met toute l'assistance en gaieté: « C'est vrai, Majesté, moi je ne parle pas bien norvégien, mais Sa Majesté connaît supérieurement ma langue maternelle. »

Je n'oserais conclure de tout de ce que j'ai appris à cet égard, que les gens d'ici, naïvement méfiants, voient d'un œil rassuré les visites régulières du beau yacht dans leurs eaux, ou les reconnaissances topographiques exécutées par les fringants officiers allemands, pendant leurs pérégrinations dans les stations d'escale, au cours des suaves et interminables soirées printanières au pays du soleil de minuit.

\* \* \*

Le repas terminé, après avoir, suivant l'usage, salué les assistants et leur avoir adressé des remercie-

ments par la formule traditionnelle : « Tak for mat », je descends, comme d'habitude, dans la petite chambre de réception pour prendre le café et faire un bout de sieste.

Le petit somme après le dîner est très en honneur en ce pays, et dans les intérieurs où l'on vous reçoit, des précautions très particulières sont prises en vue de vous installer le plus confortablement possible.

Je fus bientôt rejoint par l'évêque à la barbe blanche, et j'eus là avec lui un entretien qui dura deux heures et dont je garde toujours une profonde impression.

Il me parla pêche et pêcheurs, voyages, littérature surtout, et, pour autant que je parvins à en juger, il se révéla, en cette branche, un parfait érudit.

— Nous avons ceci de commun, me dit-il, que les véritables littératures de nos deux pays datent de la même époque, de 1830.

Apprenant ma qualité de Flamand, il fit un récit touchant des luttes incessantes que le peuple finlandais livrait, avec une conviction si ardente, contre l'envahisseur russe, pour sauver et défendre la langue et les traditions de sa race.

— Vous, Flamands, me dit-il, pouvez mieux que quiconque comprendre ces luttes; elles n'atteignent pas, chez vous, il est vrai, ce degré d'intensité, à raison des grandes libertés constitutionnelles dont vous jouissez.

— Lorsque ma brave compatriote Paraské, la septuagénaire aux yeux mystérieusement bleus, la légendaire interprète des vieilles chansons finlandaises, s'en va, de village en bourgade, répandre et faire revivre le vieux chant national, elle fait parfois allusion au mot de votre grand Conscience : « De Taal is gaansch het volk. »

\*  
\* \*

En reconduisant mon éminent visiteur, quelqu'un vient me dire que l'ordre du jour voté au cours du meeting de cette après-midi nous est entièrement favorable; il conclut en substance :

Qu'il n'existait aucun moyen de droit, ni, en fait, aucune raison sérieuse, d'entraver l'expérience pratique tentée chez eux par une société commerciale étrangère.

Qu'en l'espèce, il s'agissait d'une entreprise ayant pour but l'application aux produits poissonniers des îles Lofoden, d'un système de préparation qui constitue une spécialité du pêcheur belge.

Qu'au lieu d'éliminer cet élément exotique, il y avait intérêt général à l'accueillir avec déférence et sympathie, puisque, dans un avenir prochain, le Norvégien n'aura pas manqué de profiter des leçons et des indications de l'étranger dans le but d'acquérir une source nouvelle de prospérité nationale.

ÉMILE-E. PIERS.

---

## LES NEIGES D'ANTAN

---

*Je m'en souviens : j'étais candide encor comme elles,  
Battant des mains, riant, en chemise, un matin,  
Quand le fourmillement de leurs cent millions d'ailes  
Accourait étonner les novices prunelles,  
En se précipitant du ciel sur le chemin.*

*Automne des hivers !... L'invasion sournoise  
Ayant, tandis que tout dormait — depuis minuit, —  
Amoncelé ses lys sur la tuile et l'ardoise  
Et bâti sur le sol des Monts Blancs d'une toise,  
On ne pourrait aller à l'école aujourd'hui...*

*Comme on allait pouvoir chanter, sauter et rire  
En folle liberté, dans la chère prison  
Qu'est le nid maternel, loin de tout morne livre  
Et des tristes leçons qu'il faut gravement suivre  
Sur le grand tableau noir endeuillant l'horizon !...*

*Et, surtout, au milieu du suave bien-être  
Qui descend d'un baiser attendri des aînés,  
Ou monte, en jets dorés, d'une bûche de hêtre,  
Quelle fête offrirait, devant notre fenêtre,  
L'étourdissant tableau des essais effrénés !*

*Je m'en souviens : nos yeux, écarquillés d'extase,  
Dansaient la ronde avec les menus tourbillons.  
Et, pris de leur vertige, épousaient chaque phase  
De leur vol échouant, léger comme une gaze,  
Sur l'Alpe qu'entassaient leurs grêles bataillons...*

*Qu'étaient donc cette neige et ses flocons sans nombre?...  
Des plumes de colombe ou d'anges radieux ?  
Un déluge d'aurore éblouissant notre ombre ?  
Une averse de fleurs que, sur cet hiver sombre,  
Effeuillaient, par pitié, des doigts mystérieux ?...*

*Pour l'un de nous, c'étaient des étoiles en foules,  
Jouant à se poursuivre avant l'œuvre du soir ;  
Un autre devinait, sous leurs rapides houles,  
Mille mains de jongleurs lançant, comme des boules,  
Les diamants sans fin que nous regardions choir.*

*Un grand frère haussait de dédain les épaules :  
C'était, affirmait-il, un bal aérien.  
L'Opéra, chaque soir, montrait les mêmes rôles  
Que des dames tenaient, savantes mais moins drôles  
En tulle qui bouffait et qui ne pesait rien.*

*Moi, j'inclinai plutôt pour du duvet de cygne  
Que la lune essayait pour habiller Pierrot,  
Mais ma petite sœur s'écriait d'un ton digne  
— Ce secret lui venait de quelque source insigne! —  
« C'est les bonbons fondants des enfants de là-haut... »*

*L'exquise farandole ! Et dont les pirouettes  
Nous rappelaient encore les totons giroyants,  
Les culbutes de clowns, des raids fous de mouettes  
Ou d'oiseaux migrants, aux pâles silhouettes,  
Hâtant vers le soleil leurs départs tournoyants.*

*Je m'arrête... il faut bien ; l'hypothèse pullule  
Autour du doux cyclone aux retours obstinés :  
Torrents de mousse ; afflux de perle, éclairs de bulle,  
Qu'un souffle fait jaillir, qu'un autre souffle annule ;  
Chute de papillons incessants et mort-nés ;*

*Ou peut-être un moulin de l'air qui dissémine,  
Pour les pauvres d'en bas auxquels manque le pain,  
D'un geste somptueux, des boisseaux de farine,  
Ou toute la toison de laine souple et fine  
Des brebis que dépouille une invisible main...*

*Mais je sais maintenant, — tout s'explique à distance, —  
Que cet écroulement d'atômes ingénus  
Que ces fragments épars d'un manteau d'innocence,  
Recréaient à dessein la paix et le silence  
D'anciens et calmes jours, pour un jour revenus.*

*Quelque puissance occulte, aimante et despotique  
Imposait une trêve au monde vieux et las  
Et, sous un édredon de tiédeur idyllique  
Chargé d'ensevelir son tumulte tragique,  
Étouffait la rumeur des luttes et des pas.*

*La neige, en ce temps-là, n'ayant pas de rivale  
Prête à contrecarrer ses semailles d'argent,  
Lançait éperdument sa horde virginale  
A l'assaut de la terre et sa frêle rafale  
Avait bientôt conquis jusqu'au dernier arpent.*



*Il fallait bien, devant l'amas d'écume blonde  
Partout accumulée en impassables flots,  
Bloquant villes et champs des cristaux de son onde,  
Que tout ce qui se meut, s'agite, peine et gronde  
Subit la volupté sereine du repos.*

*Tout se taisait : les voix de douleur et de haine,  
L'usine et son fracas, la plainte des essieux :  
On dirait qu'aujourd'hui toute la ruche humaine  
Chôme, afin d'admirer la multitude naine  
Des abeilles sans dard en travail sous les cieux.*

*L'unique son, parfois, dont l'espace tressaille  
C'est l'écho brusque et clair de quelques gais élans :  
L'aboi joyeux d'un chien que la tourmente assaille,  
Ou deux rares passants qui se livrent bataille,  
D'une âme rajeunie, à coups de boulets blancs.*

*Ah ! si je m'en souviens !... Et de quel luxe chaste  
La neige emmitoufflait jusqu'aux plus humbles toits !  
Comme elle oblitérait tout déchirant contraste  
En drapant la misère aussi bien que le faste  
De l'hermine qui vêt les Reines et les Rois !*

*Chaque corniche avait sa fraise de dentelle,  
Tout seuil son tapis neuf en tissu moelleux,  
La plus vieille maison, si branlante fût-elle  
Sa mante de fourrure, étincelante et telle  
Qu'on en voit aux beaux corps délicats et frileux...*

---

*Tous ensemble parés de la même richesse,  
Palais, taudis, prisons, lugubres hôpitaux  
Perdant leurs airs d'orgueil, d'envie ou de détresse  
Paraissaient échanger des regards de tendresse  
Sous le déguisement qui les faisait égaux.*

*Et de même là-bas, la plus âpre colline,  
D'habitude farouche en son coin reculé,  
Souriait maintenant à la basse chaumine,  
Sa jumelle en beauté, sous la manne divine,  
Qui dotait toutes deux d'un dôme immaculé.*

*On eût dit le baiser des hommes et des choses,  
Des ennemis d'hier que les magiciens  
Accordaient par l'effet de leurs métamorphoses  
Ainsi qu'au lieu de sang on voit fuser des roses  
D'une tête coupée, en des récits anciens.*

*Donc ce que répandait la muette avalanche  
De l'aube frissonnante au gris déclin du jour,  
C'était sur chaque abri, chaque mont, chaque branche  
Des trésors de splendeur ineffablement blanche  
Et sur tout cœur humain des effluves d'amour.*

*Et pour parfaire encore et rendre universelle  
Cette ère d'harmonie et de communion  
Entre les temps passés, aux grâces de pucelle,  
Et le présent sans foi, chaque infime parcelle  
De neige avait tissé son pur trait d'union.*

*Elle avait tout lavé : Plus une tache noire  
Datant la pierre ou l'homme et leur sénilité  
Dans ce grand bain de lait, sous cette tendre moire,  
Vétustes murs, vieux fronts retrouvaient la mémoire  
Des siècles d'ignorance et de virginité.*

*On eût dit qu'épanchés d'une immense corbeille  
Les lointains souvenirs des Noël's d'autrefois  
Regermaient un à un et que, tendant l'oreille,  
Les cyniques vieillards, moins âgés que la veille  
Écoutaient, tout ravis, quelque défunte voix...*

*Légendes d'or qu'on croit à jamais enfouies,  
Flambeaux d'enfance éteints au souffle du savoir,  
Émois qu'offrait un Christ aux âmes éblouies,  
Mousselines de songe hélas! évanouies  
Renaissaient dans la neige ainsi qu'en un miroir.*

*De sorte qu'en voilant les stigmates d'usure  
Sur les gîtes ridés et salis par les ans,  
La féerique ondée, en la même mesure,  
Effaçant des esprits les traces de souillure  
Leur rendait la couleur de leur premier printemps.*

*Ah! si je m'en souviens!... Mais comme on se rappelle  
Quelque cher compagnon que la vie a vaincu,  
Car la neige est proscrite et ce qui venait d'elle  
A cessé d'enchanter notre optique rebelle :  
Nous avons trop pensé, nous avons trop vécu.*

*Les gouttes de chimère atterrissent à peine  
Qu'un chimique poison, à présent, les dissout  
Et mue, en un instant, la voltigeante chaîne  
En borbier qu'aussitôt l'immonde égout entraîne  
Avec les rêves blancs qui fleurissaient dessous.*

*Guerre à tous ces rayons ! Sus au divin obstacle  
Qui naguère entravait les fureurs du combat !  
Au moderne vacarme il fallait un miracle  
Pour accomplir d'un coup la brutale débâcle  
Et mener, sans répit, son infernal sabbat.*

*Plus de halte, ici-bas, pour les foules pressées,  
Plus d'heure d'accalmie et de mol abandon  
Plus de mains se tendant, avides, empressées  
Vers la charpie offerte à nos âmes blessées :  
Nos fièvres désormais en repoussent le don.*

*C'est en vain que sur nous, beau nuage tu vides  
Tes sacs d'illusions : tu gaspilles ton temps.  
Tu ne suspendras plus de tes écueils candides  
La lutte pour la vie et ses rages sordides.  
Il n'est plus de saison pour les neiges d'antan...*

*Dans l'air circule encor la grouillante largesse  
Dont nos jeunes regards étaient si confondus.  
Mais sans plus parvenir jamais à son adresse...  
Donc ma petite sœur disait avec sagesse :  
« C'est des bonbons fondants ! » — puisqu'ils sont tous fondus...*

GÉRARD HARRY.

## CE PAUVRE TRISTAN

---

Tristan n'a jamais eu de veine.

Il me l'a dit souvent : il a l'âme trop sensible, et le sort n'en tient pas compte, ne lui évite pas toutes les déceptions. Le sort en use avec lui sans délicatesse.

Pourtant, beaucoup d'amies l'entourent, prêtes à adoucir sa vie... Tristan est fort riche.

Il naquit en plein argent. Fortune faite dans les huiles... Aussi, dès l'enfance, il sentit sa supériorité; il se laissa adorer avec une simplicité qui toucha tous les cœurs; on le servait comme un roi, et pourtant, je l'entendis parfois dire : merci. Tristan est si bon.

Très jeune, il essaya de tous les plaisirs, goûta à toutes les joies; mais il restait mélancolique, vite désabusé.

— Ces belles filles, me confia-t-il, n'ont pas l'esprit du devoir. Elles ne sont pas dévouées. Ce sont, dit Tristan, des égoïstes : elles ne pensent pas à moi.

Son âme meurtrie chercha mieux; il décida de prendre femme.

On le vit à cet effet au bal, très appliqué, scrutant les groupes et les visages, véritablement surmené par cette tâche laborieuse.

Tristan n'est pas beau, un peu carré, la tête forte, très brun, les yeux petits : il eut un gros succès, les jeunes filles se l'arrachèrent; mais les ricanements jaloux des hommes parlant de sac et d'écus lui causèrent une peine très vive.

— J'entends être pris pour moi, me dit-il modestement. Et il secouait la tête, très attristé, au milieu du joli troupeau de filles enragé à le séduire.

Un soir, chez M<sup>me</sup> T... je l'entrepris.

— Voyons, Tristan. Il faut choisir?

Il me répondit, songeur, pris de pitié pour celles qu'il dédaignerait :

— Oui... pauvres filles...

La belle Jeanne passait au bras d'un cavalier. Elle se retourna, pliant son beau corps, et lui aban-

donna très royalement sa main, ses yeux, et son sourire.

— Bonsoir, Monsieur Duval !

Tristan s'appelle Duval, Duval de la Pièvre... on dit qu'il y a des papiers de famille...

— Peste ! fis-je. La belle victime !

— Ma chère amie, dit Tristan, voyez-vous cette femme ordonnant mon pot-au-feu ?

Je fus entourée ce soir-là de jolies femmes : des brunes et des blondes, des sages et des folles, Marthe la ménagère, Blanche la savante, toute une bande frôleuse et souriante aux ordres de Tristan.

Ma petite amie Denise, elle, ne parla guère à Tristan, mais elle était toute tremblante. Les autres parlaient à Tristan, mais elles ne tremblaient pas...

\*  
\* \* \*

Denise débutait ; elle avait dix-huit ans.

Tristan épousa Denise.

Le jour de son mariage, entre une coupe de champagne et une aile de poulet, il me confia, d'un air profond :

— Il faut les prendre jeunes.

— Mon pauvre Tristan, dis-je, sans doute Denise est une gentille enfant..., mais la belle Jeanne..., la bonne Marthe... des femmes formées...

— Trop, dit Tristan. A leur façon. Je formerai Denise.

— Comment ? demandai-je.

— Elle m'aime, dit Tristan, très simplement.

\*  
\* \* \*

Denise aimait Tristan. Ses jeunes oreilles d'abord, s'étaient échauffées au refrain de ses aînées, ces chiennes chasseresses poursuivant par métier la proie précieuse. Elle avait suivi la meute machinalement, puis, toute haletante, s'excita à la course en bonne petite bête de sang, le cœur et la tête pris, sans espoir, entêtée, violente et douce.

\*  
\* \* \*

Je rendis sa visite à M<sup>me</sup> Duval de la Pièvre. Elle était éperdue de bonheur, et tout étonnée encore, éblouie et gauche. Tristan l'en gronda doucement, et, en souriant, se plaignit d'elle.

— Elle n'est pas sérieuse, me dit-il. Badinant à demi, il ajouta : Nous réglerons cela, nous ferons un programme.

Elle rit beaucoup, comme les amoureuses, et avoua, servant un maigre goûter à bonbons rassis :

— Je ne pense à rien ! Je pense à Tristan.

— Ma chère amie, dit Tristan, ne t'en excuse pas : c'est ton devoir. Pense à moi, ne pense qu'à moi ; mais étudie-moi, devine mes goûts, préviens mes désirs... J'aime, dit Tristan, le thé bouillant et les gâteaux frais.

Il ajouta, très bon : Je ne te fais, du reste, aucun reproche.

Mais il soupira, les yeux fermés :

— Voyez Marthe... Marthe ordonne des thés charmants...

Pourtant, il pardonna à Denise, paternel, tandis qu'elle ravalait ses larmes, toute palpitante de gratitude, très émue et très humble.

\* \* \*

Je revis Denise peu après, mais elle était fort pressée, Tristan n'aimant pas trouver le salon vide. Elle n'avait que le temps de changer de robe et de s'asseoir, en blanc, sous la lampe rose, un ouvrage aux doigts. Tristan, ajoutait-elle, aimait en même temps la grâce et l'activité.

\* \* \*

Tristan, lui aussi, me fit ses confidences.

— Cela va bien, me dit-il. Et très indulgent : elle fait de son mieux.

Il soupira. Je sentis qu'il lui restait beaucoup à désirer, mais que sa bonté lui fermait les lèvres.

Nous dînions chez les Z... Denise causait dans un coin avec son amie Jeanne. Jeanne, onduleuse, la

mise royale, attisait tous les regards. Denise se tenait toute droite, souriante, engoncée de satins. Tristan posa les yeux sur elles deux.

Il appela Denise.

— J'ai l'œil sensitif et artiste, mon enfant, lui dit-il. Un geste, un pli disgracieux me nâvrent. Ne souffres-tu pas pour moi de te sentir inachevée et inharmonieuse? Je ne te fais, du reste, pas de reproches, ajouta Tristan, très doux.

Il murmura, soupirant : Vois Jeanne... Jeanne est d'un raffinement exquis.

\* \* \*

Et Denise vit Jeanne.

Aussi, à la première des *Hystériques*, ce grand succès, Denise, entrant dans sa loge, souleva toutes les lorgnettes. La coiffure immense, les épaules non-chalantes et poudrées, la taille fuyant en queue de sirène et l'œil distrait, les bras las, elle avait le ton, celui du jour, celui qu'il faut avoir.

Denise avait vu Jeanne.

\* \* \*

— Pas le temps, pas le temps ! me jetait-elle quand je voulais l'entraîner à quelque partie qu'elle aimait autrefois. Les courses de modistes, de parfumeurs, de gantiers, me prennent mes matinées ; et j'aime avoir l'œil sur mon ménage, ranger, ordonner, surveiller... Tristan engraisse ! Je suis si fière.

— Mais tu maigris, intercalai-je.

— Tant mieux. Tristan déteste la graisse de pensionnaire !

S'excusant alors, elle sonna, fit comparaître le chef, critiquant très savamment le menu, indiquant de délicates recettes. Denise avait vu Marthe.

La couturière étant annoncée, je me retirai.

— Tristan, dit gaiement Denise, déteste me voir gaspiller l'argent à ma toilette ; aussi je me débrouille avec une ouvrière... je lui donne des idées.



Je croisai, dans le hall, l'antiquaire Carly, muni d'une statuette précieuse.

— Madame s'est mise à bibeloter, me murmura le vieux Jean, le concierge. Monsieur aime tant les jolies choses !

Le porche s'égayait d'une claire forêt de plantes ; j'en fis compliment à Jean.

— Oh ! avoua-t-il, Madame en surveillance elle-même l'arrangement. Monsieur raffole des fleurs.

\* \* \*

— Oui, me concéda Tristan à peu de jours de là, Denise est en progrès. Mais elle m'enferme dans un cercle d'amis si restreint... elle n'a pas, comme Lucie, l'art de faire des relations. Non pas que je me plaigne, ajouta Tristan ; je ne me plains jamais...

\* \* \*

Je ne vis plus Denise que courant.

— Fêtes, sorties, élégances ! quelle frénésie ! la taquinai-je un jour qu'elle accourait chez moi, automobile ronflant, et toutes fourrures dehors.

M. et M<sup>me</sup> Duval de la Pièvre étaient de tout, par-tout, en tête des échos mondains des journaux.

— Mais oui, dit Denise, très simple. J'ai agrandi notre cercle. J'étais un peu bécasse, un peu timide, mais Tristan m'a remontée, me disant : « Vois Lucie ! Lucie s'est « posée » en un rien de temps ». J'ai vu Lucie, voilà tout. Je me sauve, ajouta-t-elle, je ne serais pas sous la lampe pour le retour de Tistan, et j'ai vingt personnes à dîner ce soir...

— Quand te voit-on ? priai-je.

— Entre le five o'clock de la baronne V... et celui de M<sup>me</sup> de M..., cria-t-elle de l'auto, Tristan déteste me voir négliger les vieux amis.

\* \* \*

Tristan vint un jour, seul et un peu sombre, prendre une tasse de thé dans mon boudoir.

— Ah ! mon amie, me dit-il, je vous en ferai l'aveu : je m'ennuie à crier. Ma femme serait-elle une peruche ? Ce ne sont que vulgaires détails ménagers, vaines mondanités... Denise ne me donne, dit Tristan, aucune nourriture spirituelle.

Il continua :

— Voyez Blanche. Blanche a un bagage littéraire ravissant...

\* \* \*

Denise suivit les cours de dames et les conférences.

Elle alliait maintenant à sa grâce reptilienne un langage recherché, ultra-moderne, des phrases incisives ou flottantes, des mots techniques, un savoureux bagoût qui cadrerait bien avec ses yeux profonds, d'une fièvre lente et froide, sous le voile élégant des paupières.

Aussi fus-je fort étonnée d'entendre sur l'escalier, venant un soir que je les savais seuls, une sarabande folle, des gammes de rires, un tapage d'enfant joyeux. Et Denise, amazone échevelée, glissa jusqu'au palier sur la rampe de chêne... Elle débarqua dans mes bras, en plein fou rire, les yeux levés vers Tristan qui s'accoudait en haut, la regardant avec indulgence.

— J'égaye Tristan, me souffla-t-elle. Il est un peu mélancolique parfois, un peu dyspeptique... je le fais rire.

Je la trouvai très rouge, les mains chaudes, avec des gestes brusques, secs, de femme surmenée, mais elle me rassura gaîment.

Oh, la délicieuse, l'exquise soirée ! Comme le nid était tiède, paisible et gai. Le maître souriait, calme, dans son fauteuil, sirotant sa tisane odorante. A ses pieds, l'épouse en rose, adorable, maniait une fine broderie, causant de tout et de rien. dirigeant habilement l'entretien vers les rives qu'il préférait.

Elle nous fit un peu de musique, les yeux fixés sur lui, passant des romances aux valse brillantes, en effleurant une chanson leste qui fit rire Tristan,

renversé sur son dossier, en pleine digestion du dîner délectable.

— Que je suis heureuse ! disait Denise. Que Tristan est bon pour moi !

Tristan me reconduisit jusqu'au porche.

— Eh bien, mon ami, fis-je, l'arrêtant, plantée devant lui. Heureux, n'est-ce pas, heureux ?

— Oui, dit Tristan.

Je vis une leur triste dans ses yeux bruns.

— Ah ! Tristan ! m'écriai-je. Qu'est-ce donc encore ?

Il souriait, s'efforçant de badiner, mais je l'acculai à l'aveu, et, tête basse, il murmura :

— Denise ne me donne pas d'enfants...

Je tâchai de le consoler, cherchant mille excuses.

— Lui en laissez-vous bien le temps ?...

Il ne se laissa pas dérider, me priant pourtant de ne pas m'affliger pour lui, mais je le sentis touché amèrement.

— Ah ! soupira-t-il, quand je vois Marie avec ses beaux babies aux bras...

Le temps passait. Denise menait de front ses vies diverses ; mais maintenant, avant huit heures, le matin, je la voyais sonner, furtive, à la porte sévère du Dr N...

Je la trouvai souvent, rentrée chez elle, hagarde, jetée sur une chaise-longue, toute palpitante encore du traitement brutal, mais pleine d'espoirs, tendue de volonté, dans la joie du but entrevu.

\* \* \*

Denise obéit au vœu de Tristan. L'événement fut annoncé prochain.

Grâce aux toilettes savantes, elle put accompagner Tristan dans le monde, de sorte qu'il ne souffrit pas trop de cette période d'épreuve.

Denise allait, allait toujours ; c'était à la croire de fer. Tristan, me dit-elle, l'en récompensait au centuple, la gâtait fort. Parfois, partant pour un bal, un théâtre, il la retenait doucement de mettre sa pelisse, lui permettait de se reposer. Elle pleurait de recon-

naissance en l'attendant, et présidait son souper de retour, pâle, le cerne étirant ses joues marbrées, et toute honteuse de cet enlaidissement qu'il lui pardonnait si bénévolement.

— Oh! Tristan, Tristan! disait-elle, toute hale-tante, d'une voix essoufflée et voilée de petite vieille. Oh! Tristan, pourquoi donc m'aimes-tu tant, es-tu si bon pour moi?...

Tristan, le plastron magnifique, les coudes élargis sur la nappe, carré et fort, mangeait, les mâchoires saillant sous les joues colorées.

— Bonne petite, disait-il. Bonne petite.

\*  
\* \*

L'épreuve vint. Ce fut très dur pour Tristan. Pourtant, Denise, aux premières douleurs, avait prié qu'on matelassât sa porte pour qu'il ne souffrît pas de ses cris.

Une opération cruelle donna un fils à Tristan.

— Ce n'est rien, dit Denise quand on la plaignait. Je me remettrai. Qu'on me fortifie! Qu'on m'oblige à manger, qu'on me donne des forces...

Elle suppliait, la peau brûlante dans ses dentelles, énervée de la lenteur des relevailles, irritable et excitée.

— Vite, seulement, vite! C'est si dur pour Tristan!

\*  
\* \*

Elle se leva.

Tristan s'épanouissait, un peu gras, les lèvres sou-riantes.

Denise reprit sa vie, mais en nourrissant le bébé, car Tristan restait fidèle aux bons principes de famille.

J'y dînai un soir, dans des somptuosités qui nous ravirent tous. Denise flambait, pailletée d'or, lamée d'or, rebrodée d'or: ses épaules se cachaient sous la pluie des brillants. Elle était fort belle. Sous les yeux, deux taches rouges brûlaient; elle avait, aux lèvres ouvertes, un petit souffle bref, pressé, qui

courait... J'étais à la droite de Tristan, presque en face d'elle. Je l'admirai, et le dis à mon hôte.

— Oui, me dit gravement Tristan. Denise fait des progrès. Elle me satisfait.

Elle l'entendit, ses yeux s'extasièrent, ses lèvres tremblèrent dans un sourire d'ivresse.

— Pourtant, ajouta Tristan. Pourtant... Alice...

Elle se tendit, faisant effort pour entendre, pour apprendre encore, pour obéir, puis, ses pupilles chavirèrent, les gencives blanches se montrèrent dans le retroussis des lèvres. Denise vacilla, elle s'évanouit.

Dans le charivari et le tumulte, on la porta dans ses appartements. Ce n'était qu'une syncope dont elle sortit très vite. Elle se releva, s'assit d'une secousse, vivement, comme quelqu'un qui a honte.

— Mon Dieu, dit-elle, ce n'est rien. Cela m'arrive souvent.

Elle voulut qu'on la relaçât, nous disant qu'elle avait à faire, tout ce qu'elle avait à faire, en un kaléidoscope désordonné. Elle grondait : Vite! plus vite! se tenant la tête, les yeux fous. Puis elle retomba. Je vis alors, sous l'eau des brillants, combien ses épaules saillaient, écrasant la poitrine.

— Pardonne-moi d'être fatiguée, Tristan... Elle secoua la tête, plusieurs fois, et répéta : Trop fatiguée...

Tristan, très pâle, la regardait sans parler.

— Pauvre Tristan, dit Denise.

\* \* \*

Denise tomba malade.

Des misères de femmes, des bobos, disaient quelques médecins; imaginations, dirent les autres. Ils étaient tous très savants; mais Denise restait étendue sur son divan, le masque pincé, très grave.

— Moi qui ai en horreur les femmes dolentes! gémissait ce pauvre Tristan. C'est bien ma veine!

Il m'avoua que c'était à se casser la tête au mur.

Un jour, il se fâcha, révolté de la vie qu'il menait,

sans soins ni tendresses... il cita des noms, des cas d'épouses délicates et modèles...

— Ah ! fit Denise, avec un petit geste de la main. Les autres...

Elle croisa ses doigts sur ses genoux, et les yeux dans le vide.

— Moi, je ne suis que Denise, dit-elle.

\* \* \*

Les médecins, consultés par Tristan exaspéré, la douchèrent, l'électrisèrent, la massèrent, l'opérèrent...

Alors Denise dit :

— Assez !

C'était l'été, lourd et dur. Des mouches d'orage énervaient. Denise ne parlait plus, assoupie. Près de moi, Tristan, le front sombre, constatait sa déveine.

— Amusant, disait-il, amusant.

Denise avait ouvert les yeux. Une moiteur la couvrait. Elle gémit.

— Que veux-tu ? demanda Tristan.

Elle se mit à pleurer.

— Voyons, Denise ! gronda-t-il. Du courage ! Vois Emmeline...

Denise s'arrêta de pleurer.

— Je suis Denise, dit-elle. Et puis elle se mit à parler, lentement, si détachée d'elle-même qu'elle ne semblait pas s'entendre.

— Je ne suis que Denise. Tu as voulu te faire un harem. Seulement tu es chrétien. Tu t'es fais un harem avec une seule femme.

Denise répéta lentement :

— Tu t'es fais un harem avec une seule femme... Elle haussa de maigres épaules.

— Et je ne suis que Denise... Peu de chose, regarde-moi. Tu voulais Marthe... Jeanne... Lucie... Blanche... Marie... Alice... Emmeline... d'autres. Elles toutes devaient être de ton harem, pour te servir, te flatter, te sourire, te distraire... Et il n'y avait que moi. J'étais le harem, dit Denise.

Tristan me regarda, les yeux grands, et se toucha le front d'un air d'interrogation.

Denise parlait toujours, les mains ouvertes, la figure vague.

— Ta polygamie était insatiable. Il te fallait être aimé selon ton humeur et tes heures. Moi, je voulais bien. Seulement, au harem, elles se partagent la tâche. Les unes content les histoires, d'autres pincet la mandoline d'autres tournent les confitures, d'autres se teignent et s'attifent, d'autres mettent au monde les enfants, d'autres câlinent et bercent le maître...

J'ai tout fait... dit Denise. Je t'aimais. Et maintenant je suis lasse...

Et tout à coup ses larmes se mirent à couler. Elle appela Tristan, qui vint, avec le front serein des martyrs.

— Tristan!... pardonne-moi de te trahir en route... Tristan lui dit des mots de pardon très doux et Denise se renversa sur son bras, les lèvres ouvertes, les pupilles perdues, balbutiant : — Maintenant, mens! mens-moi... Dis-moi que je suis encore tout ton harem... Oh! oui... jouons à ce que je sois encore toutes les femmes...

Denise mourut à peu de temps de là. Les uns dirent : pneumonie; les autres : appendicite.

Tristan n'a jamais eu de veine.

CÉCILE CANDIÈRE.

---

## AHASVÉRUS ET L'AMOUR

---

La nuit s'était répandue silencieusement sur la terre, mais les profondeurs du ciel restaient limpides comme un miroir.

Ahasvérus, courbé sous la damnation de tout ce calme, de tout cet infini, s'en alla dans la forêt, à travers l'obscurité verdissante.

Sur son passage, des chuchotements et des frissons mystérieux bruissaient. Certains arbres lui paraissaient des géants couverts de mousse et chargés de tant de siècles qu'ils en avaient désappris l'inutile langage. Au-dessus des dômes de verdure diaphanes, l'on soupçonnait d'autres voûtes comme s'il existât deux, trois forêts superposées. A l'entour, à travers les branches vert-pâle qui palpaient insensiblement comme des ailes, le regard s'égarait, suivant un jeu d'ombres capricieux dans des trous de broussailles noirs.

La nuit sortait de là; les choses retenaient leur souffle de peur d'éveiller du bruit; là haut, très haut où la lune luisait, la feuillée murmurait et de temps à autre un oiseau somnolent pépiait. Tout revêtait un aspect de rêve et c'est pourquoi Ahasvérus se sentit à l'aise, cette nuit, dans les ténèbres...

Il marchait avec précaution; le chemin descendait en des cavités où l'air humide respirait des odeurs de gestation, où le silence vibrant d'inquiétude ressemblait à des soupirs retenus.

Des rumeurs se mirent à pétiller, à bouillonner dans la chaleur sombre où, sans doute, des animaux vivaient et s'aimaient. D'aucuns, à son approche, s'enfuirent, faisant craquer les taillis et soudain, dans la solitude d'une tranchée proche, un cœur hurla d'amour.

Ahasvérus, l'esprit tendu, écoutait : d'abord, il ne perçut que le bourdonnement de son sang dans sa gorge, puis, il entendit des appels tristes auxquels d'autres répondirent; ensuite, le bruit décroissant



d'un galop ; après, plus rien, hormis le silence...

Tout à coup, un fuseau de rayons lunaires coula en frémissant sur la surface argentée d'un lac. Et, Ahasvérus vit une femme nue, entourée d'un papillement de lumière bleue. Mi-couchée dans l'eau peu profonde, elle y mirait son visage, modulait une chanson d'*harbalarifa*, une chanson d'amour troublante, mais dont il ne pénétrait pas le sens.

Il s'approcha. La musique cessa brusquement ; la femme se retourna, feignit de ne pas apercevoir l'homme. Elle se balançait de droite et de gauche alternativement avec indolence, étendit les mains remplies d'eau qui dégoulinait comme des perles ; cependant, la tête fléchie en arrière, elle continua de gazouiller pendant quelques minutes...

Le silence oppressait l'homme.

Sans savoir pourquoi, soudain il interpella l'apparition singulière. Maintenant, la femme regardait de biais et sa tête, inclinée sur le côté, avait une attitude d'oiseau craintif.

Ahasvérus avança en rampant avec prudence et, à une petite distance d'elle, il s'arrêta, se mit à l'affût.

L'ondine semblait l'avoir oublié ; elle regardait d'un air rêveur les frissons d'une herbe, d'une feuille, poussait en avant avec provocation sa poitrine ronde, doucement palpitante.

Autour de son corps nu la lumière tissait une sorte de duvet inqualifiable ; cela tenait de la rosée et des matières gazeuses ; figurez-vous une musique qui joue en sourdine à travers une autre, produit deux mélodies distinctes s'effleurant, mais ne se pouvant fondre l'une dans l'autre.

Ahasvérus releva la tête, les yeux fulminant de triomphe et il s'écria : « Je l'aurai ! »

Il sauta, ftt... elle était sous l'eau !

Il entendit ricaner au loin, si fortement, que toute la forêt vibrerait. Le juif errant resta tout interdit, tel un génie incompris. La voix de l'appeau cria avec raillerie : « Wou ! Wou !! »

Ahasvérus ne bougeait pas, quoique le désir brûlât en lui ; pris d'humeur il se recueillait, simulant d'ignorer l'existence des naïades.

Soudain, son regard illumina son visage sombre, car il vit un corps merveilleux nager languissamment dans sa direction : c'était elle ! Autour de ses mains et de son dos ondoyant se jouaient des phosphorescences ; elle fixait Ahasvérus comme une enfant boudeuse qui s'efforce de ne pas sourire.

Oscillant devant lui, elle parut transfigurée : sa chair avait la nuance des blancs raisins mûrs ; ses cheveux noirs, très touffus sur le sommet de sa tête, bouclaient abondamment autour du visage ; ses yeux sombres ressemblaient à des pierreries aux reflets changeants. Ces prunelles souriantes, d'expression énigmatique, le sollicitaient, le convoitaient... Ahasvérus s'immobilisait, l'air troublé

Elle chanta :

« Tu m'as cherchée et tu m'as trouvée. c'était écrit. Bien que tu ne veuilles pas le croire, tu m'as convoitée et tu me désires encore.

» Je suis la chose divine que l'on peut posséder.

» Je suis l'arbre de la vie. Mes fruits n'ont ni la saveur bonne ni mauvaise, ils goûtent le divin... »

Elle s'interrompt et, après quelques moments de réflexion, reprit :

« J'ai besoin de toi afin de savourer la plénitude du bonheur dans l'Amour !

» Je languis là, au fond, dans des chambres fraîches où l'on perd la notion du temps et où brillent des coquillages rares et des émeraudes plus belles que les cieux crépusculaires. J'y joue parmi des bosquets, des plantes qui se balancent mollement au caprice de l'eau !

» Néanmoins, je pense toujours à toi, je ne peux dormir ; tu m'es indispensable ; mon éternité n'est rien sans ta présence, sans tes caresses !

» Viens, je sais plus, je te montrerai davantage, ce dont tu ne sais pas rêver.

» Je connais le chemin des océans sans bornes. La houle m'étreint et je crie de joie quand, projetée très haut, je peux capter dans mes mains l'écume subtile.

» Nous nous entendons, les vagues et moi. Elles prennent la forme de mon corps et je me multiplie comme elles.

» Mes yeux, regarde mes yeux, ils renferment toute la mer. Tu y discernes la beauté du premier frisson de l'aurore dans les profondeurs des eaux.

» Tu ignores le charme de se mêler à l'eau transparente, à l'onde pâle qui se laisse prendre, t'enveloppe, vive et ondoyante.

» J'allonge mes bras, je perçois tout le merveilleux de ma vie et mon sang fredonne à l'unisson de l'eau chantante. Je captive le vent, le soleil ; je bois de la lumière, j'absorbe tout et je deviens une fleur où l'infini vit.

» Mes mains, ma poitrine sont animées de désirs exorbitants ; mes lèvres, mes yeux se confondent en un cri, un soupir, un chant de l'eau, un refrain de la vie ardente qui garde sa fraîcheur éternelle.

» Or, toi seul, tu me manques ; j'ai soif de toi, tout mon être aspire à toi, ma beauté la plus secrète me pousse vers toi. Viens ! Viens !

» Je serai pour toi l'âme de la vie ; tu trouveras dans mon corps l'essence de la lumière, les choses éclairées du jour, les ombres intimes du soir et de la nuit, de la nuit éternelle.

» Que nos aspirations se fusionnent et nous ne sentirons plus nos âmes !

» Le monde périra en nous qui serons devenus la mer et la lumière divines. »

Elle s'était jetée devant lui hors de l'eau avec la souplesse d'un bel animal et, entourant ses reins, elle considérait son visage ; l'homme tenait dans ses deux mains la tête de la mystérieuse créature ; ses narines palpaient, ses yeux l'effleuraient et tout à coup Ahasvérus entendit ces paroles :

« Je suis à la fois l'extase et la mort ! »

Alors il se pencha brusquement vers ces yeux, cette bouche ardente ; un cri sauvage s'échappa de sa gorge et il bondit sur elle comme un fauve sur sa proie.

Leurs corps enlacés, ils luttèrent voluptueusement sur l'herbe au clair de lune !

Lui ne la vit plus, perdu dans l'ombre de sa chevelure ; mais il perçut le halètement de ses seins et la grâce de son corps se gonfler sous lui comme si le souffle de la mer l'animait.

Il s'efforçait vainement de la tenir tout entière dans une étreinte.

Elle cria :

« Casse-moi, absorbe-moi ! »

Et lui :

« Je vous serre sur moi, je vous imprègne dans ma chair, mais je ne te possède pas...

— Sens-tu ma vie ? sens-tu mon sang ? Absorbe-moi, je veux me fondre en toi.

— Nous sommes pareils à deux flammes qui se dévorent l'une l'autre.

— Je ne sais pas, je ne sais pas.

— Je veux vivre par toi. Oh ! mourons ensemble !

— Ma bouche écrase la tienne, or, je ne sens pas ton âme...

— Sens-tu la brûlure de mes seins, de ma bouche, de tout mon être ? Plus ! Plus ! Je ne t'ai pas complètement !

— Mes veines se rompent, ma vie entière en toi se suspend. O, mort douce et amère !

— Sens-tu monter la mort comme une eau ? Sens-tu la jouissance te dissoudre ?

— Tais-toi, lâche-moi. O mort, qui n'en est pas une. Mon âme reste inquiète, la pensée me tourmente.

— Je ne te lâche pas, je désire ton âme.

— Mon âme reste ardente. Anéantis-moi, ou je t'étrangle.

— Encore, encore, chaque partie de mon corps deviendra une nouvelle orgie de démence.

Il voulut l'asphyxier contre sa poitrine ; à l'ombre, cependant, son regard continuait de l'irriter. Elle désirait l'étreindre dans l'eau, petit à petit l'entraînait. Il le sentit et brusque se dégagea. Alors plein de mépris :

« Je demeure ce que j'étais. L'écume de la jouissance et de la douleur semble du sel dans ma bouche.

— Prends-moi encore, deviens une flamme en moi, je t'apprendrai toutes les jouissances ici dans l'eau.

— Rage impuissante ! Ton abîme n'est pas plus profond que le mien !

— O bête, tu ne sais que mordre.

— Mors donc, mors. Tu ne sais pas vider mon âme, harpie!

— Descends, descends là, où la lumière n'existe plus. Mourons ensemble!

— Ta mort est un mensonge. Mon ardeur dévorera ta mort.

— Je t'entraîne. Regarde-moi!

Elle fit un plongeon, quelques secondes disparut, revint à la surface de l'onde, puis d'un bond souple se retrouva devant l'homme menaçant.

— Je foulerai dans la fange ta chair flétrie. Ton oubli est un leurre, tes yeux, tes stupides yeux charnels dégagent de la tromperie. *O, Christ, vos yeux, Christ, vos yeux!!*

Tout à coup, dans la forêt, un cri barbare retentit, l'ondine se crispa les mains, mordit son bras et disparut, éperdue.

Seul, maintenant, Ahasvérus était couché, hale-tant, dans cette solitude sombre qui puait la pourriture. Son cœur, chargé d'un sentiment de dégoût et de haine, pesait lourd, tel un fruit blet. Pourquoi vivait-il encore? Pourquoi avait-il crié le nom du Christ? Pourquoi ne pouvait-il l'oublier?..

Dans un frémissement de cimes et un pépiement d'oiseaux, la grisaille du petit-jour s'établit, puis la lumière s'accrut, remplissant les espaces silencieux.

Des angoisses envahirent Ahasvérus. Il s'avisa de pénétrer plus avant dans la forêt, emmi les ombres vertes. Il acquit la conscience que ce qu'il voulait fuir existait en lui, poignardait sa poitrine, y vivait avec la fixité terrifiante des prunelles, du Christ!

Cette question se mit à le harceler :

« Pourquoi votre rage, puisqu'autre chose n'existe pas? »

Désespéré, il essaya de ne plus penser; cette question continuait de l'obséder; une haine atroce l'accablait. Toute la journée, il se cachait, accroupi au fond d'un trou comme un animal terrifié.

Il avait la gorge sèche, une migraine douloureuse, une fièvre brûlante et sa bouche gardait un goût fade de sang qui lui rappelait l'amour.

Voulant oublier tout, il chassa cette image;

d'autres visions surgirent, tantôt vagues, brouillées, l'instant d'après d'une netteté absolue.

Il vit une ville incendiée où des lansquenets tuaient avec rage; il imagina les yeux d'un vieillard qui avait un couteau planté dans la gorge; il aperçut une mère agenouillée pressant sur sa poitrine un bébé; cette mère implorait un rustre qui l'assaillait : « Dieu! ô Dieu! » Malgré la supplique, l'enfant lui fut enlevé, piqué sur une lance; le sang éclaboussa le visage d'Ahasvérus. Il songea frémissant :

« Oui, cette mère aspirait à autre chose. Les fourmis piétinées pensent-elles aussi à Lui! Cet enfant n'avait pas fauté, pourquoi le martyriser sans raisons; il souffrait inutilement. Partout, une soif de sang prévaut, partout, il est des souffrances vaines... »

Ahasvérus se délectait à ce contentement égoïste, cette satisfaction étrange, inconcevable : Être cruel sans but!

Une envie de rire l'accablait; il ne savait plus rire, le Juif damné!

Voilà qu'il rampa de son trou, sentit la folie sourdre en lui.

En pleine forêt, ça et là, il y avait maintenant une lueur verdâtre, trouble comme le fond des eaux où des formes paraissaient se mouvoir lentement.

Ahasvérus entendait des voix bizarres; il lui semblait les comprendre quoiqu'elles fussent brouillées et fugaces. Ainsi la nuit se mit à vivre dans un mol battement d'ailes de hiboux, divers bruits d'autres animaux.

La faune se recherchait parmi les taillis. Le solitaire perçut par moments ce que les bêtes criaient, mais aussitôt l'oublia. C'étaient des cris jaillis de la chair qu'étouffaient d'autres bruits plus incohérents. Alors, autour de lui, le peuple des bois se réveilla. Le juif-errant sentit l'haleine moite des loups courant sur leurs pattes de velours; un serpent étirait sur la main de l'homme ses anneaux glacés; les buissons craquaient sous le corps pesant d'un sanglier qui, renflant avec difficulté, venait se frotter à cet arbre, là, près d'Ahasvérus.

Le maudit flaira l'odeur de sa sueur chaude.

« Ainsi c'est bien! », dit-il éperdu.

Le goût de sang lui revint à la bouche.

« C'est bien ! » répéta-t-il.

Quand toute la forêt remua, quand partout des trépidations et des mugissements de rut bruirent, l'homme se mit à hurler comme un animal désireux de se défaire d'un accès de sensualité.

A présent, tout ce qui pouvait courir, voler ou ramper, fourmillait. Des hordes d'animalcules s'essaïmaient, se tortillaient comme des vers, sautaient les uns sur les autres, s'entredévoraient dans une rage d'accouplement. Les gros avalaient les maigres et les vifs piquaient ceux-là. Certains ressemblaient à des points volants tuant ce qu'ils touchaient. L'amour était une lutte. Des licornes, des serpents, des griffons, des araignées immenses, des monstres inconnus armés puissamment pour la procréation et le meurtre, aux flancs dentelés étaient en lice.

Bientôt tous devinrent ivres de désirs stupides et de carnage. D'aucuns, les mâchoires dégouttant, se déchirèrent eux-mêmes et la sève se mélangea au sang de la mort. Partout retentit le cri de cette mère et de ce rejeton imaginés à la ville en feu. Ahasvérus voyait les arbres souffrir, les bourgeons éclore avec des soupirs de douleur, les fruits se crever et disperser leur semence éperdument; sous l'écorce la sève affluait en torrent; la vie ressemblait à un brasier faisant croître ici des plants nouveaux et plus loin les dévorant; brûler pour recroître, croître pour anéantir, voilà la vie et la mort.

Ahasvérus ne pouvait ni se lever, ni crier; il s'affaissa et, étendu à plat ventre, les sens hallucinés, il se figura prendre racine pour l'éternité.

Ainsi il lui vint la conscience de l'inévitable affliction de ce monde, des affres sans cause, du désespoir sans nom...

Et sur lui la course des bêtes luttant et s'accouplant se poursuivit... Mais rien, rien ne le poigna plus douloureusement que la vision des yeux du Christ pleurant sur le sort implacable d'Ahasvérus.

JEAN LAENEN.

(Traduction libre d'un fragment du livre *De Wandelende Jood* (Le Juif Errant), par AUG. VERMEYLEN.)

## IMAGES DE HOLLANDE

(Fragments)

---

### CARILLON DE MONNIKKENDAM

*Regarde : quand midi sonne à Monnikkendam  
Le carillon s'ébranle à l'église tranquille  
Et sortant de la niche où chaque heure l'exile  
Un héros ponctuel et lourd comme un édile  
Veut contourner la tour pour découvrir Edam.*

*Au trot guerrier d'un vieux cheval qui caracole  
Et qu'un ressort usé fait mouvoir en tremblant,  
Casqué de fer, la lance au poing, la dague au flanc,  
Le chevalier, de bonds en bonds, la fièvre au sang  
Veut accomplir sa ronde en belle course folle.*

*Partant à la même heure, un autre cavalier,  
Désigné par le sort aveugle de la vie  
Doit entreprendre aussi, malgré sa lasse envie,  
Le contour du clocher où le destin le lie,  
Et chaque jour, Midi fait bondir son coursier.*

*Mais les deux chevaliers arrivent face à face  
Et sous l'œil malveillant d'un jaquemard têtue  
Dont le marteau levé s'est bientôt abattu,  
Se livrent aux hasards des tournois impromptus  
Et se portent en vain des coups inefficaces.*

*Le jouet est cassé;  
Le ressort est faussé;  
Les enfants sans sourire  
Le regardent décrire*



*Ainsi de jours en jours  
D'heure en heure et toujours  
La même fantaisie  
De triste frénésie;  
Quant aux autres passants,  
Ils n'ont guère le temps,  
Ayant fui leur demeure  
De réfléchir à l'heure...*

*Mais les deux chevaliers luttent obstinément;  
Et ce jouet naïf qui convient à la race  
Qui garda son dédain de la vaine grimace,  
Et demeura fidèle aux choses qui s'effacent,  
Et conserva ses mœurs et ses habits pimpants,*

*Je veux le prendre encor comme une parabole  
Et voir dans ses lutteurs des implacables jours  
L'image de ce Peuple ainsi qu'un clair symbole,  
Dont la terre fléchit malgré toutes les tours  
Et qu'il sait néanmoins dans son fervent amour  
Disputer à la mer que ses digues affolent !*

### SONGE QUE LA HOLLANDE...

*Songe que la Hollande est un ancien marais,  
Que la mer y traînait ses humides forêts,  
Que la Meuse et le Rhin s'y disputaient la terre  
Et que l'homme y mourait vagabond solitaire;  
Songe qu'ici le sol fertile que tu foules  
Fut longtemps recouvert par la vague des houles,*

*Que ces îles un jour apparurent au vent  
Comme un grand archipel jailli du flot mouvant,  
Songe à ces siècles morts qui vécurent la lutte  
De l'océan tenace et l'effort qui se bute  
Pour conquérir à coups de pique et de marteau,  
Dans la tempête en rage et la fureur de l'eau,  
Quand même et malgré tout un maigre arpent de terre.  
Songe aux fiers paysans dont l'âme héréditaire  
Aux vertus de la force unissait son espoir,  
Dont le cerveau cherchait un éternel vouloir  
Et dont les mains à poings crispés mais sans fatigue  
Inventaient, bâtissaient et redressaient les digues ;  
Songe aux pacages pris aux royaumes des mers,  
Songe à cet héroïsme et songe à l'énergie  
Des rudes marins bruns se révélant génie ;  
Et songeant à cela, dis-moi donc à présent  
Si tu trouves encor ce pays déplaisant,  
Si l'uniformité de ce sol que tu foules,  
Si ces plaines, ces champs et ces fleuves qui coulent  
T'apparaissent encor monotones et plats,  
Et si tout l'horizon ne te révèle pas  
La beauté d'un matin qu'un assaut de lumière  
Fait resplendir soudain d'une ivresse plénière !*

### VUE DE LA DUNE

*Harlem et Bloemendaal — sourires dans la plaine —  
Avec leurs jardins clairs, leurs parterres de fleurs,  
Leurs toits en rouge et puis leur fête de couleurs,  
Sont deux enfants coquets en beaux manteaux de reine.*

*L'ancienne mer qu'un bois fait moutonner encor  
Semble d'un flot nouveau vouloir ceindre la ville  
Tandis que l'océan lointain, d'un flux tranquille,  
Devant les polders bruns, lèche les plages d'or.*

*Puis, voici les tilleuls des chemins de Hollande,  
Les rares petits bois et les canaux lointains,  
Les pâturages verts, les champs, les fleurs de juin,  
Et les contours brisés des îles de Zélande.*

*Comme un grand vol d'oiseaux plânant près de Zaandam,  
Les ailes des moulins font trembler la lumière,  
Et profilant plus loin leur ombre irrégulière  
L'on voit se dessiner les clochers d'Amsterdam.*

MAURICE GAUCHEZ.  

---

## LES LIVRES BELGES

---

**José HENNEBICQ** : ANTIGONE VICTORIEUSE (San-  
sot et Cie à Paris). — **Henri LIBBRECHT** : UN CŒUR  
BLESSÉ (Edit. de la *Belgique Artistique et Littéraire*). —  
**Georges RENS** : LA LYRE AIMANTE (O. Lamberty). —  
**Marcel ANGENOT** : VERS LE SPHYNX (Vromant et Cie).

Il est périlleux d'écrire un livre en ne cessant pas un instant d'être à la fois un poète, un philosophe et un érudit. Le mariage est difficilement harmonieux des suggestions contradictoires sous l'empire desquelles se trouve constamment un auteur pareillement multiple. M. José Hennebicq est ce poète, ce philosophe, cet érudit. Et il est admirable d'assister au spectacle qu'en artiste exceptionnellement doué il nous donne.

Le recueil de proses chatoyantes en lequel il réunit des souvenirs et des impressions d'Orient prend pour titre : *Antigone victorieuse*, du nom d'une longue nouvelle qui le termine. L'Antigone de M. Hennebicq est sœur de la Niké merveilleuse qu'il a contemplée dans le petit musée silencieux et désert d'Olympie. Et parce qu'« il n'est pas dans tout le théâtre grec de figure plus touchante, plus tragique, plus idéale » que la fille d'Edipe, l'auteur associe sa pure beauté morale, sa grandeur émouvante à la splendeur harmonieuse de la triomphale *Victoire*. De la sorte il en arrive à imaginer qu'à deux elles réalisent la perfection d'une double amante surhumainement adorable. Tel est du moins le sentiment de Félice Alberti, le héros de la nouvelle, lequel vit constamment en rêve et en pensée avec cette imaginaire et idéale maîtresse.

Par la voix de cet Alberti nous entendons proférer en des termes d'une foi énergique le mépris d'un siècle où la Beauté est profanée, l'Idéal dédaigné, où le succès remplace la gloire, « ce siècle qui ne peut apercevoir l'essor sublime du poète, ni le vol aquilin du penseur, mais aura pour demi-dieu l'aviateur ! »

Je ne sais s'il serait exagéré de trouver dans cette courte phrase ironique la moralité d'un livre tout frémissant d'admiration passionnée à l'endroit de l'Antiquité, mère de l'harmonie, de l'héroïsme et de la sublimité. Mais dans ce rêve d'un autrefois prestigieux qui devrait n'avoir pas eu de fin, il y a comme une étrange et séduisante volupté... Pour nous la communiquer M. Hennebicq a trouvé les mots, les images suggestifs qu'il fallait.

Lisez, et vous en aurez le meilleur témoignage, telles descriptions de Venise ou de Florence, les cités de splendeur abolie où Félice Alberti trouve « l'âme de ce temps d'azur et de ténèbres, orageuse et sereine tout ensemble, faite de toutes les âmes tumultueuses et passionnées, lourdes de haine ou frissonnantes d'amour, filles du ciel ou vassales de l'enfer... ».

Dans *La Sphinge*, voici une évocation prestigieuse de la Renaissance italienne, cet « âge d'or et de sang, époque de luxure et de foi rigide, siècle des tragédies et des prodiges d'art où les papes bardés de fer s'appelaient Jules II, Léon X, où les condottières avaient nom Sforza, les banquiers Médicis ; siècle terrible et radieux dont l'histoire, rouge de crimes, éclatante de miracles, fut écrite par le poignard de Borgia, le ciseau de Michel-Ange, le pinceau de Léonard, la plume de Dante et de Machiavel ».

Une habileté fort heureuse de M. José Hennebicq est d'utiliser la trame ténue d'une nouvelle, le prétexte d'un souvenir ou d'une description pour donner des aperçus subtils et ingénieux sur l'amour, la nature, l'art, la sociologie, la politique, la philosophie, la beauté. Je citerais, au hasard, vingt pages de ce genre prises dans les somptueuses *Esquisses orientales*, troublants poèmes en prose, dans le dialogue antique du *Poète et du Vieillard*, dans l'histoire philosophique de *Kalliphaëe*, la fille de la courtisane lydienne qui posa devant Phidias et fut célébrée par Socrate et Périclès. Chaque fois nous retrouverions les mêmes qualités de style ample et sonore, les mêmes originalités de pensée qui font le double mérite de ce beau livre.

Voici ce que dit, par exemple, M. José Hennebicq de la Patrie, qui est pour lui plus qu'une idée, qui existe, qu'il sent comme si elle était près de lui : « Elle est faite des traditions séculaires, des fières révoltes, des héroïsmes de nos pères épris de liberté ; elle est faite de nos paysages, de nos cités, jalouses de leur gloire, où nos cathédrales, nos beffrois, nos hôtels de ville érigent — mués en pierre — les gestes de foi, de vaillance et d'orgueil de nos ancêtres ; elle est faite de l'âme même de ceux qui nous furent chers, de ceux que nous aimons ; mais pour celui qui est loin d'elle, la patrie est faite surtout de souvenirs... »

De la Femme : « Suprême présent des dieux, dit-il ailleurs, divin poème que je n'ai point connu et que je veux aimer, tu résumes toutes les splendeurs ! Tu es mystérieuse comme le ciel, féconde comme la terre, diverse comme la mer. Avant de te connaître, j'aimais la musique du vent dans les branches, celle

des flots retentissants, comme celle du ruisseau : tous les chants se confondent en ta voix... J'aimais la ligne onduleuse des vagues, des montagnes ; j'aimais l'architecture de nos temples... Les lignes de ton corps dessinent des attitudes non pareilles ! Tu es la divine Musique, l'eurythmie incomparable ! »

Il ne pourrait être exprimé avec plus de sincère enthousiasme de plus nobles pensées. *Antigone victorieuse* est écrite, d'un bout à l'autre, dans ce ton de lyrisme exactement harmonisé à la majesté de l'inspiration.

\* \* \*

Il est inutile que je parle longuement du roman nouveau de M. Henri Liebrecht, qui vient de paraître en un volume de notre Collection. *Un cœur blessé* a été lu par les amis de cette revue quand il fut publié ici en quelques fragments mensuels. Et je crois bien que tous auront pris à cette lecture un plaisir extrême.

Ce plaisir est fait de l'agrément que doit procurer une intrigue attachante adroitement développée et dont les péripéties se déroulent avec intérêt dans le cadre charmeur, poétiquement évoqué, des lacs italiens, ou dans le pittoresque décor familial d'un salon bruxellois.

M. Henri Liebrecht est un des rares romanciers belges qui se soit essayé à l'étude du cœur de ses personnages, des ressorts sentimentaux et passionnels qui les font agir plus volontiers qu'à la peinture, attachante mais trop constamment tentée, des mœurs, des traditions, des originalités d'existence de nos villageois d'Ardenne ou de Campine. S'il dessine avec un art séduisant le paysage, s'il indique habilement l'ambiance et prête quelque attention aux accessoires, cette peinture ne prend pas l'importance essentielle dans son œuvre. Il fouille une psychologie plutôt qu'il ne brosse un tableau. C'est un moyen de se créer une personnalité et d'affirmer des qualités caractéristiques très précieuses.

M. Henri Liebrecht nous donne une nouvelle preuve qu'il les possède.

\* \* \*

M. Georges Rens a momentanément délaissé ses patients travaux de compilation des grammaires et des dictionnaires ; ce répit nous vaut un recueil de poèmes. Une autre fois, la dévotion à Larive et Fleury et à Littré venant à tiédir à nouveau, c'est

quelque drame hallucinant ou ce sont des proses compliquées que nous offrira l'auteur des *Entravés*.

Je ne cacherai pas que M. Rens est beaucoup plus amusant à lire dans ses fantaisistes ratiocinations syntaxiques que dans ses vers cabalistiques.

M. Georges Rens, qui n'aime pas prêcher d'exemple, se complait dans l'emploi d'une langue bizarre et la recherche de mots inquiétants et mystérieux.

Même quand on place son livre, comme il est fait pour *la Lyre aimante*, sous le quintuple patronage d'épigraphes indienne, grecque, latine, anglaise et française, sans compter l'emprunt d'une sixième citation à Anatole France, on n'est pas autorisé à parler pendant près de deux cents pages d'*algides mains aux ongles sidéraux* ; de *l'horizon spéculaire par où s'enfuit le vent tumultuaire* ; d'*une barque d'ébène et de caliatour, aux flancs ornés de carouge* ; de *larves en revif rampant hors des enfeus* ; de *stipes géants dont la recte attitude se racine de nœuds, ou bien, fustigiaire, dresse un panache dominateur* ; du *suave acousmate* ; de *l'oraison hymniclame* ; d'un art dont *la magie a des runes qui suprémisent le réel* ; d'un *front pallide où les ongles fiévreux incrustaient leur entrure* ; d'un cœur qui *amalgame le jus d'absinthe et le suc de fangame* ; ni surtout d'un être qui, *affaissé dans l'accul, regarde sa pâleur sous le fard qui le couvre !*

Je sais bien que M. G. Rens s'écrie quelque part que seul il sait les mots qui ont les chaleurs d'une lave et des forces magiques ; encore faudrait-il que ces mots fussent non seulement français, mais intelligibles au commun des mortels, — une majorité, en somme, à laquelle nous ne rougissons pas d'appartenir.

Cependant, ces puérités ne feraient que provoquer le sourire si d'autres taches ne déparaient pas étrangement la langue incohérente qu'écrivait le censeur aventureux qu'est M. Rens. On découvre aisément l'artifice du procédé naïf : en constatant que presque tous les termes baroques dont l'auteur s'est formé un arsenal de clinquant viennent en fins de vers, on se rend compte de la peine infinie qu'il a dû se donner pour fourrer à toute force dans son texte les éberluants vocables glanés au hasard d'une manipulation du dictionnaire des rimes.... Et, je le répète, on sourit. Mais il y a plus grave.

M. Georges Rens prend avec la correction et la propriété des termes des libertés effarantes. Il ne m'en voudra pas si j'épingle,

dans le seul dessein de lui épargner le péril de retomber à l'avenir dans ses erreurs actuelles, quelques trouvailles entre beaucoup d'autres. Parce que certains se permettent d'écrire *l'aujourd'hui*, M. Rens se croit autorisé à risquer *l'endemain* et *l'aujourd'hier*?... Ce jeu peut le mener loin. *L'ouragan m'a porté comme s'il me haussât* me paraît... audacieux; et je crois que Noël et Chapsal proscrirent cette forme de conjugaison : *la lumière orfévrit*. Quant au verbe neutre émerger, il est imprudent de s'en servir pour indiquer que l'on s'est préoccupé soi-même d'*émerger une attitude*. Il arrive que l'on prenne la cause pour l'effet ou l'effet pour la cause, mais non pour aller jusqu'à dire que c'est le gel qui est gélif : la pierre, oui, ou l'arbre, grâce au gel, mais rien de plus. *Quels travaux je pouvais !* me semble une exclamation beulemansienne, et la voix *menteresse* ne doit cependant pas être une facétie de typographe, pas plus que cette brise qui, tantôt *disgrège* et tantôt *dégrège* de la vapeur?...

Même si c'est par ironie qu'il le lance, un poète a de l'audace à proférer un défi à la modestie tel que celui-ci :

*Je me vois beau, beau comme une statue !  
 Mon visage est d'un contour bien rond  
 mon regard pur, sous le bel arc du front ;  
 et ma chair, adorable, est vêtue  
 d'une fine, florale roseur...  
 Je me vois grand, grand comme un Prométhée !  
 Devant l'effort, maître, et l'obstacle, briseur,  
 je conquiers, en ma dive montée  
 les trônes d'or des souverains pouvoirs...  
 Quels vastes droits et quels nobles devoirs !  
 Je me vois le Sommet, génie incomparable !  
 Le Monde est dominé par mon brillant éploi,  
 Etc., etc.*

Cependant, tout ce que contient *La Lyre aimante* ne fait pas sourire; et, passés au crible d'une langue claire et correcte, harmonieuse aussi parfois, quelques poèmes du recueil, célébrant l'amour avec une grâce ou une ferveur non dénuées de sincérité, mériteraient d'être cités si nous avions ici la place nécessaire. Je renvoie le lecteur à ces pièces : *Dédicace*, *Insomnie*, *Allons à nous deux*, etc. — qui tranchent heureusement sur leurs voisines. M. Rens y chante avec des accents convaincus son Elue, comme il dit, sa Vierge, sa Chère...



Pourquoi faut-il qu'il appelle, ailleurs, cette amante de son choix « sa seule hyperdulie » ? On ne donne pas ainsi des noms d'oiseau à la personne qu'on révère.

\* \* \*

M. Marcel Angenot est un voyageur sans fatuité. Croyez bien que l'espèce en est rare. Notre jeune compatriote ayant eu l'enviable occasion de quitter nos contrées au climat morose pour aller remonter le Nil jusqu'au pied des pyramides et s'arrêter devant l'effigie mystérieuse du Sphinx, a pris le chemin des écoliers. Au hasard des étapes, à Vienne et à Schoenbrunn, à Budapest, à Belgrade, à Bucarest, à Constanza, à Constantinople, à Smyrne, à Athènes et au Caire, il a jeté sur son carnet des notes alertes, des impressions spontanées, quelquefois de jolis croquis.

Revenu dans son pays, avec une loyale absence de « bluff » dont il faut lui savoir d'autant plus grand gré qu'elle est peu fréquente, M. Angenot s'est abstenu de broder d'élégantes ou lyriques variations sur les thèmes consignés au hasard impromptu de la route.

Il n'y a pas de « littérature » dans le joli petit livre qu'il offre à ses amis en souvenir de son beau voyage, avec la même simplicité cordiale — et rapide — qu'on met à leur envoyer des cartes postales illustrées tout le long du trajet.

Et puis, M. Angenot a l'originalité aussi de ne pas tomber systématiquement en extase devant tout ce qu'il a vu dès qu'il a eu franchi la frontière. En s'en allant *Vers le Sphinx*, il n'a pas oublié les chères pénates qu'il devrait réintégrer, sans regrets, quelque jour. Il a osé — le mot n'est pas trop fort — écrire ceci que d'aucuns seraient bien capables de lui reprocher ; moi, je l'admire de l'avoir fait et surtout d'avoir pensé ce qu'il avoue :

« Une pensée populaire, déclare-t-il, se plaît à dire qu'il faut être éloigné de celle qu'on dédaigne pour s'apercevoir combien elle était aimable. Jamais on ne s'en aperçoit mieux qu'éloigné non seulement de celle qu'on ne dédaignait pas, mais des choses, des verrues même dont la vue coutumière s'était insinuée, par quelles infimes radicules, dans notre sang, dans notre vie ! Si bien que, plus tard, devant l'Acropole immortelle, je me pris à rêver du Mont des Arts... »

PAUL ANDRÉ.

## LES THÉÂTRES

---

**MONNAIE** : *Elektra*, tragédie lyrique en un acte, de M. Richard Strauss (3 févr.). — *Manon Lescaut*, drame lyrique en 4 actes, de M. G. Puccini (10 févr.).

**PARC** : *Mon ami Teddy*, com. en 3 actes, de MM. A. Rivoire et L. Besnard (9 févr.).

**GALERIES** : *La meilleure des Femmes*, com. en 3 actes, de MM. Bilhaud et Hennequin (9 févr.). — *Le Bois sacré*, com. en 3 actes, de MM. de Flers et de Caillavet (18 févr.).

**ALCAZAR** : *Comme ils sont tous*, com. en 4 actes, de MM. Ader et Ephraïm (8 févr.).

**OLYMPIA** : *Jules ou Le Triomphe de la Vertu*, com. en 3 actes, de MM. Masset et Souguenet (22 févr.).

**VARIÉTÉS** : *Salomette*, opérette bouffe en 2 actes de M<sup>mes</sup> Jean Séry et Jane Vieu (31 janv.). — *La Mariée du Mardi-Gras*, veaudeville en 3 actes de Lambert Thiboust (23 févr.).

**MATINÉES LITTÉRAIRES DU PARC** : *William Ratcliff*, de Henri Heine (16 févr.).

**MATINÉES CLASSIQUES DES GALERIES** : *La Victoire*, de M. Louis Payen (31 janv.). — *Britannicus* (14 févr.).

**Elektra**. — On sait jusqu'à quel paroxysme affolant Hugo von Hofmanstahl a poussé le frisson eschylien. Il a surtout tenté de dégager la férocité, l'hystérie frénétique du caractère de l'héroïne antique. Ses Atrides sont des mégères hurlantes; la fille de Clytemnestre une démente déchainée, qui a soif de rouge vengeance.

Mais on sait aussi comment Richard Strauss a grossi encore de toute l'énorme furie d'un orchestre sauvage et orageux l'impression que peut provoquer la représentation d'un pareil drame.

Nous avons revu et réentendu celui-ci restitué dans des conditions identiques à celles qui lui valurent l'an dernier son gros succès de curiosité. Nous avons regardé à nouveau pendant près de deux heures ce mur effrayant du fruste palais derrière lequel il se passe tant d'horribles choses; nous avons réentendu l'héroïque M<sup>lle</sup> Friché, la vaillante M<sup>lle</sup> Béral,

l'émouvante Mlle Croiza crier leurs malédictions, lutter de formidable tapage avec cent musiciens éperdus... Et c'est sous le coup de la même tension nerveuse, du même malaise physique que nous avons retrouvé la lumière, le silence, le calme...

Il faut être incontestablement un musicien génial pour réaliser le tour de force symphonique qu'est *Elektra*; mais il faut être un chef d'orchestre et des artistes de la valeur de M. Sylvain Dupuis, de M. Swolfs, des parfaites cantatrices que je viens de citer, pour affronter de se mesurer avec une pareille partition.

\* \* \*

**Manon Lescaut.** — M. Puccini n'a pas toujours été servi avec un égal bonheur par les librettistes avec qui il a collaboré. Il est curieux de constater que, plus le poème dramatique qu'il a illustré musicalement fut adroitement scénique et capable de faire une forte impression sur le public, moins fut réussie la partition.

La façon dont a été découpée en quatre tranches sans lien entre elles l'aventure de *Manon* est d'une maladresse remarquable. Je crois que la préoccupation essentielle du poète a été de s'éloigner le plus possible de la version utilisée par Massenet et de donner à l'œuvre nouvelle un caractère tout différent de celui de sa devancière. Le poète y a réussi, car, au lieu de la pimpante frivolité, de la souriante joliesse ou de l'irrésistible passion qui emplissent les quatre actes de naguère, ici, même dès les premières scènes où Manon et des Grioux se rencontrent, s'aiment, s'enfuient éperdus, c'est l'amertume, la fatale issue du drame qui ont préoccupé l'auteur. L'une de ces *Manon* était toute poésie prenante, l'autre est tout réalisme.

Or, ce que les personnages ne décèlent pas de leurs psychologies dans les paroles qu'ils prononcent, ce que n'en extériorisent pas les épisodes superficiellement indiqués et mal enchaînés, la musique arrive souvent à le mettre en lumière. Je n'avais pas connu, à l'audition des œuvres beaucoup plus célèbres et, du reste, plus récentes, de l'auteur de *La Bohème*, de *La Tosca*, de *Mme Butterfly* surtout, des émotions comparables à celle que m'a fait éprouver, par exemple, le final de *Manon Lescaut*. Il serait difficile d'exprimer avec plus d'intense et douloureux désespoir l'horreur de la mort et l'affolement de l'amant impuissant que ne l'a fait Puccini, quand il a montré

Manon expirante dans les bras du chevalier par un soir tragique où ils se sont égarés dans la plaine aride et déserte de l'Amérique inhospitalière.

Le deuxième acte, qui se passe chez la toute heureuse, adulée et opulente courtisane à la mode, est, sur un ton de gaité spirituelle et vive, dans un entrain primesautier, une fête des yeux et de l'oreille. J'ai moins goûté le début de l'œuvre ; il m'a paru long, diffus ; le mouvement, le bruit, l'animation dont l'arrivée du coche d'Arras, la tentative d'enlèvement de Manon par le vieux comte de Gerval, la fuite de la belle avec des Grioux, l'ivresse et le tapage du sergent Lescaut sont l'occasion, ont été réalisés sur la scène de la Monnaie avec un pittoresque et un brio fort plaisants ; mais le musicien n'a pas trouvé là les meilleures occasions de faire valoir sa verve, son abondance mélodique et surtout l'ingénieuse dextérité avec laquelle il maniait déjà, en ce temps-là, l'orchestre aux savantes ressources.

L'interprétation de *Manon Lescaut*, avec M<sup>me</sup> Dorly, pleine de grâce et de séduction ; M. Girod, très vibrant ; M. Ponzio, un Lescaut jovial ; M. La Taste, fort adroit comédien ; l'exécution musicale minutieusement soignée sous la direction de M. Sylvain Dupuis, qui a fait permuter la ronflante famille de ses contre-basses et le groupe des cors et des bois, lequel, de la sorte, fait vis-à-vis à la batterie et à la fanfare ; les décors très beaux et les costumes d'une exacte et harmonieuse richesse ont mérité tous les suffrages.

\* \* \*

**Mon ami Teddy.** — Ce Teddy est un Américain très riche, naturellement, très rusé en affaires, c'est inévitable, fort entêté dans ses résolutions, on le devine, et n'ayant, selon la règle, que de rudimentaires notions du tact et de la délicatesse français. Au total c'est un de ces transatlantiques de comédie un peu ridicule, agaçant à la longue et dont on est tout prêt à se moquer.

Or, voilà que Teddy, dans la pièce amusante que le Parc représente en ce moment avec un succès qui continue la série heureuse de cette saison, apparaît cependant un bon garçon très sympathique. C'est encore une fois l'adresse de ces diables d'auteurs d'aujourd'hui qui est responsable de cette inadmissible duperie de notre bonne foi. Ah ! combien en aurons-nous accepté de ces paradoxes, de ces gageures, de ces roublardises ! On nous fait prendre au sérieux, sans que nous protestions, ce

qui est risible ; on nous rend indulgents à l'égard de ce qui est cynique ; on bouleverse toutes nos conceptions et nos traditions de morale et de sentiments.

Car, en somme, n'est-il pas un triste sire, indiscret, et même malfaisant, ce yankee égoïste qui tombe en arrêt devant une jeune femme de Paris la première fois qu'il est en sa présence ? Ne faut-il pas posséder une mentalité de sauvage brutal pour se dire aussitôt : cette femme sera la mienne, et, sans consulter même la principale intéressée, mettre en œuvre des ruses d'apache mondain dans le dessein de séparer cette épouse heureuse de son mari, de favoriser l'infidélité de celui-ci, de provoquer des adultères, d'éveiller des jalousies, de fomentier la discorde, jusqu'à ce que, l'heure des irréparables désastres enfin venue, on apparaisse en sauveur et l'on profite du trouble et des colères affolantes ?

Tout cela Teddy le fait froidement, sciemment. Il désespère le ménage du député Didier-Morel avec la même égoïste et rigoureuse obstination qu'il mettrait à ruiner un commerçant de Chicago. C'est très américain peut-être ; ce n'est pas du tout français assurément.

Et les auteurs ont eu beau faire de ce Didier-Morel un bien piètre sire, un personnage vaudevillesque incapable de solliciter notre sympathie ou notre pitié ; ils ont eu beau doter de tous les ridicules l'Hégérie de ce politicien en baudruche, laquelle est une désopilante veuve de Président de la République qui continue à gouverner et espère bien retourner un jour à l'Elysée, nous ne pardonnons pas à Teddy Kimberley son vilain geste.

Et, cependant, nous y avons tous applaudi...

Et moi comme les autres. Or, c'est parce que j'en suis honteux aujourd'hui que je fais amende honorable. Et je rejette toute la responsabilité de mon attitude sur MM. Rivoire et Besnard.

N'ont-ils pas, en effet, usé de tous les artifices de l'esprit le plus séduisant, du métier le plus retors pour nous faire rire et pour tenir notre esprit à la fois attaché au jeu savant de l'intrigue et dupé par le charme des tableaux et des portraits ?

M. Roussel a joué avec une aisance et une distinction qui devaient porter notre complaisance au comble ce rôle original et joyeux de Teddy. M<sup>lle</sup> Damiroff a été la plus gracieuse des jeunes femmes honnêtes ; M<sup>me</sup> Baréty la plus intrigante et coquette des quadragénaires exaltées. M. Richard a prêté le plus

de puérile fatuité qu'il pouvait, et qu'il fallait, à ce bénêt de Didier-Morel.

\* \* \*

**Le Bois sacré.** — Pendant qu'il apportait ses derniers soins à une mise en scène irréprochable de goût, fastueuse et animée au possible, du *Bois sacré*, M. Fonson a fait jouer par M. Alerme, un comédien plein de verve, et par Mlle Georgette Loyer, qui a du charme et de la vivacité, une pièce très gaie de MM. Bilhaud et Hennequin : *La meilleure des Femmes*. Elle a beaucoup plu ; si l'on ne veut y voir que l'amusant portrait, à peine relevé d'un rien de spirituelle caricature, d'un type de jeune femme incapable de découvrir de la douleur ou de l'ennui autour d'elle, et qui se sacrifie au bonheur universel de ses semblables, on ne peut prendre, en effet, à cette joyeuse fantaisie qu'un plaisir de bon aloi.

Mais tout le monde attendait *Le Bois sacré*. Et tout le monde, depuis dix jours, se rue au théâtre où triompha, dès le premier soir, ce modèle des pièces pétillantes, endiablées, fort moqueuses et adroites jusqu'à la malice, de ceux qui ont écrit *Miquette et sa mère*, *Le Roi* et tant d'autres chefs-d'œuvre de l'esprit du moment.

C'est le monde gouvernemental et politique de la troisième République qu'égratignent cette fois encore, comme dans *Le Roi*, MM. de Flers et de Caillavet. C'est aussi le clan sans cesse plus nombreux des femmes écrivains et c'est leur ambition de participer aux honneurs officiels, d'être couronnées, d'être décorées. Mais que de bonne grâce dans ces fines satires, que de velours autour de ces pattes d'où sortent de temps en temps des griffes qui ne blessent personne !

*Le Bois sacré*, c'est le sous-secrétariat des Beaux-Arts où trône M. Champmorel, ignorant, important, galant, suffisant, campé avec une plaisante désinvolture, une gaillarde prétention pas méchante par M. Darcey. La femme-auteur, c'est Francine Margerel, à qui Mlle Baletta prête une sympathique bonne grâce, de la sûre affection conjugale, de l'indulgence et un peu de malignité à l'occasion.

Il y a aussi Mme Champmorel — bien mignonement agaçante sous les traits de la fûtée Mlle Renouart — qui incarne, pour aussi le fustiger tout en souriant, le vice des petites mondaines perverses de notre époque. Il y a le type du rastaquouère au beau physique fatal, au bagoût irrésistible, au cynisme

inconscient, caricaturé, en un étourdissant colonel russe dont on ne sait jamais au juste, pas plus qu'il n'en est assuré lui-même, s'il vient de Naples ou de Moscou, s'il commande à des soldats du tzar ou s'il dirige un ballet allégorique. M. Bressol a fait de ce désopilant Zakouskine une création d'impayable drôlerie, à la fois burlesque et distinguée, un portrait fidèle aussi bien qu'une charge énorme.

Enfin, seul être de bon sens et de placidité dans ce tohu-bohu, seule âme sans complication, sans vice et sans roserie, voici le pacifique et souriant Paul Margerie qui aime bien sa femme ; qui ne prend pas Zakouskine au sérieux, mais ne se fâche devant aucune de ses extravagances ; qui fait la démarche qu'on lui demande dans les salons officiels du *Bois sacré*, mais pour s'y ennuyer très fort, encore que sans se plaindre ; qui s'oublie un instant dans les bras de l'éperdue M<sup>me</sup> Champmorel, mais parce qu'il croit que cette escapade doit décider du choix de la nouvelle chevalière de la Légion d'honneur... Et ce joyeux Paul Margerie, c'est M. Albert Brasseur, de qui la bonne face réjouie et la voix enrouée et les gestes impayables suffisent déjà à mettre une salle en gaité.

On ne s'est pas fait faute de priser comme il sied tant de belle humeur, de faire un sort à toutes les trouvailles des auteurs comme à l'entrain d'une interprétation vivante et pittoresque au possible.

\* \* \*

**Comme ils sont tous.** — Prenant le titre de leur pièce à MM. Aderer et Ephraïm, je dirai de ces quatre actes qu'ils sont « comme ils sont tous », et j'exagérerai de peu.

En voyons-nous, en entendons-nous en effet défilier d'hiver en hiver sur nos scènes, de ces comédies bâties sur d'analogues fondations inconsistantes, construites à la diable en matériaux d'une banalité décevante et ne valant, parfois, quand elles valent quelque chose, que par l'ingéniosité, l'esprit, le pittoresque du dialogue, des mots, de temps en temps celui d'une situation originalement imaginée.

Ah ! notre temps aura été fertile en pareilles œuvres superficielles, ne visant qu'à plaire un moment, désintéressées de toute recherche profonde, de tout dessein puissant, de toute durée solide !

Peut-être, cependant, les auteurs de *Comme ils sont tous* ont-ils eu quelque ambition ? Leur comédie vise à la critique des

mœurs et à la peinture qui serait volontiers cinglante des caractères volages et sans beaucoup d'honneur des hommes, particulièrement des maris, du XX<sup>e</sup> siècle. Mais ils ont eu la maladresse de choisir un couple si mal assorti, de donner en exemple spécial de leur théorie générale, un mari si peu intéressant qu'ils n'ont rien démontré du tout, — sinon, peut-être, que la Comédie-Française accepte, monte et mène à un honorable succès d'argent des pièces vraiment inférieures.

Mais je ne crois pas que MM. Aderer et Ephraïm aient eu l'intention de faire cette preuve-là ?

*Comme ils sont tous* a été joué sans conviction à l'Alcazar. Ce n'est pas aux interprètes qu'il faut en faire le reproche. A peine M<sup>lle</sup> Jeanne Lyon, qui a de grandes qualités d'émotion, une sincérité dramatique très vibrante, a-t-elle réussi à les mettre par instants en valeur ?

\* \* \*

**Jules ou le Triomphe de la vertu.** — Vous connaissez tous l'histoire de ce Tartarin qui se croyait le plus adroit tireur du monde ; il avait convoqué ses concitoyens à assister à un exploit sensationnel. Il se campe, il épaula, il presse la détente et envoie la balle à vingt mètres à droite du but. Souriant, le Tartarin se retourne et annonce au public étonné : Voilà comment tire Untel !

Deuxième détonation. La balle passe à trente mètres à gauche : Voilà comment tire Machin !

Et de la sorte, six fois de suite, le fanfaron montra comment tiraient aussi Chose, Hixe, Zède et quelques autres. Un projectile, enfin, atteignit la cible. Triomphant, le farceur proclama : — Et moi, voilà comment je tire !

Mais le bon public ne crut pas un mot de tout cela et s'en alla en éclatant de rire.

M. Léon Souguenet, qui est Français, a entrepris la vaillante croisade de railler tout ce qui est belge et de dauber tous ceux qui prétendent être Belges. M. Léon Souguenet, notamment, prend en pitié les puérils efforts des écrivains belges qui ont conçu le rêve insensé d'écrire des pièces de théâtre dépourvues de la grossièreté, de l'inconsistance, de la monotone banalité des succès parisiens à la mode.

Et M. Léon Souguenet a estimé avec raison que le meilleur moyen d'accomplir efficacement sa courageuse mission était encore de prêcher d'exemple. M. Léon Souguenet s'est mis à faire du théâtre.



Il a écrit *Jules ou le Triomphe de la vertu*. On a joué son œuvre deux fois; cette brève carrière suffit à réaliser la première phase de l'expérience. Comme *Jules* a reculé les bornes du « four », son auteur a pu s'écrier : — Voilà, messieurs, comment les écrivains belges font du vaudeville.

Une autre fois il nous montrera, à l'aide d'un aussi total insuccès, « comment les écrivains belges font de la comédie »; — puis du drame; — puis de l'opéra...

Après une demi-douzaine de tentatives M. Léon Souguenet, un soir, ayant mis dans le mille, s'épanouira : — Et voilà, Messieurs, comment moi je fais des pièces de théâtre!

Une seule chose m'a étonné : pourquoi M. Souguenet, qui a fait, en Belgique, le trust de l'esprit et qui a monopolisé le sens de l'opportunité, a-t-il associé à ses humoristiques expériences M. Georges Masset, lequel est un aimable confrère et l'auteur d'un estimable drame patriotique, s'il vous plaît, et belge qui plus est, avec *Brabançonne* à la clé; cela ne s'appelait-il pas *1830*?

C'était, une fois de plus, MM. George Garnir et Dumont-Wilden que devait enrôler M. Léon Souguenet.

Mais peut-être, pour une fois, les Trois Moustiquaires n'ont-ils pas été du même avis?

\* \* \*

**Salomette.** — Ce n'est pas la première fois qu'on parodie l'épisode biblique du ménage Hérode mis en effervescence par les extravagances érotiques de la belle-fille du Tétrarque; ce n'est pas la première fois surtout qu'on parodie la version allemande sur laquelle Richard Strauss a brodé de fébriles et passionnées variations musicales. Ce n'est pas la dernière non plus...

L'originalité du pastiche dont les Variétés nous ont offert a savoureuse primeur avec un luxe chatoyant de décors et de costumes, réside peut-être dans les personnalités de ses deux auteurs. Ce sont deux femmes qui ont osé mettre à la scène cette opérette pimentée...

Il est vrai que nous vivons en un temps où ce n'est plus allégoriquement que nos frêles sœurs en Ève se contentent de « porter les culottes »...

Je m'empresse de dire que les deux actes très joyeux de Mme Jean Séry ne sont pas grossiers s'ils ne se privent pas d'être lestes. Quant à la musique enjouée et mélodique de Mme Jane Vieu, elle a du charme, du brio et l'orientalisme de circonstance tour à tour, et, en fin de compte, personne ne

s'effarouchera en écoutant *Salomette* ; encore moins personne y trouvera-t-il de l'ennui.

A la veille du Carnaval, la direction des Variétés a jugé opportun de sortir de l'oubli une farce carnavalesque qui fit, comme on dit, la joie de nos pères. Or, savez-vous bien que cette bouffonnerie mêlée de chants parodiques est capable de nous réjouir encore. Mais oui, elle y réussira précisément parce qu'avec sa bonne gaité franche, sans complications ni grossièretés, elle nous reposera du burlesque maladif auquel le rire modern-style — trop souvent voisin de la grimace éner-vante — nous condamne. Ne fût-ce que pour arriver à nous faire cette preuve-là, les Variétés ont eu raison de ressusciter *La fiancée du Mardi-gras*. Celle-ci nous est, d'ailleurs, présentée de la plus agréable manière.

\* \* \*

**Henri Heine et William Ratcliff.** — Le paradoxal auteur de l'*Intermezzi*, le chanfre ironique et douloureux d'*Atta Troll* eût été fort étonné si quelque directeur de théâtre fût venu lui proposer de mettre son *William Ratcliff* à la scène. En écrivant ce poème dramatique où tumultueusement il a accumulé, comme pour une gageure satirique, le plus extravagant pélemêle des procédés romantiques, Heine ne songea vraisemblablement pas un instant que ses personnages pussent prendre corps sous les aspects bien vivants d'interprètes parlant et agissant.

Mme Stéphanie Chandler, qui a présenté, au moyen d'une étude très fouillée et riche en aperçus originaux, l'auteur du drame inattendu, a tenté d'expliquer les raisons qui amenèrent M. Georges Dwelshauvers à faire cette adroite et curieuse transposition.

Le drame effervescent qui nous a été joué avec une conviction chaleureuse par la jeune troupe de M. Reding a peut-être fait frémir l'auditoire féminin des Matinées du Parc ; mais il l'a intéressé aussi à coup sûr et il a servi à lui révéler une originale personnalité littéraire du dernier siècle que beaucoup ne devaient connaître que très vaguement.

\* \* \*

**La Victoire; Britannicus.** — M. Louis Payen est un des plus ardents et des plus heureux artisans de la renaissance tragique actuelle. Il prêche avec conviction le retour aux formes

classiques du pompeux théâtre émouvant inspiré par les héros, les dieux, les hauts-faits et les légendes de l'antiquité; il donne lui-même l'exemple avec un talent et une originalité incontestables. C'est la multiplicité sans cesse croissante des théâtres en plein air, c'est la résurrection d'Orange et de Béziers qui favorisent ce retour aux conceptions d'un art longtemps abandonné. M. Louis Payen s'en est expliqué l'autre jour en une causerie attachante et fort bien dite qui précédait la première représentation en salle close de sa tragédie la *Victoire*. Celle-ci, jouée avec une chaleur d'accent et une beauté d'attitudes émouvantes par M<sup>me</sup> Segond-Weber, avec une vibrante ardeur par MM. Paul Mounet et Albert Lambert fils, a été légitimement applaudie. L'auteur y réalise avec un rare bonheur cette audace de couler dans le moule classique un drame provoqué par des sentiments en somme très modernes ravageant des cœurs d'autrefois.

Le contraste de la *Victoire* et de *Britannicus*, joué lors de la Matinée suivante, fut, à cet égard, très suggestif. Cette fois, c'est M. Nozière qui préluda à la représentation du chef-d'œuvre racinien. Le critique parisien parla de Racine avec clarté; il n'en dit rien de très imprévu ni de très neuf; mais ce qu'il prononça fut d'un excellent enseignement pour les assistants, — il en reste encore..., — peu familiarisés avec la biographie du grand tragique.

Le principal intérêt du spectacle résida dans l'interprétation du rôle de Néron par M. de Max. Ce fut déconcertant, audacieux, paradoxal, shakespearien, bien plus que classique; ce fut tumultueux et en dehors de toute tradition, je dirai même de tout respect de l'esprit racinien.

PAUL ANDRÉ.

---

## LES SALONS

---

**Cercle Artistique et Littéraire, Bruxelles.**  
**Henri Binard et Camille Lambert.**

Deux salles, deux artistes, si violemment opposés que les visiteurs se sont amusés du contraste toute une semaine. Ce n'est pas qu'il n'y eut à cette exposition d'autres plaisirs,

plus nobles et plus esthétiques, et c'est ce que nous dirons tout à l'heure. Mais l'accueil que sut faire le public à ces deux tempéraments, à ces deux manières, doit être noté à la louange de la sensibilité moderne si souple, étendue et variée.

Lambert est un oiseur. Il cherche ce qu'il y a certainement de plus difficile : le mouvement réalisé sur une toile. Son idéal se complique, non seulement du mouvement d'un ou de deux personnages, mais souvent d'une foule, toujours d'un nombre de personnages important. *Le Bal masqué, Plage d'Ostende, Longchamp fleuri, L'Escalier du Kursaal*, à l'arrivée des belles mondaines, *Le Retour des courses*.

On reproche à Lambert de ne pas *finir*. Erreur ! Ici le croquis est de rigueur. Le mouvement, traité en formes arrêtées et précises, ce ne serait plus du mouvement. La photographie instantanée est là pour nous le confirmer. Des coureurs pris au Kodak ne courent pas. Nous devinons à leurs attitudes, en dehors de l'équilibre stable, que ces gens-là couraient, mais, en réalité, nous avons l'impression de poses. Tout contour est net, précis, arrêté. Le mouvement procède, au contraire, tout autrement sur notre rétine : Le contour se déplace et se modifie, et fuit tout le temps. « Restez donc un moment tranquille », dit-on à quelqu'un que l'on désire *bien voir*.

Il n'y a que le croquis capable de lutter, pour le rendu de l'expression, avec ce déplacement constant de lignes mobiles et changeantes.

Mais tout n'est pas dit, avec le mot *croquis*. Le croquis de Lambert n'est pas une notation sommaire. C'est un travail plein, riche, abondant. Il y a vingt lignes pour une, si je puis dire, et ces vingt lignes ne sont pas des tâtonnements, c'est la diversité de la vie en un même instant, concentrée, consignée là. Le regard ne saurait rester fixe sur ce contour « turbulent », qui travaille la rétine comme une musique travaille un tympan, de gré ou de force.

Pour pleinement jouir des tableaux de Lambert, il faut venir avec soi-même d'abandonner ses traditions, ses idées préconçues, car on se trouve en face d'une esthétique peu courante. Nous l'avons dit : du mouvement. ici, avant tout. La couleur elle-même, toujours vive, n'intervient pas pour faire du coloris. Je ne crois pas. Cette vivacité, ces oppositions sont plutôt des accents qui augmentent, par le contraste, la sensation de mouvement donnée à l'œil déjà par les lignes.

Quel éclat, quelle pétulance, dans son Longchamp fleuri ! Où donc était l'artiste pour un si beau spectacle ? Quelques visages connus nous font supposer qu'il s'agit de Bruxelles. Alors, quelle imagination splendide ! Une vraie fête des fleurs et des femmes ; une vraie, cette fois ! Le groupe central est merveilleux : un bambin droit et souriant dans sa jolie chair nue, comme un petit dieu de la joie, est élevé sur les épaules



de deux femmes, l'une, la mère épanouie, l'autre, n'importe qui, mais belle aussi et souriante.

De la couleur, oui, de la couleur, un bouquet, mais ce n'en est pas une débauche, c'est de la lumière cette couleur, des rayons, du soleil, sur les soies, les satins, les chapeaux, le poil lustré des chevaux, le vernis des frondaisons vertes. Du soleil qui est de la joie, du rire ; la course des enfants est légère comme des vols. Des guirlandes fleuries tourbillonnent dans l'air ; la toile est un épanouissement de visages, de corolles, de robes légères comme des pétales ; c'est très payen, c'est très beau.

Et le *Bal masqué de la Monnaie* ! Quelle chaleur se dégage de cet ensemble ! Cette foule n'est pas seulement colorée, agitée, je vous jure qu'on l'entend rire, flirter, s'amuser ; le grand rut véhément des fêtes payennes monte dans l'air. Après ces qualités, qu'il y ait, de-ci de-là, une paire de jambes un peu grêles, une omoplate qu'un effet de lumière arrondit comme un sein, cela est possible et n'a aucune importance. Avec des ombres mal posées la nature en fait autant. Il n'aurait pas été difficile d'éviter ces petits défauts ; tout le monde aurait pu le faire ; mais ce que personne ne ferait, c'est donner cette impression chaude, ardente, turbulente de fournaise du plaisir.

Il faudrait citer beaucoup de toiles parmi les meilleures. *Les Noceurs à Ostende*, où resplendit le groupe de droite, un souper de deux femmes et un homme. Une lumière d'or admirable inonde la table et les trois visages ; quelques notes de vert et de bleu d'outremer accidentent cette coulée d'or. A citer encore la *Danse*, où sont retracées en diverses poses les attitudes jeunes et nerveuses de la gracieuse Isadora Duncan, exécutant la danse des Scythes.

Et, pour finir, un merveilleux portrait. Une tête souriante de petite fille. La couleur est légère comme de la chair vivante ; l'expression en est indéfinissable et l'artiste a réalisé ce miracle, c'est que cette expression semble voltiger au-dessus de l'œuvre, elle s'en détache et vient à votre rencontre.

Oh ! comme il est visible que ce peintre ne fait jamais poser ses modèles, et ne leur donne aucune tension d'esprit, aucun mal ; il prend toute la peine pour lui, l'œil rapide, toujours au guet de l'expression, qu'il s'agit d'attraper chaque fois qu'elle repasse !

Quel subtil et formidable labeur !

\* \* \*

Binard est d'un tout autre caractère. Pour lui les fêtes sont celles de l'atmosphère.

Les tableaux de Binard sont de sereins spectacles de la nature. Comme la nature ne nous montre pas les secrets de ses moyens, le peintre dissimule autant que possible les moyens de son métier. Voici des levers de lune sur des prairies, de grands bœufs dans la fine gaze d'un peu de brume. Une ligne de lumière marque, au fond du tableau, la mer à l'horizon.

zon. Une toute petite vague monotone ruisselle — on l'entend — au pied caché des dunes, et berce la somnolence des bœufs couchés. La merveilleuse profondeur! L'indéfinie fuite des plans! Quel œil pour réaliser ces étapes! C'est une parfaite illusion; la distance règne!

*Les Barques amarrées*, beau bloc d'ombres rêveuses s'opposant à un ciel de nuit blanc d'étoiles, dans un port piqué de feux. *L'Embarcadère*, un canal où le soleil se couche, nacrant les eaux, qu'un léger vent écaille sur toute la surface. Dans cette nacre flottent quelques barques, avec des filets qui séchent le long des mâts et légers comme des voiles que la lumière du soir rend bleues. *Les Cyprès*: De hauts cyprès qui font tache noire, cachent le soleil couchant; les flots de lumière se répandent de là sur les nuages, sur la ville, sur les eaux, en magie!

D'une manière générale l'artiste procède par un fondu des couleurs qui étouffe les bruits et fait naître dans l'âme du spectateur une admiration muette, recueillie.

L'âme des grands spectacles vous subjugue tout de suite, vous envoûte comme les graves architectures d'une cathédrale, vous enfonce au cœur des rites, vous ouvre le royaume du romantisme cosmique!

### Salle de la « Chronique ». — Jean Droit.

Une exposition si simplette est assez déroutante! Critique, on arrive, important, tout appareil déployé. Ah! oui, pliez les voiles, pliez les phrases. Pas de grand départ! L'artiste ne nous mène pas au loin! C'est tout près qu'il a pris ses modèles, sur les grands boulevards, dans les grills-rooms, les cafés de Paris, les bars chics, les Pôle Nord de Bruxelles.

Un art sommaire, des aquarelles et des gouaches où les longs paletots de velours sont très noirs, les joues poudrées très roses, les bouches très rouges, les yeux très grands, les cils très longs, les chapeaux très larges.

C'est une série de types du monde de la noce, croqués à froid, sans ambiance, découpés nets sur le fond sombre ou clair du papier. L'artiste ne s'est pas préoccupé de problématiques psychologies; il a laissé aux visages leur masque impénétrable de poudre de riz, c'est d'époque. Outre cela, son affaire était de

dégager la ligne des attitudes et des modes ; il y a réussi ; il a ajouté l'exagération nécessaire pour pousser la chose, avec modération, jusqu'à l'humour.

Puis, un singulier phénomène s'est produit, par association d'idées : Rien ne ressemble plus à une belle mondaine partant



en guerre, qu'un beau militaire allant en ville, parut-il à Jean Droit. De part et d'autre : correction, élégance, taille cambrée, costume moult, mise en valeur des avantages physiques, courbes et hémisphères divers. Folâtre rapprochement, direz-vous ! Mais Jean Droit l'humoriste ne rit pas. Jean Droit n'entend se moquer de personne. Un rapprochement s'est



imposé à son œil d'artiste. Il en a dégagé des silhouettes et toute sa malice est là.

D'où, à côté de nos mondaines, une série de types militaires où se distinguent l'élégant officier de grenadier et, surtout, le garde civique de belle santé, heureux de porter l'uniforme, « un que ça botte », dit la légende, dessiné d'un trait sûr et bien vivant.

Tout à fait choisie pour patronner cette exposition, dans sa petite salle de dépêches, était la *Chronique*, des journaux de la capitale, l'ironiste, le sceptique par excellence !

Nous mentionnerons parmi les meilleurs numéros de Jean Droit, la pauvre fille qui revient « bredouille », dont la mine déconfite amuse fort le public cruel. C'est ici plus que de l'époque et du croquis. Puis le gracieux petit trottin, le carton au bras, qui s'apprête à franchir une rigole ou quelque vaste flaque de nos trottoirs par jour de pluie, et ramasse sa jupe autour des genoux dans un geste aimable, collant aux hanches l'étoffe et la relevant sur le soulier mignon.

#### **Cercle artistique et littéraire. — Léo Jo et Clémence Lacroix.**

Il faut aimer les ouvrages de M<sup>lle</sup> Léo Jo, puisque ce sont d'incontestables œuvres de l'art. Ses intérieurs, ses *natures mortes*, ont la *vie*, elles ont sa mollesse onctueuse, faite d'atmosphère, et ses couleurs généreuses et tièdes ; cette grande qualité, la *vie*, suffit à elle seule pour attirer l'attention et la retenir sur des sujets qui pourraient n'avoir aucun intérêt par eux-mêmes.

Jugez-en par les titres : *Le fauteuil*, *La cruche*, *La table* ; le titre dit tout, il y a, en tant que sujet, peu de chose en plus ; parfois une ajoute de rien, qui vient jeter la note de couleur. Mais tout cela est vivant.

Il serait un peu long de parler du métier. Cependant, me direz-vous, puisqu'il s'agit de peinture ce ne serait pas de trop ! Il est simple et compliqué. Simple, car il n'a pas de détours, il est franc ; la complication en est dans la sensibilité de l'œil de l'arbitre qui voit juste et fin.

On sait que Léo Jo débuta par la caricature.

Il eût été dommage avec les mains si pleines, créatrices de vie,



*G'arrête M'ordon, que me tête de son et avancis ! Leo 30*

et un cœur si attendri par l'harmonie des choses, d'en rester à la forme cruelle et grimaçante de la caricature.

\* \* \*

Mme Lacroix ne nous apporte pas une note qui lui soit nouvelle, mais sa même note angoissée et poignante. On ne saurait lui faire un reproche de cette constance, car l'artiste qui n'est pas caméléon, ni Frégoli, trouve ses progrès dans la ligne même de sa nature, où il lui suffit d'étendre et de *creuser sa vérité*.

Ainsi nous voyons chaque année Clémence Lacroix aggraver sa conception de la vie, en rendant plus apparent, chaque fois, le côté tragique et funèbre de celle-ci. Dans ses paysages, brossés avec entrain, tout peine, le fleuve qui charrie ses eaux sous un pont, le pont qui oppose au courant ses arches arc-boutées, les barques aux flancs pesants sur l'eau lourde des canaux, les villes aux lointains fumeux, les arbres penchés dans le vent, les nuages en conflit, les brumes ternissantes sur la terre.

On devine l'artiste, émue dès l'aube, levée, elle aussi, avec le labeur humain qui s'éveille par toutes les villes, villages et hameaux ; elle s'en va, boîte au dos, comme le soldat en campagne, avec vaillance et courage. Elle s'arrête dans le froid, sur quelque berge, où se traîne encore la brume sur l'eau — industrielle — d'un canal attristé.

Une communion constante avec la douleur, avec la souffrance, avec le travail, a vite fait de mettre l'artiste en rapport avec le morne paysage. Je me figure qu'elle n'y va pas par quatre chemins ; la palette est prête en un instant, pas très propre, pas plus que la vie ; la main arrête les grandes lignes sur la toile, puis, tout de suite, l'artiste ne sait plus ce qu'elle fait, le cœur, l'instinct la guident, peignant pour elle les traits de cette grande nature affligée.

On dira, peut-être, de mes lignes : C'est voir dans la peinture tout autre chose que de la couleur ! Dieu merci ! il y a plus qu'une symphonie en gris dans le *Pont de Jambes* embué, le *canal à l'Allée-verte* ! D'un peintre de portraits on réclame une âme sur le visage. Les paysages de Clémence Lacroix ont, eux aussi, leur âme, pas toujours belle, jamais heureuse ; leurs alarmes émotionnent.

### Pour l'Art. — Au Musée moderne.

Les comptes rendus procèdent de l'ordre des distributions de prix dans les écoles : les premiers prix d'abord, puis les seconds, puis la racaille. Cet ordre irait à l'encontre de notre pensée, parce que : En art, qui serait le premier pour moi, serait peut-être le dernier pour vous ! Donc, pas de distribution de prix, et tout simplement rupture avec la tradition et adoption de l'ordre alphabétique.

Je ne vois pas non plus pourquoi je commencerais par la peinture, faisant de la sculpture deuxième étape ! Autre tradition généralisée. Picard nous a dit, récemment, dans ses *Confidences sur l'Art*, à *La Chronique*, que l'un des plus clairs résultats de sa longue carrière, au point de vue esthétique, c'avait été de constater qu'en définitive aucune époque ni aucun art n'a droit au pas sur les autres.

\* \* \*

Dans les six toiles de F. BAES, nous retrouvons les mêmes qualités, dont la constance apporte, peut-être, un peu d'uniformité. Il est de ces artistes, comme nous l'avons dit récemment de Khnopff, qu'il vaut mieux ne pas voir en série. *La Bretonne de Pont l'Abbé* nous paraît, en ses teintes sobres, ses lignes bien établies, son style simple, être l'une des œuvres où Baes a mis le plus grand nombre des qualités que l'on aime en lui, et vers l'absolu desquelles il tend avec obstination.

De H. BINARD nous avons dit, ailleurs, ce que nous pensons de ce délicat artiste. Voir notre chronique sur son exposition du *Cercle Artistique*. Nous ajouterons *La Baigneuse*.

*Fille d'Ève* est un petit marbre, très chaud, de P. BRAECKE. Ève, pensive, près du serpent qui lui caresse le genou, — Ève, grassement traitée, bien que, peut-être, avec des reliefs fort accusés pour un marbre de petites dimensions. *La Fille des Dunes* nous paraît avoir un peu trop poussé à l'air de la mer ! Longue ! si longue ! Quoi qu'il en soit, le mouvement est joli, l'attitude assez neuve. *Avril* est charmant. Jeunesse, clarté, formes donnant peu d'ombres, le corps de la jeune fille, uni comme un rayon, évoque, oui, la limpidité d'un ciel d'avril ! Le geste délicat des mains soulève la poitrine, le regard s'y promène satisfait, avec une expression d'innocence jointe à un élan tout printanier : A qui ? paraît-elle dire !

Quel que soit notre respect pour le beau, probe et pur artiste

CIAMBERLANI, nous ne pensons pas pouvoir faire œuvre de son envoi *Affabilité*, qui est une préparation d'atelier, une preuve de savoir-faire. Nous n'en sommes plus à en demander, on le sait universellement!

Une joie d'art nous est ravie.

COLMANT construit une figure et la campe d'aplomb!

Dans l'*Été* (je suppose que c'est l'*Été*), il y a des figures exquises : la jeune fille nue qui soulève ses cheveux lourds et longs, couleur de froment mûr ; et dans l'*Automne* symbolisé par une jeune femme au regard inquiet, à laquelle d'autres jeunes femmes, nues ou couvertes de flottants voiles, délicats, apportent leurs baisers, et répandent à ses pieds fleurs lourdes et fruits ; toutefois, je vois là une gerbe de blés verts qui me déroute un peu dans mon interprétation du symbole *Automne*? Mais n'importe ; c'est de formes, de couleurs, de caractère, de sentiment qu'il s'agit, avant toute interprétation. Et je vois qu'un artiste, ici, nous a donné tout cela.

On critique ses tonalités ; on critique ses sujets. On lui reproche d'avoir pris les guirlandes de roses de Fabry, quelques poses de l'*École de Platon*, de Delville, certains voiles de Botticelli. Et s'il y avait parenté physiologique? Il est des ressemblances qui nous paraissent honorables et je ne vois pas pourquoi l'on recevrait mal un nouveau Rubens, par exemple ; ou bien, les œuvres d'art n'ont-elles aucune valeur absolue ?

COPPENS nous paraît mieux réussir de petites toiles comme la *Dentellière*, — dans son logis, vieille, penchée sur le carreau, les yeux attentifs au jeu des bobines, et où il y a dans le tableau des gris, des bleus et des vermillons tout à fait régaliants pour l'œil, — qu'il ne réussit dans ses grandes tentatives, *Westminster*, nocturne, et surtout *Eclaircie nocturne*, sur la Tamise. Quelle Tamise pâteuse ! La lune blanchit, mais n'éclaire pas ! Elle n'anime pas ! Ce ciel, où le vent écharpe des nuages, est si dur que ces nuages font l'effet d'ombres véritables sur une toile qui aurait été mal tendue !

La vieille *Dentellière* au contraire, et la *Chapelle du Béguinage*, sont peintes avec esprit, et une observation portée sur les bons endroits ; la couleur est légère, l'atmosphère agréable.

De LÉON DARDENNE, de réjouissants paysages, dont l'un, d'une belle vie, en frissons rouges et verts, la *Petite ferme à Coxyde*, si grasse, si plantureuse de couleurs, peinte avec brio, sans effort. Morceau heureux, sommaire de lignes et fouillé dans les tons. Dans le *Marché aux légumes à Furnes*, le pinceau est frais, peut-être trop frais ici ; mais là, fraîcheur qui fait mer-

veille dans la *Maisonnette de Pêcheur* pimpante, vivante, fleurie.

Les grands paysages de DE HASPE, aux belles ondulations, aux courbes nobles, magie des bois, des eaux, des nuages ! Pas d'effets, ni de lumière, ni de couleurs. Pas de violences : harmonie. Les mariages somptueux du ciel et de la terre, avec la parure des bois, des plaines et des nuées. Au ciel, le vaste souffle des vents forme, déforme, pousse les nues ; sur terre, le lacis des eaux, le mystère des bois profonds. L'âme de la terre, toute son immense harmonie est en ces paysages. Non, ce ne sont pas des paysages, ce sont des pans entiers de nature, des visages de la planète respirant en plein ciel !

Un sculpteur, MARNIX D'HAVELOOSE. Soyons sommaire comme l'artiste. « Figure de femme » aurait pu rester encore quelque temps à l'atelier. Faut être la *Victoire de Samothrace* pour paraître ainsi à toute force, sans bras, ni pieds !

Le portrait de M<sup>me</sup> D..., de JOSEPH DIERICKX, qui a la valeur d'un bon portrait, ne donne pas l'occasion à l'artiste de nous montrer les qualités plus élevées que nous lui connaissons.

De la soie, des broderies de M<sup>me</sup> DE RUDDER, un écran *avril*, et l'*ennemi de l'oiseau*, façon un peu alambiquée de s'exprimer, et que n'aimerait guère Boileau, disant : « J'appelle un chat un chat ! » Il nous semble que la notoriété conquise par l'artiste est un peu stationnaire ; même en péril, car le « point » du début, si neuf et si précieux alors, est, aujourd'hui, hélas ! industrialisé. Nous demandons une renaissance !

A ISIDORE DE RUDDER, le marbre ! *La Douleur*, figure tombale, ne me met pas à l'aise. Je serais tenté d'écarter ces mains, qui masquent le visage, c'est-à-dire le champ d'expression de la douleur ! On dira : Les mains cachant la face c'est le geste de la douleur ! Non, c'est le geste de la honte, quand une douleur nous humilie. C'est un geste de pudeur pour cacher les larmes. Ou bien, si l'artiste avait résolu de s'en tenir au geste, il fallait davantage affliger ce geste, et toute l'attitude de la femme désolée.

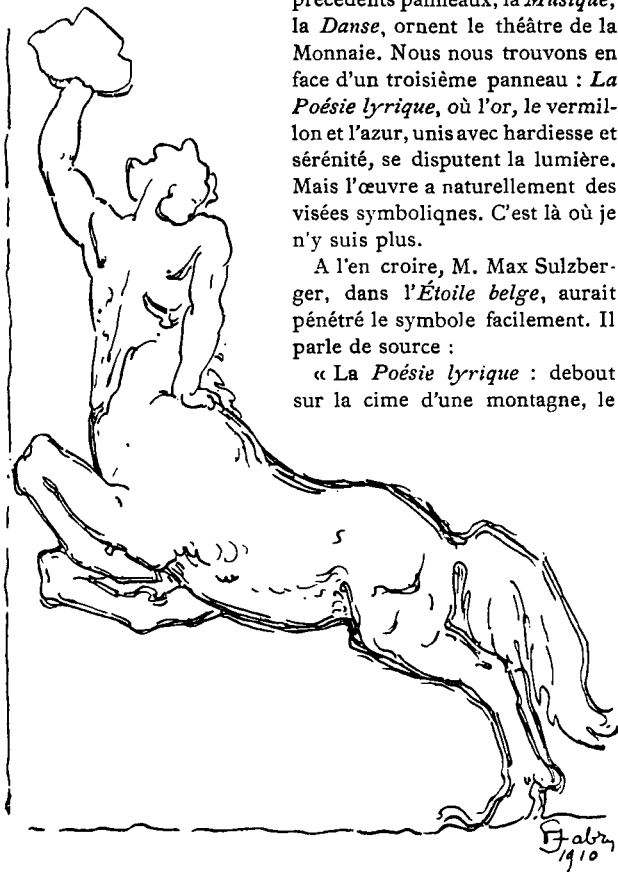
La manière de DE SAEDELEER rappelle de Gouve de Nuncques. Elle est bizarre. D'immenses morceaux d'horizons, d'un détail primitif, sous des ciels aux nuages en longs voiles, en écharpes d'un bout à l'autre du tableau ; et sur tout cela un vernis, avec la patine des siècles ! Les angoisses exprimées par des lignes de paysages. Jadis on vit, aux premiers temps de *La Libre Esthétique*, un architecte, Trachsel, disposant des lignes qui signifiaient : l'horreur, le mysticisme, la dévotion, l'effroi.

Un *torse*, bronze vert... apparemment extrait des fouilles de Pompeï est... de MATHIEU DESMARÉ, de Laeken. Nous dirons plus loin à propos de *Wolfers* ce que nous pensons de ces imitations de la collaboration séculaire.

Voici un artiste qui est, du Cercle *Pour l'Art*, l'un de ses dieux : ÉMILE FABRY. Il est de taille à lui faire bataille. Sa gloire n'a rien à craindre. Elle a monté de grands escaliers déjà! Ses précédents panneaux, la *Musique*, la *Danse*, ornent le théâtre de la Monnaie. Nous nous trouvons en face d'un troisième panneau : *La Poésie lyrique*, où l'or, le vermillon et l'azur, unis avec hardiesse et sérénité, se disputent la lumière. Mais l'œuvre a naturellement des visées symboliques. C'est là où je n'y suis plus.

A l'en croire, M. Max Sulzberger, dans *l'Étoile belge*, aurait pénétré le symbole facilement. Il parle de source :

« *La Poésie lyrique* : debout sur la cime d'une montagne, le



poète, représenté dans la nudité héroïque des âges primitifs et des allégories, élève au bout de ses bras haut tendus vers le ciel

un nid autour duquel volent, les ailes déployées dans l'azur, des oiseaux pareils à des aigles par la fierté, mais dont le plumage éclatant porte les couleurs chimériques de la pensée et du rêve. Un centaure lançant un quartier de roc, un géant armé d'un épéu, se silhouettent dans le lointain... Le Poète : en proie à l'exaltation sacrée, s'élance vers un monde de lumière dont toute la composition, tenue dans une harmonie vermeille où le bleu et le rouge se mêlent en tonalités superbes, suggère les immatérielles splendeurs. »

Je donne au lecteur cette brillante explication, car elle est bonne et l'on peut avec elle — « le guide en mains » — suivre le tableau. Mais je me demande si un panneau décoratif est dans son droit d'être aussi compliqué ? Pour moi, c'est un rébus subtil. Et celui qui dirait : « Pour moi pas ! » je déclare qu'il a brodé. Jusqu'au front du personnage, c'est de la peinture ; à partir de là, c'est de la littérature !

Il est entendu que l'impeccable artiste n'est pas ici en cause, en tant que métier. Passons, d'un coup, au-dessus des perfections anatomiques du noble personnage central. Le poète, à la chair affinée, à la carnation d'or brûlé, qui élève au-dessus de sa tête le nid des grands oiseaux ; reconnaissons les perfections du centaure à la tête expressive et superbe, aux yeux pleins de vertige, hypnotisé par la hauteur du sommet qu'il vise avec son bloc de roc élevé sur sa paume ; admirons l'anatomie du guerrier robuste, au-dessus du bouclier duquel brille une étoile, dans le ciel. Pour moi, je renonce à exprimer, sans faire intervenir toute une littérature qui n'est pas à sa place dans l'interprétation d'un panneau décoratif, dont le sujet doit être saisi d'un coup d'œil, ne passât-on qu'une fois, — ce que signifie la grande figure centrale, sous l'aire et l'envergure éployée de ces oiseaux chimériques. Évidemment, s'il le fallait, je trouverais vingt pages là-dessus ! Il va de soi que je subis l'émerveillement de ces alliances de couleur d'or, de vermillon et d'azur ; mais cela, avec l'allure de haut style et la noble anatomie des personnages, c'est tout, quant à moi.

Il n'en est pas moins vrai pour tout le monde que, lorsque l'on quitte Fabry, avec ses plans si attachés les uns aux autres, générant harmonieusement les surfaces et les profondeurs, ses personnages si consistants et si bien équilibrés, si parfaitement posés sur le sol, les défauts des artistes moins parfaits vous sautent plus vivement aux yeux et même vous bousculent les prunelles. Alors, on reconnaît le maître.



Nous demanderons au paysagiste FICHEFET de nous donner dans ses ouvrages la perspective de tons que commande sa perspective de lignes. Quelle jolie chose, pimpante, avec ses briques roses, ses fraîches feuillaisons, ses eaux dans le bassin, l'*Abbaye du Vivier*, de Marche-les-Dames ; mais tout cela nous bombarde l'œil par une uniformité de plan et nous rejette en arrière !

JANSSENS excelle aux perspectives de tons et de lignes. Intérieurs d'églises, chambres en enfilades. Il excelle à créer, ou à reproduire, je ne sais, des architectures, des ensembles mobiliers archaïques de grand caractère. Ces milieux ont, à notre avis, le défaut de sembler faire partie de maisons d'antiquaires riches. On ne vit pas dans ces chambres, le pas humain n'y traîne jamais, ni la poussière ; c'est trop nettoyé, ciré.

Nous citerons, ici, de M<sup>me</sup> LACROIX, l'*Estacade*, et pour le tempérament de cette véhémement artiste nous renvoyons à l'article consacré, dans ce même numéro, à son exposition du *Cercle artistique*.

Du sculpteur LAGAE, le portrait de *M. Wouters-Dustin*, très fouillé, par un œil fin capable de rechercher, dans une surface, tous les jeux de lumière qui aboutissent à former l'expression, bien sentie, bien vivante.

Vu l'importance que nous avons donnée, ailleurs, à la manière de CAMILLE LAMBERT, dont nous retrouvons, ici, de nombreux envois, notamment l'*Atelier* et la *Kermesse*, nous renvoyons, pour ce curieux artiste, à l'article qui le concerne sous la rubrique *Cercle artistique*, quelques pages plus haut.

Les deux panneaux de l'*Automne*, du peintre LANGASKENS, femmes nues, dressées, couchées parmi des fleurs et des feuillages roux, nous semblent, à côté de leur incontestable grâce, présenter, dans les plans, un peu trop d'uniformité. Toute cette feuillaison de vigne vierge pourrait tenir entre les pages d'un livre ! Quoi qu'il en soit, ces panneaux ont une lumière chaude, des tons choisis, des arrangements gracieux.

Nous estimons surtout, de cet artiste, qui voit grand, les eaux fortes. Dans les *Héros*, la composition est fournie, même somptueuse, l'allure est épique, le caractère bien dégagé, l'ensemble noble. Le trait fort est onctueux et chaud.

On verra dans la page magnifique le *Héraut* que nous reproduisons, le riche effet des groupes d'ombres et de lumières.

ADOLPHE HAMESSE, paysagiste, est une conscience toujours en travail, toujours sincère, cherchant la note à chaque coup de



pinceau, surtout dans les petites toiles, qui ont les notations subtiles de la chose prise sur place, sous l'impulsion. Telle l'allée lumineuse de gros hêtres, en été, avec raies de soleil ; et cet autre tableautin où un rideau d'arbres voile un groupe de quelques maisons aux toits rouges ; un délicat morceau !



HUB LUNS : au catalogue : *Triptyque : L'Italie, Rome, Florence, Venise, Basilique de Constantin, Vallée de l'Arno, San Giorgio Maggiore, Jupiter et Egine*. C'est beaucoup en trois panneaux ! Et il y a tant de vapeurs !

AMÉDÉE LYNEN, c'est l'anecdote au pinceau ! Le *Mardi-Gras*, un petit bijou plein de détails, d'humour, vrai compte rendu fantaisiste de carnaval amusant ! Image qui raconte comme un texte ; ensemble chatoyant comme un parterre de fleurs. *Bannière au vent*, des chevaliers chevauchent parmi les chemins des rochers de la Meuse ; la *Petite fête au port*, à l'âge des kermesses et des navires à voiles ; des études : *De nos jours : Indifférente aux trésors de l'Orient*. *Charmants produits de la nature*, Grand'Place, les fleurs et la... fleuriste !

CHARLES MERTENS : La proue d'une *Barque à moules* entre et se fixe avec tout l'avant du bateau dans le champ de la toile. Barque picturalement construite, mas-

sive, portant bien sur l'eau. Brun de goudron et bleu de mer, tableau solide.

Toujours délicat dans ses tons, CHARLES MICHEL, et précieux dans le choix de ses sujets. Il aime les naces des chairs nerveuses, les psychologies compliquées qui donnent lieu à des traits affinés. C'est un art fait d'intimité, robes souples, appartements

chaudement habités. Un gris imperceptible perce dans toutes ses touches, leur donne une liaison et une douceur envelop-



pante. Une belle œuvre, pleine de palpitations délicates, *La jeune femme aux roses*, à la chair fruitée.

Le *Cirque forain en province*, de OPSOMER... beaucoup de... place pour rien! L'espagnol bien campé, *Ramon*, dans la *Habenera*, à la bonne heure! Bravo, pour le *portrait* d'enfant animé, amusant, chatoyant!

OTTEVAERE est de ceux dont l'œil cherche les grands horizons, la campagne éployée, avec ses couleurs, bigarrée de champs, avec les ombres mouvantes des grands nuages, tel *Après l'orage*. OTTEVAERE, dans ses grandes compositions, surmonte toujours les obstacles de façon qui éveille l'intérêt et retient l'attention.

Huit envois de VICTOR ROUSSEAU constituent une belle exposition du maître prisé entre tous. Nous avons des préférences pour *Rieuse* et *Maternité*. D'un artiste aussi consommé dans son art, il y aurait à flatter toutes les œuvres; mais, quelle que soit la richesse de tous les fruits d'une table, n'est-ce pas aux plus éclatants que l'œil ira d'abord, pour négliger les autres! Nous ne ferons même, au sujet de Rousseau, que quelques remarques, car il n'est plus question de le découvrir, ni de le faire admirer! Et l'on ne peut aborder des intentions d'étude d'ensemble au cours d'un compte rendu; Maurice des Ombiaux, je pense, nous a donné tout un livre, chez l'éditeur Van Oest.

Quelle lumière olympienne descend sur le beau groupe *Maternité*, — une robuste et gracieuse jeune mère, assise, le torse un peu cambré, les seins hauts; elle tient sur les genoux son fils, déjà grand, qui se rejette en arrière, la face vers le ciel, tendant, dans ce geste, lui aussi, la poitrine à l'air et à la lumière. L'ensemble est de toute beauté, fort et doux. Un étalement des clartés; une projection toujours calculée des lumières; des reliefs mesurés pour leurs ombres, afin de ne pas doubler les effets; que de soins, que de sereine mathématique! Les lignes ont des dispositions qui signifient aisance; les masses ont des contours qui signifient ensemble, unité; les détails, par leur concours, signifient harmonie.

Sa *Rieuse* a le rire des yeux, plus immatériel, plus impalpable, plus clair que celui des lèvres. Le rire des yeux est ici réalisé par un léger haussement des pommettes qui, en s'élevant, viennent cueillir une lumière.

Je veux protester contre ce que l'on a dit de la *Jeune fille à la fleur*, coulée en argent, qu'« une matière moins riche eût semblé trahir le précieux du travail ». Au contraire, cet éclat dérouté, toute finesse est perdue, envolée, diffusée, le précieux de la matière n'a rien à voir avec l'art, avec un Rousseau.

C'est un blasphème d'argentier!

Revenons à la peinture par les outrances de VAN DEN EECKHOUDT. On peut aimer l'outrance. Natures mortes: Pommes violettes tant elles sont rouges! Pommes vertes jusqu'au jeune cornichon au vinaigre; ça vous déchausse les dents! Que Verhaeren est raffiné!

*La Rivière*, pastel de VAN HOLDER, traité en teintes atténuées, des gris dorés. Dans *Paysage wallon*, et *A la côte flamande*, quel coloriste délicieux ! La *Maison de campagne*, ou plutôt cet intérieur clair, tout inondé de lumière d'été, où circule une jeune femme en mousseline blanche, où la clarté plaque aux plis de la robe des roses et des violets d'ombre d'une jeunesse adorable, est d'un luministe ému et délicat.

VERHAEREN s'est dit, depuis longtemps déjà, que : Puisque la peinture c'est de la couleur, point n'est besoin de compliquer la chose. Des fruits, des porcelaines, quelques vieilles étoffes merveilleuses, comme il en trouve ! Voilà de quoi régaler des yeux sensibles ! Citrons, piments, pommes, antiques velours, tièdes chasubles, Verhaeren a pénétré le magique jeu des lumières sur ces étonnantes substances. Il les rend en couleurs toujours belles, toujours savoureuses ; l'œil « palpe » la chair profonde. On crie : Quelle vie ! Quelle richesse ! Il y a aussi les harmonies précieuses, sacerdotales : citrons avec petite coupe sur un tapis rouge, d'un certain rouge, très rare, lamé d'or ! On fait silence, là-devant, pour en goûter mieux le raffinement, la riche distinction, l'atmosphère de topaze diluée, l'ambre flottant !

RICHARD VIANDIER a fait de la Forêt de Soignes son amour, l'objet de ses études et de ses œuvres. Ceux qui connaissent l'âme des grands bois, pour y avoir séjourné et pâli, n'hésiteront pas à reconnaître que Viandier en est le chantre tragique et profond.

On a dit, Théo Hannon, je crois, que ce n'est plus du paysage, que c'est le « portrait » de la forêt ! Cette critique visait la minutie du métier. Qu'importe cette minutie ? Elle est sans sécheresse, sert la vérité avec une force merveilleuse.

EMM. VIERIN réussit tout particulièrement les effets de soleil et d'ombre, dans les petites rues.

La couleur, chez Vierin, est si juste que l'on peut préciser « l'heure » de la lumière ! Et quelle façon heureuse de traiter les ombres, légères, transparentes, prêtes à se mouvoir autour des choses, comme en vie, dirait-on !

Dernier au catalogue vient PHILIPPE WOLFERS. Les petits bronzes à cire perdue de Wolfers sont pleins d'élégance, mais je les veux chicaner. Que signifie cette patine pompéienne, ou romaine, qui fait dire aux gens que ça amuse : « On dirait des petits bronzes qu'on a trouvés dans les fouilles. » Il nous semble que cette partie de leur séduction repose sur un principe étranger à l'art, qui devrait être proscrit.

Cela dit, restent des objets charmants.

Mais cela dit aussi pourquoi je passerai de suite à la *Léda*, le marbre honnête, sans subterfuge. Une œuvre de Wolfers est toujours quelque chose de très à part. Elégance faite de style ; grâce faite de manières ; équilibres tout en finesses ; la beauté classique pour idéal. Cette *Léda*, debout devant le cygne, est exquisément traitée, avec ses modelés pleins et élégants, ses proportions flatteuses.

Le cygne passionné ne montre, peut-être, pas suffisamment qu'il porte des entrailles divines pour la belle mortelle ; on souhaiterait, en faveur de la légende, un peu plus de chaleur ; mais le style du morceau, dont l'intention est d'être beau et pur, ne le réclame pas absolument ; et nous avons de quoi nous plaire à la seule délicatesse de l'œuvre.

RAY NYST.

---

## LES CONCERTS

---

RÉCITAL CRICKBOOM (26 janvier). — PREMIER CONCERT DURANT : *M. Ricardo Vinès* (29 janvier). — QUATRIÈME CONCERT YSAÏE : *Ossip Gabrilowitsch* (12 février). — TROISIÈME CONCERT POPULAIRE : *Mme Leffler-Burckardt* (19 février). — CONCERT TIRABASSI (19 février). — RÉCITAL CARL FRIEDBERG (21 février). — DEUXIÈME CONCERT DURANT : *M. Edouard Deru* (26 février).

Ce fut un vrai régal d'entendre, après un assez long silence, le violoniste Mathieu Crickboom. Une souplesse d'archet vraiment merveilleuse vient servir admirablement un jeu délicat, sobre, précis, d'une élégance et d'une aisance rares. M. Crickboom est plus que virtuose, c'est un interprète, toujours fidèle, parfois enthousiaste, d'une science et d'un instinct tout à fait remarquables.

\* \* \*

Les deux premiers Concerts Durant furent d'un grand intérêt tant par la composition du programme que par la valeur des interprètes ; ils furent consacrés l'un à la musique russe, l'autre

à la musique française, curieuses, l'une par l'influence du folklore sur l'art, l'autre par la multiplicité des écoles, des tendances et la hardiesse des innovations.

Dans les deux séances, on nous présenta un nombre considérable d'œuvres, empruntées à des genres différents : ouvertures, légendes, symphonies, concertos, etc.

M. Ricardo Vinès remporta un succès magnifique de pianiste impeccable et au tempérament généreux.

Le violoniste Edouard Deru exécuta avec beaucoup de passion et de vérité le concerto de Lalo, et fut parfait dans des morceaux de J.-B. Senaillé et J.-M. Leclair.

Toute la partie symphonique fut dirigée avec soin et intelligence par le vaillant et talentueux fondateur des Concerts Durant.

\* \* \*

La *Symphonie en ut majeur* de notre compatriote M. L. Delcroix, que nous a donnée Eugène Ysaye à son quatrième concert, est une œuvre sérieuse, impressionnée par Wagner et Charpentier. De ce mélange est née une symphonie bien faite, de couleur plutôt sombre et triste, aux rythmes curieux où l'influence signalée plus haut ne vient rien enlever de la personnalité de l'auteur. La mélodie est habilement cachée sous une harmonie savante et une orchestration des plus intéressantes, sans recherches extravagantes; l'œuvre s'offre sans détours à l'oreille, et peut-être encore plus au cerveau de l'auditeur. De la musique sincère et du meilleur aloi.

M. OSSIP GABRILOWITSCH, un pianiste de Saint-Pétersbourg, apparenté, paraît-il, par son mariage, au grand humoriste Marck Twain, est mieux qu'un exécutant, c'est une âme très délicate, rendant avec intérêt ce qu'elle ressent. Il possède tout le brillant voulu et adéquat au *Concerto op. 23, en si bémol mineur*, de Tchaïkowsky; le son est superbe et volumineux, les doigts sont nerveux et la frappe est aussi claire que régulière; on a beaucoup applaudi le style de l'artiste dans *Nocturne, en sol majeur*, de Chopin et la *Rhapsodie, en mi bémol majeur*, de Brahms. Il n'est plus nécessaire actuellement de s'occuper de la technique et du métier chez les pianistes : celui-ci, comme tous ceux qui osent s'intituler tels, possède ces qualités dont on ne peut plus se passer.

*Lénore*, poème symphonique de Duparc, *Viviane*, de Chau-



son et la joyeuse *Marche*, de Chabier complétaient par la grâce et la fantaisie ce programme varié et sans excès de longueur.

\* \* \*

Le Populaire aussi nous donnait du neuf et venait intéresser le public par une comparaison certainement voulue : *La Symphonie en ut majeur*, de Richard Wagner récemment éditée et en première audition chez nous, mise en parallèle avec une ouverture pas ou peu connue de Berlioz, intitulée *Le Corsaire*.

Ces deux œuvres doivent avoir été écrites à la même époque et nous montrent que si Wagner, dans sa symphonie, écrivait de la musique pure où Beethoven, Mozart et Weber le maintenaient dans les souvenirs du passé, Berlioz déjà voulait échapper à l'influence de ces modèles. Combien cependant l'auteur de *Parsifal* devait dépasser en personnalité transcendente, en conception totale de la beauté et de la vie cristallisées dans un cerveau génial, le merveilleux coloriste que fut Berlioz qui ne s'est pas préoccupé de l'âme des choses et des êtres.

De l'auteur de *La Glu*, Gabriel Dupont, M. Sylvain Dupuis, qui ne manque jamais à son rôle d'initiateur, nous fit connaître *Le Chant de la Destinée*, paraphrase du *Berce-moi, roule-moi, vaste fatalité*, de Jules Laforgue. Ces pages n'ont pas l'envergure de cette belle idée, mais disons que G. Dupont ne réussit pas mal le genre sinistrement flou, évoquant le chaos dans le beau sens du mot, mais la mélodie se précisant devient moins impressionnante et les sons seuls ne suffisent pas à exprimer la pensée.

Une cantatrice, dont le style et la tenue sont à signaler, M<sup>me</sup> Leffler-Burckardt, coupait la partie symphonique par les grands airs de *Fidelio* et d'*Obéron*, et par deux jolies mélodies : *Berceuse*, de R. Strauss et *Fête d'Amour*, de Weingartner.

\* \* \*

CARL FRIEDBERG, l'éminent pianiste de Cologne, bien que peu éloigné de nous, n'était guère connu à Bruxelles, et les deux auditions qu'il vient de donner ont été une révélation.

Science, virtuosité, recherche de coloris, toutes les qualités se trouvent réunies chez Friedberg et suffiraient à le mettre au premier rang de la gent pianistique; mais, ce qui l'élève au-

---

dessus des banalités courantes, c'est l'Art dont est imprégnée la moindre de ses phrases, la compréhension et l'expression juste : c'est tout dire.

Peut-être le souffle de cet interprète parfait aura-t-il éveillé quelque jeune talent de pianiste parmi ceux qui ont eu le bonheur de l'entendre; n'y en eût-il qu'un, Friedberg aurait sauvé celui-là en lui montrant la voie de la vérité en Art. Tous les triomphes n'égalèrent pas pour lui la gloire d'avoir suscité l'éclosion d'une nature. Carl Friedberg nous a rappelé Rubinstein et ce n'est pas le plus petit éloge que nous puissions lui adresser.

\* \* \*

La salle Ravenstein abrita, pour un soir, un cercle de chanteurs et de musiciens qui firent revivre les chefs-d'œuvre des écoles vénitienne, napolitaine et romaine, au cours d'un concert historique dû à l'initiative de M. TIRABASSI.

Ce dernier nous détailla, avec un peu de dureté dans le toucher cependant, de petites pièces anciennes. M<sup>lle</sup> PLATO fit valoir une voix étoffée, bien posée et d'une fort jolie sonorité dans le grave; la diction est sûre et nette. M. STREVELLI a eu de très jolies notes dans le *Stabat Mater* et dans une *mélodie* de Marcello. M<sup>lle</sup> SMITH se fit applaudir dans des fragments de Talconieri et de Cavalli. M. GERSON est un baryton doué d'une voix naturelle superbe, d'un métal vibrant et solide; l'école est excellente, et l'avenir s'annonce fort beau pour ce jeune homme.

EUGÈNE GEORGES.

---

# TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans le Tome XXII

	Pages.
ANDRÉ, PAUL, Les Livres belges . . . . .	323
— — Les Théâtres . . . . .	109, 221, 329
ANDRÉIEW, LÉONIDE, Le Géant . . . . .	61
BOUCHÉ, BENOIT, Les deux philosophes villageois . . . . .	132
BROODCOORENS, PIERRE, La miraculeuse aventure de Dortje Zilvercroon et de Faas Van Thulden . . . . .	176
BRUSCAMBILLE, La Revue. . . . .	91, 205
CANDIÈRE, CÉCILE, Ce pauvre Tristan . . . . .	300
CHANDLER, STÉPHANIE, Levana et les Dames de la Douleur. . . . .	262
COUNSON, ALBERT, Histoire littéraire. . . . .	5, 149
COUROUBLE, LÉOPOLD, Carnet de voyage . . . . .	20
DAXHELET, ARTHUR, Les Livres belges . . . . .	210
DEAUVILLE, MAX, Le lac de Gehoul . . . . .	164
DEBOUCK, DÉSIRÉ-JOSEPH, Pages agrestes . . . . .	268
DE HASE, JULES, Causerie financière (chaque mois).	
DE PRÉMOREL, ADRIEN, Souvenir . . . . .	63
ÉGIDIUS XVII, Athymies et Préambules. . . . .	185
FABRY, CAMILLE, Sonnets. . . . .	189
FEBELMAN, RENÉ, Petites lettres d'Allemagne. . . . .	52
GAUCHEZ, MAURICE, Images de Hollande. . . . .	319
GEORGES, EUGÈNE, Les Concerts . . . . .	123, 247, 358
GOFFIN, ARNOLD, Les Salons . . . . .	121
GROJEAN, OSCAR, Les Livres belges . . . . .	220
HARRY, GÉRARD, Les Neiges d'Antan. . . . .	293
HOCHDORF, MAX, Impressions Germano-Belges . . . . .	251
LAENEN, JEAN, Ahasvérus et l'Amour. . . . .	311
LIEBRECHT, HENRI, Un cœur blessé (roman) . . . . .	67
MORISSEAUX, F.-CHARLES, La Leçon aux Chevaliers . . . . .	38
— — Le Douzième provisoire . . . . .	81, 192
NYST, RAY, Les Salons . . . . .	230, 338
PÉRIER, GASTON-DENIS, Le Thé . . . . .	144
PIERS, EMILE-E., Un hiver aux Lofoden. . . . .	273
SPETH, WILLIAM, De Tolstoï à Maeterlinck. . . . .	27
VAN AALST, FERNAND-A., Le français hors de France . . . . .	169
VAN DOOREN, J.-J., Un Crépuscule . . . . .	65
VERHAEREN, EMILE, Autour des Clos . . . . .	127
X., Les desiderata des Associations scientifiques, artis- tiques et littéraires . . . . .	95
ILLUSTRATIONS de Firmin Baes, 235; Jean Droit, 343; Emile Fabry, 350; Léo Jo, 345; Camille Lambert, 340; Langas- kens, 353; Oscar Liedel, 82, 84, 86, 88, 90, 193, 195, 197- 198, 200, 203, 204; Amédée Lynen, 354; Charles Michel, 355, Henriette Ronner, 246; Léon Rothier, 233; R. Wytys; man, 231.	

# MEMENTO

**Aux Editions de « La Belgique Artistique et Littéraire ».** — Paraîtront incessamment : OSCAR THIRY : *La Miraculeuse aventure des Jeune Belgique* (un vol. à 3 fr. 50). — MARIA BIERMÉ : *Les Artistes de la Pensée et du Sentiment* (un vol. de luxe à 5 francs, orné de 16 gravures hors texte). — MICHEL BODEUX : *L'Année pieuse*, poèmes (un vol. à 3 francs). — M. VAN SANTEN : *Moments de bonheur*, poèmes en prose (un vol. à 3 francs).

On souscrit dès à présent en nos bureaux.

\* \* \*

**Accusé de réception.** — ÉMILE VERHAEREN : *Toute la Flandre : Les Plaines*. — Dr A. KUYPER : *Autour de l'ancienne mer du Monde*. — JEAN DE BOECK : *Quelques notes pouvant contribuer à une Théorie de la Détermination sur la base du Panenthéisme de Krause*. — CAMILLE LEMONNIER : *Le Mort*, roman, tragédie, pantomime (édition nouvelle). — OTTO CARQUÉ : *La Base de toute réforme*. — LÉON WÉRY : *D'après l'Éclésiaste*. — MAURICE DES OMBIAUX : *Le Maugré*. — MAURICE BISSCHOPS : *Quelques vers*.

\* \* \*

**Scola musicae.** — Le samedi 4 mars, à 8 h. 1/2 du soir, en la salle de la *Scola Musicae*, 90, rue Gallait, séance de musique de chambre avec le concours de Mme Kinet, soprano, M. et Mme Pieltain et M. Fernand Charlier, professeurs à la *Scola*.

Au programme : Trios de Mendelssohn et François Rasse; sonates de Saint-Saëns et Grieg; scène et air de *Freischütz*, de Weber; mélodies de Schumann, R. Hahn et Théo Charlier.

\* \* \*

**La Libre Esthétique.** — L'exposition rétrospective des œuvres de feu H.-E. Cross, que prépare la *Libre Esthétique*, se composera

d'un choix de vingt-cinq à trente tableaux — paysages et figures — et d'une douzaine d'aquarelles. Ces œuvres datent principalement de la dernière période du peintre, marquée par le lyrisme de ses interprétations et la complète libération de son art.

Outre les ensembles de peintures de MM. Van Rysselberghe et Jean Van den Eeckhoudt, le Salon groupera des toiles de Mlle Boch, de MM. Delaunois, Laermans, Lemmen, Oleffe, G.-M. Stevens, des bustes et figures de M. Paul Du Bois, des céramiques de M. Finch, etc. L'art français sera représenté par MM. Maurice Denis, Maxime Dethomas, Flandrin, Lebasque, Martinez, Louis Moret, Louis Sue, André Wilder, etc.; les écoles allemande, italienne, suisse, espagnole et russe par MM. Baurield, Giacometti, Tealdi, Fornerod, Anglada, Roïg, M<sup>me</sup> Ténichef, etc.

Un hommage spécial sera rendu à la mémoire de Charles Van der Stappen, dont la *Libre Esthétique* réunira une vingtaine d'œuvres résumant les diverses étapes de sa carrière.

Pendant la durée du Salon qui sera inauguré du 15 au 20 mars, des auditions de musique nouvelle seront données tous les mardis après-midi avec le concours de M<sup>mes</sup> Demest et Marie-Anne Weber, M<sup>lles</sup> Marguerite Rollet et Blanche Selva, MM. E. Bosquet, E. Chaumont, L. Van Hout, M. Dambois, le Quatuor Zimmer, les compositeurs Marcel Labey, J. Jongen, Poldowski, etc. Parmi les œuvres qui seront présentées au public, citons un quintette de M. Léon Delcroix, une sonate pour piano et violon de M. Uribe, un *Epithalame* pour trois violons de M. Jongen, un quatuor de M. Marcel Labey, un quintette de M. Florent Schmidt, une Suite pour piano de M. Albert Roussel, des pièces vocales de MM. Debussy, V. Buffin, P. Coindreau, V. Vreuls, Poldowski, etc.

Les titulaires de cartes permanentes du Salon auront libre accès aux concerts.

\* \* \*

**Au Musée du Livre.** — L'exposition du Livre belge de l'année 1910 fermera ses portes le 1<sup>er</sup> mars. L'intéressant ensemble des ouvrages actuellement exposés à la Maison du Livre, rue Villa Hermosa, montre l'effort constant de nos industriels des arts graphiques pour tenir le Livre national à la hauteur des progrès réalisés par la concurrence étrangère. Les ouvrages présentés à découvert sur les tablettes peuvent être consultés directement par les visiteurs. On a cherché à réaliser un véritable cabinet de lecture dont l'accès est libre pour le public. Une visite d'une heure permet d'embrasser d'un coup d'œil la production de l'année écoulée et de fixer avec certitude le choix des ouvrages à acheter pour la lecture et la consultation et ceux qu'il est bon d'avoir vus et maniés pour y cueillir quelque information rapide et savoir, le cas échéant, qu'ils existent.

—

Le samedi 4 mars, à 8 h. 1/2 du soir, aura lieu, à la Maison du Livre, l'ouverture de l'École du Livre, organisée et dirigée par M. Oscar Grojean, conservateur à la Bibliothèque royale, avec le concours de plusieurs spécialistes : MM. Eugène Bacha, François Lemesle, Louis Paris et Louis Stainier.

La conférence inaugurale sera faite par M. Paul Otlet, président du Musée du Livre, qui parlera du *Livre*.

—

Le 5 mars s'ouvrira l'exposition de l'œuvre inédite de Charles Doudelet : « La Beauté du Livre », suite de planches qui révèlent les documents les plus caractéristiques de l'histoire du Livre à travers les âges et qui résument vingt années de travail de l'artiste-écrivain belge.

\* \* \*

**Concerts Durant.** — Le troisième concert d'abonnement sera consacré à la musique allemande et aura lieu, à la Salle de la Madeleine,

dimanche 19 mars, à 2 h. 1/2, avec le concours de M. Florizel Von Reuter, violoniste.

Répétition même salle, le samedi 18 mars, à 8 h. 1/2 du soir.

Programme :

Concerto en *fa* de Haendel. — Concerto en *la* mineur pour violon, de J.-S. Bach. — Symphonie, de Ph.-Em. Bach. — Prélude de Haydn. — Ouverture de La Flûte enchantée. — Concerto de violon, de Beethoven. — Les Murmures de la forêt, de Wagner. — Don Juan, de R. Strauss.

\* \* \*

**Le Lyceum.** — Sous ce titre vient de s'ouvrir, au Palais des Arts, 42, rue des Palais, sous la présidence de M<sup>lle</sup> Marie Popelin, présidente du Conseil national des Femmes belges, un cercle destiné à fournir un lieu de réunion aux femmes s'occupant de sciences, de littérature, d'art ou d'œuvres sociales.

Ce Lyceum est international. Il a été créé à Londres, en 1903. Il compte déjà plus de 5,000 membres dispersés dans le monde entier.

Le comité fondateur de la section belge organise, pour le 7 mars prochain, à 3 heures, au Palais des Arts, une audition d'œuvres de femmes compositeurs belges avec le concours de M<sup>lles</sup> Jeanne Maison, Marg. Rollet, J. Samuel, Jeanne Raepsaet, Fina Salmon, Gérardy et de MM. Emile Chaumont, Georges Petit, G. Peelaert et C. Nyssens, qui exécuteront des œuvres de M<sup>mes</sup> H. Coclet-Vanden Boorn, B. Businède Groote, Marg. Laenen, Eva dell' Acqua, Juliette Falville, Th. van den Staepel, J. Samuel, M. Matthyssens.

\* \* \*

**Quatuor Zoellner.** — La troisième séance aura lieu, le mardi 21 mars, à 8 h. 1/2, à la Nouvelle Salle, 11, rue Ernest Allard.

Au programme : Quatuor en *ré* majeur, de César Franck; quatuor, de Debussy; sérénade italienne, de H. Wolf.

# Causerie financière

Le 24 février 1911.

Me trouvant à Paris cette semaine, je viens d'y assister à un de ces emballements heureusement peu fréquents sur les marchés financiers, car incontestablement ils en seraient la ruine. Certains titres russes, entre autres la Maltzof et la Hartman, se sont élevés par bonds prodigieux, sans que la Bourse ait tenu compte de la valeur intrinsèque des actions poussées de la sorte. La Hartman, partie à la dernière liquidation de 667 francs, a atteint en quelques jours le cours de 800 francs, exécutant des fluctuations de 50 francs et plus par séance. Une réaction était inévitable ; nous l'avons éprouvée mercredi où cette valeur s'est trouvée brusquement repoussée au cours de 745 francs. On peut, sans être prophète, entrevoir qu'à un moment donné la spéculation, car il n'y a qu'elle en jeu, expiera durement ces excès.

Autant il est naturel qu'un grand courant, constituant les tendances du marché, imprime à certaines catégories de titres dont la valeur est bien établie, un mouvement bien soutenu et cela dans le même sens, et pendant un temps prolongé, autant est-il désastreux de constater ces cascades fantasmagoriques, qui ne sont le résultat que d'un emballement spéculatif. Lorsqu'un de ces grands courants, dont je vous parle, se poursuit régulièrement et qu'une campagne de hausse s'exécute sagement, il est incontestable que la clientèle de Bourse y réalise, avec le moins de risques, ses profits les plus importants, puisqu'elle n'a qu'à se laisser porter par un courant bien établi et pleinement justifié.

Mais, au contraire, quand on se trouve en face d'un torrent qui se précipite d'une façon désordonnée, il emporte tout sur son passage, et si quelques spéculateurs heureux y trouvent leur profit, la masse finit toujours par être entraînée au gouffre.

En effet, à un moment donné la spéculation, s'étant engagée au delà de ses forces, se trouve obligée de vendre sans aucun ménagement ; la position de place chargée outre mesure exige des réalisations urgentes qui précipitent la cote et entraînent un effondrement immédiat.

C'est le motif pour lequel j'éprouve toujours un certain frisson, en assistant à ces mouvements désordonnés, et si les quelques lignes que je vous adresse tombent sous les yeux d'un lecteur tenté par des bénéfices irraisonnables, je serai heureux de l'avoir fait réfléchir et d'avoir, peut-être, modéré ses désirs.

\* \* \*

Les bonnes dispositions qui s'étaient manifestées au début du mois se sont accentuées et maintenues pendant quelques jours pour certaines valeurs de la cote, notamment en Tramways, en Charbonnages et en Sidérurgie, sans oublier les valeurs russes. Naturellement, les prises de bénéfices ont influencé les cours qui n'ont pu rester au niveau élevé où des poussées trop fortes et trop vives avaient fait monter la plupart des titres de ces différentes devises. Quelques valeurs ont conservé et même accru leur avance, tandis que d'autres ont reperdu une partie du terrain acquis.

Telle a été dans l'ensemble la physionomie générale du marché pendant le mois.

La semaine qui vient de finir n'a pas été fort animée et le marché du comptant n'a opéré que par cascades. L'intérêt s'est uniquement concentré sur quelques valeurs purement spéculatives et assez difficiles à apprécier intrinsèquement. Les titres sérieux ont été négligés et n'ont donné lieu qu'à des transactions très restreintes.

**Les Rentes** d'une inactivité sans égale se passent d'examen.

**Les Lots de Villes** si recherchés jadis se trouvent complètement abandonnés.

**Les Tramways** ont eu des tendances diverses. Tandis que le dividende Bruxellois retourne en dessous de 1,000 fr. et la dividende Mutuelle à 623,25 après 655, les Electriques d'Espagne, en revanche, s'acheminent vers la hausse.

**Les Charbonnages** sont assez bien tenus, plusieurs même sont en avance marquée. Quelques-uns ont été l'objet d'une spéculation toute particulière, tels : le Centre du Donetz, le Couchant du Flénu et Biélaïa.

**En valeurs Sidérurgiques**, il y a peu à dire. C'est la fermeté toutefois pour Aumetz-la-Paix, Cockerill, l'Energie et, surtout, Sarrebrück.

**Les Glaceries et les Verreries** ne présentent rien de

bien intéressant, et l'attention semble pour le moment un peu détournée de ces rubriques.

**Les Valeurs coloniales** ont perdu de leur vogue. Toutes les devises ont rebroussé chemin; l'ordinaire Katanga seule reprend en clôture à 3,710.

**Aux actions diverses**, c'est une nouvelle baisse de 50 francs qui fait rétrograder les Grandes Brasseries de l'Etoile à 220. C'est à n'y rien comprendre, et ce n'est pas sans raison que les détenteurs sont perplexes !

La Fourrure est dans l'expectative en attendant l'assemblée du 6 mars, où sera décidée définitivement la répartition à faire aux actions.

Les capital Sucreries de Roumanie ont fait un bond à 1,380.

**Les valeurs étrangères** sont plus actives, les transactions mieux suivies et les cours généralement bien tenus. Les valeurs russes sont en sensible avance; les Tubes et Forges de Sosnovice en progrès à 3,060 et l'action Gaz de Beyrouth toujours ferme à 594.

**A la coulisse** le marché a fait preuve d'hésitation. Quelques valeurs cependant ont plus ou moins profité pendant le mois des bonnes dispositions qui, lentement, se sont fait jour dans ce compartiment.

Plusieurs devises se sont manifestement révélées à l'attention de la spéculation, et les valeurs canadiennes et de la traction ont pleinement justifié les prévisions émises. En fin de semaine pourtant, les baissiers ont voulu prendre leur revanche et, à part le Métropolitain et la Parisienne, tout le marché est désemparé et fait preuve de faiblesse. Les valeurs canadiennes surtout semblent visées; aussi la réaction a-t-elle été assez brusque pour ces dernières.

La Tanganyika, indifférente à la hausse des valeurs coloniales, n'est pas restée insensible à la chute des titres miniers à Londres, et a dû payer à la baisse un tribut assez important. La Rand-Mines reprend un peu; quoique toujours hésitante. Les Chemins espagnols sont soutenus, et la semaine clôture d'une façon un peu plus satisfaisante, la résistance y étant assez appréciable.

J. DE HASE,  
*Directeur de la Banque  
Bourse-Paris-Bruzelles.*



# Bourse-Paris-Bruxelles

15, Rue du Gouvernement Provisoire  
**BRUXELLES**

---

## Opérations traitées par la Banque

**Ordres de Bourse** au comptant et à terme sur  
Bruxelles, Paris, Londres, Berlin (Courtages  
les plus réduits).

**Opérations d'échelles de primes** par groupement  
(demander circulaires).

**Composition et vérification de portefeuille.**

**Coupons** : Encaissement sans frais.

**Vérification des tirages.** Echange de titres.  
Renouvellement de feuilles.

**Renseignements** sur toutes valeurs cotées et non  
cotées.

**Prêts sur titres.**

**Emissions.**

**Étude** de toutes affaires financières, industrielles et  
commerciales.

**Création de sociétés,** Commandites, Associations.

TÉLÉPHONE 124.32

# BIBLIOGRAPHIE

## Chez Fasquelle :

LÉON DAUDET : *La Mésestente* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Christiane Sauvineau et son mari s'accordent à merveille au moral. Au point de vue physique, Christiane n'a pour Julien qu'une indifférence à peine consentante que le temps mué en véritable répulsion. Avide pourtant d'amour, dans son désir de connaître les joies de l'étreinte, après avoir constaté la vanité des conseils de son confesseur et de son médecin, elle se donne à un quelconque Don Juan. Son honnêteté ne lui permet pas de renouveler une expérience qui l'a cependant comblée et, toute de désirs chez l'un, toute de dégoûts chez l'autre, la vie des deux époux se poursuit lamentable jusqu'au moment où leur enfant, leur lien de chair, est arraché miraculeusement à une mort certaine. L'émotion allume le feu de l'amour vrai en Christiane etc..

La brusquerie de ce dénouement heureux surprend, étant donné le ton généralement pessimiste de ce beau roman auquel le public, friand des subtilités physio-psychologiques, fera un de ces succès auxquels il a accoutumé M. Léon Daudet.

\* \* \*

N.-M. BERNARDIN : *L'Abbé Frifillis* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Sous couleur de faire un tableau des mœurs à l'époque du Roi Soleil, M. Bernardin nous raconte, en trois actes, ou plutôt en trois journées, l'histoire peu édifiante et assez invraisemblable, encore qu'il la garantisse scrupuleusement exacte, d'un abbé, joli garçon, qui passa sa jeunesse habillé en femme et semant autour de lui des rejetons aussitôt oubliés.

Rentré dans le droit chemin, il pense évangéliser la Cour de Siam, mais il s'y fait rouler par les Jésuites et il reste court devant les objections que la fille du roi fait à ses sermons. En son âge mûr, il entre à l'Académie, il retrouve ses enfants et les établit.

Rien de particulièrement neuf dans cette pièce. Elle vaut surtout par la documentation très riche de l'auteur, qui s'est spécialisé dans l'étude du grand siècle.

\* \* \*

VALÉRY LARBAUD : *Fermina Marquez* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — La population du collège Saint-Augustin était en majorité sud-américaine; les Français y étaient rares, ce qui

ne constituait pas une raison, vous allez le voir, pour qu'on y brassât mélancolie. D'abord, les « grands » s'échappaient le soir et faisaient la noce à Montmartre. Ensuite, des sœurs d'élèves étaient admises l'après-midi dans le parc de l'établissement, elles jouaient au tennis, elles flirtaient avec ces mêmes « grands ».

Et je ne suis pas surpris, dans ces conditions, de ce que M. Valéry Larbaud soit parfois mélancolique au souvenir des beaux jours défunts où il passait, avec ses condisciples, de longues récréations en compagnie de Fermina Marquez, jeune [Colombienne dont les seize ans annonçaient déjà un tempérament plein de promesses.

---

## Au Mercure de France :

RUDYARD KIPLING : *Actions et réactions* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Que ce soit avec la collaboration de M. Austin Jackson, comme cette fois, ou avec celle de M. Robert d'Humières, le nom de M. Louis Fabulet se trouve toujours au bas des meilleures traductions de Kipling, dont la pensée est rendue avec une fidélité surprenante jusque dans les détails et en un français d'une irréprochable élégance.

Les quelques contes composant ce recueil sont du bon, du très bon Kipling. Nous y retrouvons d'anciennes connaissances, telles que Strickland, de la police du Pandjab, et Stalky et l'« Enfant » des troupes irrégulières de Haute-Birmanie et d'autres encore.

Il y a aussi une histoire de prétendues atrocités commises par des Anglais en Afrique, que ferait bien de méditer M. Arthur Conan Doyle et les honorables membres de la *Congo Reform Association*.

Il y a enfin... mais si je vous disais tout, ce serait vous priver du plaisir de la surprise et je ne le veux pas.

---

## Chez Ambert :

NONCE CASANOVA : *Étude de femme* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Auprès de Jacques, son mari, et de ses enfants, Justine n'est pas heureuse. Avide de la vie facile et luxueuse du demi-monde, elle abandonne les siens pour devenir la belle Mimiche de Vauresson. Comme elle a la galanterie dans le sang, elle réussit brillamment dans sa nouvelle carrière à laquelle elle s'était d'ailleurs admirablement préparée, car, depuis longtemps, elle contribuait à

l'aisance du ménage par ses gains personnels — et ce n'était pas son aiguille qui les lui procurait, je vous assure. — Tout va donc très bien jusqu'à ce qu'un amant brutal l'arrose de vitriol. Défigurée à jamais, elle ne veut pas survivre à sa beauté, ni même rentrer auprès de Jacques qui pardonne, et elle se suicide.

*Étude de femme*, dit l'auteur. Oui sans doute, mais « Étude d'hommes » aussi, car les deux tiers du volume ne sont que le très long récit des souffrances du pauvre mari abandonné, qui se lamente un peu trop. Cela n'empêche évidemment pas ce caractère de femme, qu'un instinct atavique et des lectures douteuses poussent à la noce, presque malgré elle, d'être fort bien analysé.

#### Chez Ollendorff :

GEORGES OHNET : *Pour tuer Bonaparte* (Un vol. in-12, à 3 fr. 50). — Trois jeunes royalistes sont députés par le comte de Provence auprès du Premier Consul. Ils ont pour mission d'amener le général heureux à favoriser la restauration de la monarchie. Leurs démarches dans ce but étant restées vaines, ils pensent ne pouvoir mieux servir la cause des Bourbons qu'en supprimant Bonaparte. L'un d'eux se charge de l'exécution du projet, mais il n'arrive qu'à tuer beaucoup de monde sans atteindre le futur empereur.

M. Georges Ohnet commence, avec ce volume, une nouvelle série d'œuvres qu'il dénomme *La Légende et l'Histoire*. A en juger par celui-ci dans lequel il raconte, en le corsant d'une délicate aventure sentimentale, l'épisode de la « machine infernale » de la rue Saint-Nicaise, ses romans historiques seront d'un intérêt aussi prenant ; ils auront au moins autant de succès que ses *Batailles de la Vie*.

\* \* \*

X... : *Comment on devient riche* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Pour un titre alléchant, celui-ci est un titre alléchant qui fera la fortune du livre et, souhaitons-le, celle de ses lecteurs. Il est regrettable que l'auteur, se dérochant à la reconnaissance universelle, garde l'anonymat en vue, dit-il, « de ne pas sacrifier à une problématique gloriole littéraire des relations mondaines qui lui sont chères et précieuses ».

Plaisanterie à part, ce volume est plein d'excellents conseils, de considérations des plus judicieuses sur les moyens à employer pour réussir dans la vie.

#### Chez Sansot et Cie :

GABRIEL FAURE : *Sur la Via Emilia* (Un vol. in-8°, à 5 francs). — Nous avons lu et signalé à plusieurs reprises les impressions de voyage, d'une si belle tenue artistique, d'une notation si délicate, que M. G. Faure a publiées. Dans un livre d'un luxe élégant il nous offre aujourd'hui le récit de la promenade faite par lui durant un été récent tout le long de la voie Emilienne, de Plaisance à Rimini, en passant par Parme, Modène et Boïogne.

Et sous la conduite d'un tel guide attachant et séduisant le voyage n'est qu'un enchantement.

\* \* \*

J.-M. MESTRALLET : *André Chénier* (Un vol. in-18, à 2 francs). — On sait que, partant pour l'échafaud en compagnie du poète Roucher, le chanteur émouvant qui transposa dans la langue de son pays et de son temps les splendeurs de l'Orient d'autrefois, déclama à son ami la première scène d'*Andromaque*.

C'est ce Chénier fervent de Beauté, ne pensant au moment de mourir qu'à la poésie toute sainte, qu'a mis à la scène l'auteur du petit drame en quatre actes poignants, préfacé par M. Paul Margueritte.

Les accents en sont nobles, l'émotion prenante et la figure du poète y prend un noble relief héroïque.

\* \* \*

ABEL LETALLE : *Idées et figurations d'Art* (Un vol. in-8°, à 6 francs). — Au gré de l'actualité, après avoir visité des expositions d'ensemble, étudié de près des œuvres offertes au public, M. Abel Letalle a écrit sur une vingtaine de peintres et de sculpteurs français actuels des études très fouillées. Il les réunit en volume et c'est une précieuse contribution, très personnelle, à l'histoire de l'Art de ces trente dernières années.

#### Chez Plon-Nourrit et Cie :

EDWARD MONTIER : *Les Essaims nouveaux* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Ceci est une œuvre de combat. Dans un livre précédent, M. Edward Montier avait raconté la vie douce et agréable des jeunes gens dans les collèges ecclésiastiques. Sous la forme autobiographique, il nous montre, aujourd'hui, l'organisation des patronages catholiques que la loi de séparation fait s'ouvrir de tous côtés en France. Il insiste sur l'importance du rôle social dévolu à ces groupements nullement antidémocra-

tiques ni antirépublicains dans la pensée de ceux qui les dirigent.

Mais l'endroit n'est point ici de discuter philosophie, dogme ou politique. Je me bornerai donc à dire que, malgré l'intention de propagande avouée par l'auteur, l'histoire de Toussaint Formose est attachante et qu'elle ne manque pas de valeur littéraire.

\* \* \*

PAUL LACOUR : *Le Secret d'Antoine* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Il était une fois un industriel qui avait une fille dont s'était épris l'ingénieur attaché à l'usine. Seulement, cet ingénieur — un sujet hors pair — était d'extraction modeste; aussi la jeune fille ne pouvait-elle l'aimer d'emblée. Après les péripéties d'usage, l'amour est vainqueur sur toute la ligne et...

Est-il bien nécessaire que je vous raconte cette histoire? Vous la connaissez aussi bien que moi.

Un mot pourtant encore. Que l'auteur, une prochaine fois, relise son œuvre avant de la faire imprimer; il évitera, ce faisant, des discordances parfois ahurissantes dans les détails.

\* \* \*

PAUL RENAUDIN : *Ce qui demeure* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Thérèse de Fougé et Michel Sebert s'aiment, ils se le disent, mais Thérèse est mariée. Leurs familles s'affolent à l'idée du scandale d'un divorce qu'une séparation déjà longue rendrait aisé et que suivrait un mariage purement civil. Thérèse et Michel, atrocement malheureux tous deux, s'inclinent devant les objurgations — fleurant quelque peu le chantage — de leurs proches et se disent un adieu définitif.

M. Paul Renaudin semble fort heureux du dénouement qu'il a donné à son roman si plein d'émotion vraie et fort bien écrit, je m'empresse de le dire. J'ai le regret de n'en être point aussi satisfait que lui. Il a voulu plaider contre le divorce, mais il a dépassé son but et ses héros, tels qu'il nous les montre honnêtes et purs, ont eu cent fois tort de détruire leur probable bonheur, non par scrupule religieux — ce qui serait respectable — mais dans la seule crainte de servir de cible aux commérages mondains.

\* \* \*

ÉMILE COLLAS : *Valentine de Milan, duchesse d'Orléans* (Un vol. in-80, à 5 francs). — Une figure intéressante que celle de Valentine de Milan qui réclama avec tant de virile énergie le châtiement de Jean sans Peur, l'assassin de son

mari, Louis d'Orléans. Le récit de sa vie n'avait pas encore été fait. M. Emile Collas a comblé cette lacune et il l'a fait de façon attachante, en insistant surtout sur le rôle important joué par le ménage princier, non seulement en politique, mais en les montrant encore véritables mécènes, protégeant les lettres et les arts, préparant, en cette fin du XIV<sup>e</sup> siècle qui déjà n'était plus le moyen âge, la splendeur florissante de la Renaissance.

\* \* \*

R.-H. DE VANDELBOURG : *Moulaye-Ali* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Fils de famille princière, élevé à la française, formé à Saint-Cyr, le lieutenant indigène Moulaye-Ali fréquente à Alger les tennis et les salons; extérieurement sa vie est tout européenne, mais son adaptation pourtant n'est pas parfaite. La magnificence de ses uniformes de fantaisie trahit ses origines et le sauvage, ou plutôt l'homme d'une civilisation différente de la nôtre, perce en lui dans les questions de sentiment. Il aime Jeanne Laude et il est aimé d'elle, mais de part et d'autre les influences ancestrales détournent les jeunes gens d'une union disparate. Mariée à un viveur qui bientôt la délaisse, Jeanne devient la maîtresse de Moulaye-Ali. Après quelques mois d'un bonheur relatif, ils vont fuir et consommer l'irréparable, mais la différence des races élève entre eux une barrière de plus en plus haute, elle finit par les séparer tout à fait.

Dans ce livre, qui fait partie d'une série, l'auteur continue, avec une grande compétence, l'étude qu'il a entreprise sur l'*Algérie contemporaine*.

\* \* \*

PAUL ACKER : *Les Exilés* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Le nouveau livre de M. Paul Acker ne sera peut-être pas du goût des internationalistes et autres pacifistes, mais il sera réconfortant à ceux qui comprennent encore ce que c'est que la Patrie; il le sera d'autant plus que l'auteur a moins visé à l'effet. Rien n'est plus sobrement, rien n'est plus simplement écrit que ces belles pages sur l'Alsace d'aujourd'hui. Qu'il ait opté pour la France ou qu'il soit demeuré au pays, l'Alsacien est toujours un *exilé* et la domination germanique lui est rendue plus amère encore par la défection de quelques-uns : « les Ralliés ».

Le conflit toujours à l'état aigu entre ceux qui se souviennent et ceux qui ont oublié est exposé avec une émotion contenue en une langue dont l'élégante souplesse convenait pour

narrer la délicate aventure sentimentale qui contribue à faire des *Exilés* une œuvre du plus haut intérêt.

\* \* \*

MAURICE BRILLANT : *Les Matins d'argent* (Un vol. in-18, à 2 fr. 50). — C'est un hymne grave et tendre de la vie. On sent que, dans la sérénité de son âme à qui vient d'être révélé l'amour qui s'ignore, le poète a compris le sens mystérieux des choses. Et c'est parce qu'il nous confie ses émois, ses ravissements, ses ferveurs avec une sincérité éloquente, que le poète nous trouvera charmés, émus aussi d'une favorable émotion égale à la sienne.

#### Chez Nelson :

EDMOND ABOUT : *Les Mariages de Paris* (Un vol. in-16 relié, à 1 fr. 25). — Edmond About a tenu une place considérable dans l'histoire littéraire du second Empire et de la troisième République.

Aucun des livres d'About, plus que *Les Mariages de Paris*, ne révèle les qualités maîtresses de cet étonnant improvisateur. Il faut ajouter que *Les Mariages de Paris* ne sont pas déparés par les défauts qui souvent accompagnent l'improvisation. Il y a tout lieu d'espérer que dans cette édition nouvelle, cet admirable recueil de récits qui peut être mis entre toutes les mains, reconquerra l'immense popularité qui accueillit l'ouvrage à son apparition.

\* \* \*

IVAN TOURGUÉNEFF : *Fumée* (Un vol. in-16 relié, à 1 fr. 25). — Comme écrivain Tourguéneff est hors de pair. Il est le plus pur styliste, le premier prosateur classique de son pays, celui qui avec Pouchkine a le mieux connu les ressources et les richesses de la langue russe.

Dans ce roman *Fumée* nous retrouvons, comme dans tous les romans de Tourguéneff, une crise individuelle se compliquant d'une crise sociale. C'est le conflit entre un caractère tendre et passionné et un caractère fantasque et despote : c'est une satire politique ; ce sont aussi des tableaux de mœurs russes, des types représentatifs, des rêveurs divagant perpétuellement sur l'avenir de la Russie et impuissants contre le présent. Ce sont, enfin, les longs espoirs et les vastes desseins de la Russie qui se sont dissipés en « Fumée ».

#### Chez Stock :

ERNEST CŒURDEROY : *Jours d'exil* (Un vol.

in-18, à 3 fr. 50). — Disciple de Proudhon, de Bakounine, des ardents utopistes du siècle dernier, Ernest Cœurderoy vit ses écrits interdits en France en 1854 ; lui-même connu l'exil et médita douloureusement à Londres sur les dangers des idées libertaires trop hardies, des audaces trop anticipatives de pensée. Ce sont les pages farouches de ce solitaire que l'on a recueillies et dont la première partie, incontestablement intéressante, est offerte aujourd'hui au public.

\* \* \*

RUDYARD KIPLING : *Lettres de marque* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Vous souvenez-vous de Bagheera, la panthère noire à la fourrure moirée, de Sher Khan, le tigre boiteux, d'Hathi, l'éléphant centenaire, de l'horrificante « chasse de Kaa » sur les terrasses du palais en ruines ; vous rappelez-vous encore Davrot, *l'Homme qui voulut être Roi*, et le colonel Creighton, et le Babu Hurrec Chunder, les amis et les maîtres du jeune Kim O'Hara ?

Si vous avez gardé la mémoire de tous ceux, bêtes et gens, qui animent les contes de jungle ou de frontière de Kipling, vous lirez avec plaisir ces *Lettres de marque* écrites, au début de sa carrière littéraire, par l'auteur, au cours d'un voyage dans l'Inde des Hindous, pendant lequel il eut l'occasion de croquer les divers types désormais célèbres de ses œuvres les plus vivantes.

#### Chez Louis Michaud :

AD. VAN BEVER : *Contes et facéties galantes*. (Un vol. in-12, à 3 fr. 50). — M. Ad. Van Bever complète son anthologie des conteurs grivois du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il nous donne cette fois : *Angola*, de Jacques de la Morlière ; *Les Voyageuses* de Paradis de Moncrif (et non pas de M. Paul Bourget) et *Le Hasard du coin du feu*, de Crébillon fils.

Les noms de ces trois écrivains disent assez, je pense, le genre des récits que je viens de lire sans trop d'ennui, je l'avoue à ma honte. De même que la première série de ces contes, analysée ici même il y a quatre ou cinq mois, ce nouveau volume est orné de nombreuses gravures fort peu habillées de Watteau, de Fragonard et de bien d'autres encore.

Une œuvre de grand intérêt littéraire, en somme.

#### Chez Armand Colin :

GABRIEL SÉAILLES : *Eugène Carrière* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — M. Gabriel Séailles, auquel

nous devons déjà un petit livre sur le peintre Eugène Carrière, publiée aujourd'hui un *Essai de bibliographie psychologique* sur celui dont il est fier d'avoir été l'ami.

Impartiale autant que consciencieuse, cette étude de la vie, des idées et des actes du maître, sera lue avec intérêt et surtout avec fruit par tous ceux que préoccupent les questions d'art. Elle aide aussi beaucoup à la compréhension de l'œuvre d'Eugène Carrière dont quelques tableaux sont reproduits dans ce volume.

#### Chez Bernard Grasset :

ACHILLE RICHARD : *La Mer latine* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Ce sont des poèmes d'un beau lyrisme, destinés à célébrer la splendeur, le pittoresque et la poésie de la Méditerranée, cette

*Mer entre les mers, sans pareille, ô divine !*

L'auteur manie le vers libre — mais libre à la façon de celui des classiques : exactement rythmé et rimé — avec une aisance et une variété qui ont du charme.

\* \* \*

ALBERT DELMAS : *Contes de l'Humanité* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Rien de bien neuf, rien qui soit particulièrement original dans ces récits que M. Albert Delmas a réunis sous ce vocable quelque peu prétentieux : *Contes de l'Humanité*. Menus incidents mondains, histoires d'amours et d'amourettes, souvenirs de la vie de caserne, tout cela, par bonheur, raconté de façon assez gentille, ce qui compense en partie la banalité des sujets. L'auteur pourrait certes nous offrir mieux.

\* \* \*

PAUL DE LAYET : *Le Roman d'une Neurasthénique* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — M. Paul de Layet n'est pas partisan de ces établissements spéciaux où les malades du système nerveux tentent de rétablir leur santé délabrée par des excès de travail, de plaisirs ou de peine. La société de détraqués, maniaques ou vicieux, que l'on y coudoie, est désastreuse pour des cerveaux déjà surexcités et, ajoutet-il, les médecins, peu dignes de ce nom, qui les dirigent, ne songent qu'à tirer de leurs pensionnaires le plus d'argent qu'ils peuvent. Insoucieux des âmes qui surtout sont en mauvais état, ils se bornent à doucher à tort et à travers les malheureux qu'ils devraient consoler ou reconforter.

Ce *Roman d'une Neurasthénique* n'est donc

qu'un réquisitoire cinglant contre les sanatoria. Nous y voyons une jeune fille, simplement fatiguée, finir dans des crises d'hystérie, après quelques mois d'un traitement stupide et après une aventure sentimentale que la surveillance du directeur de l'asile aurait dû et pu empêcher.

\* \* \*

ROBERT DERVIEU : *Le Couvent des orfèvres* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Au milieu de la vaste forêt hennuyère, le duc Godefroid de Brabant édifia une vaste abbaye, dont la chapelle fut ornée, par des moines artistes, d'une vingtaine de statues de saints. Ce livre nous dit l'histoire de ce collège de bienheureux, nous écoutons leurs entretiens, nous connaissons leurs impressions au sujet des événements du monde extérieur et nous les voyons intervenir, pendant huit siècles, dans les affaires de la communauté, puis dans celles du village.

M. Robert Dervieu a eu le tort de développer trop longuement son idée, jolie en soi pourtant. Il eût pu en tirer deux ou trois nouvelles qui eussent été charmantes.

\* \* \*

ÉMILE BAUMANN : *La Fosse aux Lions* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Les mœurs dans le Bocage sont restées à peu près ce qu'elles étaient au temps des Chouans, nous dit M. Emile Baumann, et certains nobles y vivent encore en vrais féodaux. L'un d'eux, Philippe de Bradieu, d'accord avec l'austère Alix, sa femme, prétend même, dans son enthousiasme religieux, remonter le courant des idées nouvelles et retourner aux us des âges abolis.

Vertueux, il entend faire régner la vertu, mais il a toutes les difficultés du monde à réaliser cet idéal, car le manoir ancestral est souillé par la présence de la concubine paternelle, une enragée d'amour dont il se débarresse à grand-peine. De plus, son père, un vieux débauché que l'alcoolisme mène à la démence et au crime, est la honte de la famille. Sa lutte opiniâtre contre le vice installé en maître chez lui, ce combat de tous les instants rend le roman de M. Baumann particulièrement attachant.

#### Chez Noël et Chalvon :

G. LETAINTURNER-FRADIN : *L'Escrime à travers les âges* (Une plaquette in-4°, ill.). — L'auteur de cette étude historique très intéressante est un spécialiste des choses de l'épée. Il a écrit plus d'un livre sur ces sujets passion-

nants. L'autre jour, il donnait dans les salons du *Gil Blas* une conférence abondamment documentée et il y faisait représenter un épisode dramatique, prétexte à de curieuses reconstitutions de combats d'autrefois. C'est cette saynète et cette causerie que nous venons de lire avec un plaisir incontestable.

### Bibliothèque des curieux :

HECT. FLEISCHMANN : *Les Demoiselles d'Amour au Palais Royal* (Un vol. in-8o, à 6 francs). — Depuis la fin de la Monarchie jusqu'à l'Empire, les galeries du Palais Royal furent le rendez-vous des femmes publiques. Elles s'y promenaient si nombreuses, que jamais la police ne parvint à faire régner l'ordre et la décence dans ce coin de Paris, où la liberté à peine éclosée se changeait en la plus honteuse licence.

Gravures du temps à l'appui, M. Hector Fleischmann nous donne des détails particulièrement suggestifs au sujet de ces dames, de leurs exigences et de... leur virtuosité.

### Chez Eugène Figuière :

JOSEPH PÉRIER : *Les Destins tragiques* (Un vol. in-18, à 3 francs). — Récapitulons : Dix nouvelles. Huit d'entre elles se terminent chacune par un décès au moins, le héros de l'avant-dernière s'arrache les yeux et une autre n'a pas de dénouement.

Voilà, vous en conviendrez, qui justifie amplement le titre ci-dessus et aussi le sous-titre : *Contes cruels et étranges*.

Que pourrait-on demander de plus ?

\* \* \*

ALBERT NOBLET : *En marge de la Vie* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Nulle hardiesse de facture, nulle innovation prosodique à tapage dans ces vers. Mais un amour profond des êtres et des choses, une exaltation éloquente parfois de la beauté féminine et des harmonies de la nature donnent de l'intérêt à ce recueil d'un débutant sur qui l'on peut fonder des espérances.

\* \* \*

A. BOUT : *Notre ancienne Picardie* (Un vol. in-18, à 3 francs). — Le sous-titre vous dira exactement ce dont il s'agit : *Contribution au Folk-lore régional : Traditions, Légendes, Traits et curiosités*. Les récits de terroir ne présentent évidemment de réel intérêt que pour les seuls habitants ou natis de la région. Je crois pourtant devoir signaler le petit livre de Mlle A. Bout à nos gens du Tournais et

de l'ouest de Mons dont le parler local est beaucoup plus picard que vraiment wallon. Ils y trouveront quantité d'histoires et de farces qui se racontent encore dans leur pays.

\* \* \*

MARC SEMENOFF : *Caserne* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — M. Marc Semenoff est antimilitariste, l'idée de tuer lui fait horreur ; aussi, sa première pensée, à son arrivée à la caserne, lorsqu'on lui remet son fusil, est que toutes ces armes, au lieu d'être aux mains des soldats, devraient être remises aux prolétaires des villes qui s'en serviraient de façon intelligente... Quand donc ceux qui rêvent la fraternité universelle cesseront-ils de prêcher la haine et le meurtre ?

Mais ces réflexions sont ici hors de propos. Qu'il vous suffise de savoir qu'il fut très dur à l'auteur de faire son service militaire, malgré les « carottes » de dimension qu'il tira et qui lui permirent, sous prétexte de convalescence, de faire, pendant sa période de onze mois, un long voyage en Russie. En somme, M. Semenoff est resté fort peu de temps à la caserne, il ne peut nous en dire que peu de chose et il est obligé, pour arriver aux 200 pages, de compléter son livre au moyen de nombreux hors-d'œuvre.

### Chez H. Daragon :

SIRIUS DE MASSILIE : *La Sexologie* (Un vol. in-18, à 2 fr. 25). — Supposons un instant, Madame, que vous ayez l'intention d'acheter un bébé. Etant femme, vous êtes curieuse et vous brûlez du désir de savoir s'il faudra l'appeler Jacques ou bien Yvonne. Eh bien ! M. Sirius de Massilie vous donne le moyen de soulever, en cette matière, le voile qui jusqu'ici dérobaît l'avenir à vos yeux.

Le mécanisme si simple des influences astrales vous apprendra, même à vous, Mademoiselle, le nombre et le sexe des petits chérubins que les ressources de votre futur ménage vous permettront d'acheter.

Et dire que ce petit livre, si éminemment utile et précieux, si indispensable dirai-je, ne coûte que 2 fr. 25 !

### Chez Floury :

HENRY BORDRY : *Brise d'Avril* (Un vol. in-16, à 2 francs). A défaut de puissante originalité et de neuve fantaisie, il y a de la grâce et une distinction sympathique dans ces poèmes d'un jeune homme que sollicitent les sentiments délicats et les spectacles séduisants.

## LES REVUES A LIRE :

LA VIE INTELLECTUELLE, mensuelle, 47, avenue Jean Linden, Bruxelles.

L'ART MODERNE, hebdomadaire, 32, rue de l'Industrie, Bruxelles.

LA FÉDÉRATION ARTISTIQUE, hebdomadaire, 15, rue Fétis, Bruxelles.

LE GUIDE MUSICAL, hebdomadaire, 3, rue du Persil, Bruxelles.

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE, mensuelle, 11, rue Chisaire, Mons.

LE THYRSE, mensuel, 16, rue du Fort, Bruxelles.

WALLONIA, mensuelle, 138, rue Fond Pirette, Liège.

DURENDAL, mensuelle, 55, rue de la Source, Bruxelles.

LA REVUE GÉNÉRALE, mensuelle, 21, rue de la Limite, Bruxelles.

LE FLORILÈGE, mensuel, rue Verdussen, 47, Anvers.

L'ART A L'ECOLE ET AU FOYER, 165, chaussée de Namur, Louvain.

JOYEUSE, mensuelle, rue Henry Blès, 38, Namur.

L'OASIS, mensuelle, rue de Falisolle, Tamines.

LE CATHOLIQUE, mensuelle, 5, rue du Couvent, Bruxelles.

MERCURE DE FRANCE, bi-mensuel, 26, rue de Condé, Paris.

L'ACTION NATIONALE, mensuelle, 19, rue Auber, Paris.

LE DIVAN, mensuelle, Coulonges (Deux-Sèvres).

L'ÂME LATINE, mensuelle, 39, rue des Lois, Toulouse.

LA PHALANGE, mensuelle, 84, rue Lauriston, Paris.

LA GRANDE REVUE, bi-mensuelle, 37, rue de Constantinople, Paris.

ANNALES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES, hebdom., 51, rue St-Georges, Paris.

LES MARGES, semi-mensuel, 5, rue Chaptal, Paris.

LA BALANCE (Viéssi), mensuelle, place du Théâtre, 23, Moscou.

LE COURRIER EUROPÉEN, hebdomadaire, 280, boulevard Raspail, Paris.

L'OCCIDENT, mensuel, 17, rue Eblé, Paris.

LA REVUE DES LETTRES, trimestrielle, 17, rue Victor Massé, Paris.

DAS LITERARISCHE ECHO, bi-mensuel, 35, Lützowstr., Berlin.

LA JEUNE WALLONIE, mensuelle, à Marchienne-au-Pont.

S. I. M., revue music. mens., 15, rue Soufflot, Paris. (René Lyr, Boitsfort.)

PROPOS, mensuelle, 15, rue du Point de Vue. Sèvres.

LA RENAISSANCE CONTEMPORAINE, bi-mensuelle, 41, rue Monge, Paris.

LES RUBRIQUES NOUVELLES, mensuelle, 62, rue Michel Ange, Paris.



EDITIONS DE  
LA BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

PAUL ANDRÉ, Delphine Fousseret . . . . .	3 50
» La Guirlande . . . . .	3 50
» Le peintre W. Linnig, vol. ill. 32 phototyp. . . . .	10 00
» Maître Alice Hénaut, pièce en 3 actes . . . . .	3 50
MARIA BIERMÉ, Rayons d'Ame . . . . .	3 50
PIERRE BROODCOORENS, Le Roi Avengle, drame en 3 actes . . . . .	3 00
VICTOR CLAIRVAUX, La Barque Amarrée . . . . .	3 50
G. DANSAERT, Chants d'Amour et d'Épée . . . . .	3 50
MAX DEAUVILLE, La Fausse Route . . . . .	3 00
» Le Fils de ma Femme . . . . .	3 50
J.-J. DE LA BATUT, Le Buveur d'Azur . . . . .	3 50
L. DELATTE, Fany, comédie en 3 actes . . . . .	3 00
» La Mal Vengée, comédie en 2 actes. . . . .	3 00
» Contes d'avant l'Amour . . . . .	3 50
M. DES OMBIAUX, La Petite Reine Blanche . . . . .	3 50
E. DE TALLEMAY, Vivia Perpetua, trag. en 4 actes. . . . .	3 00
L. DUMONT-WILDEN, Les Soucis des Derniers Soirs . . . . .	2 00
J.-F. ELSLANDER, Parrain . . . . .	3 50
ANDRÉ FONTAINAS, Hélène Pradier, pièce en 3 actes. . . . .	3 00
CH. FORGEOIS, Pax! pièce en un acte en vers . . . . .	1 00
G. GARNIR, A la Boule Plate (ill. de Flasschoen et Lynen) . . . . .	3 50
MAURICE GAUCHEZ, Symphonies voluptueuses . . . . .	3 50
IWAN GILKIN, Étudiants Russes, drame en 3 actes . . . . .	2 50
VALÈRE GILLE, Ce n'était qu'un Rêve, comédie en un acte . . . . .	1 20
A. GILON, Dans mon verre (poèmes) . . . . .	2 50
G. GOFFIN, Vibrations . . . . .	3 00
EUG. HERDIES, Le Roman de la Digue . . . . .	3 50
J. JOBÉ, La Science économique au XX <sup>e</sup> siècle. . . . .	3 50
MAURICE KUNEL, Sur la Flûte de Roseau . . . . .	3 00
JEAN LAENEN, Cœur damné (Préface de PAUL ANDRÉ). . . . .	3 50
H. LEJEUNE, Fidélaine, 3 actes en prose . . . . .	2 00
RICHARD LEDENT, Ymnis et Numaine, drame en 4 actes. . . . .	4 00
FRANÇOIS LÉONARD, La Multitude errante. . . . .	3 50
HENRI LIEBRECHT, Cœur-de-Bohême, comédie en un acte . . . . .	1 20
» L'Autre moyen, comédie en un acte . . . . .	1 00
» Les Jours Tendres . . . . .	2 50
M. LOUMAYE, L'Actrice et le Bouquet de violettes. . . . .	2 00
RENÉ LYR, Brises (poèmes) . . . . .	2 00
PAUL MÉLOTTE : Ma Cousine et mon Ami. . . . .	1 00
MORISSEAUX & LIEBRECHT, L'Éfrénée, comédie en 4 actes . . . . .	2 50
EDM. PICARD, Trimouillat et Mélodion, vaudeville en un acte . . . . .	2 00
SANDER PIERRON, Les Images du Chemin . . . . .	3 50
» Le Baron de Lavaux-Sainte-Anne. . . . .	3 50
GEORGES RENS, La Gluse, comédie dram. en 4 actes . . . . .	3 00
PROSPER ROIDOT, Ferveur . . . . .	2 50
ÉMILE SIGOGNE, Eurythmie . . . . .	3 50
CARL SMULDERS, Les Feuilles d'Or . . . . .	3 50
» La Correspondance de S. Dartois . . . . .	1 50
JULES SOTTIAUX, L'Illustre Bézuquet en Wallonie. . . . .	3 50
» La Beauté Triomphante . . . . .	3 50
BON CH. VAN BENEDEN, La Peste de Tirgalet, trag.-com. en 4 actes. . . . .	2 00
MARGUERITE VAN DE WIELE, Ame Blanche, roman. . . . .	3 50
MARIE VAN ELEGEM, Par la Vie. . . . .	3 50
H. VAN OFFEL, Les Intellectuels, pièce en 3 actes. . . . .	3 00
» L'Oiseau Mécanique pièce en 4 actes . . . . .	3 00
GEORGES WILLAME, Le Puisson. . . . .	3 50

ENVOI FRANCO CONTRE BON-POSTE

26-28, Rue des Minimes, à BRUXELLES

## **Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB**

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

### **Protection**

#### **1. Droits d'auteur**

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

#### **2. Responsabilité**

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

#### **3. Localisation**

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom\_du\_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

### **Utilisation**

#### **4. Gratuité**

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

#### **5. Buts poursuivis**

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).  
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles.  
Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

#### **6. Citation**

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

#### **7. Liens profonds**

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

### **Reproduction**

#### **8. Sous format électronique**

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

#### **9. Sur support papier**

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

#### **10. Références**

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.